This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

MAXIME BÔCHER

PROFESSOR OF MATHEMATICS

1904–1918

Received March 15, 1922

3 2044 102 859 501

Educ T1518.81.140

A Monsieur A. Jacquinot

New-York, 22 Juin 1881.

L. Elliot

LES

AUTEURS CONTEMPORAINS

EXTRAITS CHOISIS D'ŒUVRES DIVERSES
AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES ET NOTES POUR LES ÉLÈVES AMÉRICAINS

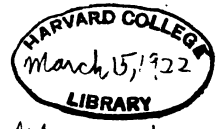
PAR

MADAME L. ALLIOT-BOYMIER

Professeur de Langue et de Littérature française, Correspondante de la Revue scolaire, Déléguée du Comité de Paris aux Etats-Unis (Association française des Membres de l'Enseignement)

NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
F. W. CHRISTERN
BOSTON: CARL SCHOENHOF

Educ T 1588.81.140



From lib. of Maxime Kovalevsky

COPYRIGHT, 1881, BY
HENRY HOLT & CO.

PRÉFACE.

Une des choses qui me frappent le plus en Amérique, c'est d'y voir le caractère français si peu et si mal connu. Les voyages en France sont pourtant fréquents, les rapports presque journaliers; pas un événement, pas un simple fait de la vie du monde, qui ne soit transmis en quelques secondes, d'un bord de l'océan à l'autre, et pourtant la vraie lumière ne se fait pas.

L'esprit et le caractère d'un peuple se résument en dehors de ses actes par ses productions littéraires; faudrait-il attribuer aux livres une des causes évidemment nombreuses de tant d'idées préconçues? Ici encore même impression. Entre les œuvres scientifiques qui s'imposent par leur valeur, les œuvres d'esprit ou de génie qui rayonnent sous un grand nom, et le roman à scandale, la chaîne semble s'interrompre dans le vide, et, comme les grands écrits ne sont lus ou connus que par un public d'élite, partout peu nombreux, et que le bruit est, de toutes choses, ce qui frappe le plus d'oreilles, le roman à sensation reste, pour la masse, comme le type de notre littérature; avec lui, l'effet qu'il produit, la fausse opinion se propage et les préjugés s'enracinent.

Réunir ces pages signées de nos meilleurs auteurs, c'est

faire simplement un bon livre; protester de toute la valeur morale, de toutes les généreuses aspirations qu'elles expriment c'est faire œuvre de justice. Ceux qui apprennent le français trouveront là, classés par progression, non de talent mais de sujets, des passages intéressants, complets, commençant d'une façon intelligible, s'achevant naturellement, et donnant, pour la lecture, une grande variété de mots, d'expressions et de formes. Le style en est irréprochable, et rend bien la transformation de notre langue, qui, cessant d'être purement classique, garde cependant son élégance et sa correction, en exprimant, selon les nécessités du temps, les choses et les idées nouvelles.

J'aurais pu étendre ce choix, joindre d'autres noms, d'autres passages; il me fallait un plan déterminé, une limite. La limite, ce sont les proportions du livre; le plan c'est de réunir dans ces pages, à la fois le fond et la forme: un style d'une correction absolue, des sujets reproduisant tous dans leur variété, des pensées douces ou élevées, et traduisant *l'âme* du savant, du penseur, du philosophe, du romancier, du professeur: le sentiment général français. Car, en cherchant je n'ai pas seulement songé à l'enseignement, aux élèves; mais à ceux qui, connaissant la langue, et ne voulant pas lire tout un livre ou désirant s'en faire une idée, à l'avance, peuvent trouver, dans celui-ci, comme le résumé de l'ouvrage, du talent particulier de l'auteur, dans un passage qui le caractérise; et se faire ainsi une opinion exacte, de de la littérature nouvelle, dans ses différents degrés.

Les morceaux choisis appartiennent, à part un petit nombre, à des publications toute récentes. Peut-être trouvera-

t-on que l'idée patriotique y domine trop; mais c'est par là surtout que se traduit le véritable esprit du moment; la même douleur, le même ineffaçable souvenir, la même aspiration se retrouvent dans toutes les œuvres; c'est l'idée dominante à laquelle sont dûs tant d'élans généreux, de nobles sentiments, d'heureuses inspirations, l'admirable relèvement moral de la France dans ces dix dernières années.

En faisant ce livre modeste dû au sentiment de la vérité, je n'ai eu qu'une pensée, être utile peut-être, et remplir en conscience ce qui m'a semblé un devoir, m'inspirant de ces paroles d'un de nos éminents auteurs: "*La pensée est une immense gravitation où nous pesons tous; celui-ci, du poids d'un grain de sable; celui-là du poids d'une montagne; nous avons tous notre part de travail dans cette collaboration universelle des esprits. Nous agissons tous, les uns sur les autres, par la prédication et par l'exemple: un jour apôtres, un jour disciples. Il n'est pas un de nous qui n'ait son auditoire, ne fut-ce que d'un enfant.*"

L. ALLIOT-BOYMIER.

New-York, 15 *Février*, 1881.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

ABOUT (E.)..... 52
Mes semblables..... 53
BLANC (L.).....315
La révolution française....318
BONAPARTE (L. N.)... 267
L'exil.....269
BROCA (P.)..... 231
L'intelligence des Animaux 232
CLARETIE (J.).....140
Le drapeau.....141
COQUEREL (A.).....261
Exhortation d'un assiégé..262
DAUDET (A.)..... 21
La dernière classe..... 22
DUMAS (A. FILS.).....184
L'enfant 185
DUPANLOUP (F.).....186
Ce qu'on appelle bas-bleau.188
ERCKMANN-CHATRIAN 9
Mon Grand-père..... 9
FAVRE (J.) 253
Trois grands poëtes .... .255
FEUILLET (O.)..... 48
Souvenir de Metz (1870) 49
FIGUIER (L.).....179
La terre avant le déluge...180

PAGE

FLAMMARION (C.).....239
L'humanité dans l'univers..240
GAMBETTA (L.) 287
Discours sur l'amnistie....288
GAUTIER (T.).....148
Paris peint par un fantaisiste 149
GONCOURT (E. ET J.).....173
La femme au XVIIIe siècle 173
GRÉVILLE (H.).....154
Les incendies en Russie ...155
GUIZOT (G.). 17
Lettre à ma petite-fille.... 18
HUGO (V.) 339
La chute.....341
KARR (A.)..... 95
A propos d'un costume.... 96
LABOULAYE (E.)..... 59
Une bonne femme..... 60
LAMARTINE (A.) 323
La vie du poëte et la vie politique 327
LEGOUVÉ (E.).....104
La douleur qui sauve.....105
MACÉ (J.) 1
Le Cœur..... 2

PAGE

MARTIN (H.).....272
Vocation de Jeanne Darc..274
MICHELET (J.).....120
Histoire de Catya, serve russe.....121
MONSELET (C.)..... 83
Le peintre de sapeurs..... 84
PELLETAN (E.)..... 202
L'exagération du luxe et de la toilette.....203
PREVOST-PARADOL (A.)....300
Organisation de l'ordre des jésuites.....301
RECLUS (E.).....223
Préface de la terre et l'océan 225
Les Français.....226
REVUE DES DEUX MONDES (L. L*****)
Les fusiliers-marins.....130
REVUE LITTÉRAIRE (E. C****.)
Un hameau..... 27
REVUE MODERNE (E. M*****)
L'enfant et le bateau..... 80

PAGE

SAND (G.).....246
Les chansons des rues et des bois.....248
SARCEY (F.)..... ..138
Le néologisme. 138
SCHERER (E.)..... 209
Madame Roland.....209
SIMON (J.).....307
La liberté morale et les effets de l'habitude.....308
STAHL (P. J.) [HETZEL]... 75
Les douze pigeons de mon voisin..... 76
TAINE (H. A.).....194
L'esprit Anglais et l'esprit Français.....195
THIERS (A.).....278
Mort de Napoléon I.....282
TISSOT (V.).....165
Les Tziganes.....166
VERNE (J.)..... 34
Un lever de soleil..... 35
VÉRON (P.)..... 89
Un journal de l'an 1975. 89

NOUVELLES LECTURES.

JEAN MACÉ.

Professeur, journaliste, littérateur, né à Paris en 1815. Parmi les auteurs qui ont écrit pour l'instruction des enfants, Jean Macé est incontestablement un des premiers et des plus remarquables; nul, plus que lui, n'a atteint un tel degré de perfection dans ce genre difficile. Grands et petits subissent le charme de cette bonhomie si douce, de cet esprit si fin, de cette sensibilité si profonde, qui animent et transforment les sujets les plus abstraits et jusqu'aux froids principes de morale.

Jean Macé semble avoir le génie de l'enseignement; il a créé un genre à part, moitié récit, moitié définition, évitant la sécheresse d'une démonstration par les comparaisons les plus heureuses, expliquant par de vives images, d'amusantes histoires, les difficultés de la lecture, de l'arithmétique, de la grammaire, de l'histoire naturelle, et atteignant son but—une instruction entre toutes intelligente—par un chemin toujours semé de distractions nouvelles, de détails imprévus, d'idées ingénieuses, laissant jusqu'à la fin le charme de l'illusion.

Les principaux ouvrages de Jean Macé sont connus du monde entier et ont été traduits dans toutes les langues. Il a également écrit une foule de charmantes nouvelles et de récits intéressants publiés par le *Magasin d'éducation et de récréation*, journal des enfants, dont il est l'un des principaux collaborateurs.

Dévoué tout entier aux idées libérales, au progrès, au perfectionnement des méthodes, au développement de l'instruction dans toutes les classes de la société, Jean Macé a fondé en 1871 la *Ligue de l'enseignement*, qui compte plusieurs cercles constitués en France. Cette ligue, destinée à élever les esprits par des réunions littéraires, des lectures, des conférences, n'est pas un de ses moindres titres de gloire. Presqu'au lendemain de la guerre, il a parcouru la France, faisant presque dans chaque ville des conférences en faveur de son œuvre. Le respect et la sympathie qui lui ont été partout manifestés ne sont qu'un juste hommage rendu à son caractère.

LE CŒUR.

Il y avait une fois un financier riche, non pas à millions, mais à centaine de millions et plus, riche à ne savoir que faire de son argent, ce que n'était encore arrivé à personne.

Il s'était mis en tête de faire bâtir un palais comme on n'en avait jamais vu. Les marbres, les tapisseries, les dorures, les tentures de soie, les tableaux mêmes et les statues, tout ce luxe banal qu'on rencontre à profusion dans le palais du premier roi venu, ne suffisaient pas à ses prétentions. C'était un homme intelligent, qui comprenait fort bien tout le respect dû à son argent, et l'ordinaire des rois lui semblait trop mesquin pour loger sa dynastie, qu'il mettait bien au-dessus de toutes les familles couronnées. En conséquence, il avait fait venir des quatre parties de la terre les plus illustres savants, les ingénieurs les plus habiles, les ouvriers les plus consommés en tout genre; et, leur

donnant carte blanche pour la dépense, il leur avait commandé d'enrichir son palais de toutes les merveilles de la science et de l'industrie humaines.

La science et l'industrie humaines ! et par-dessus le marché, de l'argent à volonté ; on va loin avec cela. Aussi, n'était-il bruit à cent lieues à la ronde que de cette habitation magnifique, dont je ne vous ferai pas la description parce qu'elle m'entraînerait trop loin. Il me suffira de vous dire que jamais empereur de la Chine, calife de Bagdad ni grand Mogol n'avait été logé comme notre financier ; et c'était justice, car il était trois fois plus riche que jamais aucun de tous ces gens-là.

Quand tout fut fini, on s'aperçut d'une petite chose, juste la même que Louis XIV avait rencontrée à Versailles : l'eau manquait. Un dénicheur de sources, appelé sur les lieux, ne put découvrir qu'une rigole souterraine, une façon de boyau en zig zag, pratiqué par la nature entre deux couches d'argile, et dans lequel les eaux de pluie du voisinage s'amassaient comme dans une sorte de puisard. L'eau n'était ni bien claire ni bien abondante, comme vous pouvez vous le figurer, et le savant chargé d'en faire l'examen, ayant commencé par y goûter, déclara, avec une grimace, que ce n'était pas la peine d'aller plus loin, vu qu'elle avait un petit goût de croupi, qui ne plairait certainement pas à monseigneur.

A la stupéfaction générale, monseigneur fit un saut de joie en apprenant la fâcheuse nouvelle. On lui proposait de faire venir l'eau d'une rivière qui coulait à quelques lieues de là, toujours comme à Versailles ;

mais il ne voulut pas en entendre parler. Ce qu'il fallait, c'était du nouveau, de l'inattendu, de l'impossible ; il avait là justement son affaire. Il prit une plume, et rédigea, séance tenante, le programme suivant, qui fit ouvrir de grands yeux à nos pauvres savants :

"1°. On prendra l'eau sur place ;

"2°. Elle coulera nuit et jour dans toutes les pièces du palais à la fois ;

"3°. Il y en aura assez, et elle sera bonne."

On se regarda quelque temps sans parler, et le plus grave des savants, dont la fortune et l'éducation étaient faites depuis longtemps, donna l'avis de planter là monseigneur, avec ses écus, pour lui apprendre à se moquer des gens.

Les jeunes gens, moins faciles à décourager, se récrièrent tout d'une voix. Ils déclarèrent que l'honneur de la science était engagé, et qu'il fallait rendre impertinence pour impertinence, en exécutant de tout point ce programme insolent. Enfin, après bien des paroles échangées, après bien des propositions faites en désespoir de cause, et rejetées l'une après l'autre, une inspiration subite traversa le cerveau d'un ingénieur qui n'avait encore rien dit, et voici ce qu'il proposa :

Ce qui manquait à l'eau de la rigole pour être bonne à boire, c'était le mouvement et l'air. Il s'agissait donc d'établir une pompe à mille petits tuyaux, qui irait la chercher dans tous les replis du long boyau où elle croupissait, et qui la refoulerait ensuite dans un tuyau terminé en pomme d'arrosoir, d'où elle jaillirait pour retomber en pluie fine dans un réservoir en plein air. Là, un autre jeu de pompe viendrait la re-

prendre, bien aérée, pour la refouler encore une fois dans un gros tuyau à mille ramifications, venant aboutir à toutes les pièces du palais.

Jusque là tout allait bien, mais le plus fort n'était pas fait. La grande difficulté, c'était de suffire à cette consommation prodigieuse avec le mince filet d'eau dont on disposait. Notre homme y avait pourvu par un trait de génie. Sous chacun des robinets toujours ouverts, dispersés du haut en bas du palais, il plaçait une petite cuvette, du fond de laquelle partait un tube communiquant avec le corps de la pompe d'appel qui aspirait l'eau de la rigole. De la sorte, l'eau qui coulait des robinets était reprise aussitôt, et retournait alimenter le réservoir en plein air, d'où elle repartait ensuite pour retourner aux robinets, et toujours ainsi, la même eau faisant continuellement la navette, comme on dit. Avez-vous vu quelquefois, au cirque, de grandes armées représentées par une centaine de figurants, qui défilent en colonnes serrées devant le public, sortent par un côté de la scène et rentrent par l'autre, toujours à la queue les uns des autres indéfiniment? C'était par un artifice du même genre que l'ingénieur transformait sa maigre source en fontaine intarissable. Ce qui arrivait de la rigole à chaque aspiration de la pompe suffisait largement à compenser l'eau consommée au passage par les habitants du palais. Enfin, comme il pouvait arriver que lesdits habitants se lavassent les mains sous les robinets, l'eau des cuvettes traversait à son retour une série de petits filtres destinés à la débarrasser de toutes les impuretés qu'elle aurait ramassées en route. Toujours en course, tou-

jours limpide, elle perdait bientôt jusqu'aux dernières traces de son origine et pouvait défier l'eau de toutes les rivières du monde.

Un concert unanime de félicitations accueillit ce plan à la fois si simple et si hardi, et nos savants se croyaient hors d'affaire ; mais ils n'étaient pas au bout de leurs embarras. Quand il fut question d'établir la machine, naturellement très-compliquée, qui devait mettre en jeu ce quintuple système de tuyaux—tuyaux de la rigole à la pompe, tuyaux de la pompe au réservoir, tuyaux du réservoir à la pompe, de la pompe aux robinets et des robinets à la pompe—notre financier, qui se piquait au jeu, les conduisit à un petit cabinet noir de quelques pieds carrés, perdu dans un coin des grands appartements, et leur dit en riant qu'il n'avait pas d'autre place à leur donner. Du reste, en raison du voisinage, il entendait bien qu'il ne serait question ni de grille à coke, ni de chaudière à vapeur (il détestait également la fumée du charbon de terre, les incendies et les explosions), ni d'ouvriers employés à la machine (il n'était pas décent qu'on les vît circuler par l'escalier d'honneur), ni, surtout, de ces affreuses roues d'engrenage toujours grinçant et criant, de ces lourds pistons montant et descendant avec un fracas à donner la migraine : c'était lui-même qui dormait à côté, et le plus léger bruit était fatal à son sommeil. Disant cela, l'homme aux millions leur tira cavalièrement sa révérence.

Pour le coup, nos gens s'avouèrent vaincus. Ils arrivaient tout fiers de leur invention, et voilà qu'au lieu de tomber en extase, on leur répondait par de

nouvelles exigences, encore plus ridicules que les premières. Décidément on les mystifiait. Déjà ils se préparaient à faire leurs paquets, furieux et jurant leurs grands dieux qu'ils n'exposeraient plus la science à se voir la servante bafouée d'un malotru gonflé d'écus. quand une bonne fée, grande amie des savants, vint heureusement à passer par là. Elle leva du bout du doigt sa baguette enchantée, et tout-à-coup une petite fille en haillons apparut au milieu de nos savants ébahis. Sans leur donner le temps de se reconnaître, l'enfant mit la main dans son petit corsage tout rapiécé et en tira un objet arrondi, de la grosseur de son poing environ, auquel pendait une infinité de tubes qui s'éparpillaient dans toutes les directions.

"Venez," dit-elle, "voici la machine que votre financier vous demande."

Figurez-vous un petit sac fermé, s'allongeant en pointe par le bout et séparé en deux compartiments bien distincts par une toile qui le traversait à l'intérieur du haut en bas: tel était l'objet apporté par la petite fille. De chacun des compartiments partait un gros tube se ramifiant à l'infini, et ils étaient surmontés chacun d'une espèce de poche, où venait aboutir un autre tube du même genre que les premiers. Tout cela se remuait à part et continuellement, se gonflait et se dégonflait à tour de rôle; et, en examinant bien le jeu silencieux de cette singulière machine, dont le pouvoir magique de la fée rendait les parois transparentes pour les assistants, la docte assemblée put se convaincre en quelques minutes qu'elle remplissait toutes les conditions absurdes exigées par le fantastique richard.

Tout marchait à la fois; le mécanisme entier reposait sur deux petites choses, les plus simples du monde, des portes d'entrée ne s'ouvrant que d'un côté, et des enveloppes élastiques s'agrandissant ou se repliant à volonté. Il n'y avait rien de joli à voir comme ce petit sac tout modeste, travaillant ainsi tout naturellement, sans avoir l'air de se douter qu'il venait de résoudre un problème devant lequel tant d'hommes, si fiers de leur science, avaient jeté leur langue aux chiens. Celui-là, certes, ne faisait pas de bruit. Une fois installé dans son cabinet noir, il aurait fallu mettre la main dessus pour savoir s'il marchait. Monseigneur pouvait en toute sûreté dormir à côté.

"Combien veux-tu de cela?" dirent-ils à la petite mendiante. "Fais ton prix, n'aie pas peur; on te le paiera ce que tu voudras."

"Je ne peux pas vous le donner," répondit l'enfant; "j'en ai trop besoin: *c'est mon cœur.* Maintenant que vous l'avez vu, faites-en autant, si vous le pouvez." Et elle disparut.

On prétend que l'ingénieur, qui tenait à voir son idée exécutée, se fit fort de construire une machine semblable avec du caoutchouc et des fils de fer, et de la faire marcher au moyen de l'électricité. Mais l'histoire ne dit pas qu'il ait réussi, et nous sommes encore à nous demander si l'homme le plus riche de la terre, servi par les premiers savants du monde, aura pu se faire cadeau de la petite merveille que l'enfant déguenillée avait eue pour rien du bon Dieu.

—*Histoire d'une bouchée de pain*

2 ERCKMANN-CHATRIAN.

Émile Erckmann, né à Phalsbourg en 1822, et Alexandre Chatrian, né à Soldatenthal (Meurthe) en 1826, tous deux romanciers travaillant en commun sous le nom réuni d'Erckmann-Chatrian. Partageant les mêmes idées, connaissant le même pays et les mêmes mœurs, ayant à s'y méprendre le même style, ils ont publié sous le nom de romans populaires une série d'ouvrages dont la plupart sont universellement connus. Le but d'Erckmann-Chatrian est, en écrivant ces livres, d'instruire le peuple de ses droits et de ses devoirs sous la forme la plus simple, celle qu'il peut le mieux comprendre, en lui parlant sa langue, en reproduisant les scènes de la vie journalière des ouvriers, des marchands, des habitants des campagnes. Que de vérités, de réflexions profondes! quel amour du bien et de la justice, reproduisent ce style si simple et ce langage dont la naïveté voulue et l'apparente bonhomie rappellent parfois l'esprit de La Fontaine. On a reproché avec quelque raison à Erckmann-Chatrian la monotonie des descriptions, les scènes de l'Alsace à perpétuité, l'insistance sur les mêmes détails vulgaires; mais on trouve, dans chacun de leurs livres, une telle fermeté de principes, un patriotisme si vrai, une honnêteté si parfaite, que la critique, juste en elle-même, s'efface devant l'impression douce et fortifiante de l'ensemble.

Erckmann-Chatrian ont fait quelques pièces de théâtres; entre autres, le *Juif polonais*, l'*Ami Fritz*, et une œuvre remarquable, *Alsace*, qui n'a pas encore été jouée.

MON GRAND-PÈRE.

C'est un de mes plus doux souvenirs, que celui de ma vie d'écolier dans notre bonne petite ville de Ste. Suzanne; et l'âge ne saurait l'effacer.

Je me souviens surtout des jours de congé que je passais chez mon grand-père Lebigre. Jamais il ne

m'est arrivé de rencontrer d'homme plus intelligent, plus instruit et de meilleure compagnie que cet excellent grand-père. Il avait alors soixante et dix ans; sa tête était toute grise, mais ses yeux bruns, presque noirs, brillaient encore du feu de la jeunesse; son front large, son nez fortement aquilin et son menton saillant annonçaient une grande décision de caractère.

Sa libraire, la seule de Ste.-Suzanne, formait l'angle entre la rue du Collége et la place des Acacias.

C'était une vieille maison fort basse, n'ayant qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; la devanture et les fenêtres garnies d'almanachs, de livres de piété pour les campagnards, de livres classiques pour les élèves, de grandes affiches vivement coloriées à la mode d'Épinal; du reste, bien située, bien en vue, à l'ombre des arbres de la place.

De son arrière-boutique, la porte étant ouverte, on découvrait toute la grand'rue. C'est dans l'arrière-boutique, qui prenait jour par une seule fenêtre sur la rue du Collége, que se trouvait le cabinet littéraire— quatre à cinq mille volumes, dont les uns dataient d'avant la révolution, les autres de la république, d'autres de la restauration: Voltaire, Rousseau, Montesquieu, en haut, contre le plafond; Walter Scott, Cooper, etc., au-dessous; et les romans de toute nature, là-bas en dessous, à portée de la main, usés, presqu'en lambeaux, bien que le grand-père fût toujours à les réparer, à les relier, à renouveler leurs couvertures.

Toute la ville défilait par ce cabinet littéraire, depuis le colonel jusqu'au caporal, depuis la femme de mon-

sieur le maire jusqu'à celle du receveur de l'enregistrement.

Chacun y trouvait ce qui lui convenait; tous les temps, tous les régimes ayant laissé là un spécimen de leur esprit et de leur goût.

L'empire seul y brillait par son absence, car sous le grand homme on n'écrivait rien, attendu qu'il s'était réservé le monopole de l'esprit public.

Nous prenions nos repas dans la bibliothèque. Ma tante Clarisse, ses deux boucles de cheveux gris en papillotes sur les tempes, les joues rondes et rebondies, son grand bonnet de tulle noué sous le menton, l'air avenant, veillait à tout; elle se levait au tintement de la sonnette, pour servir les clients qui se présentaient au magasin, puis venait s'asseoir.

Le grand-père me racontait son établissement comme libraire-relieur à Ste.-Suzanne, la fondation de son cabinet littéraire en 1804, après la rupture du traité d'Amiens, l'année même où le duc d'Enghien avait été fusillé dans les fossés de Vincennes.

Les Bourbons, disait-il, faisaient courir le bruit que le premier consul travaillait pour eux, qu'il allait les rappeler; la nation s'en étant émue, Bonaparte leur rappela brusquement qu'il était Corse!

Et cette même année où Moreau avait été banni, Pichegru trouvé étranglé dans sa prison, et Bonaparte couronné par le pape à Notre-Dame, il s'était établi, lui, à Ste.-Suzanne, préférant le travail à la gloire du soldat. Il me racontait ses premières années de labeur; et s'il se présentait un abonné, c'est moi qui le servais.

Pendant l'après-midi, la tante Clarisse expédiait les acheteurs au magasin, le grand-père reliait les brochures qui demandaient quelques réparations, et se levait chaque fois que se présentaient plusieurs clients, pour donner un coup de main à sa sœur.

Ces allées et venues me plaisaient.

Que de bons moments j'ai passés, dans cette petite chambre tapissée de livres, avec l'excellent homme, toujours à brocher, à coudre, à coller, à redresser les oreilles de ses volumes, en me racontant mille anecdotes et faisant ses observations sur les pratiques qui défilaient; le tout, sans méchanceté, par simple bonne humeur et par esprit philosophique.

"Tiens," disait-il, "voici deux sergents de la deuxième du premier, qui viennent ici changer leurs volumes. . . . Tu vas les entendre causer agréablement en présence de Clarisse; elle n'est plus de la première jeunesse, mais ces jeunes gens ont besoin de montrer leur esprit. Je suis sûr que le petit brun est reçu bachelier, car il fait des citations latines, et l'autre rit pour avoir l'air de comprendre . . . . Tu vas voir; écoute, c'est si comique!"

Jamais il ne se trompait; on aurait dit que les gens jouaient la comédie pour lui. Son sourire plein de bonhomie les encourageait, et j'avais quelquefois bien de la peine à m'empêcher de rire.

Les sergents partis, un instant après, tout en poursuivant son travail et jetant un coup d'œil sur la place, il reprenait:

"Voici ma plus vieille pratique, le lieutenant Alate, un Corse. Depuis trente-cinq ans je lui loue le même

ouvrage, à trente sous par mois. C'est l'*Histoire philosophique des établissements et du commerce des deux Indes*, par l'abbé Raynal, qu'il n'a jamais lue parce qu'il ne sait pas lire; mais il met ses lunettes et s'endort sur le volume. Tous les quinze jours, il vient régulièrement changer ses livres; je lui donne les deux premiers volumes, puis les deux autres, ainsi de suite. Avec ses trente sous d'abonnement par mois, il aurait pu m'acheter toute ma bibliothèque; mais il veut qu'on le voie passer avec des livres sous le bras; il veut qu'on le prenne pour un savant. Le voici." Et, se levant:

"Bonjour, M. Alate, vous venez me demander des livres?"

"Oui, monsieur."

"Comment trouvez-vous ceux-ci?"

"Très-bien . . . . très-bien! . . . ."

"Alors vous voulez du sérieux; vous avez le goût des ouvrages sérieux, M. Alate, des choses profondes. Tenez, il n'y a que cela qui vous convienne: c'est l'*Histoire du commerce des deux Indes*, quelque chose de tout nouveau. Voici le tome premier et le tome second; et, quand vous les aurez lus, je vous donnerai les deux autres." Il inscrivait gravement les deux volumes, tandis que M. Alate, content d'être considéré comme un savant, s'en allait en hochant la tête.

"L'affaire est faite," disait mon grand-père en s'asseyant à son établi. "Tu viens d'entendre à son accent que M. Alate est italien; c'est un compatriote de Napoléon. Il est d'Ajaccio même, et doit

avoir maintenant quatre-vingt-dix ans. Il avait été mis à la retraite, en 1807, comme sous-lieutenant: six-cents francs! Le grand homme a doublé sa pension. . . . . Je crois encore, tant je m'en souviens, assister à l'événement.

"L'empereur revenait d'Erfurth; il avait fait halte pour déjeuner à l'hôtel de la Cigogne, et, dans les milliers de cris de 'Vive l'empereur!' qui s'élevaient sur la place, une voix, celle d'Alate, attirait son attention. Alate, avec son accent corse, criait: 'Vive Buonaparte, vive Napolio!'

"L'empereur, entendant cette voix, qui lui rappelait son île rocheuse, sa vraie patrie, en était plus touché que de tout le reste. Il envoya sur-le-champ un de ses officiers découvrir Alate dans la foule; et celui-ci, trouvant la chose toute naturelle, suivit l'officier jusqu'en présence du héros, qui lui demanda, tout réjoui de voir un compatriote, ce qu'il était et ce qu'il faisait à Ste.-Suzanne.

"Alate lui répondit qu'il appartenait à la famille des Alate, laquelle était logée dans la même rue, à quelques maisons plus loin que celle des Bonaparte, à Ajaccio; qu'il avait bien connu le juge Charles, son père, et la belle Letizia, sa mère; qu'il avait même eu l'honneur de le bercer lui-même tout enfant dans ses bras, et que sa mère, à lui, la vieille Jacobina, avait bien des fois mouché la petite Elisa et la petite Pauline dans son tablier, comme il arrive entre bons voisins; enfin, qu'ils pouvaient se considérer comme de bons amis. . . . .

"Il parait que ces détails réjouirent Bonaparte, qui

se trouvait en ce moment de bonne humeur. 'C'est bien, mon brave,' lui dit-il. 'Je ne t'oublierai pas.'

"Et, dès le retour de l'empereur aux Tuileries, Alate recevait quinze cents francs de pension au lieu de six cents. Il ne s'en étonna pas.

"Voilà comment, pour avoir eu la voix criarde et l'accent corse, il touche depuis trente-cinq ans la retraite de capitaine, que des milliers d'autres n'ont pu obtenir en sacrifiant bras et jambes pour la France; il est agréable d'avoir des compatriotes pareils."

Et tandis que je rêvais à ce qu'il venait de me dire, le grand-père, voyant entrer quelques clients au magasin, sortait:

"Bonjour, M. Péjoine. Bonjour, Mlle. Pointel. Qu'y a-t-il pour votre service?"

"Je voudrais des plumes, de l'encre, de la cire à cacheter."

"Voici, M. Péjoine. Et vous, mademoiselle?"

"Un livre d'heures, M. Lebigre."

"A quel prix? Nous en avons de tous prix—dorés sur tranches, avec ou sans fermoir d'argent. Voyez, Mlle. Pointel."

Je regardais à la petite porte vitrée; et le grand-père, après avoir servi ses clients, me disait en rentrant:

"Tu viens de voir ce gros homme, avec son nez rouge et son chapeau de paille? Tu dois te demander ce qu'il a fait pour être décoré, car il n'a pas la physionomie d'un soldat ni celle d'un savant.

"C'est M. Péjoine, l'ancien maître de la poste aux chevaux. Il a reçu la croix de Louis-Philippe, lors

de son passage à Ste.-Suzanne en 1832, parce qu'il avait dans ses écuries un grand cheval blanc, bien paisible et la croupe luisante, qui lui servait à visiter ses ouvriers aux champs pendant les récoltes, à rentrer ses foins et ses pommes de terre.

"Quand M. Péjoine se promenait à cheval, il était sûr de ne pas tomber, car jamais la bonne bête n'avait fait un pas plus vite que l'autre.

"Eh bien, il fallait un cheval pareil à sa majesté, pour circuler en ville et passer la revue du 24e de ligne, alors en garnison chez nous, et M. Péjoine, informé de la chose, offrit son coursier, qui fut accepté.

"Après la revue, le maître de poste n'ayant voulu recevoir aucune récompense pour ce service, on lui donna la croix, qu'il porte en échange du prêt de son cheval. Et c'est pourquoi la sentinelle du commandant va saluer militairement M. Péjoine. . . . Regarde là-bas . . . . elle l'a vu de loin, elle est déjà au port d'arme . . . . une . . . . deux . . . . c'est très-bien. Il riait . . . . puis tout-à-coup, comme se parlant à lui-même: quelle misère! faisait-il, quelle misère! . . . . Mais parlons d'autres choses; c'est vraiment trop triste."

Et alors, me lançant un de ses regards perçants, le digne homme me disait, avec un sourire à la fois caustique et amer:

"Tu vois, Lucien, tu vois où nous en sommes. Songe à cela et médite-le quand tu seras plus grand. Oh! la justice! la justice! . . . ."

Il y avait dans l'accent du grand-père une sourde colère contenue, un profond sentiment de douleur et

de pitié, et puis dans toutes ses paroles, dans l'expression de son visage, quelque chose qui faisait qu'on n'oubliait pas ses réflexions, et que souvent, bien souvent, elles vous revenaient. . . . .

—*Mon grand-père Lebigre.*

3

FRANÇOIS PIERRE GUILLAUME GUIZOT.

Célèbre écrivain, homme d'état, membre de l'Institut, né à Nîmes le 4 octobre 1787.

G. Guizot appartenait à une famille ardemment dévouée au protestantisme, ayant beaucoup souffert des persécutions religieuses et, plus tard, des excès de la révolution. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud. Le souvenir de ces épreuves eut, sur le caractère et l'esprit du jeune Guizot, une influence qui ne céda ni au temps ni aux circonstances. Elles en firent un protestant inflexible, un royaliste inébranlable, l'homme absolu, à la fois habile et aveugle, qui eût un rôle si important dans les destinées de la France. Très-jeune, il commença ses études à Genève; puis vint, en 1805, faire son droit à Paris. Il épousa, en 1812, Mlle. Pauline de Meulan, qui, ruinée par la révolution, vivait de ses écrits et avait acquis dans le monde littéraire une sérieuse réputation. Ce mariage lui ouvrit sa carrière politique. L'étendue du savoir de M. Guizot, sa grande érudition le firent nommer professeur d'histoire à la Sorbonne; c'est à partir de cette époque que sa vie politique et littéraire compte tant d'événements importants et de travaux remarquables.

Secrétaire général du ministère de l'Intérieur en 1814, puis de l'Instruction publique, il devint successivement maître des requêtes, conseiller d'état, député, ministre. Il fut en même temps membre de l'Académie des sciences morales, des inscriptions et belles-lettres, et accepta, en 1840, le poste d'ambassadeur à Londres.

La révolution de 1848 rendit à la vie privée un des hommes les plus connus dans la vie parlementaire.

M. Guizot a écrit de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Les beaux-arts en France ; Histoire de la révolution d'Angleterre ;* la *Vie de Washington ; Histoire de la civilisation ; Mémoires pour l'histoire de mon temps ;* un grand nombre de notices biographiques. L'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, publiée en 1872, est l'un des plus remarquablement écrit et des plus attachants. On y trouve la connaissance profonde de l'histoire et de ses détails infinis, un style d'une pureté parfaite, et cette grandeur de vue, ce charme d'esprit, qui faisaient de l'homme dans sa famille l'être affable et bienveillant que le monde politique n'a jamais connu.

Une partie de la correspondance de M. Guizot, publiée par sa fille, Mme. Cornélis de Witt, sous ce titre, *M. Guizot dans sa famille*, le montre sous cet aspect et offre, par les contrastes, un intéressant sujet d'étude.

LETTRE DE M. GUIZOT A SA PETITE-FILLE SUR SA PONCTUATION.

Ma chère Henriette : Je te ferai encore la guerre sur ta ponctuation ; il n'y en a point ou presque point dans tes lettres. Les phrases se suivent sans aucune distinction ni séparation, comme les mots d'une même phrase. Quand cela n'aurait d'autre inconvénient que de causer à chaque instant, à la lecture de tes lettres, une sorte d'embarras et de surprise, il y aurait là une raison bien suffisante pour te corriger et pour ponctuer comme tout le monde. Mais il y a une autre raison plus importante que tu comprendras, j'en suis sûr. Tu as l'esprit très-prompt ; tu comprends et tu fais vite ; et, dès que tu as compris ou fait une chose,

tu ne t'arrêtes pas du tout, tu veux passer à l'instant même à une autre. Voilà pourquoi tu ne ponctues pas. Toute ponctuation, virgule ou autre, marque un repos de l'esprit, un temps d'arrêt plus ou moins long, une idée qui est finie ou suspendue, et qu'on sépare par un signe de celle qui suit. Tu supprimes ces repos, ces intervalles; tu écris comme l'eau coule, comme la flèche vole. Cela ne vaut rien, car les idées qu'on exprime, les choses dont on parle dans une lettre, ne sont pas toutes absolument semblables et toutes intimement liées les unes aux autres, comme les gouttes d'eau. Il y a entre les idées des différences, des distances, inégales mais réelles, et ce sont précisément ces distances, ces différences, entre les idées, que la ponctuation et les divers signes de ponctuation ont pour objet de marquer. Tu fais donc, en les supprimant, une chose absurde; tu supprimes la différence, la distance, naturelle qu'il y a entre les idées et les choses. C'est pourquoi l'esprit est étonné et choqué en lisant tes lettres; le défaut de ponctuation répand sur tout ce que tu dis une certaine uniformité menteuse, et enlève aux choses dont tu parles leur vraie physionomie, leur vraie place, en les présentant toutes d'un trait et comme parfaitement pareilles!

Mais voici qui est encore plus grave. C'est une qualité, mon enfant, et une qualité précieuse, que la promptitude d'esprit. Il y a tant de choses à voir, à faire, à apprendre, dans la vie, et nous avons si peu de temps à y consacrer, qu'on est très-heureux d'avoir reçu de Dieu le don de cette rapidité, de cette facilité d'intelligence, qui fait qu'on peut beaucoup com-

prendre et beaucoup faire en peu de temps, et par conséquent se mieux acquitter de la tâche de la vie. Mais toute qualité a un défaut qui lui correspond et dont il faut se défendre avec soin; s'il s'agissait du caractère, je te dirais que les personnes très-énergiques manquent souvent de douceur, les personnes très-courageuses, de prudence.

Pascal ou La Bruyère, je ne me rappelle pas bien lequel, a dit quelque part: "Une vertu n'a tout son mérite et toute sa valeur que lorsqu'elle est accompagnée de la vertu contraire. Que la fermeté soit douce, que la douceur soit énergique. Il n'y a de bon et de beau que ce qui est complet, ce qu'on peut considérer et admirer en tout sens."

Ce qui est vrai du caractère et de ses vertus, ma chère enfant, l'est également de l'esprit et de ses qualités. Il ne faut pas qu'une qualité devienne la source d'un défaut. Or la promptitude de l'intelligence peut amener la légèreté de l'attention. Quand on comprend aisément, on ne se donne pas toujours la peine de comprendre parfaitement. Quand on court très-vite, on ne regarde pas, et par conséquent on ne voit pas tout ce qu'il y aurait à regarder et à voir sur la route. Précisément parce que tu as l'esprit facile et prompt, il faut que tu l'obliges à s'arrêter sur les choses, à les examiner avec soin, à ne pas se contenter de la connaissance qu'il en prend du premier coup. Sans cela, une grande partie de ce qu'il y a dans les choses t'échapperait; tu ne saurais et tu ne ferais rien parfaitement. Et une qualité naturelle et grande te ferait tomber dans une fâcheuse imperfection.

En voilà bien long, ma chère Henriette, mais tu sais que j'aime à causer avec toi. Et, d'ailleurs, on ne se corrige d'un défaut que lorsqu'on a bien reconnu d'où il vient et jusqu'où il pourrait aller. Prends un parti, ne laisse jamais partir une lettre sans relire très-attentivement, uniquement pour la ponctuation. Quand tu auras une fois pris l'habitude, tu n'auras plus besoin d'en prendre le même soin, et tu verras qu'un jour l'habitude de la ponctuation deviendra pour toi de la force d'attention.

Pense à ce que tu fais; penses-y pour mettre une virgule ou ne pas la mettre, comme pour prendre un chemin au lieu d'un autre quand tu veux aller quelque part. Tu ne sors pas du côté de la buanderie quand tu veux aller aux cygnes. Pourquoi? Parce que tu y penses. Prends-en la peine en toutes choses. On a de l'intelligence pour penser à ce qu'on fait, et non pour s'en dispenser.

—*M. Guizot dans sa famille, par sa fille, Mme. Cornélis de Witt.*

---

4 *ALPHONSE DAUDET.*

Alphonse Daudet, poëte, auteur dramatique, romancier, né à Nîmes (Gard) en 1840, a pris place dans ces dernières années parmi les écrivains du talent le plus sympathique. Fils d'un manufacturier ruiné à la suite de bouleversements politiques et de désastres commerciaux, il était très-jeune encore lorsque sa famille quitta le midi. De douloureux changements d'existence, les tristesses qu'il eut à voir et à supporter, firent sur lui une impression dont son talent porte

la trace. Doué d'une imagination toute méridionale, à la fois ardente et rêveuse, aimant la nature en artiste et en poëte, il joint à ces qualités natives un grand esprit d'observation, qui, plein de vérité dans les descriptions et de finesse dans les détails, atteint une remarquable profondeur dans l'étude des caractères. Son style élégant, coloré, charme dans quelques-uns de ses ouvrages par le naturel, la naïveté voulue, et rappelle l'esprit de Dickens. Ses descriptions sont de vraies peintures, ses romans eux-mêmes de vrais tableaux, d'autant plus ressemblants que l'auteur se complait dans la reproduction de types réels, de scènes vraies, d'événements ou de personnages connus.

Venu à Paris très-jeune et presque sans ressources, il publia sa première œuvre, *Les amoureuses*, un livre de poésie qui fut remarqué. Devenu par le fait des circonstances secrétaire du duc de Morny, il put faire par sa protection un voyage en Provence et en Algérie, et agrandir le champ de ses observations.

A. Daudet a pris rang parmi les premiers romanciers français. Une de ses œuvres, *Fromont jeune et Risler aîné*, a été couronnée par l'Académie française.

LA DERNIÈRE CLASSE.

(RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.)

. . . . Ce matin-là, j'étais en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que l'instituteur, M. Hamel, nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes et que je n'en savais pas le premier mot. . . . . En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. . . . Comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là, avec son apprenti, en train de lire ce qui était affiché, me cria : "Ne te dé-

pêche pas tant, petit, tu y arriveras toujours assez tôt à ton école." Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très-haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître, qui tapait sur les tables pendant que le maître lui-même criait: "Un peu de silence!"

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais, justement ce jour-là, tout était tranquille comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places et M. Hamel qui passait et repassait avec sa règle sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur. Eh bien! non, M. Hamel me regarda sans colère, et me dit très-doucement: "Va vite à ta place, mon petit Franz, nous allions commencer sans toi." . . . . J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. . . . Cependant M. Hamel monta à sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit: "Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus en-

seigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine. . . . Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être attentifs!" Ces quelques mots me bouleversèrent. Ah! les misérables! voilà ce qu'ils avaient affiché à la porte de la mairie! . . . Ma dernière leçon de français! . . . Et moi qui savais à peine écrire. Je n'apprendrais donc jamais, il faudrait en rester là. . . . . Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids et à faire des glissades sur la Sarre. Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis que j'aurais bien de la peine à quitter. C'est comme M. Hamel, l'idée qu'il allait partir, que je ne le reverrais plus, me faisait oublier les punitions qu'il m'avait infligées. . . . J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom: c'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes bien haut, bien clair, sans une faute; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel, qui me parlait: "Je ne te gronderai pas, mon petit Franz; tu dois être assez puni. . . . . Voilà ce que c'est; tous les jours on se dit: 'Bah! j'ai bien le temps, j'apprendrai demain.' Et puis tu vois ce qui arrive. . . . Ah! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire: 'Comment! vous prétendiez être

Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue ! . . . . .'

"Dans tout cela, mon pauvre Franz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire. Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits ; ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre, aux filatures, pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ! . . ."

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon ; j'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il nous disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller, le pauvre cher homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : "France, Alsace ! France, Alsace !" Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. . . . . De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page,

je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école. . . . Il y faisait la classe depuis quarante ans ! Quel crève-cœur ce devait être pour ce pauvre homme de la quitter, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ; car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours !

Il eut néanmoins le courage d'aller jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent ensemble le Ba, Be, Bi, Bo, Bu. . . . . .

Tout-à-coup, l'horloge de l'église sonna midi, puis l'angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres. . . . . M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand. "Mes amis," dit-il, "je . . . je. . . . ." Mais quelque chose l'étouffait ; il ne pouvait pas achever sa phrase !

Alors il se tourna vers le tableau noir, prit un morceau de craie, et, appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il pût :

VIVE LA FRANCE ! !

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main, il nous faisait signe "C'est fini ! . . . . . allez-vous en. . . . ."

UN HAMEAU :

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE, ÉCRITE DEVANT UN TABLEAU.

"Ah! le joli hameau!" s'écria la jeune marquise, en s'arrêtant toute droite devant un groupe de maisons basses, aux toits de chaume tout veloutés de mousse, où se balançaient çà et là quelques panaches d'herbes folles. Des arbres se penchaient au-dessus, et leur feuillage, où se jouait le soleil, étincelait comme un bouquet d'émeraudes.

"Très-joli, en effet," répliqua le marquis, en secouant d'une élégante chiquenaude son jabot, où s'étaient arrêtés quelques grains de tabac de sa dernière prise.

"Il ressemble presque à celui que Sa Majesté vient de faire construire à Trianon: vous le rappelez-vous, ma chère?"

"Un peu .... je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque j'ai été présentée .... et j'ai vu tant de belles choses à ce moment-là, qu'elles se sont un peu embrouillées dans ma mémoire. . . .Mais, j'y pense . . . il doit y avoir des vaches dans un hameau, et du lait, et de la crème. Regardez donc, messieurs, s'il n'y aurait point par ici quelque laitière qui pourrait nous en servir."

"Les laitières véritables ne ressemblent point à celles de Trianon, madame, et si vous en voyiez une, vous ne penseriez pas à lui demander du lait," dit un personnage qui n'avait pas encore parlé.

"O philosophe!" reprit, en riant, la marquise. "Et comment donc sont-elles faites, les laitières véritables?"

"Elles ont le teint hâlé, les mains rouges et rare-

ment propres, la voix rude et les cheveux peu peignés; elles s'habillent de haillons, heureuses encore d'en avoir, et elles mangent du pain noir, des racines, de mauvais fruits, que sais-je? Tous les hivers il y en a qui meurent faute d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent."

"Les pauvres gens!" murmura la marquise, qui ne riait plus. Sa petite main, ornée de bagues, avait quitté le bras de son cavalier pour aller à la recherche de sa bourse.

"Voyez donc pourtant, je vous prie, monsieur le philosophe, vous qui connaissez si bien les habitants des hameaux, si vous n'en découvririez pas quelqu'un," reprit-elle.

"Je suis à vos ordres, madame," répondit celui qu'elle avait appelé philosophe. "Et tenez, un dieu s'empresse à combler vos désirs: voici un naturel, ou plutôt une naturelle, du pays, qui vient de ce côté."

Il fit quelque pas vers la femme qu'il désignait, et qui, le voyant s'approcher d'elle, s'arrêta d'abord, et fit ensuite deux ou trois pas en arrière d'un air craintif.

"N'ayez pas peur, ma bonne femme, et venez ici," lui dit-il. "Madame voudrait vous parler."

La femme s'approcha timidement. Elle avait peut-être bien cinquante ans, à moins qu'elle n'en eût que trente: qui pouvait deviner si c'était l'âge ou les fatigues de la misère qui avaient ridé son visage et courbé son corps maigre et chétif? Elle vint jusque devant la jeune marquise, qui la contemplait avec effroi et pitié, avec confusion peut-être aussi; car, après avoir regardé ces haillons, elle rougit lorsque ses yeux ren-

contrèrent son propre bras, qui sortait blanc et rond d'un sabot de dentelles précieuses.

"Ma bonne femme," dit-elle, de sa plus douce voix, "nous avons chaud et soif : ne pourriez-vous pas nous faire trouver un peu de lait à boire ?"

"J'en ai, madame, j'ai une vache !" répondit la paysanne. "Si vous vouliez . . . . mais non, c'est trop pauvre chez nous . . . je vais vous apporter du lait dehors."

"Non pas ! j'aime mieux entrer chez vous ; je suis fatiguée, je serai bien aise de m'asseoir un peu," dit vivement la marquise.

"C'est par ici, madame !"

Et la paysanne marcha en avant. La marquise était toute triste, et le chevalier, jeune homme très-goûté dans les cercles de la ville et de la cour, entreprit de la distraire.

"En vérité, madame," lui dit-il, "vous dépensez votre sensibilité en pure perte. Ces gens-là ne sont pas à plaindre autant que vous le supposez. Vous, sans doute, vous seriez très-malheureuse si vous vous trouviez transportée à leur place ; mais eux, ils sont habitués à leurs maux, ils ne les sentent même plus."

"Vous croyez cela !" interrompit le philosophe, d'un ton de persiflage.

Le chevalier daigna à peine lui jeter un regard : le philosophe n'était pas un homme de cour.

"Mais quand ils voient leurs enfants souffrir de la faim !" dit la jeune femme.

"Les affections," reprit le chevalier, "sont sans contredit beaucoup moins vives chez eux que chez les

personnes civilisées; il est connu que la sensibilité se développe d'autant plus que le monde où l'on vit est plus perfectionné, plus raffiné, oserai-je dire. Ces gens peuvent perdre des parents, des enfants, sans souffrir comme le feraient des personnes cultivées. Ils n'ont seulement pas le loisir de les pleurer; et puis, l'intérêt est là: quelqu'un de la famille qui disparaît, c'est une bouche de moins à nourrir."

"Vous croyez ça!" répéta le philosophe, de plus en plus persifleur.

Le chevalier allait cette fois se fâcher; mais la paysanne s'arrêta, et, ouvrant une porte:

"C'est ici, madame," dit-elle.

La marquise entra, et ses compagnons la suivirent. Oh! non, la chaumière où ils pénétrèrent ne ressemblait pas à celles de Trianon. Quelle misère dans ces tristes grabats remplis de fougère sèche, dans ces bahuts vermoulus, dans ce sol inégal, dans ces vêtements en lambeaux que portaient les enfants, et dans ce pain dur et noir sur lequel ils attachaient leurs yeux avides, pendant que la grand'mère leur en coupait des morceaux, hélas! moins grands que leur appétit.

La marquise avait le cœur serré. Elle s'assit sur un banc que son hôtesse avait soigneusement essuyé avec son tablier, et resta muette. Les enfants, serrés les uns contre les autres, s'étaient blottis dans un coin, et oubliaient en la regardant de mordre dans leur pain noir.

La paysanne apporta une jatte de lait frais et des tasses de faïence à fleurs, qu'elle était allée emprunter chez une voisine riche: elle ne possédait que des

écuelles de bois. Elle servit la marquise, qui trouva le lait excellent, aussi bon, meilleur même, que celui de Trianon.

Un éclat de rire argentin retentit tout-à-coup au fond de la chambre : la marquise se retourna.

"C'est le petit," dit la paysanne ; "il rit toujours comme cela quand il s'éveille. Attends, mon gars, attends, mon chéri ; je vais te prendre, mon bijou."

Elle alla prendre dans la barcelonnette de bois le poupon enveloppé d'un mauvais lange. Mais qu'importait que ce lange fût mauvais ? ses trous laissaient voir les pieds les plus roses, les jambes les plus dodues, qui aient jamais fait la gloire d'une nourrice. Sa mère l'embrassa à pleine bouche en lui prodiguant les noms les plus tendres. La marquise pensa à son plus jeune fils, le petit vicomte, qu'elle n'avait pas vu depuis deux jours, parce que les fêtes et les devoirs du monde avaient absorbé tout son temps. Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'elle, ayant pour lui tout seul une nourrice et une gouvernante. La marquise rencontra le regard du philosophe, et baissa la tête. "Qui aime le plus son enfant, de cette femme ou de moi ?" se demanda-t-elle.

Cependant les grands frères et les grandes sœurs, sortis de leur coin, s'empressaient autour du nourrisson ; c'était à qui lui ferait le plus de caresses. Il était si beau ! et en le voyant si gras et si frais, on se demandait pourquoi les autres étaient pâles et maigres.

"Quel bel enfant vous avez là !" dit la marquise à la paysanne.

"Oh ! oui, madame," dit celle-ci, flattée du compli-

ment. "Les autres ne sont pas si beaux, les pauvres petits . . . mais lui, il n'a pas encore eu le temps de pâtir; il n'a besoin que du lait de sa mère, et il y en a toujours assez, n'est-ce pas, mon gros?"

Le poupon comprit apparemment, car il cessa de rire et se tourna vers sa mère en s'agitant avec impatience. La paysanne s'empressa de lui servir son repas.

"Tous ces enfants sont-ils à vous?" lui demanda la marquise.

"Tous, excepté le petit brun qui est là dans le coin, et encore, c'est comme s'il était à moi. Il n'avait plus de père, et sa pauvre mère ne pouvait pas se consoler de mourir et de le laisser tout seul; alors je lui ai promis de le prendre quand elle n'y serait plus. C'est pour cela que j'ai six enfants au lieu de cinq."

"Quelle brave femme vous êtes!" s'écria la marquise, les larmes aux yeux. "Mais vous devez avoir bien de la peine à élever tout cela?"

La paysanne soupira.

"De la peine, oh! oui; ils ne mangent pas tous les jours leur content. . . . Si encore on pouvait travailler tant qu'on veut. . . . Mais, aujourd'hui, par exemple, mon homme avait notre orge à couper: eh bien, on l'a pris pour une corvée, et, s'il vient un orage cette nuit, l'orge sera perdue. La vie est dure au pauvre monde, madame!"

La marquise s'était levée.

"Tenez," dit-elle, en glissant de l'argent dans la main de la paysanne, "voilà de quoi leur acheter du pain."

La paysanne regarda.

"Oh! ma bonne dame!" s'écria-t-elle, "il y a là de quoi nous faire passer les mauvais jours d'hiver. Ah! ma pauvre Marie!"

Elle s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes.

"Qui est-ce, Marie?" demanda la marquise.

"Ma fille aînée, madame . . . une enfant qui avait tant de cœur! Elle avait quatorze ans, elle grandissait, elle aurait eu besoin de se nourrir . . . eh bien, tout l'hiver, elle donnait de son pain aux petits qui criaient la faim; cela fait qu'elle s'est affaiblie peu à peu, et au printemps nous l'avons conduite au cimetière."

La marquise pleurait tout de bon. Elle pensait à un convoi pompeux qui était un jour sorti de son hôtel, et à un petit lit drapé de soie et de dentelles qui était resté vide dans l'appartement de ses enfants. Et, serrant dans ses petites mains délicates la grosse main rugueuse de l'autre mère, elle lui dit:

"Moi aussi, j'ai perdu un enfant. . . ."

"Ah! madame, que je vous plains!" s'écria la paysanne. "Qu'on soit riche ou pauvre, allez, c'est toujours le même chagrin."

. . . . . .

Le reste de la promenade fut silencieux. Le chevalier eut beau arrondir son bras pour l'offrir à la marquise; elle ne fit pas semblant de le voir et prit celui du philosophe. J'ai ouï dire que depuis ce jour-là les bonnes amies de la marquise ont très-fort exercé leurs langues sur son avarice, qui la portait à remettre trois fois la même toilette et à ne pas renouveler ses dentelles ni ses bijoux; mais j'ai ouï dire aussi que, sur ses

terres, personne n'était plus jamais mort de misère ni de faim.

JULES VERNE.

Auteur dramatique et romancier, né à Nantes en 1828. Jules Verne commença ses études dans sa ville natale, puis vint à Paris, où il fit son droit. Entraîné par le goût des lettres, il abandonna la carrière qu'il avait d'abord voulu suivre. Ses premiers ouvrages furent des pièces de théâtre, dont le succès ne le satisfit point; il mit dix année à chercher et à préparer sa nouvelle voie. Son premier roman, *Cinq semaines en ballon*, fut un événement littéraire. Jules Verne réalisait pour la première fois le problème qui semblait insoluble: celui de mêler la science, ses recherches, ses progrès, ses découvertes, aux récits et aux aventures, sous la forme du roman. Ce fut une révélation. De nombreuses publications se succédèrent rapidement. Leur immense popularité en France et à l'étranger, les sympathies toujours croissantes pour l'auteur, sont un juste hommage rendu aux œuvres, les plus instructives et les plus intéressantes que puisse compter la littérature moderne. Tout semble réuni dans ces livres: esprit, sentiment, originalité, correction de style, naturel parfait, intérêt palpitant, habileté de mise en scène, et ce n'est encore qu'un prétexte aux détails scientifiques les plus exacts et les plus nouveaux, et aux suppositions hardies mais toujours admissibles sur les mystères des mondes inconnus. Un fait digne de remarque c'est que les phénomènes physiques interviennent dans les péripéties du drame, soit pour animer l'action, soit pour hâter le dénouement, mais le roman ne fait jamais mentir la science.

Un seul ouvrage, le *Voyage au centre de la terre*, se ressent trop de la fantaisie. Jules Verne demande ses meilleures inspirations à la nature même. Monté sur une embarcation qu'il a fait construire exprès et qu'il gouverne, aidé de deux matelots, il va chercher, tantôt le long des côtes, tantôt en

pleine mer, les grands spectacles et les magnifiques scènes qu'il dépeint avec tant de charme.

UN LEVER DE SOLEIL.

"Attends, Jack," dit tout-à-coup Harry, en retenant son camarade, qui, le pied sur l'échelle, descendait dans la mine, "attends, c'est sérieusement que je parle; je n'ai point à cacher que j'aime Nell. Mon plus vif désir est d'en faire ma femme. . . . . Mais, telle qu'elle est encore, j'ai comme un scrupule de conscience à lui demander de prendre une détermination qui doit être irrévocable. Nell n'a jamais quitté ces profondeurs de la houillère, où elle est née sans doute. Elle ne sait rien, elle ne connaît rien, du dehors. Elle a tout à apprendre par les yeux, et peut-être aussi par le cœur. Qui sait ce que seront ses pensées, lorsque de nouvelles impressions naîtront en elle! Elle n'a encore rien de terrestre, et il me semble que ce serait la tromper, avant qu'elle se soit décidée en pleine connaissance à préférer à tout autre le séjour dans la houillère. Me comprends-tu, Jack?"

"Oui! . . . vaguement. . . . Je pense qu'avant d'épouser Nell, tu vas l'envoyer dans un pensionnat de la Vieille-Enfumée?"

"Non, Jack," répondit Harry. "Je saurai bien moi-même faire l'éducation de celle qui devra être ma femme. Mais, auparavant, je veux, comme je viens de te le dire, que Nell ait une vraie connaissance

du monde extérieur. Une comparaison, Jack: si tu aimais une jeune fille aveugle, et si l'on venait te dire, 'Dans un mois elle sera guérie!' n'attendrais-tu pas pour l'épouser que sa guérison fût faite?"

"Oui, ma foi!" répondit Jack Ryan.

"Eh bien! Jack, Nell est encore aveugle, et, avant d'en faire ma femme, je veux qu'elle sache bien que c'est moi, que ce sont les conditions de ma vie, qu'elle préfère et qu'elle accepte; je veux que ses yeux soient ouverts enfin à la lumière du jour!"

"Bien, Harry, bien, très-bien," s'écria Jack Ryan. "Je te comprends à cette heure. Et à quelle époque l'opération?"

"Dans un mois, Jack," répondit Harry. "Les yeux de Nell s'habituent peu à peu à la clarté de nos disques. C'est une préparation. Dans un mois, je l'espère, elle aura vu la terre et ses merveilles, le ciel et ses splendeurs! Adieu, Jack," dit Henry, en s'éloignant. "Je te recommande de ne parler à personne de ce que je viens de te dire."

"A personne," cria Jack Ryan, "mais à une condition; c'est que je vous accompagnerai tous les deux pendant la première excursion que Nell fera à la surface du globe!"

"Oui, Jack, je te le promets," répondit Harry.

L'appareil de descente mis en mouvement laissa rapidement entre les deux amis un intervalle considérable. "Adieu," crièrent-ils encore, mais la voix n'arrivait plus que très-affaiblie de l'un à l'autre. . . . .

Un mois après, un soir du 20 août, James Starr, l'ingénieur de la mine, Harry et Jack Ryan partaient

pour aller conduire Nell sur un sol que son pied n'avait jamais foulé, dans cet éclatant milieu dont ses regards ne connaissaient pas encore la lumière. L'excursion devait se prolonger pendant deux jours. James Starr, d'accord avec Harry, voulait qu'après ces quarante-huit heures passées au dehors, la jeune fille eût vu tout ce qu'elle n'avait pu voir dans la sombre houillère; c'est-à-dire les divers aspects du globe, comme si un panorama mouvant de villes, de plaines, de montagnes, de fleuves, de lacs, de golfes, de mers, se fût déroulé devant ses yeux.

Or, dans cette portion de l'Écosse comprise entre Édimbourg et Glascow, il semblait que la nature eût voulu précisément réunir ses merveilles terrestres, et quant aux cieux, n'étaient-ils pas là comme partout, avec leurs nuées changeantes, leur lune sereine ou voilée, leur soleil radieux, leur fourmillement d'étoiles. L'excursion projetée avait donc été combinée de manière à satisfaire aux conditions de ce programme.

James Starr allait là en observateur, en philosophe, très-curieux d'observer les naïves impressions de Nell.

Harry, lui, se demandait, non sans appréhension, si une autre jeune fille que celle qu'il avait connue jusqu' alors et qu'il aimait n'allait pas se révéler pendant cette rapide initiation aux choses du monde extérieur.

Quant à Jacques Ryan, il était joyeux comme un pinson qui s'envole aux premiers rayons du soleil.

Nell était pensive et comme recueillie.

James Starr avait décidé, non sans raison, que le départ se ferait le soir. Mieux valait, en effet, que la jeune fille ne passât que par une gradation insensible

des ténèbres de la nuit aux clartés du jour. Or c'est le résultat qui serait obtenu, puisque de minuit à midi elle subirait ces phases successives d'ombre et de lumière, auxquelles son regard pourrait s'habituer peu à peu.

"Harry," dit Nell, au moment de partir, "est-il donc nécessaire que j'abandonne notre houillère, ne fut-ce que quelques jours? Depuis que tu m'as recueillie, je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Tu m'as instruite. Cela ne suffit-il pas? Que vais-je faire là-haut?"

Harry la regarda sans répondre. Les pensées qu'exprimait Nell étaient les siennes.

"Ma fille," dit alors James Starr, "je comprends ton hésitation, mais il est bon que tu viennes avec nous. Ceux que tu aimes t'accompagnent, et ils te ramèneront. Que tu veuilles, ensuite, continuer de vivre dans la houillère, libre à toi! Je ne doute pas qu'il n'en doive être ainsi et je t'approuve. Mais, au moins, tu pouvras comparer ce que tu laisses avec ce que tu prends, et agir en toute liberté. Viens donc!"

"Je suis prête à vous suivre," répondit la jeune fille.

A neuf heures, le dernier train du tunnel entraînait Nell et ses compagnons à la surface du comté. Vingt minutes après, il les déposait à la gare où se reliait le petit embranchement, détaché du railway de Dumbarton à Stirling, qui desservait la Nouvelle-Aberfoyle.

La nuit était déjà sombre. De l'horizon au zénith, quelques vapeurs couraient encore dans les hauteurs du ciel, sous la poussée d'une brise de nord-ouest qui

rafraîchissait l'atmosphère. La journée avait été belle. La nuit devait l'être aussi.

Arrivés à Stirling, Nell et ses compagnons, abandonnant le train, sortirent aussitôt de la gare.

Devant eux, entre de grands arbres, se développait une route qui conduisait aux rives du Forth.

La première impression physique qu'éprouva la jeune fille fut celle de l'air pur que ses poumons aspirèrent avidement.

"Respire bien, Nell," dit James Starr, "respire cet air chargé de toutes les vivifiantes senteurs de la campagne!"

"Quelles sont ces grands fumées qui courent au-dessus de notre tête?" demanda Nell.

"Ce sont des nuages," répondit Harry, "ce sont des vapeurs à demi condensées que le vent pousse dans l'ouest."

"Ah!" fit Nell, "que j'aimerais à me sentir emportée dans leur silencieux tourbillon!"

"Et quels sont ces points scintillants qui brillent à travers les déchirures des nuées?"

"Ce sont les étoiles dont je t'ai parlé, Nell. Autant de soleils, autant de centres de mondes, peut-être semblables au nôtre!"

Les constellations se dessinaient plus nettement alors sur le bleu noir du firmament, que le vent purifiait peu à peu.

Nell regardait ces milliers d'étoiles brillantes qui fourmillaient au-dessus de sa tête.

"Mais," dit-elle, "si ce sont des soleils, comment mes yeux peuvent-ils en supporter l'éclat?"

"Ma fille," répondit James Starr, "ce sont des soleils, en effet, mais des soleils qui gravitent à une distance énorme. Le plus rapproché de ces milliers d'astres dont les rayons arrivent jusqu' à nous, c'est cette étoile de la Lyre, Wega, que tu vois presqu'au zénith; et elle est encore à cinquante mille milliards de lieues. Son éclat ne peut donc affecter ton regard. Mais notre soleil se lèvera demain, à trente-huit millions de lieues seulement, et aucun œil humain ne peut le regarder fixement; car il est plus ardent qu'une fournaise. Mais viens, Nell, viens!"

On prit la route. James Starr tenait la jeune fille par la main, Harry marchait à son côté, Jacques Ryan allait et venait comme eût fait un jeune chien impatient de la lenteur de ses maîtres.

Le chemin était désert. Nell regardait la silhouette des grands arbres que le vent agitait dans l'ombre. Le bruissement de la brise dans les hautes branches, le profond silence pendant les accalmies, cette ligne d'horizon qui s'accusait plus nettement lorsque la route coupait une plaine, tout l'imprégnait de sentiments nouveaux et traçait en elle des impressions ineffaçables.

Après avoir interrogé d'abord, Nell se taisait, et, d'un commun accord, ses compagnons respectaient son silence. Ils ne voulaient point influencer par leurs paroles l'imagination sensible de la jeune fille. Ils préféraient laisser les idées naître d'elles-mêmes en son esprit.

A onze heures et demie environ, la rive septentrionale du golfe de Forth était atteinte.

Là, une barque, qui avait été frétée par James Starr,

attendait. Elle devait en quelques heures le porter, ses compagnons et lui, jusqu'au port d'Édimbourg.

Nell vit l'eau brillante qui ondulait à ses pieds sous l'action du ressac et semblait constellée d'étoiles tremblotantes.

"Est-ce un lac?" demande-t-elle.

"Non," répondit Harry, "c'est un vaste golfe avec des eaux courantes, c'est l'embouchure d'un fleuve, c'est presqu'un bras de mer."

"Harry, Harry," s'écria alors la jeune fille, "quelle est cette lueur rougeâtre qui enflamme l'horizon? Est-ce donc une forêt en feu?"

Et Nell montrait un point du ciel, au milieu des basses brumes qui se coloraient dans l'est.

"Non, Nell," répondit Harry. "C'est la lune à son lever."

"Oui, la lune!" s'écria Jacques Ryan, "un superbe plateau d'argent que les génies célestes font circuler dans le firmament, et qui recueille toute une monnaie d'étoiles!"

"Vraiment, Jack!" répondit l'ingénieur, en riant, "je ne te connaissais pas ce penchant aux comparaisons hardies!"

"Eh! M. Starr, ma comparaison est juste! Vous voyez bien que les étoiles disparaissent à mesure que la lune s'avance. Je suppose donc qu'elles tombent dedans!"

"C'est-à-dire, Jack," répondit l'ingénieur "que c'est la lune qui éteint par son éclat les étoiles de sixième grandeur, et voilà pourquoi celles-ci s'effacent sur son passage."

"Que tout cela est beau!" répétait Nell, qui ne vivait plus que par le regard. "Mais je croyais que la lune était toute ronde?"

"Elle est ronde quand elle est pleine," répondit James Starr, "c'est-à-dire lorsqu'elle se trouve en opposition avec le soleil. Mais, cette nuit, la lune entre dans son dernier quartier, elle est écornée déjà, et le plateau d'argent de notre ami Jack n'est plus qu'un plat à barbe!"

"Ah! M. Starr," s'écria Jack Ryan, "quelle indigne comparaison! J'allais justement entonner un couplet en l'honneur de la lune; mais maintenant c'est impossible! votre plat à barbe m'a coupé l'inspiration."

Cependant, la lune montait peu à peu sur l'horizon. Devant elle s'évanouissaient les dernières vapeurs. Au zénith et dans l'ouest, les étoiles brillaient encore sur un fond noir que l'éclat de la lune allait graduellement pâlir. Nell contemplait en silence cet admirable spectacle; ses yeux supportaient sans fatigue cette douce lueur argentée, mais sa main frémissait dans celle d'Harry et parlait pour elle.

"Embarquons-nous, mes amis," dit James Starr. "Il faut que nous ayons gravi les pentes de l'Arthur-Seat avant le lever du soleil!"

La barque était amarrée à un pieu de la rive; un marinier la gardait. Nell et ses compagnons y prirent place. La voile fut hissée et se gonfla sous la brise du nord-ouest. Quelle nouvelle impression ressentit alors la jeune fille! Elle avait navigué quelquefois sur les lacs de la Nouvelle-Aberfoyle, mais l'aviron, si doucement manié qu'il fût par le main d'Harry, tra-

hissait toujours l'effort du rameur. Ici, pour la première fois, Nell se sentait entraînée avec un glissement presque aussi doux que celui du ballon à travers l'atmosphère. Le golfe était uni comme un lac. A demi couchée à l'arrière, Nell se laissait aller à ce balancement. Par instants, un rayon de lune filtrait jusqu'à la surface du Forth, et l'embarcation semblait courir sur une nappe d'argent toute scintillante. De petites ondulations chantaient le long du bordage. C'était un ravissement.

A deux heures du matin, l'embarcation arrivait au port de Granton. Nell, demi endormie, se réveilla dès qu'elle toucha terre.

La nuit était très-claire alors. La lune, à mi-chemin de l'horizon au zénith, dispersait ses rayons à tous les points du ciel.

Le petit port de Granton ne contenait que deux ou trois bateaux de pêche, que balançait doucement la houle du golfe. La brise tombait aux approches du matin. L'atmosphère sans brumes promettait une de ces délicieuses journées d'août que le voisinage de la mer rend plus belles encore. Une vapeur chaude se dégageait de l'horizon, mais si fine, si transparente, que les premiers feux du soleil devaient la boire en un instant.

Harry prit la main de Nell. Tous deux suivirent James Starr et Jack Ryan, qui s'avançaient par les rues désertes. Dans la pensée de Nell, ce faubourg de la capitale n'était qu'un assemblage de maisons sombres, qui lui rappelait Coal-City, avec cette seule différence que sa voûte était plus élevée et scintillait de points brillants.

Entre les maisons endormies, James Starr et ses compagnons marchèrent longtemps, et après avoir franchi un pont, arrivèrent, par un léger détour à l'extrémité de Canongate. Aucun mouvement ne se faisait encore dans la ville. Deux heures sonnaient au clocher gothique de Canongate-Church.

En cet endroit, Nell s'arrêta.

"Quelle est cette masse confuse ?" demanda-t-elle en montrant un édifice isolé qui s'élevait au fond d'une petite place.

"Cette masse, Nell," répondit James Starr, "c'est le palais des anciens rois d'Écosse, Holyrood, où se sont accomplis tant d'événements funèbres ! Mais, continuons notre marche. Là, dans l'enceinte même de l'ancienne abbaye d'Holyrood, se dressent ces roches superbes de Salisbury que domine l'Arthur-Seat. C'est là que nous monterons. C'est à sa cime, Nell, que tes yeux verront le soleil apparaître au-dessus de l'horizon de mer."

Ils entrèrent dans le parc du Roi. Puis, s'élevant graduellement, ils traversèrent Victoria-Drive, magnifique route circulaire, praticable aux voitures, que Walter Scott se félicite d'avoir obtenue avec quelques lignes de roman.

L'Arthur-Seat n'est, à vrai dire, qu'une colline, haute de sept cent cinquante pieds, dont la tête isolée domine les hauteurs environnantes. En moins d'une demi-heure, par un sentier tournant qui en rendait l'ascension facile, James Starr et ses compagnons atteignirent le crâne de ce lion auquel ressemble l'Arthur-Seat lorsqu'on l'observe du côté de l'ouest. Là

tous quatre s'assirent, et James Starr, toujours riche de citations empruntées au grand romancier écossais, se borna à dire :

"Voici ce qu'a écrit Walter Scott, au chapitre huit de la *Prison d'Édimbourg :*

"'Si j'avais à choisir un lieu d'où l'on pût voir le mieux possible le lever et le coucher du soleil, ce serait cet endroit même.'

"Attends donc, Nell. Le soleil ne va pas tarder à paraître, et, pour la première fois, tu pourras le contempler dans toute sa splendeur."

Les regards de la jeune fille étaient alors tournés vers l'est. Harry, placé près d'elle, l'observait avec une anxieuse attention. N'allait-elle pas être trop vivement impressionnée par les premiers rayons du jour ? Tous demeurèrent silencieux. Jack Ryan lui-même se tut.

Déjà une petite ligne pâle, nuancée de rose, se dessinait au-dessus de l'horizon sur un fond de brumes légères. Un reste de vapeurs, égarées au zénith, fut attaqué par le premier trait de lumière. Au pied de l'Arthur-Seat, dans le calme absolu de la nuit, Édimbourg, assoupi encore, apparaissait confusément. Quelques points lumineux piquaient ça et là l'obscurité. C'étaient les étoiles matinales qu'allumaient les gens de la vieille ville. En arrière, dans l'ouest, l'horizon, coupé de silhouettes capricieuses, bornait une région accidentée de pics, auxquels chaque rayon solaire allait mettre une aigrette de feu.

Cependant, l'étendue de la mer se traçait plus vivement vers l'est. La gamme des couleurs se disposait

peu à peu, suivant l'ordre que donne le spectre solaire. Le rouge des premières brumes allait par dégradation jusqu'au violet du zénith. De seconde en seconde les tons prenaient plus de vigueur : le rose devenait rouge, le rouge devenait feu. Le jour se faisait sur la mer.

En ce moment, les regards de Nell couraient du pied de la colline jusqu'à la ville, dont les quartiers commençaient à se détacher par groupes. De hauts monuments, quelques clochers aigus, émergeaient çà et là, et leurs lignes se dessinaient alors avec plus de netteté. Il se répandait comme une sorte de lumière cendrée dans l'espace. Enfin, un premier rayon atteignit l'œil de la jeune fille. C'était ce rayon vert, qui, soir ou matin, se dégage de la mer, lorsque l'horizon est pur.

Une demi-heure plus tard, Nell se redressait et tendait la main vers un point qui dominait le quartier de la nouvelle ville.

"Un feu !" dit-elle.

"Non, Nell," dit Harry, "ce n'est pas un feu. C'est une touche d'or que le soleil pose au sommet du monument de Walter Scott !"

Le jour était fait. Le soleil déborda. Son disque semblait encore humide, comme s'il fut réellement sorti des eaux de la mer. D'abord élargi par la réfraction, il se rétrécit peu à peu, de manière à prendre la forme circulaire. Son éclat, bientôt unsoutenable, était celui d'une bouche de fournaise qui eût troué le ciel.

Nell dut presqu'aussitôt fermer les yeux. Sur leurs paupières trop minces, il lui fallut même appliquer ses doigts serrés étroitement.

A travers la paume de ses mains, Nell percevait encore une lueur rose, qui blanchissait à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. Son regard s'y faisait graduellement. Puis, ses paupières se soulevèrent, et ses yeux s'imprégnèrent enfin de la lumière du jour.

La pieuse enfant tomba à genoux, s'écriant :

"Mon Dieu, que votre monde est beau !"

La jeune fille baissa les yeux alors, et regarda. A ses pieds se déroulait le panorama d'Édimbourg : les quartiers neufs et bien alignés de la nouvelle ville, l'amas confus des maisons et le réseau bizarre des rues de l'Auld-Reeky. Vers l'ouest, s'allongeaient les belles plages de Newhaven et de Porto-Bello, dont le sable teignait en jaune les premières lames du ressac. Au large, quelques chaloupes animaient les eaux du golfe, et deux ou trois steamers empanachaient le ciel d'un cône de fumée noire. Puis, au delà, verdoyait l'immense campagne.

De petites collines bossuaient çà et là la plaine. Au nord les Lomond-Hills, dans l'ouest le Ben-Lomond et le Ben-Ledi, réverbéraient les rayons solaires comme si des glaces éternelles en eussent tapissé les cimes.

Nell ne pouvait parler. Ses lèvres ne murmuraient que des mots vagues. Ses bras frémissaient. Sa tête était prise de vertiges. Un instant ses forces l'abandonnèrent. Dans cet air si pur, devant ce spectacle sublime, elle se sentit tout-à-coup faiblir, et tomba sans connaissance.

Cette jeune fille, dont la vie s'était écoulée jusqu'alors dans les entrailles du massif terrestre, avait enfin con-

templé ce qui constitue presque tout l'univers, tel que l'ont fait le Créateur et l'homme.

Ses regards, après avoir plané sur la ville et sur la campagne, venaient de s'étendre, pour la première fois, sur l'immensité de la mer et l'infini du ciel.

—*Les Indes noires.*

OCTAVE FEUILLET.

Auteur dramatique, romancier, né à St.-Lô (Manche) le 11 août 1812.

Élève du collége Louis-le-Grand, il se fit remarquer de bonne heure par ses aptitudes littéraires, et débuta dans les lettres en 1841. Ses premières œuvres furent très-favorablement accueillies du public; elles dénotent, dans le choix des sujets, dans la peinture des divers types, une idée élevée, une préoccupation morale, traduites avec charme par des figures attachantes.

Son style est élégant et facile, ses caractères habilement tracés; son talent se montre surtout dans les situations dramatiques parfois un peu forcées, mais éveillant l'intérêt et souvent une émotion vraie. Ses romans les plus connus sont le *Roman d'un jeune homme pauvre*, reproduit au théâtre et ayant contribué pour une large part à la réputation de l'auteur, et l'*Histoire de Sybille*, où les idées religieuses qu'il prête à son héroïne ont provoqué une contre-partie, *Mlle. de La Quintinie*, de G. Sand. *Le journal d'une femme*, la plus récente de ses œuvres, est l'une des plus attrayantes.

O. Feuillet a succédé à Scribe comme membre de l'Académie française en 1862.

Il a écrit plusieurs pièces de théâtre, dont l'une des plus connues, *Le Sphinx*, est jouée avec talent, à la Comédie française, par Mlle. Croizette.

SOUVENIR DE METZ.
1870.

J'étais alors sous Metz. . . . Dans la soirée dont je parle, le 27 octobre, j'avais été chargé de porter quelques ordres dont le sens ne me paraissait que trop clair. . . . Je devais, en particulier, arrêter dans sa marche un de nos régiments dont j'ai oublié le numéro. Je l'avais rejoint et arrêté en effet. . . .

J'allais repartir. . . . J'attendais seulement que mon cheval eût un peu soufflé. . . . Nous nous trouvions alors dans une plaine près d'un village nommé Colombey, je crois. Les horribles tempêtes qui marquèrent ces jours sinistres s'étaient apaisées pour quelques heures ; une lune tranquille se reflétait dans les flaques d'eau qui couvraient la campagne.

L'imagination fait des rapprochements étranges. Il y a certainement peu de rapport entre le décor riant qui nous entoure ici et ces marécages désolés ; cependant ce clair de lune sur l'eau me les rappelait tout à l'heure . . . et ces beaux cygnes qui dorment là me faisaient songer à mes dragons d'escorte, immobiles comme eux dans leurs manteaux blancs. . . .

Le régiment, en attendant les nouvelles instructions, gardait ses rangs, l'arme au pied. On avait allumé un grand feu de bivouac, autour duquel quelques officiers s'entretenaient à voix basse d'un air morne. . . . Des bruits de capitulation couraient depuis la veille dans les camps. . . .

Le colonel, qui était un homme déjà mûr, à moustaches grisonnantes, allait et venait solitairement à

quelque distance, en froissant dans sa main l'ordre que je lui avais apporté.

Tout-à-coup il s'approcha de moi et me saisit le bras :

"Capitaine," me dit-il, avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, "deux mots, je vous prie. . . . Vous venez du quartier général ; vous devez en savoir plus long que moi. . . . C'est la fin, n'est-ce pas ?"

"Mon colonel, on le dit, et je le crois."

"Vous le croyez ? . . . Comment pouvez-vous croire une chose pareille ?"

Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et, revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux :

"Prisonniers, alors ?"

"Mon colonel, je le crains."

Il y eut encore un silence ; il demeura quelque temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde, puis, relevant la tête, il reprit, avec une émotion extraordinaire dans la voix :

"Et les drapeaux ?"

"Je ne sais pas, mon colonel."

"Ah ! vous ne savez pas."

Il me quitta de nouveau, et marcha à l'écart pendant cinq ou six minutes ; s'avançant alors vers ses hommes, il dit d'un ton de commandement :

"Le drapeau !"

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang. Le colonel saisit la hampe d'une main, et, levant l'autre vers le groupe des tambours : "Ouvrez un ban !" dit-il.

Les tambours battirent.

Le colonel s'était approché du feu, portant haut le drapeau : il posa la hampe sur le sol, promena un regard sur le cercle des officiers, et se découvrit. . . . Ils l'imitèrent tous aussitôt ; la troupe attentive gardait un silence de mort. . . .

Il eut alors un moment d'hésitation ; je voyais ses lèvres trembler ; ses yeux étaient attachés, avec une expression d'angoisse, sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin, il se décida : il fléchit un genou, et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer.

Une flamme plus vive jaillit soudain, et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers ; quelques-uns pleuraient.

"Fermez le ban !" dit le colonel . . . , et, pour la seconde fois, résonna la batterie lugubre des tambours détrempés par la pluie.

Il remit son képi et vint vers moi :

"Capitaine," me dit-il, de sa voix la plus dure, "quand vous serez là-bas, ne vous faites aucun scrupule, aucun, de raconter ce que vous avez vu ! . . . Je vous salue !"

"Mon colonel," lui dis-je, "voulez-vous me permettre de vous embrasser ?"

Il m'attira violemment sur sa poitrine, et, me serrant à m'étouffer :

"Ah ! mon pauvre enfant," murmura-t-il, "mon pauvre enfant. . . ."

—*Le journal d'une femme.*

6 EDMOND ABOUT.

About (Edmond François Valentin), romancier, publiciste, né à Dieuze (Meurthe) le 14 février 1828. Élève de l'École normale, il passa en 1851 à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, About rédigea un mémoire intitulé, *L'île d'Egine.*

Il débuta dans les lettres par un succès : *La Grèce contemporaine.* La *Revue des deux mondes* accueillit *Tolla*, son premier roman. Une revue de critique d'art, *Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts*, et une suite de charmantes nouvelles, *Les mariages de Paris*, révélèrent tout son talent. Ses écrits sont caractérisés par une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus, et les meilleures qualités d'un style vraiment français.

Il publia, dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de "Valentin de Quévilly," des articles de polémique littéraire, pleins de spirituelles impertinences à l'adresse de ses adversaires. Le feuilleton littéraire du *Moniteur* reçut de lui, dans les années suivantes, quatre romans, *Le roi des montagnes*, *Germaine*, *Les échasses de Maître Pierre*, *Trente et quarante*, ainsi que *Nos artistes au Salon*, revue de peinture.

A la suite d'un voyage à Rome, il lança un pamphlet politique qui eut un grand retentissement, *La question romaine*, publiée à Bruxelles. Il rédigea dans la même esprit une chronique hebdomadaire dans l'*Opinion nationale* sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeline.*

Ed. About, attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, publia, en 1860, *La nouvelle carte de l'Europe*, *La Prusse*, et *Rome contemporaine.*

Il a donné successivement, de 1860 à 1870, divers romans.

Ed. About a suivi, comme journaliste, la marche des armées de l'est en 1871, et a écrit des articles de correspondance du plus haut intérêt sur les péripéties de la guerre.

Son dernier ouvrage, publié sous le titre de *Roman d'un brave homme*, est remarquable par l'élévation des sentiments et la préoccupation de l'idéal qu'il décrit. Ce livre, un peu long peut-être, cache, sous la simplicité de la forme, tout un programme de réforme dans l'éducation française actuelle : une série de devoirs à remplir, d'œuvres à fonder, de buts à

atteindre. C'est en l'analysant ainsi qu'il faut lire et juger cette œuvre, l'une des meilleures et des plus saines que les romanciers français aient produites depuis longtemps.

MES SEMBLABLES.

Mon père professait et pratiquait une philosophie un peu courte, mais saine et solide; toute en morale, sans ombre de métaphysique. Elle avait pour principes une assez haute conception de la dignité personnelle et un vif sentiment de la dignité humaine. Il faisait le bien pour le bien, pour avoir, disait-il, le plaisir de raser chaque matin les joues d'un brave homme; et il fuyait les excès en tout genre, parce qu'il ne voulait à aucun prix se dégrader. Je ne sais pas à quelle école il avait appris ce stoicïsme modeste et pratique. Certains emblèmes trouvés au fond d'une armoire m'avaient fait supposer quelqu'initiation maçonnique; mais ma mère m'assura que, dans l'état de charpentier, on portait quelquefois des insignes professionnels. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, longtemps après sa mort, j'ai rencontré quelques-unes de ses maximes familières dans les *Pensées de Marc Aurèle.* Comme le philosophe couronné, il était quelque peu citoyen du monde; c'est-à-dire que le patriotisme de grand-papa, auquel pourtant il devait le surnom de "la France," lui semblait trop étroit. Les frontières n'étaient à ses yeux que des lignes de fantaisie, puisque les peuples, unis par l'amitié plus encore

que par l'intérêt, ne formaient qu'une grande famille.

"Non," disait-il, "nous ne reverrons plus la guerre. Les hommes, en se connaissant, ont appris à s'estimer. D'ailleurs, le monde entier mettrait au ban de l'opinion celui qui traiterait ses semblables en ennemis."

Voici à quel propos on l'avait surnommé "Mes semblables." A l'âge de vingt-deux ans, en allant de Nevers à Moulins, il avait eu le bonheur de sauver, au péril de sa vie, un homme et un cheval qui se noyaient dans la Loire. L'événement s'était passé bien près de la petite ville de Decize, où il se proposait de coucher. Il se sécha, soupa avec ses camarades, et il allait se mettre au lit quand la gendarmerie envahit leur modeste auberge et conduisit tous les charpentiers par-devant monsieur le maire. Ce personnage était un hobereau fort guindé et prodigieusement haut sur cravate, le vrai maire de 1819. Il fait ranger les compagnons sur une ligne et dit au greffier d'entendre le cocher Jean Soubirat. Mon homme vit entrer son homme de la Loire, qui le reconnut aussitôt et lui sauta au cou, en criant:

"Le voilà, le héros bienfaisant et modeste!"

Le héros n'était pas content. Sa mauvaise humeur redoubla lorsque monsieur le maire le fit sortir du rang, lui demanda ses noms et prénoms, toujours sous l'œil de la gendarmerie, puis l'interpella noblement en ces termes:

"Sais-tu que c'est très-bien, ce que tu as fait là?"

Lui, qui n'aimait point à s'entendre tutoyer de haut en bas, répondit, d'un ton un peu sec:

"Monsieur, si c'était mal, je ne l'aurais pas fait."

"Sans doute, mon garçon; mais, en te précipitant au sein des ondes, prévoyais-tu qu'un administrateur vigilant signalerait ta noble conduite à Son Excellence, monsieur le ministre de l'Intérieur?"

"Il ne faut pas tant de raisons pour poser un paquet et ôter une veste."

"C'est vrai; mais si, un jour rentré dans tes foyers, tu recevais une belle médaille d'or ou d'argent avec un grand diplôme signé du roi! Eh! mon gaillard?"

"Le roi n'a pas besoin de savoir si les pauvres gens s'aident entre eux; c'est leur affaire."

"Je n'y songeais pas! Tu es pauvre, et quelques louis te feraient plus de profit qu'une récompense honorifique."

"On n'a besoin de rien quand on travaille, comme mes compagnons et moi. Et l'on ne reçoit pas l'aumône, monsieur le maire; on la fait."

Le maire, qui commençait à s'échauffer, haussa le ton:

"Ainsi, mon brave, tu ne veux rien, ni prime ni médaille! Eh bien! tu es servi. Il ne faut pas être, comme on dit, plus royaliste que le roi."

"Je suis assez payé par le bonheur d'avoir secouru mes semblables."

"Tes semblables? Ah ça! le cheval de Soubirat est donc ton semblable aussi? Au fait, il est un peu rétif."

Et de rire. Mon père se fâcha tout-à-fait.

"Monsieur," dit-il, "j'ai dit une sottise, et j'en avais le droit, car je ne suis qu'un paysan mal équarri; mais vous, qui représentez l'autorité, vous n'avez pas le droit de rendre un honnête homme ridicule."

C'était assez bien répondu; mais nous sommes citoyens d'un pays où ni les bonnes raisons ni les bonnes actions ne désarment la raillerie. Compagnons et gendarmes avaient ri de mon père; le sobriquet de "Mes semblables" lui resta. Il le portait d'ailleurs avec une parfaite sérénité, et c'est lui-même qui m'a conté cet épisode de sa jeunesse.

Le mépris des honneurs et l'indifférence en matière d'argent étaient chez lui deux qualités héréditaires; il les tenait de papa "La France," et les poussait jusqu'à l'extrême, comme lui. Jamais ma mère, qu'il aimait tendrement et qu'il consultait sur toutes choses, ne put le décider à entrer au conseil municipal ou à accepter un grade dans la compagnie de pompiers. Il estimait que le conseil marchait très-bien sans lui, que les hommes capables n'y manquaient pas, et qu'en général il vaut mieux confier les intérêts de la commune aux hommes de loisir qui ont montré quelque sagesse et quelque capacité dans la conduite de leur maison. "Quand j'aurai fait mes preuves et cédé mon fonds, on pourra voir," disait-il. Son obstination à rester simple pompier n'était pas seulement affaire de modestie; il y entrait beaucoup de dévouement. "Je n'ai pas l'habitude de commander," disait-il, "et rien ne prouve que je m'en acquitterais mieux ou même aussi bien qu'un autre. En revanche, j'ai l'œil bon, le bras fort et le pied solide; pas un seul de mes camarades ne m'attraperait à la course sur le toit d'une maison à quatre étages, pas un ne couperait une poutre enflammée aussi vite que moi. Ce n'est pas pour parader devant la sous-préfecture ou la mairie, mais

pour sauver, à l'occasion, les personnes et les propriétés, que tous les ouvriers du bâtiment s'enrôlent dans la compagnie : ma place est là où je serai le plus utile au jour du danger. Glorieuse ou modeste, il importe peu, c'est ma place."

S'il manquait d'ambition pour lui-même, il en avait beaucoup pour moi. On l'eût sérieusement affligé et humilié en lui disant que je n'irais jamais à l'école polytechnique.

Selon lui, le progrès ne pouvait s'accomplir dans la société que par un travail ascendant des générations dans chaque famille. Il disait quelquefois : "Mon père en sait plus long que le sien n'en a jamais su ; je suis non pas meilleur, assurément, mais plus savant que lui. Il faut que Pierrot me dépasse ; autrement ce serait le monde renversé. Fils, tu me monteras sur la tête, ou je te renierai pour mon fils !"

Le jour où je sortis de l'école primaire pour entrer comme externe au collége communal, il me conduisit par la main jusqu'au cabinet de notre vieux principal, M. Dor, et j'entends encore les conseils de forme bizarre qu'il me donnait chemin faisant :

"Tu étais le premier dans la classe du père Archoux : oublie-le, ce n'est rien, c'est une chose finie, enterrée, à recommencer sur nouveaux frais. Il s'agit maintenant de passer sur le corps de cent cinquante petits bonshommes que tu ne connais pas, avec qui tu ne t'es jamais mesuré, et qui se défendront, sois en sûr. Si tu en viens à bout, tu iras faire ta rhétorique et tout ce qui s'ensuit au collége royal, et là encore il faut être le premier, sous peine de manquer l'école poly-

technique. Et à l'école polytechnique, si tu n'es pas premier, tu n'auras pas le choix de ta carrière; tu voudras être ingénieur des mines où des ponts et chaussées, et on te nommera sous-lieutenant attaché à la personne d'un canon. Joli métier, dans un siècle de paix et de fraternité, où le canon a dit son dernier mot depuis longtemps! Sois donc premier partout où tu iras! Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, un garçon ne doit songer qu'à une chose: être premier! Et maintenant, veux-tu savoir pourquoi? C'est que le banquet de la vie est une table d'hôte, comme j'en ai traversé beaucoup, où il n'y a pas de quoi pour tout le monde. Les premiers arrivés sont bien servis; les derniers ne trouvent souvent que le torchon au fond du pot. Sois donc premier, mon cher enfant, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de donner la moitié de ta part à quelqu'autre!"

Ce langage m'étonna beaucoup, et je ne pus l'entendre sans un serrement de cœur. Il contrastait étrangement avec la philosophie de mon père, si douce, si humaine, si désintéressée. Le monde m'apparut tout-à-coup sous un aspect nouveau; le but de la vie se déplaça sans transition, comme s'il eût sauté d'un pôle à l'autre. Ainsi donc il ne s'agissait plus d'étudier parce que la science est bonne, de rechercher la vérité pour elle-même, de faire le bien pour le bien, d'aimer l'humanité comme une plus large famille, mais de courir à travers la foule en jouant des coudes, culbutant celui-ci, écrasant celui-là, pour arriver à table avant les autres et manger le meilleur morceau! A cette idée les larmes me vinrent aux yeux, et j'aurais

éclaté en sanglots si je n'avais retrouvé dans les derniers mots de mon père le bon cœur et la générosité que j'aimais tant en lui.

Il devina mon émotion, s'arrêta court au milieu de la rue et se baissa pour m'embrasser cinq ou six fois. "Pauvre petit! pardonne-moi de te montrer si tôt le côté sombre de la vie. J'oubliais que tu n'as pas douze ans, et qu'à ton âge on voit tout en beau. Je suis nerveux, j'ai mal dormi, je ne pense, depuis plusieurs jours, qu'au grand pas, au pas décisif, que tu vas faire. Le collége où tu entres aujourd'hui, c'est le chemin des carrières libérales, qui toutes sont de vrais champs de bataille à ce que l'on dit. Aucun de nous n'a encore passé par là; tu ne nous auras pas toujours auprès de toi pour te conduire; il faut bien que je t'ouvre les yeux sur les rivalités de ce monde, où l'on n'a rien sans l'avoir conquis et disputé. Je ne te prêche pas l'égoïsme, qui est odieux, ni l'orgueil, qui est toujours doublé de sottise; mais j'avais à cœur de t'apprendre aujourd'hui qu'il faut être premier en quelque chose pour servir ses parents, ses amis, ses concitoyens et notre grande patrie, l'humanité."

—*Le roman d'un brave homme.*

ÉDOUARD RENÉ LEFEBVRE LABOULAYE.

Jurisconsulte et publiciste, né à Paris en 1811. É. Laboulaye, avocat à la cour royale, débuta dans la carrière littéraire en obtenant successivement, par trois fois, le titre de lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il de-

vint membre. Professeur de législation comparée au collége de France, orateur éloquent autant qu'habile, fascinant la foule par le charme de sa parole, il sut conquérir par ses idées généreuses et la hauteur de ses vues, la sympathie de la jeunesse des écoles. Dans ses diverses publications appartenant à la science ou seulement à la littérature, se retrouvent les principes de la plus pure morale, une philosophie élevée, une vaste érudition, une méthode historique d'une admirable clarté, des convictions sérieuses, un libéralisme ferme et modéré, et, pour donner force et vie aux doctrines et aux idées, un style élégant qui s'élève sans effort jusqu'à l'éloquence.

Les principaux ouvrages de Laboulaye sont, en dehors de ses travaux sur divers sujets de législation et de procédure : *Condition civile et politique des femmes ; Histoire politique des Etats-Unis ; Etude sur l'Allemagne ; La liberté religieuse ; Les Etats-Unis et la France ; La propriété littéraire ; Paris en Amérique ; Mémoires et correspondance de Franklin ; Le prince Caniche ; Discours populaires.* Son esprit se plie, avec un égal succès, aux genres les plus différents. On trouve en lui le jurisconsulte éminent, le profond moraliste, l'écrivain fantaisiste et l'auteur de contes charmants. É. Laboulaye a été nommé membre de l'Assemblée nationale en 1871.

UNE BONNE FEMME.

Il y avait une fois un bonhomme qui s'appelait Gudbrand. Il vivait dans une ferme isolée et placée sur un coteau lointain ; aussi l'appelait-on Gudbrand du Coteau.

Maintenant il faut savoir que ce Gudbrand avait une excellente femme, ce qui arrive quelquefois ; mais ce qui est plus rare, c'est que Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor. Aussi les deux époux vivaient-

ils dans une paix profonde, jouissant de leur commun bonheur, sans s'inquiéter ni de la fortune ni des années. Tout ce que faisait Gudbrand, sa femme l'avait pensé et souhaité par avance, si bien que le bonhomme ne pouvait rien toucher, rien changer, rien remuer dans la maison, sans que sa compagne ne le remerciât d'avoir deviné et prévenu un désir.

La vie, du reste, leur était facile : la ferme leur appartenait, ils avaient cent écus dans un tiroir de leur buffet et deux bonnes vaches à l'étable. Rien ne leur manquait ; ils pouvaient vieillir doucement sans craindre la fatigue et la misère, sans avoir besoin de la pitié ni même de l'amitié d'autrui.

Un soir qu'ils causaient ensemble de leurs travaux et de leurs projets, la femme de Gudbrand dit à son mari :

"Cher ami, il me vient une idée : vous devriez prendre une de nos vaches et la mener vendre à la ville ; celle que nous garderons suffira pour nous donner du beurre et du lait. Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer pour les autres ? Nous avons de l'argent qui dort dans le tiroir, nous n'avons pas d'enfants ; ne vaudrait-il pas mieux ménager nos bras qui vieillissent ! Vous aurez toujours de quoi vous occuper au logis ; il ne vous manquera jamais de meubles ni d'outils à réparer, et moi je resterai davantage auprès de vous avec ma quenouille et mon fuseau."

Gudbrand trouva que sa femme avait raison, comme toujours ; dès le lendemain, par une belle matinée, il se rendit à la ville avec la vache qu'il voulait vendre. Mais ce n'était pas jour de marché, il ne trouva pas d'acheteur.

"Très-bien! très-bien!" dit Gudbrand; "au pis aller, j'en serai quitte pour reconduire ma vache où je l'ai prise. J'ai du foin et de la litière pour la bête, et la route n'est pas plus longue en revenant qu'en allant."

Sur quoi, il reprit tranquillement le chemin de sa maison.

Au bout de quelques heures, et comme il se sentait un peu fatigué, il rencontra un homme qui menait un cheval à la ville, une bête de forte encolure, toute sellée et toute bridée. "La route est longue et la nuit vient vite," pensa Gudbrand; "à tirer ma vache je n'en finirai pas, et demain il faudra recommencer cette promenade. Voilà un cheval qui ferait mieux mon affaire; je rentrerai chez moi aussi fier qu'un bailli. Qui serait heureuse de voir son mari passer en triomphe comme un empereur romain? Ce serait la femme du vieux Gudbrand."

Sur cette réflexion il arrêta le maquignon, et il échangea sa vache contre le cheval.

Une fois monté, il eut quelque regret. Gudbrand était vieux et lourd, le cheval était jeune, vif, ombrageux; au bout d'une demi-heure, le cavalier marchait à pied, tenant la bride au bras et tirant à grand'peine une bête qui dressait sa tête au vent ou se cabrait à chaque pierre de la route.

"Mauvaise acquisition," pensait-il, quand il aperçut un paysan qui poussait devant lui un porc gras à lard et dont le ventre touchait à terre.

"Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et ne sert à rien," dit Gudbrand; "ma femme le répète souvent."

Et il changea son cheval contre le porc.

C'était une heureuse idée, mais le bonhomme avait compté sans son hôte. Dom pourceau était las et ne voulait plus bouger. Gudbrand parla, pria, jura; ce fut en vain. Il tira le porc par le museau, il le poussa par derrière, il le battit de tous les côtés, peine perdue. Le cochon resta dans la poussière comme un vaisseau échoué dans la vase. Le fermier se désolait, quand passa devant lui un homme menant une chèvre, qui, le pis tout gonflé de lait, sautait, courait, cabriolait, avec une vivacité qui charmait les yeux.

"Voilà ce qu'il me faut," s'écria Gudbrand; "j'aime mieux cette chèvre, si gaie, si vivante, que cet ignoble et stupide animal."

Sur quoi, et sans donner de retour, il changea le porc contre la chèvre.

Tout alla bien pendant une demi-heure. La demoiselle aux longues cornes entraînait Gudbrand, qui riait de ses folies; mais, quand on n'a plus vingt ans, on se lasse vite de grimper sur les rochers. Aussi le fermier, rencontrant un berger qui gardait son troupeau, ne se fit-il aucun scrupule de froquer sa chèvre contre une brebis. "J'aurai autant de lait," pensa-t-il, "et cette bête-là, du moins, sera tranquille; elle ne fatiguera ni ma femme ni moi."

Gudbrand avait bien jugé: rien de plus doux que la brebis. Elle n'avait pas de caprices, elle ne donnait pas de coups de tête; mais elle n'avançait pas et elle bêlait toujours. Séparée de ses sœurs, elle voulait retourner auprès d'elles, et plus Gudbrand la tirait, plus elle gémissait misérablement.

"Au diable la sotte pécore!" s'écria Gudbrand; "elle est aussi têtue et aussi pleurnicheuse que la femme de mon voisin. Qui me délivrera de cette bête bêlante, pleurante, gémissante? A tout prix je m'en débarrasse."

"Marché fait, si vous voulez, compère," dit un paysan qui passait. "Prenez-moi cette oie grasse et de bonne mine; cela vaudra mieux que ce méchant mouton, qui va crever dans une heure."

"Soit," dit Gudbrand; "mieux vaut une oie vivante qu'une brebis morte."

Et il emporta l'oie avec lui.

Ce n'était pas chose facile: l'oiseau était mauvais compagnon. Inquiet de ne plus se sentir à terre, il se défendait du bec, des pattes et des ailes. Gudbrand fut bientôt las de lutter.

"Pouah!" dit-il, "l'oie est une vilaine bête; ma femme n'en a jamais voulu à la maison."

Sur quoi, à la première ferme où il s'arrêta, il troqua l'oie contre un beau coq, riche en plumage et bien éperonné.

Cette fois il était satisfait. Le coq, il est vrai, criait de temps en temps d'une voix trop enrouée pour charmer les oreilles délicates; mais, comme on lui avait ficelé les pattes et qu'on le tenait la tête en bas, il finissait par se faire à son sort. Le seul désagrément, c'est que la journée avançait. Gudbrand, parti avant l'aurore, se trouvait le soir à jeun et sans argent. La route était longue encore; le fermier sentait que ses jambes faiblissaient et que son ventre criait famine: il fallait prendre un parti héroïque. Au premier cabaret,

Gudbrand vendit son coq pour un écu, et, comme il avait bon appétit, il dépensa jusqu'au dernier sou pour se rassasier.

"Après tout," pensa-t-il, "à quoi me servirait un coq quand je serais mort de faim?"

En approchant de la maison, le seigneur du Coteau se mit à réfléchir sur la singulière façon dont avait tourné son voyage.

Avant d'entrer chez lui, il s'arrêta à la maison du voisin Pierre la Barbe-Grise, comme on le nommait dans le pays.

"Eh bien! compère," dit Barbe-Grise, "comment ont été vos affaires à la ville?"

"Comme ci, comme ça," répondit Gudbrand; "je ne peux pas dire que j'aie été très-heureux, je ne peux pas me plaindre non plus."

Et il conta tout ce qui lui était arrivé.

"Voisin," dit Pierre, "vous avez fait là de belle besogne; vous serez joliment reçu par votre ménagère. Que le ciel vous protége! Pour dix écus je ne voudrais pas être dans vos souliers."

"Bon," dit Gudbrand du Coteau, "les choses auraient pu tourner plus mal pour moi; mais à présent je suis tranquille et j'ai l'âme en repos. Que j'aie eu tort ou raison, ma femme est si bonne qu'elle n'aura pas un mot à dire sur tout ce que j'ai fait."

"Je vous écoute, voisin, et je vous admire; mais, avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites."

"Voulez-vous parier que j'ai raison?" dit Gudbrand du Coteau. "J'ai cent écus dans le tiroir de mon

buffet; j'en risque vingt. En faites-vous autant de votre côté?"

"Oui," dit Pierre, "et sur l'heure."

Marché conclu, les deux amis entrèrent dans la maison de Gudbrand.

Pierre resta à la porte de la chambre, pour écouter les deux époux.

"Bonsoir, ma vieille," dit Gudbrand.

"Bonsoir," répondit la bonne femme; "est-ce vous, mon ami? Dieu soit béni! Comment votre journée s'est-elle passée?"

"Ni bien ni mal," dit Gudbrand. "Arrivé à la ville, je n'ai trouvé personne à qui vendre notre vache, aussi l'ai-je changée contre un cheval."

"Contre un cheval!" dit la femme, "c'est une bonne idée, je vous en remercie de tout mon cœur; nous pourrons donc aller en char à l'église, comme tant de gens qui nous regardent de si haut et qui ne valent pas mieux que nous. S'il nous plaît d'avoir un cheval et de le nourrir, nous en avons le droit, je pense; nous ne demandons rien à personne. Où est le cheval? il faut le mettre à l'écurie."

"Je ne l'ai pas amené jusqu'ici," dit Gudbrand; "chemin faisant, j'ai changé d'avis: j'ai troqué le cheval contre un porc."

"Voyez-vous," dit la femme, "c'est juste ce que j'aurais fait à votre place. Cent fois merci. Maintenant, quand mes voisins viendront me voir, j'aurai, comme tout le monde, un morceau de jambon à offrir. Qu'avons-nous besoin d'un cheval? On aurait dit: 'Voyez les orgueilleux; ils regardent comme au-des-

sous d'eux d'aller à pied à l'église.' Il faut mettre le porc sous son toit."

"Je n'ai pas amené le porc," dit Gudbrand; "chemin faisant, je l'ai changé contre une chèvre."

"Bravo!" dit la bonne femme; "que vous êtes un homme sage et entendu! En y réfléchissant, qu'aurais-je fait d'un cochon? On nous aurait montrés au doigt, on aurait dit: 'Voyez-vous, ces gens-là, tout ce qu'ils gagnent, ils le mangent.' Mais avec ma chèvre j'aurai du lait, du fromage, sans parler des chevreaux. Mettez vite la chèvre à l'étable."

"Je n'ai pas amené la chèvre non plus," dit Gudbrand; "chemin faisant, je l'ai troquée contre une brebis."

"Je vous reconnais là," s'écria la ménagère; "c'est pour moi que vous avez fait cela. Suis-je d'âge à courir par monts et par vaux après une chèvre? Mais une brebis me donnera sa laine et son lait. Mettez la brebis à l'étable."

"Je n'ai pas amené la brebis non plus," dit Gudbrand; "chemin faisant, je l'ai changée contre une oie."

"Merci, merci de tout mon cœur," dit la bonne femme. "Qu'aurais-je fait d'une brebis? Je n'ai ni rouet ni métier; c'est une rude besogne que de tisser, et quand on a tissé il faut couper, tailler et coudre; il est plus simple d'acheter des habits comme nous avons toujours fait. Mais une oie, une oie grasse, sans doute, voilà ce que je désirais. J'ai besoin de duvet pour notre édredon, et j'ai depuis longtemps la fantaisie de manger quelque jour une oie rôtie. Il faut enfermer la bête au poulailler."

"Je n'ai pas non plus amené l'oie," dit Gudbrand; "chemin faisant, je l'ai changée contre un coq."

"Cher ami," dit la bonne femme, "vous êtes plus sage que moi. Un coq, c'est admirable; cela vaut mieux qu'une horloge qu'il faut remonter tous les huit jours. Un coq, cela chante tous les matins à quatre heures et nous dit qu'il est temps de louer Dieu et de travailler. Une oie, qu'en aurions-nous fait? Je ne sais pas faire de cuisine, et pour mon édredon, Dieu merci! il ne manquera pas de mousse plus douce que le duvet; vite le coq au poulailler."

"Je n'ai pas non plus amené le coq," dit Gudbrand; "car, à la tombée du jour, je me suis senti une faim de chasseur, et j'ai été obligé de vendre le coq pour un écu, sans quoi je serais mort de faim."

"Dieu soit loué de vous avoir donné cette bonne idée!" dit la ménagère; "tout ce que vous faites, Gudbrand, est toujours selon mon cœur. Qu'avons-nous besoin d'un coq? Nous sommes nos maîtres, je crois; personne n'a d'ordre à nous donner; nous pouvons rester au lit aussi tard qu'il nous plaît. Vous voilà, mon cher ami, je suis heureuse et n'ai besoin que d'une chose, c'est de vous sentir près de moi."

Alors Gudbrand ouvrit la porte:

"Eh bien! voisin Pierre, qu'est-ce que vous dites? Allez chercher vos vingt écus."

Et il embrassa sa vieille femme sur les deux joues, avec autant de plaisir et plus de tendresse que si elle n'avait eu que vingt ans.

Pierre la Barbe-Grise ne ressemblait en rien au voisin Gudbrand; il était roide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre, toujours prête à se taire quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise, que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots et que la douceur est la première des vertus?

Un jour de fenaison, comme il rentrait chez lui, après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes et leur paresse:

"Bon Dieu! Pierre, vous en parlez à votre aise," lui dit sa femme; "voulez-vous changer de rôle? Demain je fanerai pour vous; vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux."

"Marché fait," s'écria Pierre; "il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari. Cela vous apprendra le respect; c'est une leçon dont vous avez besoin."

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râteau sur l'épaule, la faucille au côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier comme l'alouette.

Qui fut un peu surpris de se trouver seul au logis?

Ce fut Pierre la Barbe-Grise; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau. Pierre avait le gosier sec; il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet, quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête: c'était le porc, qui ravageait la cuisine.

"Mon beurre est perdu!" s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier, quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle! la baratte renversée, la crème par terre et le pourceau se vautrant dans des flots de lait.

Un plus sage eût perdu patience. Pierre se jette sur l'animal, qui se sauve en grognant. Mal en prit au voleur; car son maître le saisit au passage et lui donna, droit sur la tempe, un coup de robinet, si bien appliqué qu'il en tomba roide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours; il courut à la cave. Heureusement la bière ne coulait plus. Il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie; il y avait encore assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût déjà haut

sur l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie, mais l'expérience l'avait rendu sage :

"J'ai là," pensa-t-il, "mon petit enfant, qui se roule par terre ; si je laisse la baratte, le gourmand la renversera. Un malheur est bientôt arrivé."

Sur quoi, il mit la baratte sur son dos et alla tirer de l'eau pour abreuver la vache.

Le puits était profond, les seaux n'enfonçaient pas ; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf! voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

"Décidément," dit Pierre, "je n'aurai pas de beurre aujourd'hui. Songeons à la vache : il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a sur le chaume de la maison une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée. Notre bête ne perdra rien à rester au logis."

La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé. La maison, construite dans un creux, était presque au niveau du sol ; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête : il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs. Mais c'était un homme prudent et qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os, aussi lui attacha-t-il une corde autour du cou ; cette corde il la fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine. Cela fait, il rentra au logis, et, s'attachant la corde autour de la jambe :

"De cette façon," pensa-t-il, "je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille, et que rien ne lui arrivera de fâcheux."

Il remplit alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur des fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout-à-coup, patatras, voici la vache qui glisse du toit et qui tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en l'air. Où serait-il allé? On n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage. Et les voilà qui pendent tous les deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre ciel et terre et poussant des cris affreux.

Par bonheur, la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendue, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête, qui se retrouva sur le seul plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre, qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel, les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite, la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là: le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb, si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot-au-feu.

Quand la ménagère entra dans la cuisine, et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant:

"Eh bien!" cria-t-elle, en mettant ses deux poings sur les hanches; "qui donc a toujours raison au logis?

J'ai fauché, j'ai fané; me voilà comme hier, et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit! si tu n'avais pas ta mère!"

Sur quoi, elle se mit à pleurer et à sangloter: elle en avait besoin. La sensibilité n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien: la résignation convient aux grands cœurs. Mais, à quelques jours de là, les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en rond:

Les abeilles piquent fort,
Les méchantes langues plus encore.

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là; mais le diable n'y perdit rien.

Voilà mon histoire, telle qu'on la conte aux veillées d'hiver pour enseigner la sagesse aux jeunes Norvégiennes. Entre la femme de Gudbrand et la femme de Barbe-Grise, c'est à elles de choisir, à leurs risques et périls.

"Le choix est aisé," me dit une aimable voisine, qui vient d'être grand'mère; "c'est la femme de Gud-

brand qu'il faut imiter par prudence autant que par vertu. Vous autres, hommes, vous êtes plus plaisants que vous ne croyez. Quand votre égoïsme est en jeu, vous aimez la vérité et la justice comme les chauves-souris aiment la lumière. Le bonheur de ces messieurs, c'est de nous pardonner, quand ils sont coupables, et de nous offrir généreusement l'oubli, quand ils ont tort. Le plus sage est de les laisser dire et de faire semblant de les croire; c'est ainsi qu'on apprivoise ces animaux superbes, et qu'on les mène par le bout du nez, comme les buffles d'Italie."

"Mais, ma tante," dit une jeune tête blonde, "on ne peut toujours se taire; ne pas céder quand on a raison, c'est une droit."

"Et quand on a tort, ma chère amie, c'est un plaisir de roi. Quelle femme a jamais renoncé à ce privilége royal? Nous sommes toutes un peu cousines de cette aimable dame qui, à bout d'arguments, caressait son mari d'un regard dédaigneux.

"'Monsieur,' lui disait-elle, 'je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison.'

"Que répondre? Peut-on donner un démenti à sa femme? et à quoi sert la force, si elle ne cède pas à la faiblesse. Le pauvre homme baissait la tête et ne disait mot; mais se taire n'est pas toujours s'avouer vaincu, et le silence n'est pas la paix."

"Madame," dit une jeune mariée, "il me semble qu'il n'y a pas à choisir. Quand on aime son mari, tout est facile; c'est un plaisir de penser et d'agir comme lui."

"Oui, mon enfant, c'est le secret de la comédie;

tout le monde le connaît, mais personne ne s'en sert. Tant que les lueurs de la lune de miel éclairent un nouveau ménage, tout va de soi; aussi longtemps qu'un mari court au-devant de nos désirs, nous avons la vertu de le laisser faire; mais plus tard il n'en est plus de même. Comment garder notre empire? La jeunesse et la beauté passent, l'esprit ne suffit pas; autrement quelle Parisienne ne serait heureuse? Pour rester maîtresse au logis, il faut la plus divine des vertus, la bonté; une bonté aveugle, sourde, muette, qui pardonne toujours pour le plaisir de pardonner. Aimer beaucoup, aimer à outrance, pour qu'on nous aime un peu, c'est le secret du bonheur pour les femmes, c'est toute la morale de l'histoire de Gudbrand."

P. J. STAHL.

(J. HETZEL, ÉDITEUR).

Auteur, éditeur, né à Chartres en 1814. P. J. Stahl, écrivain fantaisiste aussi élégant que spirituel, fut élevé au collége Stanislas, puis alla faire son droit à Strasbourg. De retour à Paris, il s'associa avec l'éditeur Paulin. Il donna, dès ses premières œuvres, les marques de son talent littéraire, et se créa une notoriété qui lui fit jouer un rôle important dans la révolution de 1848; il fut secrétaire général du pouvoir exécutif.

Les événements de 1851 l'obligèrent à se refugier en Belgique. Libre de rentrer après quelques années, il revint s'établir à Paris comme libraire-éditeur, et s'est distingué par les œuvres brillantes qu'il à publiées. L'une d'elles, *La morale familière*, a été couronné par l'Académie française.

Le *Magasin d'éducation et de récréation*, dont il est l'un des plus sympathiques collaborateurs, a eu de lui des articles charmants d'une exquise finesse d'esprit et d'une haute valeur de morale et de sentiment; sur le nombre, l'*Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* est un vrai chef-d'œuvre du genre.

P. J. Stahl a donné au *National*, à la *Revue comique*, au *Siècle*, à la *Presse*, aux *Débats*, de nombreux articles également remarquables par l'originalité de l'esprit, l'élévation des pensées et la grâce du style.

LES DOUZE PIGEONS DE MON VOISIN.

J'ai pour voisin de campagne, dans le coin du pays Wallon où je me suis retiré, un bon et aimable garçon, mon compatriote, et l'un de mes plus anciens camarades d'enfance. Je l'avais connu riche. Le hasard me le fit retrouver, il y a quelques mois, après l'avoir perdu de vue pendant de longues années. Ce n'était plus le brillant dandy dont le luxe avait occupé Paris. Il était à peu près ruiné, mais il avait remplacé par beaucoup de philosophie la fortune qu'il avait follement dissipée.

Grand sportsman autrefois, ses succès sur le turf et sa passion pour les bêtes en général et pour les chevaux en particulier avaient amené la perte presque totale de son patrimoine.

De chevaux, il n'en pouvait être question pour lui désormais; la médiocrité de son revenu lui interdisait d'y songer, et il s'était sagement rabattu vers un goût moins dispendieux. Il avait fait de sa maison

un colombier; elle était pleine de pigeons. Ces oiseaux et trois vieux chiens, débris de ses meutes passées, suffisaient à son bonheur. Il vivait satisfait entre les aboiements de ceux-ci et les roucoulements de ceux-là.

Un commissionnaire de chemin de fer lui apporta, un matin que je me trouvais chez lui, un panier d'osier recouvert de toile de façon que l'air pût y pénétrer, mais non la lumière.

A cette vue, la figure de mon voisin s'éclaira. Tout était devenu distraction dans sa vie monotone:

"Bravo!" s'écria-t-il, "voilà les pigeons que j'attendais de France."

"Eh quoi!" lui répondis-je, "encore des pigeons?"

"Ceux que je vais te montrer ne me ruineront pas," me répliqua-t-il; "je ne les garderai guère. Tu vas voir!"

Et, prenant le panier:

"Viens au haut du jardin."

Quand nous fûmes arrivés sur le plateau d'une petite éminence qui dominait le pays, il défit les cordes qui entouraient le panier et enleva subitement la toile qui lui servait de couvercle.

Le panier contenait douze beaux pigeons, que la vue de la lumière sembla étonner d'abord plutôt que ravir. Le toit de leur prison venait de disparaître. On eût dit qu'ils ne pouvaient croire à cet enchantement, et ils montraient ce touchant embarras que doivent éprouver des prisonniers, quand la liberté vient tout-à-coup les surprendre après une étroite captivité.

Bientôt, cependant, ils se remirent un peu. Plus résolu que ses compagnons, l'un d'entre eux se hasarda à sauter sur l'anse du panier. Les autres, voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal de cette hardiesse, prirent courage à leur tour, et se perchèrent à l'envi sur les murailles de leur prison. Ils comprenaient, enfin, qu'ils était libres. Mais il faut croire qu'il manquait quelque chose d'essentiel à cette liberté, car ils ne s'empressaient pas d'en jouir, et se contentaient de battre des ailes avec une agitation qui paraissait tenir de la fièvre plus encore que de la joie.

Il aurait fallu être aveugle et sourd à la fois pour ne point deviner le sens de leur émotion. Il était clair que leurs regards inquiets interrogeaient les lieux environnants, et que le résultat de leur examen était loin de les satisfaire. Leur anxiété était grande. Ils se voyaient dans une contrée inconnue, et se questionnaient vivement sur le parti à prendre.

Si jamais pantomime fut éloquente, ce fut bien celle de ces douze pigeons! Il n'était pas un mouvement de leurs intelligentes petites têtes qui ne voulût dire: "Nous ne sommes point ici chez nous; où sommes-nous?"

Dès qu'il leur fut prouvé qu'ils n'en savaient rien, et qu'ils ne l'apprendraient pas en restant perchés sur les bords de leur panier, leur hésitation cessa brusquement. Ils prirent leur vol, sans plus attendre, tous à la fois. On eût dit un faisceau de flèches emplumées qu'une main puissante aurait lancées au-dessus de nos têtes.

Quand ils furent parvenus à une hauteur suffisante

pour pouvoir de là embrasser l'immensité des airs, il me parut qu'ils tinrent encore entre eux une sorte de conseil. Ils tournoyaient et se croisaient en tous sens, scrutant des yeux l'espace et se rapportant mutuellement leurs observations.

"Ils cherchent leur direction," me dit mon ami Pierre. "Sois tranquille; ce ne sera pas long."

Cela ne fut pas long, en effet. Déjà, ils étaient d'accord; déjà, leurs regards—mais n'était-ce bien que leurs regards?—avaient fait reconnaître aux pauvres petits voyageurs involontaires le chemin de la patrie perdue.

Leurs ailes s'agitèrent à l'illusion, leurs roucoulements se confondirent—ce ne fut plus qu'un chant, un hymne à la France sans doute, un salut au pays aimé—et ils partirent comme le vent.

Je suivis des yeux, aussi longtemps que je le pus, à travers les profondeurs du ciel, le nuage noir que formait à l'horizon le petit bataillon ailé regagnant à tire-d'aile nos frontières.

"Dans deux heures," me dit Pierre, consultant sa montre, "c'est-à-dire à midi et demi, mes douze gaillards auront revu leur pigeonnier. Mais que diable as tu donc? Tu as l'air morose et pensif! Le spectacle d'une bande de pigeons voyageurs est-il donc si lugubre?"

"Mon Dieu, non," lui répondis-je. "C'est plein d'intérêt, au contraire, et je n'ai rien; que puis-je avoir?"

"Tu n'as rien, et tes yeux sont pleins de larmes!" reprit le bon Pierre, comprenant tout-à-coup le sentiment qu'avait réveillé en moi cette petite scène.

Jetant alors, d'une main, le panier aux pigeons dans le coin d'un hangar, de l'autre il me prit le bras et m'amena affectueusement vers sa maison.

Quand je fus arrivé sur le seuil, je ne pus m'empêcher de me retourner une dernière fois vers le point de l'infini où le nuage fugitif s'était effacé.

"O mes souvenirs!" me dis-je, "ô mes pensées! vous êtes ces oiseaux que leur instinct ramène toujours vers la France, et je ne suis, moi, que votre prison, que le panier qu'on a pu rejeter dans un coin. Heureux oiseaux après tout, et aussi heureuses pensées, votre vol du moins défie les distances et passe pardessus les frontières!"

Pour l'exilé, ce qu'il sent en vous suivant des yeux, c'est l'ineffable regret du foyer paternel; c'est la douceur des amitiés absentes, c'est le souvenir constant de l'accent du pays, c'est la mémoire obstinée des lieux évanouis, c'est l'amour de sa patrie perdue, c'est l'incessant désir de ce qu'il a laissé derrière lui.

Quelques-uns disent, quelques-uns chantent—chant impie—qu'il n'est point de barrière, et que la patrie est partout. Réponds à ces fous, voyageur! Proscrit, ne t'indigne pas.

—*Voyage où il vous plaira.*

L'ENFANT ET LE BATEAU.

Sur le bassin des Tuileries, un petit bateau s'en va flottant à l'aventure. Tantôt, poussé par une folle

brise, il gonfle ses petites voiles, s'incline et s'élance, en laissant derrière lui un faible sillage ; tantôt le vent se calme, et alors il s'arrête immobile, et ses voiles flottent incertaines, comme les ailes d'un oiseau qui cherche à s'envoler et qui ne le peut. Mais bientôt un nouveau souffle de la brise vient enfler la voilure ; et le petit bateau se penche doucement, et, balancé sur les vagues mignonnes de cette nappe d'eau paisible, que le vent ride à peine, il s'en va, fier et sérieux comme un grand vaisseau sur la mer. Il n'a pas de gouvernail, il n'a pas de boussole ; sur son pont, dans sa mâture, pas un matelot ; dans ce ruban bariolé qui lui sert de pavillon, aucune des nations du globe ne reconnaîtrait ses couleurs. Son pont est rouge, sa coque verte ; sa mâture et ses agrès ne sont que des simulacres enfantins faits de quelques bouts de fil et de quelques baguettes de bois. Et cependant, sur ce navire imaginaire, il y a plus de vie, plus d'espérance, plus d'avenir, plus de richesses, que sur le plus puissant des galions de la compagnie des Indes ; car il a pour le conduire un capitaine qui s'appelle Fantaisie, et pour le manœuvrer, l'équipage merveilleux des rêves de l'enfance. Voyez-vous là-bas, à l'autre bord du bassin, ce bel enfant qui, la tête penchée, suit d'un regard ardent et rêveur les évolutions du petit bateau ? Là est le poëme ; là, l'imagination et la grâce, se jouant à travers les boucles blondes de cette jeune tête, en font surgir tour à tour les mille incidents de ce voyage fantastique, qui recommence toujours et ne fini jamais. Et peu à peu, à la lumière féerique de l'imagination, cette mer en miniature va devenir un océan.

Des gouffres profonds se creusent, peuplés de monstres de toutes formes ; cette bordure de pierre, c'est une côte escarpée, où des écueils mortels dressent leurs arêtes pour déchirer les flancs du navire, où des peuplades sauvages guettent, du haut des rochers, les naufragés que leur promet la tempête prochaine. Hélas ! le vent s'élève, la mer se gonfle, le navire affolé bondit, se couche, tournoie au milieu des vagues furieuses ! Il dérive, il s'approche, il va périr ! Allons, mes braves matelots ! allons, tout le monde sur le pont !

Voyez ! voyez ! comme ils s'élancent de toutes parts ; comme ils courent partout où est le danger ! Et le capitaine, avec son grand habit à revers rouges, ses pistolets à la ceinture, son porte-voix à la main ! comme il est beau ! comme il est digne ! Et le vieux pilote, avec sa grosse casaque brune, son bonnet de fourrure grise enfoncé sur les yeux ! Quel calme, quelle majesté !

Allons ! hurrah ! mes braves ; encore quelques efforts et nous sommes sauvés ! Ils sont sauvés : on a viré de bord, la brise se calme, et le navire, tournant sa proue vers la pleine mer, s'en va, voguant sur des flots vermeils, aux rivages enchantés du pays des songes. Voyez-vous là-bas, dans ces nuages de pourpre et d'or, cette terre dont les dentelures capricieuses étincellent comme des joyaux ? Déjà des papillons aux mille couleurs, des oiseaux merveilleux, voltigent autour du navire ; déjà, dans les profondeurs transparentes du gouffre, on voit s'épanouir les coraux, les étoiles et les fleurs vivantes du fond de la mer. Et bientôt se détache de la rive une barque de sauvages ;

elle déroule sa voile de natte, et cingle vers nous. Et le voyage continue, et le navire va toucher le rivage. . .

Et tout-à-coup le vent change, et le petit bateau s'arrête un moment, tourne sur lui-même, et puis ses voiles se gonflent, il se penche, et il repart pour un nouveau voyage; et la scène change encore, et elle change toujours. . . . .

Rêve, rêve encore, cher enfant! Un jour, quand tu seras vieux, quand les chagrins auront ridé ton front et blanchi tes cheveux, tu t'arrêteras pensif au bord de ce bassin, qui te rappellera les jours heureux de ton enfance; et, tandis que d'autres enfants recommenceront, à cette même place, avec d'autres petits bateaux, un voyage imaginaire comme celui que tu fais aujourd'hui, tu ne verras plus dans cette barque chétive, abandonnée sans boussole au milieu d'un océan sans rivage, que l'image d'un pauvre cœur désemparé, dérivant, à la merci des courants et des tempêtes, aux hasards de la destinée.

—*Revue moderne.*

CHARLES MONSELET.

Critique, littérateur, journaliste, né à Nantes en 1825, fit ses premières études à Nantes, puis à Bordeaux, où sa famille vint habiter. Le *Courrier de la Gironde* inséra ses premiers articles. Il publia, vers le même temps, un gracieux poëme, bientôt suivi de plusieurs pièces de théâtre, tant en prose qu'en vers; une parodie de la *Lucrèce* de Ponsard est l'une des ses œuvres les plus spirituelles. Venu en 1846 à Paris, il fit paraître dans l'*Époque* et la *Patrie* deux romans qui n'ont

pas été publiés sous une autre forme. Il donna successivement à divers journaux un grand nombre d'articles de revue et de critique, entr'autres au *Monde illustré*, où il fut chargé de la chronique théâtrale. Écrivain habile, il s'est fait dans la petite presse une réputation méritée par son esprit et sa gaîté toute gauloise. Gastronome émérite, il a exercé sa verve sur la cuisine et les plaisirs de la table, dans un volume intitulé: *Lettres gourmandes*, et plus encore dans de petits sonnets, faits avec un art charmant sur ses mets de prédilection. Ce matérialisme ne nuit en rien pourtant à la poésie de son imagination; sa fine raillerie et sa franche gaîté n'excluent pas une délicatesse de sentiment qui perce dans tant de pages écrites d'un style gracieux et étincelant. Ses descriptions révèlent un remarquable sens artistique.

"Monselet a une qualité précieuse," dit de lui Ste.-Beuve; "il est dans la veine française, mot dont on abuse souvent et qui est vrai pour lui. Il a du bon esprit d'autrefois. Piquant et naturel avec grâce, il a la gaîté de bon aloi. Sa façon d'écrire est vive, nette et claire. Il n'a jamais été dupe, dans sa vie, ni de la couleur ni de l'emphase en littérature ou en politique."

Les principaux ouvrages de Monselet sont des revues littéraires, biographiques et théâtrales, des articles détachés, des romans, une histoire du tribunal révolutionnaire.

Il a collaboré au *Figaro*, à la *Gazette de Paris*, au *Petit journal*.

LE PEINTRE DE SAPEURS.

Peinture à part, les peintres sont d'aimable garçons. Il y a des ateliers très-intéressants, très-curieux, très-originaux, où il se fait autant d'esprit que de besogne, où il se débite autant de racontars que de coups de pinceau.

Chez le peintre B . . . . . , par exemple, l'autre jour

la conversation, après mille zigzags, était tombée sur le chapitre des commencements.

"Les commencements!" dit-il, "ils sont moins uniformes qu'on ne le suppose. S'il y en a de douloureux, il y en a aussi de grotesques, de superlativement grotesques .... les miens, par exemple. Tel membre de l'Institut avouera qu'il a commencé par peindre des enseignes; moi, j'ai commencé par tatouer des sapeurs."

Nous nous récriâmes.

"*Tatouer des sapeurs!*"

"Invraisemblance!"

"Extravagance!"

"Indécence!"

Il continua:

"De vrais sapeurs... Vous savez peut-être, ou vous ne savez pas, que j'ai été deux ans soldat. Mettons que vous ne le savez pas. En 1844, j'étais à Bordeaux, à la caserne des Fossés. Je ne peignais pas encore, je barbouillais. Je faisais le portrait des camarades pour un petit écu .... avec une lettre au pays, par-dessus le marché. A vrai dire, c'était toujours le même portrait, une main sur le sabre et le numéro du régiment sur chaque bouton. Je finis par acquerir une dextérité prodigieuse dans ce métier. Les jours sans pratique, j'en préparais une certaine quantité; c'est-à-dire, j'établissais le corps, la main, le sabre. Je ne laissais que la place de la tête, réservée au premier qui se présenterait.

"Un matin que je me livrais avec fougue à cet exercice, un sapeur vint se placer derrière moi et me regarda faire en silence.

"Au bout de quelques minutes, il me dit gravement:

"'Vous, savez-vous que vous avez un joli talent, tout de même?'

"'Croyez-vous, sapeur?' prononçai-je, flatté.

"'Je vous le dis.'

"Il se tut encore, et reprit avec la même gravité:

"'Écoutez-moi!'

"'Je vous écoute, sapeur.'

"'Petit, vous sentez-vous capable, en tenant compte de l'avantage, de me faire une hache là-dessus?'

"Là-dessus était son bras qu'il me montra, déjà couvert de coloriages sans nombre.

"'Dame!' répondis-je, 'je n'ai pas jusqu'à présent travaillé sur peau humaine.'

"'Rien de plus simple.'

"'Voyons, sapeur.'

"'Vous exécutez d'abord votre dessin à l'encre de Chine; c'est ce qui tient le mieux. Ensuite, vous prenez trois aiguilles à perles, vous les attachez ensemble, et vous repassez votre dessin en piquant le bras.'

"'Si c'est comme cela, sapeur, j'essaierai.'

"'Alors je vais chercher un camarade; attendez-moi.'

"Pourquoi un camarade?

"Je le sus, cinq minutes après.

"Le camarade comprimait le poignet du sapeur, ce qui servait à gonfler le bras.

"L'opération dura plus d'une demi-heure; j'en vins à bout cependant, à mon honneur. La hache était vivante; je le crois bien, elle suait le sang!

"Mon triomphe ne fut pas de longue durée. Le

surlendemain, le caporal m'apostropha par ces paroles ironiques:

"'Il paraît que vous allez bien, vous! Je vous en fais mon compliment. . . . . Allons, suivez-moi!'

"'Où cela?'

"'Chez le major. Venez, il veut vous parler. Votre affaire est bonne.'

"Ce major, je le vois encore, je le verrai toujours, gros comme tous les majors, rouge comme tous les majors, sanglé comme tous les majors, feignant l'irritation comme tous les majors.

"'C'est donc vous,' me dit-il rudement, 'qui avez abîmé ainsi le plus bel homme du régiment?'

"'Moi, major?'

"'Le sapeur Hauchecorne est, grâce à vous, depuis ce matin à l'hôpital.'

"Je baissai le nez.

"'Il a le bras enflé, énorme. Qu'est-ce que vous vous êtes imaginé de lui faire? Il faut que vous ayez le diable en tête; il n'y a pas de bon sens possible!'

"'Major . . . .' balbutiai-je.

"'De quel pays êtes-vous?'

"'De Paris, major.'

"'Ça se voit bien. C'est là que vous avez appris à fabriquer de ces imbécillités-là. Vous avez été, sans doute, dans les prisons?'

"'Jamais, major!'

"'Je vous dis que si.'

"'Mais, major, je vous assure . . . .'

"'Je vous dis que si! Ce n'est que dans les prisons que ça s'apprend. Huit jours de salle de police.'

"Et il me tourna le dos.

"Le sapeur Hauchecorne guérit.

"Désormais ma réputation était faite au régiment. Tous les sapeurs m'arrivèrent à la file, et non seulement les sapeurs, mais tout le monde.

"Je tatouais indifféremment celui-ci, celui-là. J'avais reconnu qu'il était inutile de gonfler le bras. Je faisais des cœurs entrelacés, des drapeaux, des emblèmes, des grenades, des oiseaux, des flèches, des flammes, des fleurs, des inscriptions—des inscriptions surtout, où l'âme de ces guerriers se révélait tout entière.

"L'un, sensible et laconique, faisait graver ces deux noms: *Pierre* et *Marie.*

"Un autre, dévoré du plus pur patriotisme: *Vivent les bons Français !*

"Hauchecorne, l'incorrigible Hauchecorne, revint un jour. Il revint avec un marin dont il avait fait la connaissance sur le port, un marin de *La belle Euphrasie*, qui portait dans le dos, sous sa vareuse, un magnifique soleil peint en jaune. Hauchecorne voulait un soleil, comme son nouvel ami.

"Je tachai de résister, en lui rappelant la mésaventure de la hache. Il me répondit qu'il n'y avait aucun danger.

"Qu'auriez-vous fait, à ma place?

"Le sapeur eut son soleil dans le dos, comme il avait eu sa hache sur le bras.

"Mais ce fut mon dernier tatouage. Six mois après, j'entrai, à Paris, dans l'atelier de Léon Cogniet."

PIERRE VÉRON.

Journaliste, littérateur français, né à Paris en 1833, obtint dans ses études de brillants succès universitaires. Sa vocation l'entraîna vers la littérature. Il débuta en 1854 par un volume de poésies, *Les réalités de la vie*, qui le fit accueillir à la *Revue de Paris*, dont il fut rédacteur jusqu'à la suppression de ce journal. Il entra en 1859 au *Charivari*, et en devint le directeur après en avoir été pendant plusieurs années le collaborateur le plus assidu. Doué d'une rare fécondité, Pierre Véron alimente sans relâche de nombreux journaux : le *Courrier de Paris*, le *Monde illustré*, l'*Opinion nationale* l'*Illustration*, le *Petit journal*, le *Journal amusant*. Beaucoup d'autres encore lui doivent des articles de chroniques, de revues, pleins de verve et d'*humour*. Il a publié en outre, pendant plusieurs années, des volumes fantaisistes, dans lesquels il peint et critique avec une exquise finesse les mœurs contemporaines. Il a donné au Vaudeville, avec H. Rochefort, une pièce de théâtre jugée comme un heureux début théâtral.

Les écrits de P. Véron tranchent sur l'ensemble des publications modernes par un genre, un coloris à part, un esprit brillant, un style d'un naturel parfait, une originalité toujours nouvelle et ce mélange de mots heureux, de mordante ironie, de notes émues, de réflexions profondes, de philosophie et de sentiment, que voile en les faisant plus vivement sentir l'apparente légèreté de la forme, et qui caractérisent le véritable esprit français.

UN JOURNAL DE L'AN 1975.

Nous avions eu, ce soir-là, une longue conversation avec mon ami X. sur les honneurs et les choses du temps présent. Il s'était fort échauffé en l'honneur de notre époque. Moi, j'avais essayé vainement de lui

faire comprendre que nous ne réalisions pas parfaitement l'idéal des perfections, et que l'humanité était loin d'avoir dit son dernier mot.

Nous argumentâmes avec une telle vigueur pour et contre, qu'en rentrant chez moi j'étais encore sous le coup de l'impression que la discussion avait causée. De sorte qu'à peine au lit, je fus visité par un songe étrange, si étrange qu'il m'a semblé curieux d'en écrire, au réveil, toutes les impressions.

Donc, il me semblait que soudain je venais d'être transporté d'un siècle en avant. J'étais citoyen de l'Europe de 1975. C'était le matin. Mon lit à musique, invention universellement adoptée, venait de me réveiller à l'heure que j'avais moi-même fixée à l'aide d'un mécanisme aussi simple qu'ingénieux.

Je mis le pied sur une pédale : ma fenêtre s'ouvrit d'elle-même, et une petite tablette installée dans un ascenseur me présenta toute seule mon journal du matin.

Quand je dis "du matin," je me trompe. C'était l'édition de huit heures et demie, la troisième de la journée : car le *Progrès universel* (c'était le titre) faisait un tirage toutes les heures. Le *Progrès universel*, composé de vingt-quatre pages d'impression et vendu cinq centimes le numéro, était une des feuilles les plus répandues de l'an 1975. Chaque édition était elle-même subdivisée en trois genres de caractères : pour les bonnes vues, pour les myopes et pour les presbytes.

Je plaçai le journal sur un pupitre envoyé gratis par l'administration à chaque souscripteur. Un petit ciseau,

glissant tout seul sur les rainures du pupitre, coupa les feuilles. Une petite pince automatique vint saisir d'elle-même la première page, prête à la tourner dès que j'aurais pressé sur le ressort.

En tête du journal, l'avis classique aux abonnés était remplacé par cette mention :

"Comme par le passé, nos porteurs passeront chaque matin prendre, chez le concierge de chaque maison, les commandes de la journée. Le journal ne reçoit pas d'abonnements, voulant laisser libre chacun de le quitter, si la ligne politique ou la façon dont il est fait venait à déplaire. Par contre, tout abonné fidèle continuera, après trente ans, à avoir droit à une retraite de six cents francs servie par l'administration du journal."

Je passai outre.

D'abord la partie politique. Il est superflu de la reproduire ici ; tout ce que je puis dire, c'est que l'article de tête commençait par ces mots :

"On croit rêver quand on songe qu'au siècle dernier notre chère France, aujourd'hui si unie et si forte, se laissa trop longtemps déchirer par les compétitions ambitieuses de quatre partis."

Le second article parlait de l'avénement du nouveau grand-duc de Prusse, dont les états se trouvaient réduits à la simple Poméraine. Un troisième article donnait en entier les discours prononcés dans la nuit à la chambre de Washington. Et ainsi de suite.

La pince automatique opéra. La deuxième page était devant mes yeux. Je lus :

"*Nouvelles de Russie.*—On annonce que les expéri-

ences si curieuses poursuivies pour le défrichement des steppes de la Sibérie ont obtenu un éclatant résultat. Les vignes y sont superbes. On a obtenu cette année, sous la neige même, des asperges d'une grosseur colossale, grâce au curieux procédé de calorique souterrain de l'ingénieur américain Wilson."

Ah! ah! les *faits-divers*. Voyons:

—"Un terrible accident a mis hier en émoi le quartier Vivienne. L'aérostat du comte de B. . . ., qui s'est heurté au-dessus de la place de la Bourse, à l'omnibus aérien lettre K. M. B. . . ., a été précipité sur le paratonnerre de l'édifice. Quand donc nos édiles se décideront-ils à sauvegarder la sécurité de la circulation, en tendant au-dessus de Paris le filet métallique déjà adopté par Londres et les principales capitales?"

—"Demain aura lieu à l'Institut, si heureusement métamorphosé en école primaire nationale, la distribution des prix trimestriels. Quand on songe qu'un local aussi précieux fut si longtemps employé à loger des académies inutiles!"

—"Hier jeudi a eu lieu la séance hebdomadaire de l'Association libre des médecins. Il résulte d'un rapport, lu par le doyen d'âge, qu'il n'existe plus une seule maladie dont on n'ait trouvé le remède. Cette communication a été saluée par des bravos unanimes. A la sortie, on écoutait, avec une vive curiosité, le vénérable doyen d'âge de l'association raconter qu'au siècle dernier, où il vivait déjà, on regardait sérieusement le choléra et la phthisie comme incurables."

—"Une idée originale vient d'être mise à exécution par le petit-fils du fameux Barnum. Il vient d'ouvrir

à New-York un *Musée des antiquités de la routine.* On y voit figurer, entre autres engins bizarres dont se servaient nos ancêtres :

"1°. Un *bec de gaz.* Nos lecteurs n'ignorent pas que le gaz était le moyen singulier d'éclairage adopté au siècle dernier, avant la propagation de la lumière électrique—procédé barbare, dont chaque explosion faisait de si nombreuses victimes et qui ne donnait d'ailleurs qu'une lumière dérisoire. Un statisticien calculait, à ce propos, qu'il aurait fallu quatorze millions de becs pour équivaloir au seul phare qui éclaire maintenant tout Paris.

"La seconde curiosité est un de ces ridicules joujoux connus sous le nom de *mitrailleuses,* qui pouvaient à peine lancer vingt balles à la minute ! et dont on regarde avec un étonnement dédaigneux le primitif mécanisme, quand on a vu fonctionner le *canon perpétuel,* qui projette, par ses cent bouches, manœuvrées à la fois, jusqu'à dix mille boulets à la minute.

"A côté de la mitrailleuse, figure un engin plus grotesque encore : c'est une vieille pompe à incendie, avec un petit tuyau misérable qui ressemble à un robinet de fontaine. Voilà pourtant à quoi nos pères étaient réduits pour lutter contre les plus cruels fléaux. Cela quand on a aujourd'hui les appareils pneumatiques de l'illustre professeur Dujardin, qui éteignent instantanément, en faisant le vide, le feu sur une étendue de huit kilomètres.

"Naturellement, M. Barnum petit-fils a fait figurer dans son musée une vieille locomotive, sur laquelle il a fait graver le nom ironique de : *Coucou obstiné.*

"C'était pourtant là l'invention dont le siècle dernier était si fier. Il n'y avait vraiment pas de quoi. Penser que les voies ferrées enlevaient à l'agriculture un dixième de la surface du globe, lorsqu'il était si simple de découvrir le secret de la navigation aérienne.

"A la locomotive, M. Barnum a joint un poteau et un fil télégraphique, en usage alors qu'on n'avait pas encore utilisé le magnétisme terrestre, qui permet de communiquer d'un pôle à l'autre.

"Le musée Barnum ne désemplit pas."

Je passai aux nouvelles des théâtres. Elles étaient aussi curieuses que le reste. On y lisait, entre autres:

—"C'est décidément le mois prochain qu'aura lieu l'inauguration du nouvel Opéra de Paris, qui contiendra trente mille places."

—"Mlle. Léonie Hartson, la grande artiste suédoise, vient de partir pour un voyage autour du monde, qui ne durera pas moins de trois semaines. Elle chantera le 10 à Berlin, le 11 à Vienne, le 12 à Pétersbourg, le 13 à Tobolsk, le 14 à Pékin, le 15 à Java, le 16 au Cap. Elle reviendra par l'Amérique et le pôle nord, où elle doit se faire entendre dans le fameux théâtre de glace, creusé dans un bloc par les Esquimaux."

—"On annonce, à la Comédie française, une reprise de *Le roi s'amuse.* On sait que Victor Hugo est, avec une pièce d'Augier et de Sandeau, le seul des auteurs du dernier siècle dont les ouvrages soient restés au répertoire."

—"Mardi, conférence par M. Duval, sur ce sujet: *Un romancier oublié*... M. Duval parlera sur un nommé Alexandre Dumas père, qui eut, à ce qu'il paraît, une certaine célébrité il y a cent cinquante ans...."

Pour le coup, je n'eus pas le courage d'aller plus loin ; je me sentais trop profondément humilié pour mon temps, et furieux, je me réveillai en sursaut.

Mais c'est égal ; j'ai envoyé une copie de mon rêve à mon ami X. Cela calmera un peu l'orgueil que lui cause le contemplation de ses contemporains.

// *ALPHONSE KARR.*

Jean Alphonse Karr, littérateur, romancier, journaliste, né à Paris en 1808, est l'un des esprits les plus distingués du romantisme. Très-jeune encore, professeur au collége Bourbon, il débuta par la poésie. Il envoya des vers au directeur du *Figaro*, qui lui demanda, en échange, des articles de prose et, frappé de l'originalité de son style et de son esprit, lui confia la rédaction de la feuille satirique. Il écrivit, vers la même époque, l'histoire de sa jeunesse, sous la forme d'un roman, qui révéla la richesse de son talent littéraire et fut en quelques années suivi de nombreuses publications, nouvelles fantaisistes, livres ravissants, la plupart inspirés par des souvenirs et des illusions perdues, où se retrouve adoucie et modérée la vivacité des peintures que l'on reprochait dans divers passages à certains de ses ouvrages. Au milieu de ces travaux, demeuré journaliste et devenu redacteur en chef du *Figaro*, il commença comme article de revue, sous le titre *Les guêpes*, une mordante satire des mœurs et des ridicules du temps. Cette œuvre étincelante d'esprit et de malice eut un succès retentissant, mais attira au critique de vives inimitiés, et même, de la part d'une femme de lettres, une tentative d'assassinat. Après la révolution de 1848, Alphonse Karr se présenta aux élections pour la Constituante, mais ne put obtenir la majorité, et fonda à cette époque un journal dans lequel il défendit la politique modérée—journal qui ne se maintint pas. Il reprit en 1852 sa série de critiques, sous le nom

de *Bourdonnements*. Il a donné au théâtre quelques pièces qui n'ont pas en le succès attendu et a collaboré à la *Revue des deux mondes* et à plusieurs journaux.

Les écrits d'Alphonse Karr se distinguent par un grand sentiment du pittoresque, un coloris vif, une teinte sentimentale prononcée, une grande force d'ironie, un mélange de fantaisie et de bon sens qui donne à ses œuvres un charme particulier; en même temps aussi une affectation d'originalité qui nuit parfois à son originalité réelle.

A. Karr a depuis de longues années quitté la France, pour s'installer à Nice et s'adonner à l'horticulture, une des passions constantes de sa vie. Ses magnifiques bouquets de violettes, achetés par tous les étrangers, s'expédient jusqu'à Paris. Décoré de plusieurs médailles, à la suite de nombreux actes de dévouement, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. A de longs intervalles il a fait paraître divers articles littéraires, et vient de publier récemment *Le livre de bord*, œuvre charmante où se retrouvent, avec différents traits de sa vie et de celle de ses amis, son esprit humoristique et la douce philosophie que gardent les esprits élevés malgré les épreuves de la vie et les tristesses de l'expérience.

A PROPOS D'UN COSTUME.

Mon ami Nestor Roqueplan avait un tic nerveux, qui consistait à cligner vivement d'un œil, avec le mouvement saccadé d'un poisson qui mord à l'hameçon. A l'état ordinaire, c'était peu de chose; mais, dans certaines dispositions physiques, c'était tout-à-fait étrange. Or j'avais également un tic, également nerveux, mais différent: c'était un mouvement de la tête et du cou de côté, comme pour dégager mon cou d'une cravate gênante. Ce tic augmentait également dans certaines dispositions nerveuses, et nous avions re-

marqué parfois que nos deux tics s'exaspéraient réciproquement et que nous finissions même par prendre chacun un peu du tic de l'autre, de sorte qu'il nous arrivait parfois de nous dire :

"Le moment semble arrivé de cesser de nous voir pendant quelques jours."

Ce que nous faisions.

Roqueplan a conservé son tic toute sa vie ; le mien, qui avait une cause, a été moins tenace. Il n'a pas disparu tout-à-fait ; cependant il ne reparaît depuis longtemps que par intervalles assez éloignés, lorsque j'ai les nerfs agacés. Voici la cause de mon infirmité : à l'âge où les garçons commencent à porter des cravates, la mode en France—et cela avait un peu pour but de vexer les Bourbons en ayant l'air militaire et bonapartiste—était, à l'exemple des soldats, de porter des cols noirs en soie ou en velours, parfois en batiste blanche pour la tenue de cérémonie, recouvrant un raide et inflexible carcan de baleines. Ce carcan remontait, en s'arrondissant au-dessus des os maxillaires, jusque sous les oreilles ; ça se serrait derrière la nuque avec une boucle. C'est une des modes les plus bêtes et les plus dangereuses qu'on ait imaginées ; la moitié des figures étaient rouges, violettes, bleues, apoplectiques. Je m'empressai d'adopter cette mode, comme tous les jeunes garçons, pour avoir l'air homme, au moins par un ridicule d'homme ; mais je ne pus la supporter. C'était pour moi un supplice réel, et, aussitôt rentré à la maison, j'arrachais ma cravate avec une sorte de fureur et je la jetais loin. Je dus bientôt y renoncer et remplacer les cols par des cravates extrêmement

lâches. Ce changement fut très-mal vu : on le combattit dans ma famille et au dehors par les objurgations et par la moquerie. Alors, naturellement, je les portai un peu plus lâches et à peine nouées.

J'adoptai alors résolument et pour toute ma vie les cravates faites d'une étoffe de velours ou de soie noire ou blanche, très-basses, très-souples, très-lâches, à peu près comme tout le monde les porte aujourd'hui ; mais cette cravate, même absente depuis si longtemps, me gêne encore et me gênera toute ma vie, comme le forçat traîne toujours un peu la jambe qui a porté la chaîne.

Il y avait à cette époque, où l'on cherchait partout la liberté qui manquait un peu à la politique, une tentative d'insurrection contre la tyrannie des usages et des modes et contre les "affublements bourgeois" ; les chefs de l'école romantique et surtout leurs séides, tant dans la littérature que dans la peinture, firent une tentative pour revenir aux beaux et élégants costumes de l'époque de Louis XIII. C'est alors que Théophile Gautier exhiba aux premières représentations ses longs cheveux tombant sur les épaules et son pourpoint de soie écarlate. Deux des grands chefs cependant ne se mêlèrent pas à cet essai de réhabilitation du costume. Alexandre Dumas s'en tint à porter, un peu débraillés, des vêtements semblables à ceux de tout le monde ; il n'imigina que les chemises de soie rouges ou bleues. Victor Hugo suivait ou se laissait imposer par son tailleur une mode toujours en retard de quatre ou cinq ans ; il portait encore, plusieurs années après qu'on les avait abandonnés, certains panta-

lons échancrés sur la botte en forme d'ogive et retenus et tirés par des sous-pieds en chaînes d'acier — la mise d'un bourgeois qui voudrait être à la mode. Pradier, le sculpteur, portait des pantalons de velours violet dans de hautes bottes découpées en cœur sur le devant, et une sorte de paletot court, également en velours violet, attaché sur la poitrine avec des tresses de soie croisées ; ça s'appelait des brandebourgs à la polonaise. Pour moi, je n'ai jamais eu que deux costumes *volontaires*. Ce mot demande une explication. J'ai porté pendant au moins deux ans un costume entièrement vert : pantalon vert, gilet vert, habit vert, manteau vert. Ce costume, qui me donnait l'air d'un perroquet mélancolique, aurait pu me faire appeler le "perroquet malgré lui" ; un tailleur qui me faisait crédit, c'est-à-dire se contentait de recevoir une petite somme chaque mois, avait en magasin une pièce de drap vert un peu gâté à la teinture, et il ne me faisait crédit que de cette pièce de drap vert.

Lorsque je fus un peu moins pauvre et que je pus obéir à ma fantaisie, je cédai comme les autres au courant de l'époque. J'imaginai aussi un costume assez beau, il est vrai : cravate, gilet, habit ou paletot, le tout en velours noir, pantalon en tricot de soie noire, et bottes molles, retombant plissées un peu au-dessous des genoux.

Plus tard, j'adoptai, pour ne plus le quitter, un costume à peu près semblable à celui des pilotes de la Manche, un costume en deux pièces : une veste longue sans col, strictement boutonnée, et des pantalons de toile à voiles—pas de gilet, pas de bretelles. Il y a bien

quarante ans que je porte ce costume, qui ne varie que du drap au velours; et deux fois ou trois fois je me suis trouvé être habillé à la mode, c'est-à-dire que deux ou trois fois la mode, à bout de variations, a un moment adopté cette forme. Quant au chapeau, je n'ai jamais pu admettre pour moi ce chapeau laid, ridicule, absurde, comprimant la tête, connu sous le nom de tuyau de poêle et adopté par toute l'Europe, malgré les invectives et les moqueries des artistes qui, pour la plupart, se soumettent eux-mêmes de guerre lasse à cette tyrannie; et j'ai adopté de tout temps le grand feutre mou Louis XIII gris ou noir. Or, ce chapeau a deux ou trois fois déplu aux gouvernements et m'a exposé, dans la rue, aux regards louches des agents de police. Quelques amis m'ont obligeamment invité à adopter le tuyau de poêle; un même, un jour, a été jusqu'à m'offrir de me faire présent à ses frais du premier. A cela je n'ai fait et ne fais qu'une seule réponse: "Prêtez-moi votre chapeau." Je mets ce chapeau sur ma tête; on rit et on me dit: "Non, . . . c'est vrai; vous ne pouvez pas." Je pense que cela tient à ce qu'on m'a toujours vu avec le grand feutre et que l'autre semble un déguisement.

Si je me suis laissé aller à entrer dans ce détail un peu puéril et peut-être ridicule en parlant de moi, j'ai pour cela deux excuses: la première, c'est qu'il a trait au mouvement artistique de l'époque; l'autre, c'est qu'il m'aura servi à exprimer mon opinion sur le vêtement en général.

Peut-être y a-t-il eu quelque chose de plus sérieux et qu'on ne le croit généralement dans cette haine du

"bourgeois" que manifestaient parfois avec un peu d'affectation les jeunes artistes et les jeunes écrivains de 1828 à 1836.

Pour les uns et pour les autres, c'était la haine du *commun*, du prétentieux, du vulgaire, et du despotisme de la médiocrité. Pour quelques-uns des autres, c'était un sentiment de réaction contre cette classe qui avait si longtemps, sous les royautés précédentes, derrière les écrivains, attaqué les tyrannies et les abus, non pour les renverser mais pour les conquérir; qui remplaçait l'aristocratie de la naissance par l'aristocratie de l'argent, et devait se corrompre, en moins de cinquante ans, plus que ne l'avait fait l'autre aristocratie en cinq ou six siècles. Cette guerre déclarée au bourgeois par les jeunes artistes et les jeunes écrivains de 1830 a été la première atteinte à cette puissance, assez en péril aujourd'hui.

Quant au vêtement en général, on a de ce temps-ci, grâce à cette levée de boucliers de 1830, acquis une plus grande liberté; mais je la trouve encore insuffisante—le costume devrait être individuel, comme le visage. Je voudrais que non seulement chacun adoptât le sien d'après son goût, ses idées, sa figure, sa stature, ses habitudes et son état; mais encore je voudrais que, ce costume une fois choisi, on ne le changeât plus sans quelque raison réelle qui portât à le modifier—modifications amenées par l'âge, les occupations, les goûts devenus différents, à peu près comme changent le visage et la physionomie.

Ce déguisement perpétuel des individus amené par la mode me semble toujours manquer de dignité; il est

cause que souvent on a peine à reconnaître un homme, et qu'en tout cas on ne le reconnaît qu'à quelques pas, aux traits de sa figure, tandis qu'avec le costume une fois adopté, comme les plumes pour l'oiseau et la robe pour le cheval, on le reconnaît à cent pas et de plus loin.

Mon point de vue a encore l'avantage que, après avoir *une fois* pensé sérieusement et longuement, si l'on veut, à son costume, on est ensuite dispensé de s'en occuper pour le reste de sa vie.

Il est venu un moment où je me suis dit : Quel costume définitif vais-je adopter ? Je suis assez grand, fort ; j'aime et je pratique les exercices violents, je vis à la campagne, au bord de la mer ; je ne suis pas riche et ne le serai jamais ; je n'ai, d'ailleurs, aucune envie d'avoir l'air riche ; je vois bien ce que la richesse peut ajouter au bonheur, mais je ne vois pas ce qu'elle peut donner à l'orgueil, quand l'orgueil n'est pas de la vanité et ne se plaît pas à voir les obséquiosités, les platitudes et les lâchetés des hommes. Il me faut donc un costume simple, peut coûteux, ample et me laissant les mouvements libres, composé de peu de pièces, c'est-à-dire facile à mettre et à ôter ; alors pas de bretelles, pas de gilet. Je suis arrivé au costume des pilotes de la Manche, que j'ai encore simplifié.

Disons cependant que j'ai au fond d'un tiroir une sorte d'habit que ma fille Jeanne, quand elle était petite, appelait ma *veste à queue*, et que je ne mets guère que pour aller chez des gens d'une situation peu aisée ou subalterne qui pourraient attribuer mon costume ordinaire à un sans-gêne dédaigneux. De même, on m'a

toujours vu avec les cheveux ras et la barbe longue. La seule modification qui a eu lieu sous le rapport de la barbe et des cheveux a été le changement du brun au gris et du gris au blanc; mais j'en suis encore moins responsable que de mon costume vert de perroquet malgré lui.

Je ne suis pas riche et je ne le serai jamais, disais-je tout à l'heure. Il y a longtemps que j'ai écrit à ce sujet : "Je suis pauvre tout naturellement, et je n'en suis pas humilié ni même fier."

Une femme remarquable, la marquise de Lambert, dans un livre qu'elle a laissé pour son fils, lui dit : "J'ai vu si peu de grandes fortunes innocentes, que je n'ose pas reprocher à votre père de ne pas nous en avoir laissé une."

Quelle est, en effet, la grand fortune qui soit, dans son origine et ses accroissements, complêtement exempte de fraudes, de tromperies, de roueries, de manœuvres, d'avilissement? Du jour que je suis arrivé à "gagner ma vie," j'ai remercié la Providence de la part qui m'était faite; si cette part semblait mince, j'ai eu l'appoint en indépendance. Depuis le moment où j'ai quitté le collége, jamais un homme n'a pu me dire, "Je veux!" ou, "Je ne veux pas!" Je ne crois pas m'être plaint de mon sort trois fois en toute ma vie. Il y a des choses qu'on n'a pas atteintes, parce qu'on n'a pas assez *voulu* les atteindre, car il ne faut pas confondre *désirer* et *vouloir*. Vouloir, c'est mettre toutes ses forces, toutes ses volontés, attelées bout à bout et à la file, et non attelées de face, comme un quadrige, et les diriger par un chemin étroit, et sans détours ni zig-

zags, vers un but unique ; c'est agir comme les inventeurs, qui ne laissent pas aller une seule de leurs pensées à droite ni à gauche, ne crachant pas, ne se mouchant pas une fois que ça ne contribue au succès de leur invention. On a mauvaise grâce alors de se plaindre de ne pas avoir atteint ce qu'on n'a pas *voulu* avec cette puissance de concentration.

Pour être juste envers la Providence, envers les autres hommes et envers nous-mêmes, il faut reconnaître que, lorsque le même malheur ou le même inconvénient arrive un certain nombre de fois au même homme, il ne faut pas en chercher la cause dans un "destin contraire" ni dans une "conjonction du ciel et de la terre" contre cet homme, mais dans un défaut et quelquefois dans une qualité de son caractère.

Aussi j'ai presque toujours réussi à gagner le superflu ; plus d'une fois j'ai manqué du nécessaire.

LEGOUVÉ.

Ernest Wilfrid Legouvé, poëte, auteur dramatique, romancier, né en 1808, fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, œuvre universellement connue.

Ernest Legouvé commença sa carrière littéraire dans les sphères les plus élevées, protégé par le respect et l'admiration qu'avaient inspirés le talent et le caractère de son père. Il est surtout remarquable par ses écrits en faveur des femmes ; il étudie successivement leur condition dans tous les temps, les progrès de leur éducation, l'amélioration de leur rôle social, confirmant, à cet égard, une noble tradition de famille. Son style, d'une harmonieuse correction, est empreint d'une grâce pleine de charme.

Doué d'une sensibilité profonde, d'une exquise délicatesse, l'auteur se reproduit dans ses écrits pleins de sentiment, de figures touchantes, de scènes vraies et pathétiques. Ses principaux ouvrages sont: l'*Histoire des femmes*, *La femme en France*, *La famille.*

Parmi ses pièces de théâtre, les plus remarquables sont: *La madone de l'art*, jouée par la Ristori, *Adrienne Lecouvreur*, jouée par Rachel et aujourd'hui par Sarah Bernhardt.

Une de ses plus remarquables conférences, *L'art de la lecture*, a été publiée dans ces derniers temps.

Ernest Legouvé est membre de l'Académie française depuis 1855.

LA DOULEUR QUI SAUVE.

Elle avait deux fils, l'un de onze ans, l'autre de cinq. Le vers charmant de La Fontaine,

Et le don d'agréer infus avec la vie,

était le portrait du plus petit. Tout lui souriait, et il souriait à tout. Quand on l'apportait au salon, à l'heure du coucher, dans sa petite chemise de nuit, "pour dire bonsoir," il tendait si gentiment à tout le monde sa figure à baiser, son petit corps se dessinait si rond et si ferme sous la batiste, que chacun, en l'embrassant, ne pouvait se défendre de quelque exclamation sur tant de beauté, tant de santé, et tant de grâce. L'étude lui était aussi facile que le reste. Il avait appris à lire à quatre ans, en trois mois; conduit par sa mère à un petit cours de musique, il l'emporta sur des enfants qui avaient le double de son âge. C'était

un de ces petits êtres qui vous font croire aux bonnes fées touchant un berceau de leur baguette.

L'aîné formait avec lui un contraste complet: la physionomie douce, mais triste; l'apparence frêle, la compréhension lente ; peu de mémoire ; une intelligence réelle, mais lourde ; des facultés, pas de facilité. ~~Les idées du petit ressemblaient aux sources à fleur de terre—grattez un peu le sable,~~ l'eau jaillit ; ~~l'esprit~~ de l'aîne rappelait les puits ~~artésiens—il fallait creuser à une grande profondeur pour arriver au flot.~~ La lecture, l'écriture, la géographie, le calcul, avaient été pour lui autant de conquêtes laborieuses et longues. Ce que son frère faisait en une demi-heure lui demandait une heure à lui, et il passait inaperçu et silencieux au milieu des triomphes de famille du plus petit.

Or, des deux, quel était celui que la mère aurait plutôt préféré ? L'aîné. Elle l'aimait pour tout ce qu'il n'avait pas. Elle se reprochait presque, comme s'il y eût eu de sa faute, tout ce qu'elle ne lui avait pas donné. Elle était en quelque sorte jalouse pour lui des succès de l'autre.

Quand on la plaisantait sur sa prédilection : "C'est de la justice distributive," disait-elle. "Le bon Dieu a rogné sur sa part à lui pour enrichir l'autre, il faut bien que je rétablisse l'équilibre. D'ailleurs, le petit n'a pas besoin de moi ! Tout le monde l'aime ! Son père est fier de lui ! Il réussit partout et toujours !...Mais mon pauvre silencieux, mon pauvre déshérité, qui ira le chercher dans le coin où il se cache, si je n'y vais pas, moi ? . . . Puis, sachez-le bien, vous ne le connaissez pas ! Il n'y a que moi qui sache ce qu'il vaut !

... Et enfin," ajoutait-elle avec une joie profonde, "enfin, ce qu'il aime le plus au monde, c'est moi."

C'était vrai! Il y avait chez cet enfant une puissance d'affection, et de concentration dans l'affection, qui n'appartient pas à son âge. Déjà grandelet, sa plus vive joie était de se blottir sur les genoux de sa mère; ses jambes dépassaient bien un peu, mais il se pelotonnait si gentiment dans le sein maternel, qu'il le touchait par tous les côtés, qu'il le remplissait tout entier. Il avait l'air d'un oiseau dans son nid. Une fois qu'il était là, commençaient entre eux des conversations à voix basse, que prolongeaient à l'infini les affinités profondes qui unissaient ces deux êtres. Ils étaient pareils de tant de façons qu'en parlant de leur ressemblance, il fallait mettre ressemblances au pluriel. Petite de taille comme lui, mignonne de visage comme lui, un peu mélancolique de physionomie, elle avait dans son aimable petite personne un trait tout-à-fait particulier et caractéristique, c'était sa peau; cette peau servait de texte parmi les siens à toutes sortes d'étonnements. Elle était si fine qu'on eût dit le tissu d'une fleur, si délicate que le moindre choc la déchirait et y amenait le sang. On se faisait un jeu dans sa famille de lui presser le bras, pour voir le doigt s'y imprimer et cette empreinte y durer souvent plusieurs heures. Tel était son cœur. Tout ce qui le heurtait un peu fortement y laissait trace et blessure. Il n'y avait rien là de semblable à la susceptibilité; personne de moins prompt qu'elle à se piquer, à se blesser, à s'offenser; incapable d'aucun sentiment de malveillance, elle n'en supposait jamais chez les autres, c'est

au cœur seulement qu'elle était vulnérable ! On l'accusait pourtant volontiers de froideur, parce que ses sentiments, si vifs qu'ils fussent, restaient toujours à demi voilés. C'était une flamme très-intense, brûlant dans un globe de verre dépoli.

Ce cœur, elle l'avait légué à son fils, et c'était d'elle aussi qu'il tenait cette compréhension un peu lente qui n'était que de l'intelligence en retard ; elle le savait bien, elle que le monde avait si souvent déclarée sans esprit parce qu'elle n'avait pas l'esprit du monde. Ses idées, en effet, étaient exquises et délicates comme son âme, mais circonscrites, peu nombreuses, et se mouvaient dans une sphère peu étendue. Qu'on se figure un beau cygne voguant sur un tout petit lac.

Le jour où son fils eut atteint ses onze ans, il entra au collége comme externe ; à sa première composition, il fut le dernier. Grande colère du père ; il ne parla pas moins que de l'enlever de la famille, et de le placer sous la rude discipline de l'internat d'un lycée. La mère protesta, demanda l'ajournement de la sentence, et, le soir même, elle dit tout bas à l'enfant : "Tu viendras tous les matins à six heures dans ma chambre, je t'aidera à réciter tes leçons et à faire tes devoirs." Le jour même, en effet, elle prenait elle-même un maître, en cachette, comme si elle eût fait une mauvaise action. Elle apprenait pour son fils ce qu'elle n'aurait peut-être pas pu apprendre pour elle-même. Elle parvint bien vite au même point que lui, et chaque matin, à six heures précises, même quand elle était rentrée du bal à deux heures, il arrivait dans sa chambre avec livres et cahiers, s'asseyait près de son

lit, et tous deux, à la clarté d'une petite bougie, elle sur son coude, et lui sur une chaise, ils déclinaient, conjuguaient, calculaient à voix basse, pour que le père n'entendît rien ; puis, les devoirs terminés, il lui remettait la tête sur l'oreiller, l'embrassait, et lui disait tout bas, "Maintenant, rendors-toi, je le veux !" et elle se rendormait parce qu'il le voulait.

Le résultat, vous le devinez. Un matin, au moment des compositions de Pâques, il arrive à l'heure du déjeuner avec une physionomie radieuse : il figurait dans les premiers. Elle l'avait créé deux fois ; elle l'avait nourri de son intelligence comme de son lait, il était le fruit de son âme comme de ses entrailles ! . . . Il lui devait tout, et il lui rendait tout en tendresse.

Quelques mois après, un dimanche, en revenant de la première messe, car elle était très-pieuse, mais discrète et secrète dans sa piété comme dans tout le reste, elle fut surprise de trouver son fils encore au lit.

"Est-ce que tu es malade ?"

"Oui, un peu. J'ai eu des frissons toute la nuit."

Quatre jours plus tard se déclarait une fièvre de la nature la plus grave. Le père, naturellement expansif, n'était pas plus maître de son visage que de son âme ; ses inquiétudes se trahissaient par des larmes et des sanglots. Il se reprochait de ne pas avoir assez aimé son fils, et; à tout moment, interrogeait le médecin avec une insistance si fiévreuse que le docteur, qui était son ami, ne pouvait s'empêcher de lui dire : "Au nom du ciel ! allez-vous-en ! vous avez perdu la tête, et vous me la ferez perdre ! Regardez votre femme et faites comme elle !" Elle était en effet calme et silen-

cieuse, pas de larmes, pas de bruit; ne parlant jamais de ses craintes, comme si l'idée d'une mort possible ne lui fût jamais venue; ne questionnant le médecin que pour bien se rendre compte de ses prescriptions, et rigoureusement ponctuelle à les exécuter; ne se couchant pas, ne quittant pas le chevet du malade et l'œil constamment fixé sur lui.

Le plus petit était tout consterné et tout transformé. On avait d'abord pensé à l'éloigner de la maison dans la crainte de la contagion; mais il poussa de tels sanglots quand il s'agit de l'emmener, lui d'ordinaire si docile, il s'attacha avec tant de force aux vêtements de son père, en disant qu'il ne pouvait pas quitter son frère, qu'on se borna à le reléguer dans une pièce éloignée, en lui interdisant l'entrée de la chambre du malade. Sa vie était bien changée! Lui qui, la veille, tenait tant de place dans la maison, personne ne s'occupait plus de lui; il errait tout seul dans l'appartement, ou passait de longues heures assis dans un coin du salon, avec un livre de gravures et un oiseau, guettant le moment où son père sortait de la chambre de son frère, pour courir à lui et lui dire d'une petite voix très-émue: "Va-t-il mieux?" Un jour—jour d'espoir—il obtint, à force de supplications, la faveur de voir son frère à travers la porte entre-bâillée, et il lui envoya de là un si tendre et si bruyant baiser, qu'un sourire, le premier depuis quinze jours, passa sur les lèvres du malade.

Le malade, lui aussi, s'était révélé tout autre dans ces quinze jours de péril. La maladie, ayant violemment attaqué les entrailles, n'avait attaqué qu'elles.

Le cerveau était resté libre, l'esprit net, et il arriva à l'enfant ce qui arrive quelquefois dans ces terribles crises : il grandit beaucoup de corps et plus encore d'intelligence. Ses paroles, sa physionomie, sa manière même d'accepter la maladie, dénotaient un subit développement intellectuel et moral. Très-maître de lui, comprenant son danger, se soumettant sans résistance et même avec une sorte d'empressement à toutes les prescriptions les plus douloureuses, il avait l'air de vouloir se défendre le mieux qu'il pouvait ; et le médecin, étonné de tant de calme, de tant de fermeté, disait : "Je n'ai jamais vu chose pareille à cet âge ; il me fait l'effet d'un capitaine de vaisseau, debout sur son banc de quart, et commandant la manœuvre, un jour de tempête." En effet, ce n'était plus un enfant ; chaque jour le mûrissait d'un mois. Il semblait vouloir réparer le passé, ou plutôt devancer l'avenir, et vivre en quelques jours les années qui allaient peut-être lui être enlevées, accomplir par anticipation les progrès qu'il n'aurait peut-être pas le temps de réaliser. Un petit fait rendit visible cette étrange transformation. Son meilleur ami, un de ses camarades de collége, ayant demandé à le voir, le malade, qui était beaucoup mieux, le reçut avec une vraie joie, mais une joie grave. Il lui parla de leur classe, de leurs études, mais en termes si sérieux qu'il ne semblait plus du même âge que son camarade ; c'était un jeune homme de seize ans, causant avec un enfant de douze. Ce contraste frappa tout le monde, les uns d'étonnement, les autres d'une crainte vague, que l'amélioration persistante dissipa bientôt. La fièvre tombait, les symptômes alarmants

disparaissaient l'un après l'autre, et, le dix-neuvième jour, les premiers signes de la convalescence semblaient se produire si nettement, que le médecin, en quittant le malade, dit à la mère: "Il est sauvé." Toutes les larmes, tous les sanglots que la malheureuse femme refoulait depuis le commencement de la maladie éclatèrent alors avec tant de force, et se mêlèrent à de tels transports de joie, que le pauvre docteur, au cou de qui elle s'était jetée, ne put se défendre de pleurer comme elle. Elle le reconduisit jusque sur l'escalier, puis rentra dans la chambre, s'approcha du lit en se promettant bien de modérer l'expression de sa joie pour ne pas ébranler le malade. . . . Chose singulière! ses yeux s'étaient refermés! il ne lui parle pas . . il ne bouge pas . . il n'avait pas l'air de l'entendre! . . . Un peu effrayée, elle l'appelle, il ne répond pas . . elle lui met la main devant les lèvres, elle ne sent pas son souffle! . . . "Le docteur! rappelez le docteur!" s'écrie-t-elle tout éperdue . . . Le docteur remonte; il court au malade . . il lui met la main sur le cœur. . . Plus de battements! L'enfant était mort!

Ces dénoûments affreux et foudroyants ne sont pas très-rares dans ces terribles fléaux. Le mal est vaincu, mais le malade l'est aussi; la lutte a épuisé ses forces, et, un jour, le cœur s'arrête comme un balancier de pendule. On ne meurt pas; on cesse de vivre.

J'avais vingt ans quand j'ai vu ce que je raconte là, et jamais je ne l'ai oublié! Jamais n'est sorti de ma mémoire le spectacle de ce désespoir de famille. Chacune des trois personnes fut frappée d'une façon différente. Le père porta dans son chagrin toute sa véhé-

mence naturelle d'impressions ; les sanglots soulevaient sa poitrine à la briser. Un signe étrange marqua la douleur de la mère. Naturellement colorée de visage, un de ses plus grands charmes était dans la fraîcheur de son teint. Le jour où elle perdit son fils, le sang abandonna ses joues et n'y remonta jamais. C'était le symptôme d'une de ces révolutions intérieures et physiques qui éclatent parfois chez les mères quand elles ont perdu un enfant. En dehors de cette pâleur mortelle, son chagrin ne se révéla par aucun signe extraordinaire. Elle pleurait beaucoup, mais silencieusement. Elle ne se refusa à voir aucune des personnes de sa famille, ou même de ses amis ; elle continua en apparence sa vie habituelle, s'occupant de sa maison, de son mari, de son fils, le tout avec je ne sais quel calme, je ne sais quelle douceur automatique qui faisait mal. Une de ses amies lui conseillant d'avoir recours à la prière et à Dieu, elle se leva tout-à-coup : "Pourquoi me l'avait-il donné, s'il devait me le reprendre ? . . . . ." L'amie se récriant: "Oh ! je sais bien que c'est un blasphème ! Mais j'ai tout perdu ! . . . . La foi," ajouta-t-elle avec une animation croissante, "est un consolateur suprême dans les malheurs ordinaires . . . . mais, dans les désespoirs comme le mien, elle vacille comme tout le reste. J'ai été un mois sans pouvoir prier ! Rien ne me fait rien . . . . . et quand, au milieu de la nuit, je me réveille, et que je me vois dans le lit, près duquel il venait s'asseoir, où je l'ai si souvent serré contre moi . . . et que je ne l'y retrouve plus . . . . alors . . . je ne le pleure pas . . . je le crie !"

Après cette explosion de douleur, elle tomba épuisée

sur son lit.... et y demeura longtemps anéantie. Puis, peu à peu, la tempête s'apaisa, le voile si violemment déchiré, et derrière lequel avait tout-à-coup apparu le fond de cette âme, se referma.... et dès le lendemain elle retomba, pour n'en plus sortir, dans sa morne et effrayante douceur.

Je n'ai pas parlé de l'enfant; il occupe cependant une place importante dans l'existence de ces trois âmes. Au premier moment, les premiers jours, il resta frappé de cet étonnement un peu effaré qui saisit les enfants et les hommes en face de la mort entrant soudainement dans une maison. Il pleura beaucoup, voyant beaucoup pleurer, sans comprendre complètement sa propre perte. Mais le progrès de l'âge, la pratique de ce deuil, le silence de la maison, le changement de toute sorte opéré dans les habitudes de la vie, lui ouvrirent peu à peu les yeux. Je voudrais marquer ici un fait psychologique où ma pensée s'est arrêtée bien souvent. Les enfants se développent souvent par brusques écarts, et ni leur âme, ni leur caractère, ni leur esprit ne progressent toujours dans le même sens; ils s'arrêtent, ils reculent, ils remontent, ils sautent de côté; ils sont pleins de métamorphoses. Jusqu'à six ans, cet enfant avait été l'image vivante de son père: même vivacité expansive et un peu extérieure, même ardeur, même impressionnabilité. Mais, sous le coup de ce malheur, au milieu de cette atmosphère de deuil qui l'enveloppait, en face surtout de la douleur persistante de ses parents, l'âme de sa mère se réveilla en lui, et sa ressemblance avec elle prit le dessus. On eût dit que son frère en mourant la lui avait

léguée. Il regrettait plus l'absent que le premier jour ; il pénétra peu à peu dans le sentiment de sa perte, comme on pénètre dans une langue étrangère ; il donnait de temps en temps les signes d'une sensibilité sérieuse et inaccoutumée, en y mêlant toujours, cependant, je ne sais quoi de prime-sautier, de passionné, qui lui était propre. La soudaineté, tel était en effet le trait distinctif de sa nature ; pour lui, aucun intervalle entre concevoir, vouloir et exécuter. Aussitôt pensé, aussitôt fait ! On le voyait parfois aller s'asseoir tout-à-coup silencieusement sur un petit tabouret aux pieds de sa mère et lui baiser les mains en la regardant fixement, comme s'il eût voulu déchiffrer ce mystère de désespoir. Il semblait que, comme Pascal, le silence de cet infini de douleur l'épouvantait. Le printemps ayant ramené la famille à la campagne, l'enfant se rappela que tous les matins, au déjeuner, son frère mettait à la place de sa mère un petit bouquet de violettes et de réséda. Le voilà donc, à peine levé, qui descend mystérieusement dans le jardin, fait sans bruit sa petite moisson et la glisse avec toutes sortes de précautions sous la serviette de sa mère, en ayant bien soin de se cacher un peu pour jouir de l'effet de sa surprise. Hélas ! pauvre petit ! cet effet fut bien différent de ce qu'il avait espéré. La mère, à la vue de ce bouquet, crut voir se lever devant elle tout le passé ; elle poussa un grand cri et s'évanouit.

Les semaines, les mois, la première année, l'année suivante, s'écoulèrent sans apporter aucune modification à l'état de la mère. Chaque jour elle devenait plus pâle, chaque jour plus douce, chaque jour plus

faible. Ce qui ajoutait à sa faiblesse, c'est que, par un phénomène physiologique très-étrange, elle avait été prise, depuis son malheur, d'un invincible dégoût pour toute espèce de "chose ayant eu vie," comme dit La Fontaine: elle ne pouvait supporter comme aliments que le thé, quelques légumes et un peu de pain. Le cours de la vie et le mouvement des affaires avaient ressaisi son mari et l'avaient entraîné forcément dans quelques distractions sérieuses; il demanda à sa femme de le suivre. Elle ne s'y refusa pas, elle ne se refusait à rien; mais lui-même, quand il vit cette pâle figure, cette morne image du désespoir incurable, au milieu des riants visages du monde, il comprit qu'il y avait une sorte de sacrilége à lui imposer ce supplice, et il lui permit de rester dans sa solitude, où elle alla s'enfouir pareille à un débris de vaisseau échoué sur une côte déserte. Il commença à trembler pour sa femme. Essayait-il de la tirer de sa torpeur, lui reprochait-il doucement, affectueusement, car il lui portait une véritable et profonde tendresse, lui reprochait-il de s'absorber dans la pensée de son chagrin: "Ce n'est pas ma faute," répondait-elle doucement; "je fais ce que je peux . . . mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas d'esprit du tout; j'ai très-peu d'idées, et quand il y en a une qui me saisit . . . qui s'empare de moi . . . qui en a le droit comme celle-là," ajouta-t-elle avec un léger tremblement des lèvres, "je ne peux pas m'en distraire."

Le médecin, consulté, ordonna un voyage, les eaux; elle revint dans le même état qu'elle était partie. L'inquiétude de son mari devint de l'anxiété. "Mais enfin,

docteur," disait-il avec terreur au médecin, "on ne meurt pas de chagrin ?"

"Non, on ne meurt pas de chagrin, mais on meurt des suites du chagrin. Les jurisconsultes ont créé, à propos des successions, un mot qui m'a toujours causé une sorte de peur. Ils disent: 'Le mort saisit le vif.' Eh bien, c'est le cas de votre femme. Celui qui n'est plus là l'attire à lui. Les légendes du moyen âge nous peignent ces sortes de fascinations, qui entraînent à leur perte et précipitent dans les flots, sur les pas ou à la voix d'un être surnaturel, des victimes volontaires... Eh bien, votre femme subit cette espèce de charme fatal; *elle suit son fils*, et si nous ne l'arrachons pas à cet entraînement, elle le suivra jusque dans l'autre vie."

"Mais que faire ? que faire ?" répondait le mari avec désespoir. "Où trouver la guérison ? où la chercher ?"

"Le seul remède serait une secousse violente, qui la rejetât dans la vie ! L'homéopathie n'est pas de mes amies, comme vous savez, mais un de ses axiomes, *similia similibus*, guérir les semblables par les semblables, est un mot profond. Il y a des douleurs qui sauvent de la douleur. Il faudrait que le péril de l'un de vous la rattachât à vous. Elle se croit indifférente à tout, elle ne sent plus l'affection qu'elle vous porte; mais si elle vous voyait malade, vous ou ce cher et charmant enfant que voilà," ajouta-t-il en embrassant le petit, qui venait toujours se glisser entre leurs jambes quand on parlait de sa mère; "si elle le voyait frappé à son tour . . . si elle craignait de le perdre aussi . . . oh ! alors, je ne doute pas que son pauvre cœur se réveillât en sursaut sur le coup. Tout ce qui lui reste de

liens et de devoirs apparaîtrait violemment à sa conscience comme à son cœur, et elle rentrerait en possession d'elle-même. . . Mais je ne peux pourtant pas donner à l'un de vous deux une maladie mortelle pour la sauver ! . . . Enfin, attendons, observons et espérons."

La seconde année de deuil finissait, et, sur le conseil du docteur, la famille alla s'installer à la campagne dès les premiers jours d'avril. Dans le petit domaine occupé par elle se trouvait une pièce d'eau peu profonde, mais qui, alimentée par une source vive, gardait toujours une fraîcheur glacée. Le père avait autrefois entouré cette pièce d'eau d'un grillage, par précaution contre les chutes ; mais le jardin avait été très-négligé depuis leur malheur, et le grillage était à moitié détruit. Quelques jours après leur arrivée, par une de ces gelées printanières plus piquantes, ce semble, que les grands froids d'hiver, le petit, jouant auprès de ce bassin, glissa sur le gazon et tomba dans l'eau glacée. Un domestique, qui le vit de loin, accourut et le retira frissonnant, les lèvres bleuâtres, les dents claquant les unes contre les autres, et, une heure après, il était saisi d'une fièvre ardente. La prévision du médecin se réalisa. La mère passa au chevet du lit de l'enfant une nuit de désespoir et de remords. Elle s'accusait ! elle se maudissait ! "Dieu me punit !" s'écriait-elle ; "je le perdrai ! c'est juste ! J'ai oublié mes devoirs envers lui ! . . . j'ai été une mère ingrate ! . . . Il me rayera du nombre des mères ! . . ." Puis son imagination s'exaltant, elle se représentait celui même qu'elle avait perdu comme son accusateur. . . . "Je

suis sûre qu'il m'en veut aussi, lui! . . ." répétait-elle, "de l'abandon où j'ai laissé son frère . . . . c'est lui qui l'appelle! Il me le retire! . . ." Le danger ne dura qu'une nuit. Au matin, la fièvre était tombée, le malade était sauvé. Penchés sur le lit, les deux pauvres parents disaient au petit malade: "Mais, malheureux enfant! comment as-tu fait pour tomber dans cette maudite pièce d'eau?"

"Je l'ai fait exprès," répondit tranquillement l'enfant.

"Toi! pourquoi? comment?"

"Papa me disait toujours de bien prendre garde, que, si j'y tombais, je deviendrais bien malade, et le médecin a dit devant moi que, si je pouvais devenir bien malade, ça guérirait maman; alors je me suis laissé tomber."

A ce mot, la mère poussa un grand cri, puis tout-à-coup, avec une sorte de délire: "Oh! lui! lui! c'est un mot de lui! il aurait dit cela, lui, il aurait fait cela, lui!" Et saisissant la tête de l'enfant, qu'elle inondait de larmes, elle lui disait d'une voix entrecoupée: "Tu me le rends! tu me le rends! Tu es toi et lui! Tu es ton frère aussi!"

Le reste, on le devine. Elle ne se consola pas; on ne se console jamais de la perte d'un enfant. La première tempête de l'âme s'apaise; les cris de révolte et de désespoir éperdu cessent, mais pour faire place à une douleur chronique et immuable, sur laquelle le temps ne peut rien. Les autres pertes sont des blessures; celle-là est une amputation. On peut vivre avec un membre de moins, mais on vit mutilé, et l'on

se sent toujours mutilé. C'est ce qui arriva à cette mère. Elle rentra dans l'existence, elle reprit intérêt aux occupations de son mari, elle reprit part aux études de son fils. On la revit même sourire. Elle se le reprochait un peu tout bas, elle s'en voulait parfois de ne plus être aussi malheureuse; mais la vue de celui qui lui restait la ramenait bien vite au sentiment de ses devoirs. Un jour, enfin, après une distribution de prix où l'enfant avait été couronné plusieurs fois, revenant avec lui à la campagne dans une voiture découverte, par un beau ciel, on l'entendit murmurer tout bas: "Je disais que cela m'était bien égal de mourir! Il est pourtant bien doux de vivre!"

---

13 MICHELET.

Jules Michelet, historien, littérateur, membre de l'Institut, né à Paris en 1798, fils d'un employé à l'imprimerie des assignats, commença ses études au lycée Charlemagne, où il se fit remarquer très-jeune par une intelligence rare, devint plus tard professeur d'histoire et de philosophie au collége Rollin, puis professeur particulier de la princesse Clémentine, fille du roi Louis Philippe. Ses travaux importants lui firent donner la place de chef de section des archives historiques du royaume. Il obtint plus tard une chaire de morale et d'histoire au collége de France. Ses cours faits dans un admirable langage, inspirés par le respect profond de la dignité humaine et de la vraie liberté, ses sympathies hautement manifestées pour les opprimés et les martyrs de l'indépendance, lui acquirent la sympathie enthousiaste de la jeunesse des écoles, qui en diverses circonstances lui fit des ovations. Après le 2 décembre, il quitta sa place aux archives, pour ne pas prêter serment à l'empire. La grande œuvre de Michelet est

son *Histoire de France*, dans laquelle il semble avoir mis toute la passion de son âme. Son style imagé, le sentiment qui déborde, donnent à ces pages les couleurs d'un tableau et le mouvement de la vie. Les passages sur la révolution française, la réforme et la renaissance sont particulièrement remarquables. Une de ses œuvres les plus attachantes, *Les martyrs de la Russie et de la Pologne*, donne, plus que tout autre peut-être, l'idée de cette âme généreuse, trouvant toujours, devant la souffrance, un élan de cœur et un cri d'appel à l'humanité. Jules Michelet est mort il y a quelques années à Hyères, où le retenait sa santé chancelante. Son corps, transporté à Paris, a été inhumé au Père-Lachaise. Le monument funéraire qui s'élève sur sa tombe est l'œuvre d'un grand artiste. Une pensée touchante l'a fait surmonter d'une fontaine, dont les eaux tombant en gerbes sont destinées à désaltérer la population ouvrière de Paris, toujours nombreuse dans ce cimetière.

HISTOIRE DE CATYA, SERVE RUSSE.

Tout le monde a vu Catya, sans la connaître, dans les tableaux où elle a servi de modèle. Sa belle tête a été reproduite dans plusieurs tableaux d'histoire. Un peintre de femmes en a fait une Ste.-Cécile pour une église de Paris.

Sa précoce beauté la perdit. Elle était dans sa famille, au fond de la Russie, fort au delà de Moscou. C'était une famille serve, mais de gens aisés: son grand-père, qui l'aimait infiniment, faisait le commerce des fourrures. L'enfant, âgée de quatre ans, jouait sur le bord d'un lac, tout près de la route, lorsque des voitures passèrent, les voitures d'une grande dame, la femme d'un gouverneur, qui voyageait avec ses enfants

et toute sa maison. Elle remarqua la gentillesse de Catya, et, comme ses enfants étaient à peu près du même âge, elle eut la fantaisie de l'avoir et de la leur donner pour jouet. Sans autre cérémonie, sans consulter la famille ni le maître à qui elle appartenait, elle la prit comme un chat qu'on trouverait sur la route; elle la mit dans sa voiture et poursuivit son chemin.

La famille, fort inquiète, apprit enfin l'événement. La dame s'était arrêtée dans une ville voisine. Le pauvre grand-père en larmes y court, offre une rançon, sa fortune entière, si l'on veut, pour qu'on lui rende son enfant. Il fut rudement repoussé et battu peut-être. La dame lui rit au nez et partit emmenant sa proie.

On sait quel est le sort des enfants des classes inférieures qu'on élève avec ceux des grands. Ceux-ci, gâtés et flattés dans leurs caprices égoïstes, font de ces jouets vivants de pauvres souffre-douleurs. Si les parents, d'autrepart, ont quelque exemple à faire, une leçon sévère à donner, ils la donnent de préférence sur le dos du petit étranger. On sait l'histoire du jeune prince auquel on avait donné un page pour camarade; il était de règle que, si le prince manquait, le page était fouetté.

A mesure qu'elle grandit, sa maîtresse l'employa à son service personnel, comme une petite femme de chambre. Son sort semblait devoir s'améliorer. Ce fut le contraire. Ces dames, maîtresses d'esclaves, sont elles-mêmes de grands enfants, aussi fantasques que les petits, plus violents et plus tyranniques. Catya, déjà grandelette, jolie fille d'environ dix ans, commençait à être remarquée et l'on ne manquait pas d'en

faire compliment à sa maîtresse. Celle-ci l'aima d'autant moins. Elle ne perdait pas une occasion de la traiter durement. Si, par exemple, elle était un peu lente à chausser madame, celle-ci, d'un coup de pied, la jetait face contre terre.

Elle couchait, comme un chien, sur une natte à la porte. Malheur à elle quand, la nuit, on l'y entendait pleurer. Quoique enlevée de si bonne heure, elle avait emporté une trop vive image de la maison paternelle, du village, des forêts, du lac, de ses petits camarades, de ce bon temps de douceur et de liberté, des caresses du pauvre grand-père, dans les bras duquel elle s'était si souvent endormie. Ce souvenir l'a suivie toujours, aussi présent que jamais au bout de quarante années. Passé lointain et obscur, mais si doux! il a été pour elle toute la réalité de ce monde, et le reste de la vie un songe qu'elle a tristement traversé.

Elle avait à peu près douze ans lorsque sa maîtresse vint en France et l'y amena, en 1815. La dame, venue avec son mari, le laissa retourner avec l'armée russe et resta à Paris. Retenue par quelque caprice de passion ou de religion, dominée peut-être par quelque convertisseur (comme plus d'une dame russe au temps d'Alexandre), elle s'obstina à y demeurer et ne voulut plus entendre parler de la Russie. Son mari, las d'écrire en vain, de prier, d'ordonner, cessa de lui rien envoyer, imaginant sans doute la ramener par la famine. Mais elle persévéra, s'établit dans un couvent de Paris pour une pension minime, renvoya tous ses domestiques. La petite Catya n'en fut point exceptée. Sa maîtresse la chassa durement et brusque-

ment, tout comme elle l'avait prise. Elle l'envoya perdre, à la lettre. Dès environs du Panthéon, où la maîtresse demeurait, elle fut conduite au Marais, rue du Chaume, à la nuit tombante, et laissée sous une porte.

Il faisait déjà obscur; il pleuvait. Une dame qui passe entend pleurer une enfant, approche. Grande est sa surprise de voir cette fille, déjà grande et belle comme un ange, qui ne sait que pleurer et ne parle pas. A peine savait-elle deux mots de français. Dieu avait eu pitié d'elle. La dame était Mme. Leroy, sœur du peintre Belloc. La voilà fort attendrie, qui prend Catya avec elle, s'indigne de la dureté, de la barbare indélicatesse, qui peut abandonner aux hasards de la nuit, d'une grande ville, une infortunée de cet âge, qu'expose encore plus sa beauté. Elle la prend chez elle, en a soin, l'élève, lui apprend le français, la gouverne avec une douceur qu'elle n'avait jamais rencontrée depuis la maison paternelle.

Mme. Leroy, quittant Paris plus tard, la remit aux mains les plus chères, à celles de deux dames, entre toutes aimées, honorées, vénérées. Pourquoi ne les nommerais-je pas et ne rappellerais-je pas ici un de mes meilleurs souvenirs, celui d'une si aimable et si sainte maison ? Ces dames étaient l'énergique, la spirituelle Mme. de Mongolfier, alors octogénaire, femme de l'inventeur des ballons, et sa très-digne fille, grand écrivain, qui n'a écrit que pour le bien, non pour le bruit, et n'a signé presque jamais. Qu'on pense si celle-ci, d'un cœur si chaleureux, si tendre, fut bonne pour Catya. La jeune fille avait grand besoin de ménage-

ment, et aurait eu besoin d'être servie elle-même. Elle avait beaucoup grandi et était très-faible. Le moindre poids à soulever, un escalier à monter, la mettait hors d'haleine. On supposait qu'elle pouvait avoir un anévrisme au cœur.

Tombée en de si bonnes mains, et comme l'enfant de ces dames, leur bijou, il n'était pourtant pas difficile de voir que ses souvenirs de famille la suivaient toujours, que rien ne les lui ôterait, qu'elle était toujours en Russie, toujours au bord du lac natal où on l'avait enlevée. A peine, en réalité, était-elle sortie de sa patrie. Son esprit s'était médiocrement étendu (quoiqu'elle parlât le français avec une remarquable élégance); son cœur s'était développé, et trop, sans doute, mais uniquement au profit des souvenirs d'enfance. Ils ne lui revenaient point qu'elle ne se mit à pleurer.

Ces dames, la bonté même, de concert avec leur amie Mme. Belloc, résolurent de faire toutes les démarches pour lui faire retrouver sa famille. Elles trouvèrent de l'obligeance dans l'ambassade russe, mais on ne put rien découvrir. Les indications que Catya pouvait donner étaient vagues et confuses.

C'était vers 1823, je la vis alors chez l'une de ces dames. C'est la seule fois que je l'ai vue. Je me rappelle très-bien l'impression qu'éprouvèrent les étrangers qui étaient au salon quand elle y entra. Il y eut d'abord un mouvement d'admiration bientôt contenu, puis une sorte d'attendrissement. Elle était fort grande, visiblement faible ; de ses jeunes bras, élégants, mais un peu grêles pour une fille de vingt ans, elle portait, un peu penchée en avant, un plateau chargé de tasses de

thé. Elle semblait plier sous ce léger poids, comme un peuplier au souffle du vent. Elle souriait de sa faiblesse et semblait s'en excuser.

On était tenté de s'excuser d'être servi par elle. Son élégance son langage, sa beauté, plus remarquable par les lignes que par la fraîcheur, donnait justement l'idée d'une princesse russe qui se serait déguisée. Mais la pureté de ses yeux, avec leur caractère de bonté et de tendresse, était d'un charme tout autre et qu'on ne rencontre guère dans les classes aristocratiques.

Elle aimait à être seule. D'elle-même, et sans influence ecclésiastique, elle allait beaucoup à l'église. Elle serait devenue très-mystique, si elle eût eu un peu plus de culture. Ce fut très-probablement pour avoir plus de solitude, de libre rêverie, et la prière à ses heures, qu'elle quitta le service, voulut avoir sa chambre et se mit à coudre—situation difficile à Paris, où les femmes gagnent si peu. De temps à autre, manquant d'ouvrage, elle rentrait en service; mais, dès qu'elle le pouvait, elle retournait à son désert, qui, sur les toits de Paris, lui permettait de rêver toujours au désert natal et à la famille.

Ses protectrices, qui ne l'ont jamais perdue de vue, lui ont conseillé souvent de se marier. Les prétendants ne manquaient pas. Elle a ajourné toujours, soit que, comme les cœurs mélancoliques, elle craigne de se consoler, soit que les hommes honnêtes et bons, mais un peu rudes peut-être, qui auraient recherché sa main, aient effarouché sa délicatesse et peu répondu à ses vagues instincts de poésie. Bien ou mal mise, elle a toujours l'air d'une dame et d'une grande dame, pleine

de noblesse et de douceur. Rien de fier; rien de servile. Une seule chose rappelle son passé, c'est qu'en visitant ces dames, qu'elle aime beaucoup, elle leur baise humblement les mains, à l'orientale.

L'âge vient. La belle Catya doit avoir environ quarante-sept ans. Elle s'est mise en dernier lieu dans la société d'une vénérable personne, qui, à quatre-vingts ans, vit encore de son travail: Mme. Paul, pauvre ouvrière, qui de plus a le malheur d'être contrefaite, partage son logement avec elle. Je ne sais comment elles font; mais, dans leur grande pauvreté, elles trouvent encore moyen de faire du bien à leurs pauvres voisines.

Le cœur de Catya fut mis, il y a peu d'années, à une remarquable épreuve. Elle rencontra dans la rue une dame âgée qu'elle crut reconnaître, mais mal mise, traînant un vieux châle, un vieux chapeau. Étrange renversement des choses! c'était son ancienne maîtresse, devenue plus pauvre qu'elle. Catya approche, la salue, lui baise la main; l'autre, étonnée et confuse, laisse échapper d'une âme trop pleine quelques mots de son malheur, de son extrême misère. "Ah! madame," s'écria-t-elle, se refaisant serve par l'excès de son bon cœur, "vous êtes toujours ma maîtresse, et ce que j'ai est à vous." Ce jour même, elle sortait de service et se trouvait en argent. Elle courut à son grenier, qui était tout proche, et, revenant vite, remit ses épargnes entre les mains de la dame, qui ne sut que fondre en larmes.

En énumérant les souffrances de la Russie, pour arriver aux martyres qui en sont le couronnement, je me suis arrêté longtemps sur la vie de cette fille. La con-

naissance complète d'une seule destinée nous a plus initié au mystère de l'âme russe qu'aucun récit, aucun livre, aucune communication.

La Russie est un supplice, cela n'est que trop visible. Maintenant, jusqu'où l'âme russe en est-elle atteinte ? C'est là la vraie question. Ces infortunés opposent aux coups, aux outrages, une apparente insensibilité. On sait très-rarement leur langue. Et, la sût-on, dans leur défiance si légitimes pour les classes qui les tyrannisent, ils se garderaient bien de livrer leur cœur. Leur existence est si incertaine, leurs plus chers liens si peu garantis, qu'ils craignent horriblement de déplaire, et quiconque les visite leur trouve le sourire sur les lèvres. Ils ont peur de paraître malheureux et demandent presque pardon du mal qu'on leur fait. Comment saisir le vrai sens, l'idée secrète d'un monde sans voix ? A peine en devinerais-je quelque chose dans les mélodies profondément tristes que cet homme, qui semble gai, fait entendre quand il est seul, quand il laboure, quand, le matin, il s'enfonce aux grandes forêts.

Catya fut pour moi l'intuition d'un monde. Sa simple vue et son histoire m'expliquèrent mille choses que j'avais lues sans les comprendre.

En l'apercevant une fois—et cette fois fut la seule—un mot m'échappa : *Cœur brisé.* C'est le vrai nom de l'âme russe.

On sent, dans le vrai fond moral de ce peuple, un tel *brisement de cœur*, que nul ne peut s'y comparer.

L'idée russe, la seule idée russe et le seul sentiment du Russe, c'est *la famille*, rien de plus. Tout le reste,

la commune même, vaut pour lui comme famille. Ce que la cruelle politique a surajouté à sa primitive existence, *le maître* et le maître des maîtres, il ne les a compris qu'au point de vue de la famille, traduisant ces mots par d'autres si doux, *le petit père*, le père des pères, etc.

Le paradis de l'âme russe, c'est cette chambre où huit mois durant, tissant un habit grossier, s'amusant à charpenter pour les besoins de la famille, il vit sous son énorme poêle, pendant que l'aigre vent du nord, soufflant d'Arkhangel, passe sur la petite maison, sans trouver le moindre jour entre les arbres serrés, recouverts de mousse, qui ferment si bien son nid.

Et l'enfer de l'âme russe, c'est le brisement de la famille. Le seigneur peut le faire d'un mot. Voilà pourquoi le pauvre homme a l'âme basse devant lui. Il appartient *jusqu'aux entrailles.* Qu'on lui prenne sa femme ou sa fille, rien à dire; qu'on enlève son petit enfant, il faut qu'il le trouve bon.

Enfin, qu'on l'enlève lui-même, qu'un matin, saisi, tondu et mis à la chaîne, on le fasse marcher aux mines, aux fabriques, à l'armée, rien à dire encore. Sa femme éplorée est mariée de force à un autre homme. Elle aussi, elle est une propriété, et il ne faut pas que cette propriété reste stérile : il faut que, comme la terre, elle produise chaque année, qu'elle donne au maître de nouveaux serfs et enfante dans le désespoir.

—*Les martyrs de la Russie et de la Pologne.*

LES FUSILIERS-MARINS.

(ÉPISODE DU SIÉGE DE PARIS.)

Paris offrait au moment du siége un curieux spectacle : on eût dit un camp immense, regorgeant de soldats, d'officiers surtout. Aux tables des cafés et des restaurants se montraient les costumes les plus bizarres, les plus coquets—partout des plumes, des soutaches, des aiguillettes et des galons; mais aucun uniforme, si brillant qu'il fût, n'attirait l'attention comme le grand col bleu et le petit bonnet du matelot. C'était justice, on les voyait si peu ! Les journaux ne tarissaient pas d'éloges pour ceux qu'ils appelaient toujours les "braves marins." Dans les rues, les petits enfants nous suivaient en chantant à tue-tête sur un air connu :

Les marins de la république
Montaient le vaisseau le *Vengeur !*

"Vive la marine !" nous disaient les bourgeois en passant ; et plus d'une fois, dans les cafés et dans les cantines qui s'étaient établis le long des boulevards, lorsqu'un matelot tirait son argent pour payer, "Les marins ne paient pas," lui répondait-on. Un matin de janvier—le 13, je n'ai pas oublié la date—nous suivions, au nombre de cinq cents, les boulevards extérieurs. Nous revenions du Moulin-de-Pierre, où quelques jours auparavant, dans une audacieuse reconnaissance, les marins avaient surpris tout un poste ennemi ; mais cette seconde fois, l'ennemi, sur ses gardes, avait prévenu et repoussé l'attaque. Six heures durant, nous restâmes accroupis derrière le remblai du chemin de fer de

l'Ouest, au milieu d'une pluie d'obus qui écrêtaient les murs au-dessus de nos têtes, et par un froid de dix degrés, attendant que les autres troupes eussent opéré leur retraite ; car nous devions partir les derniers. Les casernes du fort d'Issy brûlaient dans le lointain ; la flamme montait jusqu'au ciel avec un crépitement sinistre, et sur les coteaux couverts de neige venaient se refléter les clartés rougeâtres de l'incendie. Enfin, au point du jour, lorsque le brouillard du matin se fut répandu sur nous comme un vaste manteau, nous pûmes nous retirer ; mais il eût été dangereux de prendre la route que nous avions suivie la veille au soir pour venir de Vitry. On nous fit passer par Paris. La grande ville commençait à s'éveiller. Nos officiers, sous leurs casquettes, avec leurs longues barbes et leurs cheveux blancs de givre, avaient un faux air de divinités mythologiques ; tous, mourants de faim, harassés de fatigue, les pieds meurtris par une longue marche sur un terrain glacé, nous nous traînions péniblement. On put voir alors les Parisiens accourir sur le seuil de leur porte ; on nous apportait du pain, du vin, de l'eau-de-vie ; les hommes nous serraient la main, les femmes pleuraient.

Le dénoûment approchait cependant—dénoûment cruel, inévitable, que notre patriotisme cherchait à reculer encore, mais qui n'en était pas moins prévu par tous les esprits sensés. L'échec de Montretout venait de prouver une fois de plus que Paris, réduit à ses seules forces, ne parviendrait point à se débloquer. Le bombardement si longtemps attendu avait enfin commencé, à la plus grande joie de toutes les Gretchen

des pays allemands, impatientes de revoir leurs fiancés; chaque nuit, les canons Krupp criblaient la rive gauche de leurs énormes projectiles, et je me rappelle encore quelle rage nous montait au cœur quand nous entendions siffler au-dessus de nous ces obus qui, impuissants contre nos tranchées, allaient tuer dans leur lit des femmes, des enfants, des vieillards. Paris aurait tenu malgré tout; mais la famine arrivait en aide aux Prussiens—le pain allait manquer. Dans les bas quartiers la mortalité était effrayante: on parlait de cinq mille décès par semaine. Les habitants des communes environnantes, qui étaient rentrés dans la ville aux premiers jours de l'investissement, nous revenaient peu à peu; sous la protection de nos avant-postes, ils fouillaient la terre gelée pour chercher dans les champs quelques légumes oubliés. Tous avaient le teint hâve et maladif, les traits amaigris, les yeux brillants de fièvre. Les femmes surtout faisaient mal à voir: le corps à peine couvert d'une mauvaise robe toute déchirée, elles traînaient à leur suite de petits enfants transis et affamés. Les enfants nous demandaient, en passant, un peu de notre riz. Si du moins nos armées de province avaient pu tenir la campagne! Quand j'arrivais avec mes journaux, "Eh bien! vaguemestre," me demandait-on, "quoi de nouveau ce matin?" Hélas! messager de malheur, je n'apportais jamais que de tristes nouvelles. Les désastres se succédaient coup sur coup, au nord, à l'ouest, au midi, partout, sans nous laisser le temps de respirer. Après Orléans, St.-Quentin; l'occupation de Dieppe après celle de Rouen. Le dernier coup nous fut porté par la prise

du Mans. Chanzy battu, c'était notre suprême espoir détruit, la France définitivement vaincue, Paris contraint de se rendre. J'avais appris la nouvelle au fort d'Ivry, en ouvrant les journaux. Je revins à pas lents, le cœur navré. J'étais porteur d'une lettre pour le lieutenant de vaisseau commandant auprès de Vitry la batterie de la Pépinière. Cet officier est un homme de vrai mérite, spirituel, instruit, qui travaillait même à la tranchée dans sa petite cahute en planches mesurant trois pieds sur cinq, et qui aime passionnement son pays. En arrivant, j'étais si pâle qu'il pressentit un malheur; sans rien demander, il prit le journal que je lui tendais. A peine eût-il lu quelques lignes qu'il pâlit à son tour et me regarda. Je détournai la tête: nous avions tous deux de grosses larmes dans les yeux.

Quelques jours après, l'armistice était conclu; mais cet armistice ressemblait trop à une capitulation. Tout le monde en connaît les pénibles clauses: nous dûmes rentrer dans Paris. Ces tranchées où nous étions restés si longtemps, ces forts que l'ennemi n'avait pas même osé attaquer, parce qu'il y eût trouvé des hommes prêts à les défendre, un coup de plume les lui livrait. La famine triomphait de nous. Le 30 janvier, dans la matinée, l'ordre du départ fut donné. Les Prussiens suivaient à quelques pas en arrière; nous revîmes successivement tous les lieux que nous avions traversés cinq mois auparavant—le village du Petit-Ivry, les faubourgs, la barrière; et à deux heures de l'après-midi nous franchissions le mur d'enceinte. Ah! nous avions rêvé un autre retour! C'eût été après la victoire, avec des chants de joie et des fanfares, au milieu d'une foule

heureuse nous acclamant au passage, sous les arcs de triomphe élevés pour nous recevoir. Quelle amère déception! Le ciel avait une teinte grise et sombre, couleur de plomb, comme si la nature elle-même eût voulu s'associer au deuil de la France. Il faisait froid, nos clairons se taisaient; nous marchions en bon ordre, d'un pas régulier, car ces vaincus avaient conservé la dignité dans le malheur. Les capotes étaient fripées et salies; mais les fusils brillaient comme à la parade, et les hommes, le sourcil froncé, l'œil farouche, manœuvraient gravement. La foule nous regardait passer silencieuse, comprenant notre douleur et la respectant; on se montrait tout bas nos braves officiers, qui mordaient leurs lèvres de rage, et serraient convulsivement la poignée d'une épée désormais inutile. Aux détours des boulevards, nous rencontrions d'autres troupes de marins qui revenaient des forts. Moins heureux que nous, ceux-là n'avaient pu conserver leurs armes, cette dernière consolation du soldat vaincu. Canons et chassepots, il avait fallu tout rendre; on ne leur avait laissé que leurs sacs. Plusieurs, furieux, dans un accès de généreuse révolte, avaient préféré briser leurs fusils, et ils gardaient les culasses mobiles cachées au fond de leurs musettes. Oh! qui pourrait dire ce que nous avons souffert? Quand je pense à cette douloureuse journée, je sens encore mes yeux se gonfler de larmes et le rouge me monter au front. J'aurais peut-être oublié bien des choses, j'aurais peut-être pardonné aux Prussiens notre long séjour aux tranchées, nos dangers, nos privations, nos misères, nos pauvres camarades frappés à mort; mais il est une chose que je ne

leur pardonnerai jamais, c'est cette honte du retour qu'il nous a fallu subir. Du moins les marins avaient-ils fait leur devoir, et, si Paris ouvrait ses portes, ils n'avaient rien à se reprocher. En partant, ils ont emporté l'estime de tous, même de leurs ennemis. Le commandant du fort de Montrouge racontait ce fait, qui s'était passé sous ses yeux. L'heure fixée par les conventions était arrivée. Un officier prussien attendait à la tête de son détachement que le fort fût évacué pour y entrer à son tour, grave, raide, l'air fier et méprisant. Au moment où les derniers marins passaient par la poterne, ses lèvres dédaigneusement plissées eurent comme un sourire de satisfaction. Un vieux quartier-maître s'en aperçut—un de ces loups de mer qui n'ont jamais eu peur. Il alla droit à l'Allemand, et, d'une voix vibrante, "Ne riez pas, au moins!" dit-il, en serrant les poings. L'officier comprit sa faute, sa figure devint sérieuse: "Rire de vous, je ne le voudrais point," répondit-il, avec la plus parfaite courtoisie, "je songe plutôt à vous admirer!"

Peu de jours me restaient à passer encore parmi les fusiliers-marins. Dès notre retour à Paris, un capitaine de vaisseau avait pris le commandement en chef de nos trois bataillons; sa belle conduite à la seconde affaire du Bourget avait fait de lui un des officiers les plus connus et les plus estimés de l'armée. Je ne dirai pas comment nous fûmes logés à la caserne de la Pépinière, comment plus d'un mois nous attendîmes que l'assemblée fût constituée, et, choisissant entre la paix et la guerre, décidât ainsi de notre sort. En cas de reprise des hostilités, toutes les troupes régulières présentes à

Paris devaient, on l'avait dit, être dirigées sur l'Allemagne. Notre vie fut celle de tant de soldats, prisonniers comme nous, avec cette exception toutefois, que jusqu'au dernier jour la discipline fut sévèrement respectée et maintenue dans notre corps. De ces vaincus, beaucoup, démoralisés par le malheur et corrompus par l'inaction, ivres, sales, en lambeaux, ressemblaient plus à des mendiants qu'à des soldats, et traînaient leur uniforme dans toutes les boues; les Prussiens cependant caracolaient sur la place de la Concorde! Ah! elle est bien vraie, la parole d'Homère, que "Dieu enlève la moitié de leur âme à ceux qu'il prive de la liberté." Nous du moins, avec nos armes, nous avions su garder le respect de nous-mêmes, et nous ne fûmes pas complice de cette nouvelle honte infligée à la France. Enfin l'attente cessa; les députés réunis à Bordeaux avaient ratifié les préliminaires de la paix; nous étions libres. En raison des conditions particulières où me plaçait mon engagement volontaire, j'obtins d'être congédié à Paris même. J'évitais ainsi un pénible voyage: il m'en eût trop coûté de revoir en vaincu ce port de Brest que j'avais quitté au mois d'août plein de confiance et d'espoir; la rentrée dans Paris m'avait assez fait souffrir. D'ailleurs, nos bataillons s'étaient partagés en détachements: chaque marin devait, selon l'usage, regagner le port d'où il était sorti, et je n'aurais eu avec moi au retour qu'un petit nombre de mes compagnons d'armes. Ceux de Rochefort partirent d'abord, ceux de Cherbourg, puis ceux de Brest et de Toulon.

Adieu donc, camarades, vous allez rentrer au pays; vous reverrez la maison basse, assise au bord de la

plage, avec ses murs de galets, son toit en pente couvert de chaume que redresse le vent, et les piquets plantés devant la porte où sèchent les filets ; vous reverrez vos parents, vos amis ; vous reverrez la grande table et le foyer où une place vous attend depuis si longtemps. Hélas ! je sais des familles où l'on attendra toujours ! Voici la vieille barque qui vous servait à gagner votre pain ; voici tous vos instruments de travail—les harpons, les paniers, les avirons, la lourde voile réparée pendant votre absence. Allons, en mer ! bon vent et bonne pêche ! Comme vous avez lutté contre l'étranger, luttez aujourd'hui contre les flots. Au bruit des canons et de la mitraille va succéder le fracas de la tempête, le grincement des cordages, le mugissement des vagues en courroux. Pour moi, rendu à une existence plus tranquille, je ne vous oublierai pas ; partout où aborderont vos navires, partout où flottera votre pavillon, je vous suivrai avec le cœur, et si jamais la patrie appelle encore à elle tous ses enfants, oh ! ce jour-là nous nous retrouverons, camarades. Comme autrefois, nous marcherons à l'ennemi, nous reverrons les champs de bataille, nous défierons encore les balles et les obus. Le ciel alors nous donne la victoire, et puissiez-vous dans l'histoire de nos triomphes avoir une page aussi belle que dans le douloureux récit de nos malheurs !

-Revue des deux mondes.

---

14 FRANCISQUE SARCEY.

Critique et publiciste, né à Dourdan (Seine-et-Oise) en 1828. Brillant élève du lycée Charlemagne, il entra à l'École normale avec Taine et E. About ; mais, indépendant comme eux de principes et de caractère, il ne devait pas suivre la carrière monotone de l'enseignement et se résigner au professorat. Après quelques années de séjour dans les colléges du Rouergue, de Bretagne et du Dauphiné, il donna sa démission et entra au *Figaro*. En 1849 il commença à rédiger, avec une rude franchise, le feuilleton dramatique de l'*Opinion nationale ;* il donna des articles à l'*Illustration*, au *Nain jaune*, à la *Revue de Paris*, à la *Semaine universelle de Bruxelles*, puis entra à la rédaction du *Gaulois*, où il est encore. Francisque Sarcey a obtenu le succès le plus mérité dans ses conférences littéraires du boulevard des Capucines. C'est un des écrivains quotidiens les plus spirituels, les plus érudits et les plus distingués. Ses critiques théâtrales, son jugement sur les artistes, ses appréciations particulières sur la Comédie française, font loi pour l'opinion publique. Peu de talents unissent autant que le sien l'érudition profonde, la finesse d'esprit, la sûreté du jugement. F. Sarcey est un des journalistes les plus connus en France et à l'étranger.

LE NÉOLOGISME.

Les gens superficiels croient toujours que, si un terme disparaît de l'usage ou si un autre a tout-à-coup un succès de vogue, c'est que la mode est changeante pour la langue comme pour le reste. Horace l'a dit en vers charmants, La Bruyère l'a répété en excellente prose, et bien d'autres après eux. Cela peut être vrai pour le petit nombre de mots qui n'ont pas grande importance. Que *ains* ait été remplacé par *mais, moult*

par *beaucoup*, et *heur* par *malheur*, ce n'est là sans doute qu'une affaire de mode. Mais presque toujours ces changements ont des causes profondes. Il faut en chercher les racines jusque dans l'histoire du peuple qui les a faits ou subis. Si le mot *courtois* s'en est allé de la conversation, croyez-vous qu'il faille s'en prendre uniquement à la mode ? N'est-ce pas plutôt que l'ensemble des qualités qu'exprima ce mot a disparu de la société avec l'ancien régime ? '89 a été une révolution dans la langue, comme dans le pays : biens des mots ont péri de mort violente ; d'autres ont émigré et sont ensuite rentrés dans leurs biens ; quelques-uns vivent encore, vieux, ridés, rabougris, ratatinés—ils passeront bientôt. La langue est donc un perpétuel *devenir*, comme disent les philosophes.

Beaucoup de mots ont changé de sens, d'autres sont en train seulement—ils flottent incertains entre le sens qui fuit et celui qui commence ; la foule, qui s'en sert dans les deux acceptions, applique le même terme à des idées toutes différentes, et de là des méprises, des équivoques, qui deviennent pour le moraliste, comme pour le philologue, de grands sujets de réflexion.

Quelques-uns ne font que de naître, le dictionnaire les signale comme des néologismes et l'Académie les repousse. Que faut-il penser de ces nouveaux venus ? Doivent-ils définitivement prendre rang dans la bonne compagnie ? ou bien ne sont-ils que des hordes aventurières, sorties on ne sait d'où, qui, après avoir fait un certain bruit dans le monde, doivent rentrer dans l'obscurité d'où les avait tirées un caprice du hasard ?

Les termes n'ont pas seulement une valeur relative

à la place qu'ils occupent dans la phrase ; ils ont aussi une valeur propre, tout-à-fait indépendante des autres mots qui les entourent. Il y en a de beaux qui brillent et sonnent comme une pièce d'or toute neuve. Il y en a d'autres, au contraire, sans relief, sans couleur, qui ont l'apparence de la fausse monnaie. Et si vous me demandez d'où viennent ces différences, vous verrez, après y avoir réfléchi, que chez quelques-uns c'est le rapport du son avec l'idée qui en fait le charme ; que d'autres ont, dans la façon dont les syllabes sont coupées, une allure martiale et fière qui séduit les yeux ; que le plus grand nombre se présente accompagné d'un cortége d'idées qui leur donne une physionomie particulière. On ne peut nier que les termes ne se sentent du lieu où ils sont nés.

—*Le mot et la chose.*

---

15 JULES CLARETIE.

Publiciste, romancier, littérateur, né en 1840 à Limoges. J. Claretie, élève du lycée Bonaparte, débuta dans la carrière des lettres par le journalisme. Il collabora successivement à la rédaction de la *France*, de l'*Artiste*, du *Figaro*, de l'*Illustration* et de l'*Opinion nationale*, où il acquit, par la valeur de ses articles, une grande notoriété. Il fut nommé chef du bureau des bibliothèques communales en 1870.

Son style élégant et facile, sa vive imagination, la chaleur et la vie répandue dans ses écrits, ses études de caractères à la fois fines et profondes, l'élévation de sa morale, l'ardeur de son patriotisme, en font un des romanciers modernes les plus sympathiques et du mérite le plus incontesté.

Ses principaux ouvrages, en dehors de pièces de théâtre et

de nombreux articles de journaux littéraires et politiques, sont ses romans et de remarquables récits de la guerre de 1871 publiés, pour la plupart, dans la *Revue des deux mondes.* Sa dernière nouvelle, *Le drapeau*, a été couronnée en 1879 par l'Académie française. Rarement le patriotisme a parlé un plus noble langage.

LE DRAPEAU.

"Voyez-vous," disait souvent le vieux capitaine Fougerel, en frappant sur la table, "vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de France; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée, pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais, sachez-le bien, c'est, contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous: le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la

mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chimères, les souvenirs. C'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous : la Patrie. Oui, je vous le dis, le drapeau, c'est tout cela ; c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires ; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis ; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté par ce qu'il a de plus grand ; une idée flottant dans un étendard. Aussi bien étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternelle. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire : 'Le drapeau est là-bas, ils l'ont pris ; ils le gardent !' Nuit et jour il y songe, il en rêve. . . . Il en meurt parfois. 'Qu'est-ce qu'un drapeau ?' me direz-vous : 'un symbole . . .' Et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose ? Symbole, soit ; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore, de ces symboles dont la vue seule

remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le devoir!"

Quand il avait ainsi parlé, le capitaine Fougerel retombait bientôt dans un mutisme somnolent qui lui était habituel. C'était, d'ordinaire, un homme triste, accablé, pensif, courbé par l'âge, il est vrai; et, dans le petit café de Vernon où il venait chaque soir lire les journaux de Paris en prenant son gloria, on n'entendait que rarement sa voix, et dans les grandes occasions. Depuis de longues années, Fougerel avait adopté le *Café de la ville*, au coin de la ruelle qui longe l'église. Il y venait après dîner, chaque soir, au même moment, s'asseyait toujours à la même table, y demeurait le même nombre d'heures et se retirait à la même minute pour regagner son logis, situé près de là, dans la vieille rue St.-Jacques. La table où il s'asseyait n'avait jamais d'autre occupant que lui. Que si avant l'arrivée de Fougerel, un voyageur de commerce, nouveau venu à Vernon, ou un passant s'asseyait dans le coin où l'ancien soldat se tenait d'habitude, le garçon de café s'approchait doucement et, tout bas, disait:

"Il est impossible que vous restiez à cette table, monsieur: c'est la *table des capitaines*."

La "table des capitaines" était célèbre dans le *Café de la ville*, et, quoique Fougerel y vînt seul, elle avait gardé cette dénomination en souvenir d'un autre soldat, le compagnon de Fougerel, qui, lui aussi, au temps passé, s'asseyait chaque soir devant cette table de marbre. Vernon les avait vus, pendant longtemps, toujours au même endroit, dans ce café, roulant sous la

paume de leurs mains les dominos qui rendaient, sur le marbre, leur bruit d'osselets, ou faisant flamber au-dessus de leur demi-tasse une couche légère d'eau-de-vie, et regardant, sans dire un mot, cette flamme qui s'éteignait bientôt, sans force, comme s'éteint un vieillard. Ils n'étaient ni grognons, quoique vieux, ni maussades ; mais ils ne se livraient et ne causaient point volontiers cependant. Leurs propos, où revenaient si souvent les souvenirs d'autrefois, les échos des journées de bataille, les visages d'amis maintenant disparus, leur suffisaient. Leur amitié leur tenait lieu de tout au monde, et, quoique peu fortunés et déjà atteints des maux de l'âge, ils se trouvaient heureux.

. . . . . .

Il restait aux deux vieux camarades, à Fougerel et à Malapeyre, une consolation suprême, de celles qui peuvent emplir toute une vie.

Tombés à Waterloo, ils avaient clos du moins leur carrière par un acte de dévouement superbe qui satisfaisait pleinement leur conscience de soldats et de citoyens et faisait passer un éclair d'orgueil dans leurs prunelles, lorsqu'ils y songeaient.

Ce jour-là, le 18 juin 1815, alors que la fortune colossale de l'homme qui avait tenu dans ses mains la France s'écroulait et se brisait comme verre, dans le sauve-qui-peut de la débâcle, ces deux hommes, perdus parmi la foule de l'armée vaincue, avaient jusqu'au dernier moment senti battre en eux-mêmes le cœur de la patrie. Ils avaient assisté, le matin, l'arme au bras, à cette première partie de la bataille qui fut une vic-

toire. L'armée anglaise, décimée, vit plusieurs fois se dresser devant elle le spectre de la déroute. L'obstination de Wellington, le *duc de fer*, la sauva. Elle permit aux soldats de Bülow et de Blücher d'arriver sur le champ de bataille et de trouver les derniers Anglais debout. Les grenadiers de la garde, suivant de loin les luttes gigantesques qui se livraient sur le plateau du Mont-Saint-Jean, écoutant le bruit de la fusillade qui venait d'Hougoumont, sur la gauche, et la canonnade qui, vers la droite, faisait croire à l'arrivée de Grouchy, les grenadiers, attendaient l'heure où on les lancerait à leur tour sur l'ennemi, pour achever la victoire, comme on venait de lancer sur Mont-Saint-Jean la moyenne garde; les vieux soldats impatients se disaient que la journée durait bien longtemps et se demandaient comment Ney n'avait point déjà balayé les dragons de Ponsomby, les "enfants rouges" de Wellington et les highlanders d'Écosse. Tout-à-coup, vers la fin du jour, alors qu'on pouvait croir avoir gagné cette rude et farouche bataille, l'arrivée soudaine de Blücher, que Lobau ne pouvait plus contenir comme il avait arrêté Bülow, cette irruption inattendue de troupes fraîches sur le terrain de la lutte, changea brusquement la fortune et mit le désordre dans les rangs français. De toute cette armée compacte et solide, il ne restait d'intacts que les grenadiers de la vieille garde. Les autres corps, cruellement éprouvés depuis le matin, se trouvaient maintenant mêlés et confondus. Fantassins, cavaliers, cuirassiers de Milhaud, voltigeurs, lanciers de Ney, canonniers, grenadiers, tout roule, éperdu, comme un flot humain, sous la dure

pression des colones prussiennes débouchant par Planchenoit. La garde alors se forme en carrés; la vieille garde essaie d'opposer une résistance invincible aux soldats de Blücher et à ces Anglais de Wellington qui descendent maintenant, en poussant leurs hourras, du plateau où on les massacrait le matin. Impassibles, baïonnette croisée, cloués au sol, les grenadiers de la vieille garde attendent de pied ferme l'attaque suprême de l'ennemi; leurs carrés, citadelles humaines, broyés par la mitraille, tournoient sous le feu, s'écrasent sous les balles, se dispersent en laissant des monceaux de cadavres pour marquer la place où ils ont combattu. Cinq sont détruits, trois résistent encore! Les carrés que commandent les généraux Petit et Poret de Morvan, attaqués à leur tour, tiennent fièrement sous les boulets et les balles. Autour d'eux s'entassent les morts anglais et les cadavres prussiens. Et là, parmi ces héros, combattaient les capitaines Fougerel et Malapeyre, placés au centre, sabre en main, autour du porte-drapeau. Pâles de fureur, ils jetaient à l'ennemi des injures terribles, étouffées sous le fracas de la bataille. Une balle tout-à-coup vint frapper au front l'officier, un nommé Crosnier, qui tenait le drapeau tricolore. Un filet de sang coula du front troué de ce brave. Blessé à mort, il se tenait debout, encore cramponné à la hampe du drapeau. Puis, brusquement, ses doigts se détendirent, et il tomba de toute sa hauteur, la face dans la boue sanglante.

"Fougerel," s'écria Malapeyre, "Fougerel, à toi le drapeau!"

Fougerel saisit l'étendard échappé de la main du

mourant et le brandit avec une colère superbe, l'agitant au-dessus des bonnets à poil et faisant claquer ses plis, dans cette atmosphère de fournaise, comme une bravade à l'ennemi. Une balle vint fracasser l'aigle d'or et l'emporta, et le capitaine sentit vibrer dans sa main le drapeau, qui semblait frissonner comme un être blessé !

En ce moment, les Prussiens, avançant lentement mais sûrement, poussaient leurs masses sombres sur la carré, qui pliait. Déjà quelques soldats effarés se détachaient du groupe héroïque et se mêlaient à la cohue hurlante qui fuyait par la chaussée de Genappe.

Alors il sembla à Fougerel qu'il entendait un grand cri, à la fois suppliant et impératif, un cri poussé par Malapeyre, et qui lui ordonnait de sauver le drapeau. Ces deux hommes se regardèrent instinctivement dans la fumée sombre.

Ce ne fut qu'un éclair. Ils se comprirent.

La partie était perdue. "Ils sont trop ! ils sont trop !" disait Malapeyre. Tout à l'heure les Prussiens allaient arracher aux soldats mourants le drapeau des grenadiers de la garde. Il fallait le leur dérober, le leur ravir ; il fallait le détruire. Fougerel fit glisser à terre la hampe qu'il tenait dressée, et, la brisant sur un canon, tandis qu'il arrachait l'étoffe de soie :

" Enterre-le," dit-il a son ami.

Il y avait à leurs pieds, parmi les cadavres, un écouvillon cassé ; Malapeyre s'en servit pour faire un trou assez profond dans la terre détrempée, boueuse, et, quand il eut fini, recouvrant le drapeau, les lambeaux de

soie, d'une couche de terre rouge de sang, il trépigna sur cette sorte de tombe. Puis, quand il releva la tête vers Fougerel, il entendit le capitaine qui lui disait avec un geste fier:

"Maintenant, vive la France! on peut mourir!"

Et tous deux, sous la mitraille épouvantable, parmi les cris de triomphe insultants des vainqueurs, au milieu des plaintes sinistres ou des menaces des vaincus, ces hommes froids, souriants, heureux d'avoir sauvé le drapeau, jetaient comme une arme impuissante la hampe brisée à la face des Prussiens, qui fusillaient maintenant le carré à bout portant.

—*Le drapeau.*

THÉOPHILE GAUTIER.

Poëte, archéologue et romancier, né à Tarbes en 1811, mort à Neuilly près Paris en 1872. Après avoir achevé ses études au lycée Charlemagne, persuadé qu'il était né pour être peintre, T. Gautier entra dans l'atelier de Rioult, alors renommé; mais, découragé par la faiblesse de ses premiers essais, il se tourna vers la poésie et les lettres, où il devait trouver la célébrité. Un des premiers, il accueillit les principes de l'école romantique. Il parcourut diverses contrées de l'Europe, étudiant les pays, leurs richesses artistiques, et rapportant dans ses impressions et ses souvenirs la meilleure part de son talent.

Il publia, en 1830, un premier volume de poésies, suivi de nombreux écrits—romans, récits de voyages, revues artistiques, nouvelles fantaisistes, pièces de théâtre, etc. Il fut successivement collaborateur de divers journaux de Paris—l'*Artiste*, la *Presse*, le *Moniteur*, le *Journal officiel.* Ses relations de voyage et ses appréciations artistiques se distinguent, en dehors de leur valeur d'érudition, par une inimita-

ble originalité d'esprit et de forme, un mélange de sensibilité et de verve railleuse, de joyeuse philosophie, de paradoxes fantaisistes, réunis dans un style brillant et coloré qui cisèle et peint, plus encore qu'il ne décrit, et seul, mériterait à T. Gautier le rang qu'il occupe parmi les littérateurs.

PARIS PEINT PAR UN FANTAISISTE.

Il est aussi difficile de fonder une capitale que de la défaire. La volonté n'y peut rien ; il y faut la lente élaboration des siècles, un concours de circonstances qu'on ne peut provoquer mais qu'on subit. Une capitale, c'est la réunion de l'intelligence, de l'activité, du pouvoir, de la richesse, du luxe, du plaisir, accumulés dans le milieu le plus favorable ; une terre chaude où toute idée mûrit vite et se sert à l'état de primeur ; un bazar où affluent tous les produits du monde et qui exporte toujours plus qu'il ne reçoit ; un foyer flambant nuit et jour, et dont la reverbération éclaire au loin ; un musée toujours ouvert pour l'exposition et l'étude des chefs-d'œuvre de l'art ; une bibliothèque à laquelle il ne manque aucun livre, fût-il introuvable, ce qui permet de consulter l'esprit humain à toutes ses pages ; un théâtre aux représentations jamais interrompues ; une salle de bal, un salon de réception, illuminé *a giorno* d'un bout de l'année à l'autre. C'est le pays concentré, ce que chaque province a produit de plus intelligent, de plus énergique, de plus parfait ; car c'est là que se rendent tous les courages, toutes les ambitions, tous les génies, au risque même de s'y brûler comme les pha-

lènes aux lampes du phare. Une capitale n'est pas un être isolé; dans les veines de Paris coule le sang de la France. Le phosphore de son cerveau est fait de la flamme de tous les esprits qu'il absorbe, esprits accourus du nord et du midi, de l'ouest et de l'est: car les Parisiens, les vrais Parisiens, sont bien moins nombreux qu'on ne le pense. Son âme multiple se compose de toutes ces âmes fondues avec la sienne, et représente beaucoup mieux le pays dans son ensemble que toutes ces originalités locales de départements ayant une saveur propre, un accent distinct.

Paris, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, n'est pas le chef-lieu du département de la Seine, peuplé seulement des naturels de l'endroit. Vouloir le réduire à ce rôle est l'idée la plus biscornue qui puisse passer par la fantaisie d'un peuple encore ahuri par les événements terribles qu'il vient de traverser. Paris résume la France et rayonne sur elle. Il en est l'œil, le cœur et le cerveau, la chaleur, la lumière, la pensée. Qui donc veut décapiter le pays et faire vivre le corps sans la tête, sous prétexte, sans doute, que c'est une mauvaise tête? Une mauvaise tête vaut mieux en tout cas que pas de tête du tout. St.-Denis savait se conduire en portant son chef dans ses mains; mais c'était un saint, et encore n'allait-il pas bien loin, et les anges vinrent le prendre pour le mettre dans le chemin du ciel.

Si Paris s'éteignait, la nuit se ferait sur le monde, comme si le soleil disparaissait pour ne plus renaître. Les milliers d'étoiles du firmament ne remplaceraient pas cette lumière unique qui seule peut faire le jour. Il y aurait de l'ombre dans les meilleurs esprits; mais

les autres peuples de l'univers ne permettraient pas à la France de supprimer Paris, quand même elle le voudrait et le pourrait; ils en ont trop besoin, et ils le savent et ils en conviennent—le czaréwitch lui-même disait que Paris empêchait le monde de s'abêtir. S'il n'existait plus, comme on serait lourd, comme on serait pesant, comme on serait ennuyé et ennuyeux ! Sa plaisanterie lumineuse et ailée comme une abeille, dans un rayon d'or harcèle et pique la sottise qui se dégonfle. Dans sa joie étincelante, il y a une clarté divine. Sa légèreté n'est qu'une sagesse qui voltige. La lui reprocher, c'est reprocher à un oiseau de ne pas marcher par les rues avec des bottes de postillon. Sans le persiflement de sa moquerie, comme le ridicule se rengorgerait dans sa roue de dindon et s'épanouirait inconscient de sa difformité grotesque ! Pour avoir de l'esprit, du goût, de la grâce, pour apprendre à causer, à s'habiller, à plaire, il faut venir à Paris, comme les Romains allaient à Athènes; et, quand on a l'approbation de cet arbitre des élégances, on peut se présenter partout, sûr d'être bien accueilli.

Pour les choses d'art, c'est lui qui juge en dernier ressort et distribue les couronnes. Qui n'a pas l'applaudissement de Paris, eût-il été acclamé par Londres, Pétersbourg, Naples, Milan ou Vienne, n'est qu'une réputation de province. Les ténors, les divas de la danse et du chant le savent bien.

On frémit à la pensée des chapeaux extravagants, des robes ridicules, des bijoux bêtement riches, que porterait l'univers, si Paris, transformé en Carpentras gigantesque, ne donnait plus la mode, prêtant sa grâce

au moindre chiffon. Les femmes en deviendraient laides !

"Oui, oui," bougonneront les esprits chagrins, les pédants, les gens graves, tous les hiboux que la lumière joyeuse offusque, et qui feraient haïr le bon sens, "nous savons cela, Paris est frivole !" (voilà le grand mot lâché !) "il manque de sérieux." Le sérieux ! cette belle invention du *cant* moderne pour déprécier les talents aimables, faciles et spirituels qui se jettent à pleines mains par toutes les fenêtres, sûrs d'être ramassés avant d'arriver à terre ; le sérieux, ce morne refuge où les sots silencieusement ruminent leur absence d'idées ! Mais en cela encore on se trompe : Paris n'est pas si frivole qu'il en a l'air. Il ne s'occupe pas seulement de modes, de courses, de petits théâtres, de bals publics, de promenades au Bois ; il cherche, il invente, il crée. C'est la ville par excellence de la pensée et du travail, du travail incessant, acharné, fiévreux, diurne et nocturne. Nulle part l'homme n'exige plus de lui—même, tout autre s'affaisserait sous ce labeur excessif ; lui résiste et continue. Dans cette cité prodigieuse qui réunit tous les contrastes, qui est à la fois le tourbillon et le désert, on peut dépenser des millions et vivre avec trente sous par jour, on peut à son gré se créer une thébaïde ou habiter la place publique, ne connaître personne ou connaître tout le monde. On a la liberté du travail et la liberté du plaisir. Si vous levez les yeux par une nuit de février, pendant que les masques du carnaval s'enrouent à crier devant les ifs de gaz de l'Opéra, que les roues de coupé brûlent le pavé de leurs disques étincelants, qu'un incendie in-

térieur de bougies fait flamboyer les vitres des cabarets à la mode, et que des théâtres, le spectacle fini, sortent par masse les spectateurs, si vous levez, disons-nous, les yeux, vous verrez, à l'étage supérieur de cette façade éteinte, trembloter comme une petite étoile, derrière la rougeur du rideau, une faible clarté de lampe, compagne d'une veillée studieuse. C'est là que médite, aussi absorbé dans sa contemplation que le Philosophe de Rembrandt sous la spirale de son escalier, un penseur, un savant acharné à la solution d'un problème d'où dépend peut-être l'avenir du monde, un historien faisant revivre le passé par des évocations magiques, un poëte nouant et dénouant l'action du drame ou lançant vers le ciel des strophes inspirées. Malgré la dissipation apparente de Paris, au milieu de ses places fourmillantes, des stylites de la pensée se tiennent toujours debout sur la colonne de leur idée ou de leur rêve, insouciants de la foule qui bourdonne à leur pieds. On accuse Paris, la noble ville, de manquer d'idéal, de douter de l'âme, de ne croire à rien, de mépriser la vertu et de se ruer effrénément aux jouissances de la matière. Quelle erreur ou quelle calomnie! Cette brutalité d'appétits n'est pas dans son caractère; il est trop raffiné, trop élégant, trop ingénieux, trop blasé même, si l'on veut, pour s'abaisser à des plaisirs grossiers. A force de goût, il a, pour ainsi dire, spiritualisé la matière, il lui a ôté sa lourdeur et donné des ailes. Il a l'esprit, d'ailleurs, trop occupé par le spectacle de formes choisies, de riches toilettes, d'objets d'art, de tout un monde de choses variées et brillantes qui se renouvellent sans cesse. Il est trop artiste, et trop poëte.

Il faut donc laisser aux tartufes de la philosophie et de la politique, aux imbéciles de toutes les sectes, aux rabâcheurs de lieux communs démodés, ces banales déclamations où Paris est comparé à l'impure Babylone, montant la bête de l'Apocalypse. Cela sent la niaiserie vulgaire et n'est pas de bonne compagnie. La cité qu'Henri IV appelait déjà "Paris la grand'ville" mérite plus d'égards; ces injures sont de noires ingratitudes. Paris, qu'on disait si profondément gangrené par les pourritures de la décadence, si énervé par le luxe, si incapable de se passer de son comfort, s'est montré héroïque sans emphase, et, seul, n'a pas désespéré de la France.

HENRI GRÉVILLE.

Alice Marie Céleste Fleury, Mme. Durand, femme de lettres, connue sous le pseudonyme d'Henri Gréville, née a Paris en 1842, fut élevée dans sa famille et reçut auprès de son père une instruction sérieuse et très-développée. Elle le suivit à St.-Pétersbourg, où il devint professeur de lettres françaises à l'École de droit. Douée d'une vive intelligence, d'un grand esprit d'observation, parlant facilement la langue russe, elle étudia les mœurs, les usages du pays et les décrivit dans différentes revues. C'est en Russie qu'elle épousa M. Durand, professeur de lettres à l'École de droit de St.-Pétersbourg. Elle revint en 1872 à Paris, où elle écrivit, avec une grande ardeur et une rare fécondité, divers romans, études, nouvelles, articles détaillés sur la Russie. La nouveauté des sujets, leur actualité, le charmant esprit de l'auteur, la facile lecture de ses ouvrages, leur moralité, ont donné au nom d'Henri Gréville une grand notoriété. Quelques-uns de ses romans offrent, à côté de gracieuses images et de scènes pa-

thétiques, des portraits vigoureusement tracés, des caractères remarquables par la vérité de langage et d'action. Une grande logique, l'étude sérieuse et approfondie de diverses questions sociales, marquent, en dehors de sentiments tout féminins, les qualités viriles de l'esprit de l'auteur.

Henri Gréville a donné à la *Revue des deux mondes* et à la *Nouvelle revue* plusieurs romans, et de nombreux articles à divers journaux de Paris—le *Journal des débats*, le *Figaro*, le *Temps*, le *Siècle*, le *Globe*, etc.

LES INCENDIES EN RUSSIE.

Deux orchestres de musique militaire installés dans les massifs du Jardin d'été jouaient leur répertoire, composé uniquement d'airs russes, mais cependant très-varié, où les morceaux d'opéra et les danses nationales se mêlaient de façon à charmer toutes les oreilles.

"Il y en a pour tous les goûts," se disaient avec un peu d'ironie les membres de la haute société, attablés devant le café du Jardin d'été, où les garçons avaient fort à faire pour servir des glaces à tout le monde.

Soudain, au moment où mourait le dernier accord d'une ouverture célèbre, celle de *La vie pour le czar*, pendant ce silence profond gardé par un public convaincu, qui écoute encore après que c'est fini, l'on entendit un bruit de clochettes de l'autre côté de la Fontanka; et le roulement des équipages des pompes lancés à toute vitesse sur le pavé raboteux étouffa les premiers sons d'un quadrille populaire entamé par l'autre orchestre.

"Un incendie," se dit-on de groupe en groupe.

Mais les incendies étaient si peu rares à Pétersbourg en ce temps de maisons de bois, que nul ne s'en émut de ceux qui habitaient des maisons de pierre. Quelques-uns, parmi ceux que cela pouvait inquiéter, sortirent du jardin pour voir à une tour de veille les signaux arborés, qui indiquent le quartier menacé. La tour de veille la plus proche, celle de la rue St.-Serge, portait trois boules noires, qui se détachaient nettement sur le ciel bleu ; il s'en fallait de plus d'une heure que le soleil ne se couchât, à cette époque des nuits claires, où l'on peut lire à minuit dans la rue. Quelques habitants du troisième quartier, indiqué par les trois boules, se dirigèrent vers leur domicile plutôt par habitude que par crainte sérieuse, cette partie de la ville, située au centre, ne comprenant pour la plupart que des maisons de pierre ; les autres rentrèrent dans le Jardin d'été, où la musique et la promenade continuaient à qui mieux mieux.

Pendant un quart d'heure environ, le jardin garda son aspect de fête ; puis, peu à peu, sans motif apparent, les promeneurs diminuèrent en nombre. Un roulement continu de voitures se faisait entendre sur le quai, dont un rideau d'arbres et la rivière séparaient le jardin ; tous ceux qui s'en allaient se dirigeaient vers la porte qui s'ouvre près du Pont de Chaînes, du côté opposé à la Néva. Un murmure sinistre parcourut la foule, et l'on se mit à marcher plus vite ; quelques-uns, enjambant les petites haies, prirent à travers les gazons pour sortir les premiers, et une clameur sourde, déchirante comme une plainte, se répandit d'un bout à l'autre du jardin :

"L'Apraxiny Dvor brûle!"

Tous les gens riches se levèrent, bousculant les chaises et les tables du café; tout le monde se mit à courir vers le Pont de Chaînes; seules les musiques militaires continuèrent à jouer leurs airs de danse dans le jardin désert—on ne les avait pas relevées de leurs consignes.

La foule s'arrêta à la grille du jardin, frappée d'horreur, presque muette—à peine quelques gémissements étouffés trahirent-ils une faiblesse; puis, brusquement, tous ceux qui avaient quelque chose à perdre dans ce désastre—et ils étaient nombreux—se précipitèrent au pas de course vers le foyer immense où se consumait la moitié de la richesse de Pétersbourg.

Un vaste rideau de fumée, qui s'épaississait de plus en plus, s'interposait entre la terre, littéralement pavée de vêtements bariolés, de couleurs gaies et chatoyantes, et le ciel bleu devenu sinistre sous un premier voile de fumée, et qui disparut bientôt tout-à-fait. Une lueur rouge, pailletée à tout moment de jets de flamme, embrasait l'horizon à un kilomètre et plus de distance, et les édifices de pierre se dessinaient nettement sur le fond éclatant. Il n'y avait pas à en douter, c'était bien en effet "l'Apraxiny," comme on dit familièrement.

Ce marché, qui mesure près d'un kilomètre en tous sens, était alors composé d'une multitude de maisonnettes de hangars, reliés par des galeries et des planchers de bois, le tout vieux et menaçant ruine—mais rempli de marchandises précieuses. Le Gostinnoï Dvor, ou bazar de Pétersbourg, vaste quadrilatère en briques,

ne contient qu'un nombre restreint de boutiques et ne peut admettre de grandes quantités de marchandises. "L'Apraxiny" ou "Chtchoukiny Dvor," servait d'entrepôt à la plupart des commerçants, et de plus recélait toutes les industries imaginables: meubles à bon marché, brocanteurs, marchands de bric-à-brac, voitures d'occasion, vieux fers, poterie, vannerie, épicerie, vins étrangers, comestibles de toute espèce, plumes et duvets, laines et crins, étoffes communes ou précieuses, fourrures, orfévrerie, bijoux, ornements d'église, etc. On trouvait là absolument de tout: tel qui y entrait couvert d'une souquenille pouvait en sortir vêtu comme un prince, avec une maison montée, et une fortune en diamants à son doigt ou aux boutons de sa chemise. C'était ce centre du commerce pétersbourgeois qui brûlait avec rage, comme un cent de fagots, par tous les bouts à la fois, et quiconque voyait même à distance les tourbillons de fumée s'élever de plusieurs points éloignés les uns des autres, n'avait besoin de personne pour apprendre que l'incendie était dû à la malveillance.

Par quel miracle cet amas de poutres vermoulues, où il était interdit de pénétrer avec du feu, avait-il pu s'enflammer au moment où personne ne s'y trouvait, où, verrouillé et cadenassé de toutes parts, il était confié à la garde de Dieu et de quelques vieux gardiens émérites, habitués depuis vingt ans à fermer les portes et à dormir auprès ?

Une explication fort habile—trop habile—circulait de bouche en bouche et personne n'y croyait; mais chacun feignait d'y croire, car on ne savait pas ce qu'il plaisait à l'autorité qu'on crût. Un rideau placé près

d'une lampe allumée devant les images des saints avait commencé l'incendie. On ne s'attardait point à penser que cet incendie s'était communiqué bien étrangement à des points privés de communications entre eux, ni que l'absence absolue de tout souffle de vent rendait plus invraisemblable encore cette fable de rideau enflammé ! On ne se disait aussi que tout bas comment les clés s'étaient trouvées perdues quand il s'était agi de pénétrer au cœur du marché, et comment il avait fallu des haches pour enfoncer les portes, ce qui avait fait perdre un temps précieux, et comme quoi les tonneaux de réserve, qui devaient toujours être pleins d'eau, n'avaient pas été remplis la veille, négligence dont la fête de la Pentecôte était l'explication, sinon l'excuse, ni pourquoi le feu de tous les endroits avait pris précisément autour du puits, de sorte qu'on n'avait pu se procurer de l'eau qu'à la rivière, à six cents mètres du foyer. Toutes ces choses ne s'échangèrent qu'à voix basse et chacun rentra chez soi pour plus de sûreté.

Les marchands qui voyaient brûler leur fortune firent alors des prodiges de valeur ; la barbe et les cheveux réunis, les mains écorchées, ils arrachèrent aux flammes la proie qu'elles avaient déjà entamée. On trouva des chariots ; les chevaux des pompes, alors inutiles, furent attelés à tous les véhicules imaginables, et le comte Nesselrode ayant fait savoir, dès la première nouvelle, qu'il ouvrait la cour de sa vaste demeure à toutes les marchandises sans asile—sûrs qu'elles y seraient bien gardées—les incendiés les expédièrent aussitôt à la Litéinaïa tout ce qu'ils purent sauver.

Une lugubre file de camions se dirigea vers la maison Nesselrode, chargés d'objets de toute espèce; le spectacle eût été du dernier comique, s'il n'eût navré le cœur des plus indifférents. On avait chargé à la hâte les choses les plus bizarres sur des charrettes quelconques; les ustensiles de cuisine, les meubles, les étoffes, se heurtaient pêle-mêle au hasard des secousses du pavé. Des ballots arrachés au brasier, déjà entamés par les flammes, recommençaient à brûler en route, et plus d'une fois il fallut recourir à la bonne volonté des "dvorniks," ou portiers, qui apportèrent des seaux d'eau de l'intérieur des cours, pour éteindre ces incendies ambulants. Dans la perspective Litéine, un énorme chariot pesamment chargé d'étoffes sacerdotales, tissus de soie brochée, brocarts d'or et d'argent, roulait avec effort, traîné par un maigre cheval; le bout d'une pièce d'étoffe qui pendait au dehors s'accrocha au moyeu de la roue, grosse poutre enduite de coaltar qui tournait en grinçant. A chaque tour de roue l'étoffe se dépliait et s'enroulait autour du moyeu. Un "horadovoï," ou gardien de la ville, voyant le dommage, tira son sabre et coupa le bout enroulé. Le chariot, débarrassé, continua sa route, et le superbe haillon, maculé de goudron, tomba après deux tours au milieu de la rue, où il fut piétiné par les chevaux qui suivaient. C'était un brocart à fond d'or niellé d'argent et semé de bouquets de roses en soie aux couleurs riches et sombres. Que d'objets précieux furent ainsi abandonnés pendant cette nuit fatale !

Les chariots emplirent bientôt la vaste cour de l'hôtel Nesselrode; d'autres particuliers offrirent aussi un asile

contre les voleurs qui étaient devenus aussi redoutables que le feu lui-même.

Bientôt il ne resta plus aux incendiés qu'à regarder le vaste emplacement de leur bazar, devenu une mer de flammes, où achevait de se consumer leur richesse. Divers bâtiments menacés par le voisinage réclamaient le secours des pompes. Le Corps des Pages, où se trouvait la fleur de la noblesse russe, la Banque, le théâtre Alexandre, divers ministères, le Gostinnoï Dvor lui-même, étaient si rapprochés du foyer d'incendie, que le moindre souffle de vent les eût réduits en cendres. Par bonheur, l'air était extrêmement calme, et les flammes s'élevèrent tranquillement vers le ciel, sans plus menacer la sécurité publique.

Le lendemain soir, on put s'approcher des décombres; on y trouva un cadavre calciné — un seul — ce n'était pas celui d'un gardien. Etait-ce un des incendiaires? Tout le fait présumer, mais on n'en a jamais eu la certitude.

Après un semblable désastre, chacun avait besoin de se reposer; dans la matinée du lendemain, le feu se déclara sur deux points de la ville totalement opposés, à la même heure, de sorte que les secours durent se diviser et par conséquent risquer d'être presqu'impuissants. Pétersbourg, jadis presqu'entièrement construit en bois sauf les édifices publics et quelques demeures princières, a de tout temps été soumis à des règlements de police très-sévères. Les trottoirs, maintenant en granit de Finlande, étaient jadis en bois de sapin; dans plusieurs rues, le pavé lui-même est en cubes hexagones de sapin, soumis à un séjour prolongé

dans le goudron afin de conjurer les effets destructeurs de l'humidité. On comprend dès lors ce que la moindre imprudence peut occasionner de malheurs. Aussi, bien des ordonnances de police qui nous semblent ridicules ne sont en réalité que des précautions élémentaires. Il y a tout au plus vingt ans qu'il est permis de fumer dans les rues, et cette défense autocratique avait eu pour origine les imprudences réitérées des fumeurs, qui, en jetant au hasard leurs cigarettes mal éteintes sur les trottoirs mal balayés, souvent encombrés de paille ou de foin, avaient occasionné des accidents regrettables.

Une autre ordonnance, récemment remise en vigueur par la police supérieure de St.-Pétersbourg, et qui a provoqué chez nous des exclamations sans fin, remonte aussi au beau temps où pas une nuit ne se passait sans incendie, il y a quarante ou cinquante ans. Les propriétaires eux-mêmes dans leur propre intérêt exigeaient que leurs portiers dormissent à l'extérieur de leur maison, sur un banc, contre la porte, afin d'être réveillés au moindre bruit, soit par les passants, soit par les patrouilles, soit par les locataires, qui savaient où les trouver en cas de danger.

Lorsqu'un récent arrêté ordonna aux "dvorniks" de passer la nuit devant leurs maisons, on se récria chez nous sur cette barbarie ; en réalité, les portiers ont de tout temps dormi sur un banc de bois, relevé à une extrémité, construit tout exprès, et sur lequel ils s'allongent, revêtus en toute saison du "touloup" de peau de mouton, le cuir en dehors, la laine à l'intérieur, paletot chaud et commode qui les garantit également du

froid mortel de décembre et des fraîches rosées de juillet. Ainsi vêtu, le "dvornik" s'étend sur sa rude couchette, contre la grille de la maison, et dort d'un paisible sommeil. Si quelqu'un veut entrer, il l'appelle par son nom ou par son titre; le portier se réveille, le plus souvent sans grogner, s'approche en faisant tinter son trousseau de clés, qui au besoin serait une arme redoutable, reconnaît le locataire, lui ouvre la porte et se recouche tranquillement. Ajoutons ici que toutes les maisons ont des cours et des portes cochères.

Dans ces dernières années, les incendies devenus de moins en moins fréquents, grâce à l'interdiction de reconstruire autrement qu'en pierres ou plutôt en briques les maisons de bois qui disparaissaient soit par le feu, soit sous l'action de la vétusté, les trottoirs de bois ayant été remplacés partout sauf dans quelques quartiers éloignés du centre, la surveillance s'était fort relâchée et les portiers s'étaient fait sans permission une douce habitude de dormir à l'intérieur de leur loge, hormis l'été, où ils préféraient la fraîcheur du dehors; il a fallu, pour raviver la surveillance, remettre en vigueur un vieil édit que la tolérance seule avait abrogé.

Au mois de juin 1862, il n'était pas question de dormir tranquillement; les incendies se succédèrent dans tous les quartiers de Pétersbourg avec une rapidité, avec une persistance telles, que les pompes ne purent plus suffire, si bien organisé que soit ce service en Russie.

Mais on a beau avoir un service exceptionnel, contre l'impossible il n'est pas de recours. On fit bientôt une triste découverte:, pendant que les pompes galopaient

au secours d'une masure qui flambait, le feu prenait à dix kilomètres de là, dans une fabrique, une caserne, ou quelque bâtiment important. Il fallut alors faire la part du feu, c'est-à-dire ne plus aller au secours que des édifices d'une valeur réelle. Une panique effroyable se répandit dans Pétersbourg, entretenue par des placards menaçants affichés sur les murailles, où le propriétaire était averti de la ruine de son immeuble. Les "dvorniks" veillaient-ils avec soin, des pelotes passaient par-dessus ces murs portant des promesses d'incendie; on fit alors des arrestations plus nombreuses qu'effectives, quelques-uns, fous de terreur, se jetèrent sur des innocents qui passaient, comme toujours, et leur firent un mauvais parti. Il y eut alors bien des cruautés inutiles commises—mais le peuple était affolé!

Les mesures de rigueur, ou peut-être cette colère du peuple, détournèrent le fléau, et la province se trouva attaquée à son tour. Chose remarquable et qui donne à penser: c'est dans l'est de la Russie, comme à présent, que les incendies furent le plus fréquents et le plus désastreux. La ville de Samara, qui vient d'être menacée du même sort, fut brûlée presque en entier; celle de Kiniechno, patrie du dramaturge Ostrovski, le fut aussi partiellement, sinon à la même époque, du moins peu de temps après. Nombre de villages et de bourgades flambèrent vers le ciel comme des holocaustes; les forêts prirent feu, et sur des dizaines de verstes la richesse du sol s'en alla en fumée. Et puis tout s'éteignit, même les passions violemment surexcitées, et le calme revint—en apparence du moins.

Pour quiconque a vu ces choses, le passé est l'image fidèle du présent. Les marchands d'Irbit, rassemblés l'autre jour autour de leur bazar en feu, n'ont pas poussé d'autres cris, n'ont pas versé d'autres larmes, que ceux de Pétersbourg quand ils ont vu brûler l'Apraxiny; et Orenbourg, en voyant l'incendie dévorer quartier après quartier, en sentant qu'elle était dans la main puissante, non du malheur, mais du crime, a éprouvé la colère dangereuse et mauvaise conseillère de ceux qui se sentent frappés injustement. Nous l'avons connue cette colère, quand les flammes ont dévoré Paris. . . . Il ne faut donc pas s'étonner si la répression est cruelle et si les mesures de sûreté sont d'une rigueur exceptionnelle; c'est là une loi de notre faiblesse humaine à laquelle les très-sages et les très-forts peuvent seuls échapper. La rigueur ne sert à rien, la cruauté provoque les représailles—chacun le sait, et chacun agit suivant ses passions. C'est pour cela que tout en déplorant l'erreur de ceux qui veulent combattre le mal par le mal, nous ne devons pas être trop sévères dans notre jugement: "Que ceux-là qui sont sans péché leur jettent la première pierre."

VICTOR TISSOT.

Victor Tissot, publiciste, écrivain d'origine suisse, naquit à Fribourg en 1845. Il entra de bonne heure dans le journalisme et fut pendant un temps rédacteur de la *Gazette de Lausanne.* Il vint se fixer à Paris en 1874, puis visita l'Allemagne et l'Autriche, et publia sur ces pays plusieurs ouvrages;

de gracieuses descriptions, un sentiment artistique marqué, d'intéressants études, de curieuses observations et de fines critiques, leur actualité surtout, ont fait à ces écrits un immense succès. La traduction et la circulation en furent prohibées en Allemagne et provoquèrent des perquisitions domiciliaires après le passage de l'auteur en Bavière en 1875.

A part un premier essai, *Les beaux-arts en Suisse*, V. Tissot a publié : *Voyage aux pays des milliards* (1875), *Les Prussiens en Allemagne* (1876), *Vienne et la vie viennoise* (1878), *Les mystères de Berlin* (1879), *Voyage au pays des Tziganes.* Il a traduit, en outre, de l'allemand, *A la recherche du bonheur*, recueil de contes de Heyse, Körner, Mühlbach, etc., et, en 1877, *La société et les mœurs allemandes*, du docteur J. Scherr.

LES TZIGANES.

Chez les Tziganes ! c'est-à-dire au fantastique pays de Bohême, au pays de l'insouciance, de la gaîté, du caprice vagabond et de la paresse rêveuse. Libre comme l'oiseau, voyageur comme le vent, le Tzigane s'en va où son humeur le pousse, au gré de sa volonté ou de sa fantaisie. Que lui faut-il pour être heureux ? Une brune compagne, du soleil, un tapis de verdure, un horizon sans barrière, le chuchotement d'un ruisseau dans la mousse, un peu de cette poésie de la vie sauvage qui fait paraître si triste et si monotone la vie civilisée. Là où il trouve de quoi nourrir ses chevaux et assez de bois pour faire du feu, il dresse sa tente de toile et passe ses journées couché sur le dos, fumant sa pipe, aussi "tranquille que si rien ne lui manquait sur la terre," et rêvant, en regardant la fumée se disperser

dans les airs, des rêves ineffables. "Dans l'ivresse de leur indépendance," a dit le poëte qui les a chantés, "les Tziganes narguent la misère ainsi que l'injustice du sort. J'ai appris d'eux comment on se console quand le destin nous trahit: on se console en dormant, en fumant et en chantant." Pour lui, le premier des biens est la liberté. Le pays où l'on aime et où l'on rêve, où l'on peut se griser de paresse, s'enivrer de musique, voilà sa patrie, le pays qu'il cherche et qu'il adopte!

Et où pourrait-il le mieux trouver que dans ces immenses steppes de la Hongrie où l'on voyage des journées entières sans rencontrer d'autres êtres vivants que des aigles, des cigognes, des vols de canards et des troupeaux de chevaux sauvages? Comme le Bédouin dont il est le frère en vagabondage et en poésie, le Tzigane ne s'enracine pas à la terre, il n'a pas de foyer, même quand il habite une hutte ou une cabane. Sa maison de toile se plie à son gré, et il la transporte d'un point à l'autre comme un vêtement dans un sac. Quelques-uns, cependant, comme ceux que nous allions voir, logent dans de petites maisonnettes en dehors des villages ou se creusent des habitations dans la terre. Mais le chez soi a si peu d'attraits pour les membres de ces tribus errantes, qu'il est bien rare qu'ils passent l'été dans leurs demeures. Il s'en vont dans les bois ou dans la puszta, au grand air, au soleil, où les poussent le vent et l'amour de la liberté. Il y a des maisonnettes de Tziganes qui restent fermées des années entières. Un beau jour, la fumée bleue et diaphane sort de nouveau par la porte ouverte, des enfants nus,

cuivrés comme de petits Indiens, jouent avec un gros chien, à museau de loup, d'une saleté repoussante ; un homme décharge une charrette encore attelée de deux chevaux maigres, et une femme, la pipe à la bouche, à demi vêtue d'un jupon et d'une chemise déchirés, s'en va, avec un vieux baquet, puiser de l'eau à la citerne. La famille est revenue, mais ce n'est pas pour longtemps ; un matin, la maisonnette est de nouveau close —les oiseaux de passage se sont envolés.

D'où sont venus ces nomades que partout ailleurs qu'en Hongrie on poursuivait et on maltraitait ?

Les uns les faisaient sortir d'Egypte, le pays classique de la superstition et de la sorcellerie, de la ville de Singara en Mésopotamie ; les autres pretendaient que c'étaient des Tartares chassés des plaines de l'Asie par Tamerlan.

Aujourd'hui la science est définitivement fixée sur leur origine : on sait qu'ils viennent de l'Indoustan. Leur langue a une ressemblance frappante avec les idiomes sanscrits ; on retrouve dans le malabar et le bengali quantité de termes qu'ils emploient. Héber, évêque anglican de Calcutta, a rencontré sur les bords du Gange un campement de Tziganes hindous qui parlaient à peu près la même langue que leurs frères d'Europe. La similitude physique n'est pas moins grande ; et ils exercent à peu près le même métier que les parias de l'Inde. Ce qui prouve bien qu'ils appartenaient à la classe opprimée, c'est que leur langage n'a pas de mots pour exprimer la joie, le bonheur, le bien-être, la richesse, la prospérite ; par contre, on y trouve les mots signifiant la douleur, le deuil, la crainte, le chagrin.

Le nom de Tziganes, qu'on leur a donné à Hongrie, en Turquie, en Russie, en Pologne, en Bohême et en Allemagne, dérive du sanscrit *Zingarie.* Cette ressemblance étymologique avait déjà frappé les Anglais bien avant qu'on fût d'accord sur la véritable origine.

Plusieurs fois on a essayé de fixer leur humeur vagabonde. Joseph II voulut les attacher à la terre: il leur fit bâtir des cabanes, leur distribua des instruments aratoires et leur ordonna d'ensemencer leurs champs. Mais, au lieu de s'établir dans les maisons commodes qu'on leur avait construites, ils y logèrent leurs bestiaux, et dressèrent leurs tentes à côté. Puis, pour empêcher que le blé ne germât, ils le firent bouillir. Joseph II ne s'en était pas tenu là: il avait aboli leur langue comme il avait aboli la langue magyare, il leur avait donné un autre nom, les avait appelé "les nouveaux paysans"; enfin il leur avait enlevé tous leurs enfants, qu'il avait mis chez des colons allemands et magyars, lesquels devaient les façonner au travail et à l'obéissance. Mais donnez des loups à nourrir à une chienne, ils n'en resteront pas moins loups. Les petits Tziganes grandirent en conservant tous les instincts de leur race; et, à la première occasion, ils s'enfuirent et allèrent rejoindre leurs parents.

Jusqu'ici tous les essais de civilisation tentés sur eux ont été inutiles. On n'a pu les séduire ni par l'appât de l'or ni par d'autres promesses. Leur nature sauvage finit toujours par reprendre le dessus. On raconte à ce sujet des anecdotes bien caractéristiques:

Un Tzigane, parvenu au grade d'officier supérieur dans l'armée autrichienne, disparut un beau jour. On

le rencontra six mois après avec une bande de Bohémiens qui campaient dans les steppes.

Un jeune paysan valaque avait épousé une belle Tzigane. Quand il s'absentait, sa femme se sauvait dans les bois, dormait à la belle étoile, se nourrissait de hérissons, comme au temps où elle errait libre avec sa tribu.

Liszt aussi voulut apprivoiser un petit Tzigane. Il le prit avec lui à Paris, lui donna des maîtres; mais l'écolier fut intraitable et ne supporta pas la température de notre société. "Nous le fîmes venir à Vienne," dit Liszt, "pour qu'il pût y joindre les siens, s'il en avait le désir. Lorsqu'il les vit, son ravissement n'eut pas de bornes, et l'on crut qu'il allait en devenir fou."

Le Tzigane a horreur de la contrainte, du travail—de tout ce qui lie l'homme au sol et circonscrit le cercle de ses mouvements et de son activité. Aussi la langue bohémienne n'a-t-elle pas d'expression pour dire *demeurer*. La plupart des métiers qu'ils exercent sont ambulants: ils sont maquignons, vétérinaires, tondeurs de mulets, rétameurs, maréchaux, cloutiers, montreurs d'ours, et, avant tout, mendiants. Quand vous passez en voiture sur une route hongroise, vous voyez tout-à-coup déboucher des buissons derrière lesquels ils campent des Tziganes nus et beaux comme des bronzes antiques, et qui suiveut en faisant la roue, quelquefois pendant une demi-heure, jusqu'à ce que vous leur ayez jeté une pièce de monnaie. Dans les rues des villes, les vielles Bohémiennes à qui vous faîtes l'aumône vous disent avec effusion: "Ah! mon beau, mon cher, mon noble gentilhomme, vous êtes bon comme une croûte de pain."

Le Tzigane s'est lui-même donné le nom de "pauvre homme" (*Tschorelo rom*). La mendicité est une habitude si enracinée chez eux, que les riches Bohémiens qu'on rencontre conduisant des chevaux de race, et portant des bijoux, des chaînes d'or et des bagues, des cannes à pomme d'argent, ne peuvent s'empêcher de vous tendre la main. Leurs femmes disent la bonne aventure, vendent des philtres, ou exercent le métier de saltimbanques et de bayadères.

On peut diviser les Tziganes hongrois en trois classes: ceux qui vont tête et pieds nus; ceux qui se coiffent et se chaussent le dimanche; et ceux qui vont toujours coiffés et chaussés.

Les premiers sont des bohémiens errants; les seconds, des Bohémiens semi-nomades—c'est-à-dire, qui ne se déplacent qu'en certaines époques; et les derniers sont sédentaires. Ce sont les plus civilisés. Ils suivent généralement la carrière assez lucrative de musiciens. Ils excellent dans l'exécution des airs hongrois; et, dans un pays où ils sont les dépositaires de l'art national, ils jouissent d'une popularité facile à comprendre. Il n'y a pas de fête ni de festin sans orchestre tzigane. Ils marchent en tête des cortéges électoraux, ils sont de toutes les réjouissances publiques; sans eux une noce ne pourrait pas se faire, et aucun bal n'aurait lieu. Ces artistes, d'une nature plus insouciante que celle de l'oiseau, incapables de garder le lendemain ce qu'ils ont gagné la veille, jouent d'inspiration, avec un brio et une verve inimitables, sans connaître même les notes, sans rien savoir des procédés et des expédients qui s'apprennent des maîtres. "L'art,"

a dit Liszt, qui les a étudiés de près, "l'art étant pour eux un langage sublime, un chant mystique mais clair aux initiés, ils s'en servent selon les exigences de ce qu'ils ont à dire, et ne se laissent influencer dans leur manière de parler par aucune raison intrinsèque. Ils ont inventé leur musique, et l'ont inventée pour leur propre usage, pour se parler, pour se chanter eux-mêmes à eux-mêmes, pour se tenir les plus intimes, les plus touchants monologues." Leur musique est aussi libre que l'est leur vie. Pas de modulations intermédiaires, pas d'accords, pas de transition. Ils vont sans préparation d'une tonalité à une autre. Des hauteurs éthérées du ciel, ils vous précipitent d'un coup dans les gouffres hurlants de l'enfer; de la plainte qui soupire, ils passent brusquement à la chanson guerrière qui éclate; fougueuses et tendres, à la fois ardentes et calmes, leurs mélodies vous plongent dans une rêverie mélancolique ou vous emportent dans un tourbillon vertigineux. Elles sont l'expression la plus fidèle du caractère hongrois: tantôt vif, brillant et chaleureux; tantôt triste et apathique.

A leur arrivée en Hongrie, les Tziganes n'avaient pas de musique. Ils se sont appropriés la musique magyare et en ont fait un art original qui leur appartient—un art plein d'élan, de fougue, de rires et de larmes. De tous les instruments celui que les Tziganes préfèrent, c'est le violon, qu'ils appellent *bas'alja* (le roi des instruments); ils jouent aussi de la basse, du cymbalum et de la clarinette. Quelques-uns ont même pincé de la harpe avec un art magistral; mais jamais aucun d'eux n'a voulu apprendre le piano, cet instru-

ment lourd, immobile, qu'on ne peut ni mouvoir ni presser avec passion dans ses mains et contre son cœur.

—*Etudes et impressions.*

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Edmond Louis Antoine et Jules Alfred Huot de Goncourt, littérateurs, le premier né à Nancy en 1822, le second à Paris en 1830, tous deux petit-fils d'Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789. Leurs premiers écrits datent de 1851. Ils ont donné depuis cette époque, et toujours ensemble, divers ouvrages, études littéraires et artistiques: *Le Salon de* 1852, *La société française pendant la révolution et le directoire*, *La révolution dans les mœurs*, *Histoire de Marie Antoinette*, *La femme au XVIIIe siècle*, *Portraits intimes du XIXe siècle*, *Idées et sensations.* Leurs œuvres, écrites avec esprit, dans un style élégant et facile, parfois empreint d'un riche coloris, ont un vif intérêt historique et une sérieuse valeur littéraire.

Les romans publiés par E. et J. de Goncourt ont été signalés, malgré l'incontestable talent des auteurs, par leurs exagérations réalistes et doivent être jugés complétement en dehors de leurs premiers ouvrages. Les deux frères ont rédigé plusieurs journaux, en particulier l'*Eclair* et le *Paris-Journal.* J. de Goncourt est mort à Auteuil en 1870. E. de Goncourt, depuis sa mort, s'est occupé de la réimpression de leurs œuvres collectives et a publié sous son nom seul divers ouvrages.

LA FEMME AU XVIIIe SIÈCLE.

Quand au dix-huitième siècle la femme naît, elle n'est pas reçue dans la vie par la joie d'une famille.

Le foyer n'est pas en fête à sa venue, sa naissance ne donne point au cœur des parents l'ivresse d'un triomphe : elle est une bénédiction qu'ils acceptent comme une déception. Ce n'est point l'enfant désiré par l'orgueil, appelé par les espérances des pères et des mères dans cette société gouvernée par des lois saliques ; ce n'est point l'héritier prédestiné à toutes les continuations et à toutes les survivances du nom, des charges, de la fortune d'une maison : le nouveau-né n'est rien qu'une fille, et, devant ce berceau où il n'y a que l'avenir d'une femme, le père reste froid, la mère souffre comme une reine qui attendait un dauphin.

Bientôt une nourrice emportait au loin la petite fille, que la mère n'ira guère voir. Lorsque la petite fille sortait de nourrice et revenait à la maison, elle était remise aux mains d'une gouvernante et logée avec elle dans les appartements du comble. La gouvernante travaillait à faire de l'enfant une petite personne, mais doucement, avec beaucoup de flatterie et de gâterie : dans cette petite fille qu'elle ne corrigeait guère, et à laquelle elle passait à peu près toutes ses volontés, elle ménageait déjà une maîtresse qui, lors de son mariage, devait lui assurer une petite fortune. Elle lui apprenait à lire et à écrire. Elle promenait ses yeux sur les figures de la Bible de Sacy. Elle lui montrait, dans une jolie boîte d'optique, la géographie, en lui faisant voir le monde, l'intérieur de St.-Pierre, la fontaine de Trévi, le dôme de Milan avec toutes ses petites figures, la nouvelle église de Ste.-Geneviève, patronne de Paris, l'église St.-Paul, le nouveau palais Sans-Souci, l'Ermitage de l'impératrice de Russie. Elle lui met-

tait entre les mains quelque *Avis d'un père* ou *d'une mère à sa fille*, quelque *Traité du vrai mérite*. Elle lui recommandait encore de se tenir droite, de faire la révérence à tout le monde ; et c'était à peu près tout ce que la gouvernante enseignait à l'enfant. Les tableaux du dix-huitième siècle nous représenteront cette enfant, la petite fille, ce commencement de la femme du temps, la tête chargée d'un bourrelet tout empanaché de plumes ou couverte d'un petit bonnet orné d'un ruban, fleuri d'une fleur sur le côté. Les petites filles portent un de ces grands tabliers de tulle transparents, à bouquets brodés, que traverse le bleu ou le rose d'une robe de soie. Elles ont des hochets magnifiques, des grelots d'argent, d'or, en corail, en cristaux à facettes ; elles sont entourées de joujoux fastueux, de poupées de bois aux joues furieusement fardées, souvent plus grandes qu'elle et qu'elles ont peine à tenir dans leurs petits bras. Parfois, au milieu d'un parc à la française, on les aperçoit se traînant entre elles sur le sable d'une allée dans des petits chariots roulants, modelés sur la rocaille des conques de Vénus qui passent à travers les tableaux de Boucher. Elles ne se font voir qu'enrubannées, pomponnées, toute chargées de dentelles d'argent, de bouquets de nœuds : leur toilette est la miniature du luxe et des robes surperbes de leurs mères. A peine leur laisse-t-on, le matin, ce petit négligé appelé *habit de marmotte* ou *de Savoyarde*, ce joli *juste* de taffetas brun avec un jupon court de même étoffe, garni de deux ou trois rangs de rubans couleur de rose cousus à plat, et cette jolie coiffure si simple faite d'un fichu de gaze noué sous le menton : charmante

toilette où l'enfance est si à l'aise, où sa fraîcheur est si bien accompagnée, où sa grâce a tant de liberté. Mais ce n'est point ainsi que les petites filles plaisent aux parents : il les leur faut habillées et gracieusées au goût de ce siècle qui, sitôt qu'elles marchent, les enferme dans un *corps* de baleine, dans une robe d'apparat, et leur donne un maître à danser, un maître à marcher. Et voici, dans une gravure du temps, la petite personne en position, qui arrondit les bras et pince du bout des doigts les deux côtés de sa jupe bouffante, d'un air sérieux, d'un air de dame, tandis que le maître répète : "Allez donc en mesure. . . . Soutenez. . . . Allez donc. . . . . Tournez-là. . . . . Trop tard. . . . . Les bras morts. . . . . La tête droite. . . . Tournez donc, mademoiselle. . . . La tête un peu plus soutenue. . . . Coulez le pas. . . . Plus de hardiesse dans le regard."

Faire jouer la dame à la petite fille, la première éducation du dix-huitième siècle ne tend qu'à cela. Elle corrige dans l'enfant tout ce qui est vivacité, mouvement naturel, enfance ; elle réprime son caractère comme elle contient son corps. Elle la pousse de tous ses efforts en avant de son âge. Envoie-t-on la petite fille promener aux Tuileries, on lui recommande, comme si son panier ne devait pas empêcher ses enfantines folies, de ne pas sauter, de se promener d'un air grave. Est-elle marraine, a-t-elle ce bonheur, une des grandes ambitions de l'enfance du temps, le premier rôle qu'on lui fait jouer dans la société, on la voit monter en voiture comme une femme, des plumes dans les cheveux, le fil de perles au cou, le bouquet à l'épaule gauche. La mène-t-on à un bal d'enfants ; car il faut

presque dès le berceau habituer la femme au monde pour lequel elle vivra, au plaisir qui sera sa vie. On lui place sur la tête un énorme coussin, sur lequel s'échafaude à grand renfort d'épingles et de faux cheveux un monstrueux *hérisson*, couronné d'un lourd chapeau ; on lui met un corps neuf, un lourd panier rempli de crin et cerclé de fer ; on la pare d'un habit tout couvert de guirlandes, et on la conduit au bal en lui disant : "Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoiffer, de chiffonner votre habit, et divertissez-vous bien."

Ainsi se forment ces petites filles manièrées qui jugent d'une mode, décident d'un habit, se mêlent de bon air ; enfants ne pouvant souffrir une dame *sans odeurs* et *sans mouches*.

Des petits appartements où la gouvernante gardait la petite fille, la petite fille ne descendait guère chez sa mère qu'un moment, le matin à onze heures, quand entraient dans la chambre aux volets à demi fermés les familiers et les chiens. "Comme vous êtes mise !" disait la mère à sa fille qui lui souhaitait le bonjour. "Qu'avez-vous ? Vous avez bien mauvais visage aujourd'hui. Allez mettre du rouge—non, n'en mettez pas, vous ne sortirez pas aujourd'hui." Puis, se tournant vers une visite qui arrivait : "Comme je l'aime, cette enfant ! Viens, baise-moi, ma petite. Mais tu es bien sale ; va te nettoyer les dents. . . . Ne me fais donc pas tes questions, à l'ordinaire ; tu es réellement insupportable."

"Ah ! madame, quelle tendre mère," disait la personne en visite.

"Que voulez-vous!" répondait la mère, "je suis folle de cette enfant. . . ."

Point d'autre société, d'autre communion entre la mère et la petite fille, que cette entrevue banale et de convenance, commencée et finie le plus souvent par un baiser de la petite fille embrassant sa mère sous le menton pour ne pas déranger son rouge. L'on ne trouve point trace, pendant de longues années, d'une éducation maternelle, de ce premier enseignement où les baisers se mêlent aux leçons, où les réponses rient aux demandes qui bégaient. L'âme des enfants ne croît pas sur les genoux des mères. Les mères ignorent ces liens de caresses qui font grandir pour la vieillesse l'amitié de leur filles. La maternité d'alors ne connaît point les douceurs familières qui donnent aux enfants une tendresse confiante. Elle garde une physionomie sévère, dure, grondeuse, dont elle se montre jalouse; elle croit de son rôle et de son devoir de conserver avec l'enfant la dignité d'une sorte d'indifférence. Aussi la mère apparaît-elle à la petite fille comme l'image d'un pouvoir presque redoutable, d'une autorité qu'elle craint d'approcher. La timidité prend l'enfant; ses tendresses effarouchées rentrent en elle-même, son cœur se ferme. La peur vient où ne doit être que le respect. Et les symptômes de cette peur apparaissent, à mesure que l'enfant avance en âge, si forts et si marqués, que les parents finissent par s'en apercevoir, par en souffrir, par s'en effrayer. Il arrive que la mère, que le père lui-même, étonnés et troublés de recueillir ce qu'ils ont semé, mandent à leur fille de travailler à effacer le *tremblement* qu'elle met dans son amour filial. "*Le*

tremblement," je trouve ce mot terrible sur l'attitude des filles dans une lettre d'un père à sa fille.

La petite fille avait à peu près appris le peu que lui avait montré sa gouvernante. Elle savait bien lire et connaissait le catéchisme. Elle avait reçu les leçons du maître à danser. Un maître à chanter lui avait enseigné quelques rondeaux. Dès sept ans on lui avait mis les mains sur le clavecin. L'éducation de la maison était finie : la petite fille était envoyée au couvent.

LOUIS FIGUIER.

Guillaume Louis Figuier, célèbre écrivain et chimiste, est né à Montpellier en 1819. Neveu d'Oscar Figuier, professeur de chimie de cette ville, il commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir docteur en médecine et vint l'année suivante à Paris. Il y subit les épreuves de l'agrégation de chimie, de pharmacie et du doctorat ès sciences ; nommé professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il revint à Paris prendre part à deux concours d'agrégation et fut nommé agrégé à l'École de pharmacie. Déjà connu par de nombreux articles et mémoires fournis aux *Annales des sciences*, au *Journal de Pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il fut choisi comme rédacteur du feuilleton scientifique de la *Presse* et plus tard du même feuilleton au journal la *France*. On a de lui plusieurs ouvrages importants, entr'autres *Le rôle de la chimie dans la médecine*, *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*, dont plusieurs chapitres formant des volumes ont été publiés à part (*Histoire de l'électricité*, *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, *La terre avant le déluge*, etc.), *L'année scientifique et industrielle*, exposé des travaux scientifiques en France et à l'étranger, publication destinée à la vulgarisation de la science, *L'alchimie et les alchimistes*, curieuse étude où l'auteur penche

pour la croyance alchimique à la possibilité de composer et de décomposer l'or.

L. Figuier, malgré sa haute valeur scientifique, est moins connu comme savant que par ses ouvrages de moindre importance, dans lesquels l'élégance de l'expression, la vive couleur des descriptions, se joignent à la scrupuleuse exactitude des faits.

Toutes les œuvres de L. Figuier sont empreintes d'une philosophie élevée qui constate que la science gagne de plus en plus sur l'imagination, mais en revanche que si l'homme perd en développement du côté de la poésie, il gagne sous le rapport du progrès scientifique et ajoute constamment à la masse de ses connaissances déjà considérables, réalisant ainsi la grande pensée de Pascal : "L'humanité doit être considérée comme un homme qui vieillit continuellement et qui apprend toujours."

LA TERRE AVANT LE DÉLUGE.

De toutes les sciences la géologie est une des plus utiles ; elle vient, dans l'ordre d'importance, après l'astronomie. Quoi de plus nécessaire à l'homme que de connaître la terre, son domaine et son séjour pendant cette vie, d'expliquer le mode d'arrangement des couches profondes et le relief apparent du sol ? L'agriculture, l'industrie, les voyages, ont, à chaque instant, besoin de ces données. D'un autre côté, rien ne frappe plus vivement notre esprit, rien n'éveille autant de réflexions et n'ouvre autant à la pensée des horizons aussi étendus, que l'idée de l'existence, antérieure à la nôtre, d'un grand nombre d'animaux et de plantes aujourd'hui anéantis, et qui, par l'étonnante grandeur de leurs dimensions, l'étrangeté de leurs formes, font un contraste avec la création actuelle.

L'étude de la géologie a paru longtemps suspecte pour l'instruction de la jeunesse, et nous pourrions même citer un grand pays de l'Europe dans lequel l'enseignement public de cette science a été interdit comme antireligieux. Ces appréhensions étaient peut-être légitimes alors que régnait et dominait dans la géologie cette idée, reconnue maintenant erronée, des révolutions générales et des cataclysmes continuels du globe; alors que pour expliquer la disparition des espèces organiques on se croyait obligé d'invoquer, conformément à l'opinion de Cuvier, une révolution, un bouleversement, un cataclysme à chaque période. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ce système d'explications. Sans doute notre globe a été le théâtre de fréquentes catastrophes; d'immenses déchirures ont éventré son écorce solide, et des éruptions, de natures diverses, se sont fait jour à travers ces abîmes; ces grands mouvements ont ébranlé le sol, noyé des continents, creusé des vallées profondes et fait surgir de hautes montagnes. Mais tous ces phénomènes, malgré leur puissance et leur redoutable intensité, ne pouvaient s'étendre au globe tout entier, pour y détruire tous les êtres vivants. Leur action était nécessairement locale. Si donc les espèces organisées diffèrent d'une période à celle qui suit, ce n'est point parce qu'une révolution générale du globe est venue détruire une génération vivante, pour édifier sur ses ruines une génération nouvelle. On a infiniment trop abusé, de nos jours, de cette idée des révolutions générales du globe qui auraient moissonné un grand nombre de fois tous les êtres vivants. Cette pensée est en opposition avec les

faits ; elle est contredite par la régularité habituelle des assises qui renferment les différentes espèces de fossiles, et par le fait de la persistance de beaucoup d'espèces à travers une longue série d'étages de terrains. Il y aurait donc danger à l'admettre et à la propager dans un ouvrage de science populaire. Non, Dieu n'a pas créé des espèces organiques pour détruire chaque fois, et de ses propres mains, son ouvrage. Ce serait mal apprécier la grandeur de ses vues dans l'ordonnance de la nature et dans le plan de son œuvre admirable, que de les subordonner à ces alternatives continuelles, à ces pas en avant et en arrière. Les espèces organiques sont mortes tout naturellement, de leur belle mort, comme on le dit en termes vulgaires. Les races doivent mourir, comme doivent mourir les individus. Le Maître souverain qui a créé les animaux et les plantes a voulu que la durée de l'existence des espèces à la surface de la terre fût limitée, comme est limitée la vie de chaque individu. Il n'a pas eu besoin, pour les faire disparaître, de soulever les éléments, d'appeler à son aide les feux réunis de la terre et des cieux. C'est d'après un plan émané de sa toute-puissance et de sa sagesse que les races qui ont vécu un certain temps sur le globe ont fait place à d'autres, et souvent à des races perfectionnées.

La géologie est donc loin de porter atteinte à la religion chrétienne, et l'antagonisme qui pouvait exister autrefois ici a fait place au plus heureux accord. Rien n'est plus propre que l'étude de la géologie à mettre en évidence l'éternité et l'unité divines. Elle nous montre, pour ainsi dire en action, la puissance créa-

trice de Dieu. Nous voyons l'œuvre sublime de la création se perfectionner sans cesse entre les mains de son divin Auteur. Au sinistre chaos succède un globe encore incandescent, qui se modèle en formes régulières, et se refroidit assez pour donner accès à la vie organique. Nous le voyons s'épurer, se perfectionner sans cesse. Sa brûlante surface, d'abord rugueuse et nue, se couvre peu à peu et se décore d'arbustes et de forêts ; les continents et les mers prennent leur limites définitives ; les fleuves et les rivières coulent entre des rives tranquilles, et la terre revêt enfin son aspect actuel de magnificence et de tranquillité. Nous assistons, d'autre part, aux débuts et aux perfectionnements continuels de l'organisation animale. Aux premiers êtres, imparfaits et chétifs, qui apparurent sur les rivages brûlants et dans les eaux, encore chaudes, des mers primitives, succèdent des êtres nouveaux, jusqu'à ce que Dieu fasse sortir de ses mains créatrices son dernier ouvrage, l'homme, orné de cet attribut suprême de l'intelligence, par lequel il domine toute la nature et la soumet à ses lois.

Ainsi, rien ne fait mieux pénétrer dans l'esprit de la jeunesse la pensée de l'unité de Dieu et de sa toute-puissance que l'étude de l'évolution successive de notre globe, et celle des générations vivantes qui ont précédé et préparé la venue de l'homme. L'œuvre fait adorer l'Ouvrier.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Romancier, auteur dramatique, fils du célèbre romancier du même nom, est né à Paris en 1824.

A. Dumas, élève du collége Bourbon, débuta à seize ans dans les lettres, par la publication d'un roman. Cet ouvrage favorablement accueilli fut suivi, à diverses époques, d'une série d'autres, dont les plus remarquables sont: *Le docteur Servans*, *Sophie Printemps*, le *Roman d'une femme*, *Contes et nouvelles*, *L'affaire Clémenceau*, *Lettres sur les choses du jour*, 1871. Son œuvre principale, *La dame aux camélias*, parut en 1848; transportée du roman à la scène, elle compte parmi les œuvres dramatiques les plus émouvantes et les plus connues. Cette pièce et celle qui suivit, *Le demi-monde*, firent à l'auteur une véritable célébrité. Ses autres œuvres théâtrales, écrites sur différents sujets, *La question d'argent*, *Le supplice d'une femme*, en collaboration avec E. Girardin, *Les idées de Mme. Aubray*, *La princesse Georges*, montrent la richesse, la variété de son esprit, sa puissance de création. A. Dumas, moins livré à la fantaisie que son père, excelle surtout dans les œuvres dramatiques pleines de situations émouvantes, de scènes pathétiques, de caractères attachants, de dénouements tragiques. Peu d'auteurs se sont fait remarquer par une connaissance aussi parfaite des mœurs de notre époque, par une telle finesse d'observation, une étude plus approfondie des passions et de la nature humaine, qu'il a étudiées sous ses divers aspects dans toutes les classes de la société.

A. Dumas a enrichi ses œuvres de théâtre de préfaces remarquables, où il reprend en sous-œuvre, comme moraliste, quelques-unes des thèses qu'il fait soutenir avec éclat et passion par les héros de ses drames et de ses comédies et répond sous cette forme aux vives critiques aux violentes attaques, que ses principales œuvres et ses étonnants paradoxes ont soulevées.

Le dernier livre d'A. Dumas, *La question du divorce*, est, au point de vue littéraire et philosophique, son œuvre la plus élevée.

L'ENFANT.

A quel âge l'intelligence des choses, le sens des comparaisons, commencent-ils dans l'enfant ? A quelle époque la douleur prend-elle une forme saisissable et durable pour lui, en admettant que la douleur soit plus durable que les impressions humaines ? La nature, dans son admirable prévoyance, n'a-t-elle pas proportionné les émotions morales, et même les souffrances physiques, à la puissance organique de l'individu ? A petit cerveau, sensations légères, dissipées facilement, rapidement oubliées ? Ne savons-nous pas tous qu'un rien distrait l'enfant du plus grand malheur moral ? Les plus graves, les plus terribles événements racontés devant lui, alors même qu'il peut comprendre tous les mots qui les expriment, n'ont aucune action sur son esprit, plus aisément troublé par des chimères que par des réalités. Un conte de fées, une histoire de revenants, l'émeuvent plus que les faits les plus importants de sa propre vie. La Providence semble ne le laisser si longtemps insensible que pour accumuler et développer à son aise, en lui, l'intelligence et les forces dont il aura besoin, quand il sera grand, pour comprendre, ressentir et en même temps vaincre les douleurs de l'âme auxquelles il échappait si facilement dans le premier âge, et auxquelles le décroissement des forces et la vieillesse le rendront de nouveau insensible. Ni l'enfant ni le vieillard ne souffrent moralement, au vrai sens du mot. La mort frappe, tout près d'eux, les êtres qui leur ont été dans le passé, qui dans l'avenir leur auraient été les plus chers, sans les troubler longtemps.

Nous avons tous vu des enfants de dix, douze, quinze ans, tout vêtus de noir, rire et jouer dans la chambre voisine de celle où l'on ensevelissait le corps de leur père ou de leur mère, dont ils étaient adorés et qui se croyaient adorés d'eux. Quand on emporte la bière, quand ils voient les larmes des grandes personnes et des serviteurs, les tentures noires du corbillard et de l'église, ils se sentent en proie à quelque chose qu'ils seraient incapables de définir, mais à quoi l'on sent qu'ils ont instinctivement hâte et besoin d'échapper. Ils pleurent machinalement et leurs yeux humides interrogent au hasard les assistants, comme pour leur demander l'explication plus claire de ce qui se passe devant eux. Dès le soir, à moins qu'un parent ne les énerve par des souvenirs répétés, par des évocations, des larmes et des caresses fiévreuses, ils s'endorment profondément, et le lendemain, si on les transporte quelque part où ils retrouvent les soins et les sympathies de la famille, les jeux et les compagnons de leur âge, il ne reste déjà plus rien des émotions de la veille.

MONSEIGNEUR F. DUPANLOUP.

Félix Antoine Philippe prélat français, membre de l'Institut, né en 1802 à St.-Félix en Savoie, diocése de Chambéry alors département du Mont-Blanc, fut amené en 1810 à Paris où il fit ses études dans les maisons de St.-Nicolas et de St.-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché à la paroisse de l'Assomption ; dans le cours de sa carrière ecclésiastique, il devint successivement confesseur du duc de Bordeaux, catéchiste des jeunes princes d'Orléans, et, quelques mois avant la

révolution de juillet 1830, aumônier de madame la dauphine.

Fondateur de l'académie de St.-Hyacinthe pour les jeunes gens, il fut chargé en 1834 d'ouvrir des conférences à Notre-Dame; nommé supérieur du petit-séminaire de Paris, il ne voulut accepter que le titre de préfet des études; premier vicaire de l'église St.-Roch, il fut nommé peu d'années après vicaire-général et prit vers la même époque ses lettres de naturalisation.

En 1841 l'abbé Dupanloup, déjà renommé par son érudition et ses écrits, obtint à la Sorbonne la chaire d'éloquence sacrée. Il commença ses leçons devant un auditoire très-nombreux, mais, à la suite d'une séance tumultueuse amenée par une critique ardente de Voltaire et de son esprit, son cours demeura suspendu.

Appelé à l'évêché d'Orléans en 1849, il fut sacré à Paris et déploya pendant son administration une extrême activité. Il publia alors quelques-unes de ses œuvres les plus connues, et, à la suite d'une ardente polémique, soutenue par un de ses adversaires les plus passionnés, publia ses *Lettres à un catholique*, ouvrage autour duquel se fit grand bruit.

Enfermé à Orléans pendant le siége de cette ville en 1871, il se livra tout entier aux devoirs de son ministère et se signala par son dévouement et ses actes d'inépuisable charité. Sa lettre à la presse allemande au sujet du traitement des blessés est une de ces pages qui restent à l'honneur de l'homme qui les écrit et de l'âme qui les inspire. Elu par Orléans représentant à l'Assemblée nationale, Mgr. Dupanloup apporta dans les luttes parlementaires l'ardeur de ses convictions et la fougue de son éloquence. Ses discours ont été publiés. Il fut nommé sénateur en 1875. Ses nombreux écrits, le rôle important qu'il a eu dans la question de l'enseignement, les traits puissants de son caractère mis en relief par les événements dans l'époque troublée où il a vécu, en ont fait une personnalité marquante. Il mourut le 10 octobre 1878, au château de Lacombe (Isère), chez son ami Albert du Boys, rédacteur du *Correspondant*. Ses funérailles furent célébrées à Orléans avec une grande solennité.

Les principaux ouvrages de Mgr. Dupanloup relatifs à l'enseignement, et particulièrement ses *Lettres sur l'éducation des filles*, sont remarquables par leur élévation, par l'union des détails de la vie pratique et du but idéal à atteindre, et déno-

tent de la part de l'auteur une rare pénétration, une étude à laquelle rien n'échappe, une connaissance longuement acquise et mûrie par de profondes réflexions.

CE QU'ON APPELLE BAS-BLEU.

Dans les conditions marquées par Fénelon, on peut renoncer, si l'on veut, à ce qu'on a coutume d'appeler la *femme savante.* Pour moi, j'y consens très-volontiers; car, de fait, elle n'est pas du goût des Français, et c'est à son adresse que, dans une inspiration de cet esprit qui n'est pas toujours la délicatesse même, ils ont inventé le nom de *bas-bleu.* Puisque ce triste mot vient sous ma plume, il faut aller une bonne fois au fond du préjugé et du sens de ce mot grossier par lequel il se transmet, dispensant ceux qui le répétent de se demander ce qu'il pensent et veulent dire.

Dans la bouche de beaucoup de gens qui ne réfléchissent pas, et qui d'instinct aiment à attaquer ce qui s'élève, pour tout mettre à leur niveau, le mot de *bas-bleu* désigne une femme qui *lit* et *cause* sérieusement: or, c'est là, aux yeux de certaines gens, un vrai grief!

On permet bien à une femme de lire, mais à condition qu'elle ne réfléchisse pas sur ses lectures, ne résume ou n'écrive rien, et n'amasse que pour enfouir, sans jamais avoir l'air de s'intéresser à autre chose qu'à l'éternelle toilette et à la cuisine. En un mot: permis aux femmes de lire et même de savoir, en cachette; mais défendu de se mêler à une conversation

élevée. C'est ce qu'on appelle *se faire pardonner* son savoir.

Donc, refuser à une femme toute communication, toute expansion d'intelligence et tout commerce d'esprit, voilà ce qu'on prétend ; et comme d'ailleurs on ne tolère pas qu'elle ait une plume à la main, si non pour faire ses comptes ou écrire ses lettres, il faut lui supposer un terrible goût des livres pour espérer qu'elle puisse le cultiver ainsi d'une manière occulte, souterraine, sans y jamais trouver une issue ni un emploi quelconque, creusant sans cesse dans son propre esprit une mine sans ouverture.

Quoiqu'il en soit, on ne peut se figurer de quel ridicule on couvre ainsi les jeunes femmes ou les jeunes filles studieuses, de quelles moqueries on les poursuit, surtout en certaines petites villes, fort prétentieuses du reste dans un autre genre. C'est une véritable persécution, qui finit par leur faire une peine et même un tort réels.

Je connais une jeune fille qui, pour continuer des études conseillées par son père et protégées par sa mère, était obligée de recourir à mille précautions et subterfuges. C'eût été à décourager une passion moins persévérante. Elle s'enfermait dans sa chambre, et, au moindre bruit, cachait ses livres dont le format compromettant eût révélé la nature de ses travaux. Malgré toutes ses précautions, sa réclusion à certaines heures irritait tellement les personnes de la société, qu'on l'avait nettement accusée d'être sauvage, impolie, ou de vouloir se faire religieuse, ce qui seul explique aux yeux du monde l'infraction à ses lois.

Certes il le faut reconnaître, une réelle énergie est nécessaire pour soutenir de tels blâmes et résister à ces accusations de singularité.

Voilà donc ce que veut dire un *bas-bleu* et quelle est, chez certaines gens, la véritable portée de cette injure.

Pour ceux qui voient les choses de plus haut et avec justesse, le mot *bas-bleu*, s'ils consentent quelquefois à l'employer, désignera : 1°. La femme qui a la prétention de la science, sans en avoir autre chose ; qui tranche de ce qu'elle ne sait pas. 2°. La femme qui pose pour l'esprit, et n'a pas d'esprit, ou pas assez pour en faire un usage discret ; dont les connaissances indigestes écrasent l'intelligence qui les reçoit, au lieu de l'enrichir. En un mot un bas-bleu signifiera simplement une *pédante ;* mais il est bien permis de dire que c'est ici un adjectif qui n'a pas été créé seulement pour les femmes, et qui a bien aussi *son masculin.*

Au reste, ce mot *bas-bleu* je ne conseille à personne de s'en servir, parce que c'est une ridicule et grossière injure, que la délicatesse de la langue française n'accepte pas.

Le dictionnaire de l'Académie ne daigne pas seulement en faire mention ; et j'ai été heureux de ne le trouver dans aucun de nos dictionnaires ni anciens ni modernes. Certes, Molière lui-même ne l'eût pas hasardé ; et cependant, au fond, c'est de lui que nous vient ce mot, et c'est à lui que je le reproche ; car il a été au moins inspiré par les autres injures de Molière, et c'est ce malheureux mot qui, en France, a détourné les femmes des études sérieuses, et non seulement des

excès qui pouvaient être du domaine de la comédie, mais du travail lui-même le plus necessaire, des lectures morales, historiques et même des bonnes lectures littéraires.

Il y a aujourd'hui pour les femmes, je n'en disconviendrai certes pas, des périls réels et très-grands à courir dans les lectures littéraires, et je redouterais singulièrement de les voir se jeter étourdiment dans la mauvaise ou légère littérature. Mais, en convenant du péril, en ce temps surtout où nous sommes inondés de tant d'écrits si dangereux et attrayants par leur légèreté même, et qu'une femme sérieuse repoussera, je réponds sans hésitation qu'il n'y a pas non plus un médiocre danger pour les femmes, au point de vue même de la gravité des mœurs, à se désaccoutumer des bonnes et saines lectures, des nobles et purs plaisirs de l'esprit. On en a un frappant exemple dans ce qui s'est passé chez nous au dix-huitième siècle.

Grâce à Molière, on s'était, au commencement du siècle précédent, beaucoup moqué des *précieuses*, des *femmes savantes*, et de l'hôtel de Rambouillet, et, à quelque point de vue, on avait eu raison. Mais, n'est-il pas évident, comme je l'ai déjà dit, qu'on aurait dû faire ici une équitable discernement, et, en se moquant des femmes plus ou moins sottes, comme on s'était peut-être aussi trop moqué des juges et des médecins plus ou moins ridicules, il aurait fallu ne pas envelopper dans une commune raillerie les femmes sérieuses, et même ces femmes illustres qui resteront l'honneur incontesté de ce temps. Il aurait fallu distinguer entre les femmes *savantes* et les femmes *studieuses ;* il au-

rait fallu respecter ce qu'il y avait de solide et de profondément honnête dans ces délicatesses et ce goût déclaré pour les choses de l'esprit ; il fallait surtout ne pas se jeter, comme on le fit plus tard et comme on le fera toujours en France, sous le coup du ridicule, d'un excès dans l'autre—dans l'ignorance d'abord, à laquelle ce ridicule condamnait, de l'ignorance dans la futilité. Les *précieuses* avaient été elles-mêmes, il ne faut pas l'oublier, une réaction contre une grossièreté de langage et de sentiment intolérable. On réagit contre elles ; mais de quelle façon ? On le sait. Beaucoup de jeunes femmes, dans les dernières années du siècle de Louis XIV, mais en secret alors, puis sous la régence, très-publiquement, presque toutes les femmes de la cour passèrent leur vie au jeu et aux plaisirs.

Molière, s'il eut vécu quarante ans de plus, aurait pu regretter d'avoir touché aux *précieuses*, en voyant vers quels écueils le siècle s'était emporté. Il aurait vu que ses railleries seules ont triomphé, et qu'on n'a tenu aucun compte de ce beau vers des *Femmes savantes :*

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

Certes, que l'on veuille cela seul, et il suffit.

De nos jours, assurément, l'instruction n'est pas systématiquement négligée dans l'éducation des femmes. On étudie plus de choses aujourd'hui qu'autrefois, mais on apprend moins bien. L'instruction a plus de variété, mais pas assez de solidité. L'éducation morale est plus forte qu'au dix-huitième siècle, mais elle ne l'est pas encore autant qu'il le faudrait. Les femmes s'occupent assez de littérature, mais pas assez

de la bonne littérature. Elles consentent encore à lire, mais non à étudier et à apprendre. Et dès lors, que lisent-elles? Il y a aujourd'hui dans le monde, chez les jeunes femmes et quelquefois chez les jeunes filles, des facilités de lectures vraiment déplorables. Mauvais romans, mauvaises poésies, mauvaises pièces de théâtre, on se permet de tout lire, afin, dit-on, de pouvoir parler de tout. Et les personnes frivoles ont ici, contre celles qui ne leur ressemblent pas, des tyrannies vraiment étranges. Une jeune femme pourrait à peine avouer qu'elle lit les ouvrages historiques philosophiques ou littéraires de nos grands auteurs sans s'exposer à s'entendre dire aussitôt. "Oh! vous êtes bien sérieuse!" Eh bien! Je demande aux femmes vraiment sérieuses de mépriser de tels mépris, de dédaigner dans leurs lectures tout ce qui est creux ou médiocre, et, pour tout dire en un mot, de ne lire, dans leurs heures de travail, que les chefs-d'œuvre. Je leur demande surtout de repousser loin d'elles tout ce qui est mauvais ou dangereux. C'est la conscience qui fait un devoir impérieux aux femmes de ne pas toucher à ces œuvres malsaines, où elles perdraient, je ne dis pas seulement la délicatesse de leur esprit, mais encore la pureté de leur âme. Les femmes sont bien plus pénétrées que les hommes par ce qu'elles lisent, à cause de la vivacité de leur imagination et de leur intelligence. Il est étonnant à quel degré de fortes lectures peuvent quelquefois développer en elles les vertus; comme aussi il est effrayant de voir à quelles inévitables et lamentables faiblesses de mauvaises lectures les entraînent!

Ce qu'il faut observer d'ailleurs, c'est que les plus instruites, celles qui lisent des livres sérieux, celles qui aiment les belles et bonnes choses de l'esprit, sont les plus utiles à leurs familles et sont presque toujours les plus vertueuses. Par le temps qui court, le goût de l'étude est une vertu; mais, ce qui fait peu d'honneur au temps, c'est une vertu qu'il faut cacher comme un vice.

—*Lettres sur l'éducation des filles.*

H. TAINE.

Hippolyte Adolphe Taine, littérateur, philosophe, voyageur, né le 21 août 1828 à Vouziers (Ardennes), fut l'un des plus brillants élèves du collége Bourbon et de l'École normale. Il obtint en 1848 le prix d'honneur au concours général. Professeur remarquable par son savoir, il enseigna successivement à Nevers, à Poitiers, et devint professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts. Docteur ès lettres, il fut nommé examinateur à l'École de St.-Cyr.

Son premier ouvrage, *La Fontaine et ses fables*, montra les qualités à la fois sérieuses et brillantes de son esprit; son succès grandit avec les œuvres qui suivirent. Il écrivit successivement un *Essai sur Tite-Live*, *Voyage aux Pyrénées*, *Les philosophes français du XIXe siècle*, *Essais de critique et d'histoire*, *L'idéalisme* et *Le positivisme anglais*, *Voyage en Italie*, *Notes sur Paris*, *L'idéal dans l'art*, *Notes sur l'Angleterre*, *Un séjour en France en* 1871, *L'ancien régime*. Son grand ouvrage sur la *Littérature anglaise* a fait sensation en France et à l'étranger, et suffirait pour donner à A. Taine le rang élevé qu'il occupe parmi les écrivains français.

Le *Journal des débats*, la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue des deux mondes*, ont publié de lui de nombreux et importants articles.

Peu d'auteurs parmi les contemporains réunissent comme Taine la hauteur des vues philosophiques et le charme pénétrant de l'esprit, la logique du raisonnement et la grâce des récits, l'appréciation savante des œuvres d'art et la finesse d'observation dans les détails. Son style, d'une correction, d'une pureté parfaite, tantôt net, concis dans les sujets abstraits, tantôt gracieux, élégant, brillant dans ses études artistiques, a un charme particulier dans ses descriptions et ses impressions de voyage.

L'ESPRIT ANGLAIS ET L'ESPRIT FRANÇAIS.

On peut comparer assez exactement l'intérieur d'une tête anglaise à un guide Murray—beaucoup de faits et peu d'idées; quantité de renseignements utiles et précis, petits résumés statistiques, chiffres nombreux, cartes exactes et détaillées, notices historiques courtes et sèches, conseils moraux et utiles en guise de préface, nulle vue d'ensemble, point d'agrément littéraire, c'est un simple magasin de bons documents vérifiés, un mémento commode pour se tirer tout seul d'affaire en voyage.

Le Français demande à tout écrit et à toute chose la forme agréable; l'Anglais peut se contenter du fonds utile. Le Français aime les idées en elles-mêmes et pour elles-mêmes; l'Anglais les prend comme des instruments de mnémotechnie ou de prévision.

Cette impression se ressent surtout si l'on considère tour à tour dans les deux nations les journaux, les revues et les discours. Le correspondant d'un journal

anglais est une sorte de photographe qui expédie à sa gazette des épreuves prises sur les lieux; celle-ci les insère telles quelles. Parfois même il y a divergence entre les raisonnements de la première page et les correspondances de la seconde. En tous cas celles-ci sont singulièrement longues, détaillées; un Français voudrait les abréger, les alléger. Elles lui laissent une impression de fatigue; le tout fait masse et tas. C'est un bloc mal dégrossi, peu maniable; son journaliste est tenu de l'aider, de trier pour lui l'essentiel, de dégager dans cet encombrement les trois ou quatre anecdotes instructives, de résumer le tout en une idée nette, exprimée par un mot vif.

Le caractère des journaux, des revues, des discours est aussi celui des livres, non seulement des ouvrages graves, mais des romans si détaillés, si minutieux, copiés de si près sur le vif, et qui sont en littérature ce que sont en peinture les tableaux des Hollandais.

Il faut noter encore, et au premier plan, les voyages qui sont un complément d'éducation, un emploi des vacances, une habitude, un plaisir, présqu'une manie; par suite, la lecture si répandue des voyages. M. Murray a acheté celui de Livingstone neuf mille livres sterling; par le prix, jugez du débit, et par le débit, jugez de la curiosité publique.

Enfin il faut compter la pratique des affaires, telle qu'on l'entend ici, les renseignements que chacum puise dans les comptes rendus et les meetings de son association, les chiffres, documents, statistiques et tableaux comparatifs qu'il est tenu d'étudier et de savoir pour agir avec efficacité et succès dans le cercle, grand ou petit, de ses intérêts privés ou publics.

Par tous ces canaux, ouverts depuis l'enfance jusqu'à la fin de la vie, l'*information positive* afflue dans une tête anglaise comme dans un réservoir. Mais la proximité de toutes ces eaux ne suffit pas encore à expliquer sa plénitude ; il y a une pente qui les attire, un penchant inné à la race, à savoir le goût des faits, l'amour de l'expérience, l'instinct de l'induction, le besoin de certitude.

Quiconque a étudié leur littérature et leur philosophie, depuis Shakespeare et Bacon jusqu'aujourd'hui, sait que cette inclination chez eux est héréditaire et qu'elle appartient à la forme même de leur esprit, et qu'elle tient à leur façon de comprendre la vérité. Selon eux, l'arbre doit se juger aux fruits, et la spéculation à la pratique ; une vérité n'a de prix que si elle provoque des applications utiles. Au delà des vérités applicables, il n'y a que des chimères vaines. Telle est la condition de l'homme : un cercle restreint, capable de s'élargir, mais toujours fermé de barrières, dans lequel il faut savoir, non pour savoir, mais pour agir, la science n'étant valable que par le contrôle qui la vérifie et l'usage auquel elle sert.

Cela admis, il me semble qu'on entrevoit l'ameublement ordinaire d'un esprit anglais. Autant que j'en puis juger, l'approvisionnement de faits est trois ou quatre fois plus considérable chez un Anglais bien élevé que chez le Français correspondant, du moins en ce qui concerne les langues, la géographie, les vérités politiques et économiques, et les impressions personnelles reçues a l'étranger au contact des hommes et des choses vivantes.

Par contre, il arrive que l'Anglais profite moins de son gros bagage que le Français de son petit sac. La chose est visible dans beaucoup de livres et d'articles de revue ; l'écrivain anglais, quoique très-bien informé, a la vue courte. Rien de plus rare chez eux que le libre et grand jeu de l'intelligence qui vole et s'espace. A force d'être prudents, ils se traînent à terre sur la route banale, tirant leur charrette ; sauf deux ou trois, il n'y en a guère qui fassent penser leur lecteur. Plus d'une fois, en Angleterre, après avoir pratiqué un homme, j'étais étonné de son instruction aussi variée que solide, et en même temps de son manque d'idées. Ils n'éprouvaient pas même le besoin d'ordonner leurs connaissances en une sorte de système ; ils n'avaient que des idées partielles, isolées ; ils ne se sentaient ni l'envie ni le pouvoir de les relier entre elles, sous quelque conception philosophique. A cet égard, leur langue est le meilleur témoin ; il est très-difficile d'y traduire les abstractions un peu hautes. Comparée au français et surtout à l'allemand, elle ressemble au latin comparé au grec. Rien de plus naturel chez nous que cette formule : le beau, le bien, le vrai. Si on la rend en anglais littéralement, elle prend un aspect rébarbatif et bizarre : *The beautiful, the true, the good.* Si on l'exprime par les mots usuels, *Beauty, truth, goodness,* elle n'est plus traduite exactement. Il manque à leur bibliothèque de mots toute une série de cases, celle du haut ; c'est qu'ils n'ont pas d'idées pour la remplir.

De là quelques inconvénients et plusieurs avantages. Les idées générales sont des cadres à compartiments.

Une fois que l'esprit les a formés, il n'a plus qu'à les appliquer pour embrasser d'un regard l'ensemble et les parties d'un sujet. Ses opérations en déviennent beaucoup plus faciles et plus promptes, et si, de la spéculation, il passe à la pratique, il *organise* sans difficulté. Ce mot, qui date de la révolution et de l'empire, résume bien les facultés de l'esprit français, le succès de la raison ordonnatrice et distributive, les effets vastes et heureux de l'art qui consiste à simplifier, à classer, à déduire. Les penseurs de cabinet l'avaient cultivé au dix-huitième siècle; il fut mis en pratique par leurs successeurs actifs aux Assemblées et au Conseil d'état. Ses monuments sont: le code civil, l'université, l'institution militaire, ecclésiastique, judiciaire, nos grandes administrations, les principales pièces de notre machine sociale. Chez une nation où il manque, ses œuvres manquent aussi. Au lieu d'un code, elle a un monceau de précédents; au lieu d'une école de droit, une législation de routine. J'entends les Anglais se plaindre de beaucoup de lacunes semblables. La législation est si ténébreuse, que chez eux, avant d'acheter un domaine, on prend au préalable un ou deux hommes de loi, qui n'ont pas trop d'un mois pour examiner les titres du vendeur et vérifier si l'acquisition ne fournira pas matière à chicanes. L'état de plusieurs administrations, notamment de l'amirauté, est ridicule —désordre, sinécures, dépenses disproportionnées aux effets, lenteurs et conflits; le mécanisme est incohérent, parce qu'il n'est pas construit d'après un principe. En toutes choses ils n'avancent et ne corrigent que par tâtonnements; ils n'apprennent les affaires qu'à force d'attention, de travail, d'exercice pratique.

Par contre, lorsque l'acquisition des cadres généraux est aisée et précoce, l'esprit court risque de devenir paresseux; c'est le cas du Français. Souvent au sortir du collége, presque toujours avant vingt-cinq ans, le Français possède ses cadres généraux de théories et d'idées abstraits, et, comme ils sont commodes, il les applique à tout sujet; désormais il n'apprend plus, il se croit suffisamment muni. Il se contente de raisonner, et fréquemment il raisonne à vide. Il n'est pas au fait, il n'a pas le renseignement spécial et concluant; il ne sent pas qu'il lui manque, il ne va pas le chercher, il répète des idées de vieux journal. Il oublie qu'il faut toujours se tenir au courant, toujours grossir son bagage, pour n'être pas pris au dépourvu et parer aux événements. Non seulement les médiocres esprits sont chez nous entachés de ce défaut, mais les plus belles intelligences n'en sont point exemptes; je n'en connais que deux qui, ayant passé quarante ans, aient continué à s'enquérir et soient parvenues à se renouveler.

Au contraire, la culture de l'Anglais est presqu'indéfinie; même dans l'âge mûr, il voyage, il s'informe, il complète et rectifie ses informations; il tâche surtout en matière économique et politique de maintenir son instruction au niveau du changement des choses. Par eux-mêmes, les faits lui plaisent; il est content de les noter et attentif à les retenir. Accumulés de la sorte, ils font un dépôt continu au fond de son esprit, et comme une solide couche de bon sens. Car, quoique disjoints et peu apparents, ils sont là, ils ont leur poids efficace, ils pèseront sur les résolutions qu'il faudra

prendre. Même borné et sans idées, l'homme s'écartera par une sorte d'instinct des trop grandes imprudences ; il sentira vaguement que l'utile est de tel côté, et non pas de tel autre. Les renseignements épars qu'il aura ramassés sur les États-Unis, sur l'Inde, sur la Chine, sur l'effet du suffrage universel ou de la liberté commerciale, l'inclineront d'avance vers le plus sage parti, et la libre discussion publique achèvera de le pousser dans le sens raisonnable. Ainsi disposé, il peut accepter une expédition comme celle de l'Abyssinie, mais il n'aurait pas toléré une expédition comme celle du Mexique ; il peut souhaiter qu'on élargisse par degrés le droit de suffrage, mais il répugnerait à l'accorder tout d'un coup à tous. De cette façon, il est en garde contre les aventures et les théories ; sa constitution ne tombe pas aux mains des spéculatifs, ni ses affaires aux mains des casse-cou. Tels sont les effets du bon sens public, pareils à autant de ruisseaux qui fertilisent les divers champs où ils coulent, et se déversent en cent petits courants contraires sur tout le domaine de l'action.

Autant que j'en puis juger, les Anglais ne savent pas s'amuser avec la parole. Pour un Français, le meilleur moment de la vie est, je crois, un après-souper, une soirée intime entre hommes bien élevés et intelligents. Il se fait alors chez tous un bouillonnement, un pétillement du sommet de la cervelle. Ils pensent et parlent du même coup, sur les plus hauts sujets, en sautant de l'un à l'autre, par petites phrases vibrantes, et leurs idées générales, vivement lâchées, voltigent comme un essaim.

En deux heures, la causerie aventureuse a fait le tour du monde. Chacun a donné un résumé de sa pensée, en mots touffus ou graves, avec excès, paradoxe et fantaisie, sans prendre ses saillies au pied de la lettre, ni chercher autre chose qu'une fête pour son esprit. Philosophie, science, morale, arts, littérature, tous les trésors de l'intelligence humaine y sont maniés, non en lingots pesants, en gros sous, mais en jolies monnaies d'or portatives, bien gravées, qui scintillent et tintent avec un gai cliquetis entre des mains légères.

Il semble qu'en Angleterre ces monnaies soient rares et, en outre, n'aient point cours. On les trouve trop minces, on suspecte leur aloi. On manie plus volontiers le métal brut et massif dont nous parlions tout à l'heure. La conversation est surtout instructive, et encore plus souvent absente.

—*Notes sur l'Angleterre.*

EUGÈNE PELLETAN.

Publiciste, remarquable littérateur, vice-président du Sénat, né en 1812 à Royan (Charente-Inférieure), fils d'un notaire, descendant du pasteur Jarousseau, l'une des figures les plus attachantes de l'époque des persécutions religieuses. E. Pelletan étudia d'abord à Poitiers, puis à Paris, où il débuta dans le journalisme en 1839. Champion ardent des idées libérales, répandant dans ses écrits la puissance de ses convictions, il eut sur les esprits une grande influence. Membre du Corps législatif en 1869, il fit partie en 1871 du gouvernement provisoire.

La vie politique s'est doublée pour lui de la vie du penseur et de l'écrivain. C'est dans la méditation qu'il retrouvait le

calme après la lutte et le trouble des événements. Esprit profond, âme élevée, poëte et philosophe à la fois, il réunit les qualités les plus opposées. On trouve en lui, avec la fougue du tribun, la sensibilité vraie et la sombre énergie, la bonté exquise, la raillerie amère, la douceur d'âme et l'orgueil austère des vieux Huguenots.

Son style est dans la plupart de ses écrits d'une grande richesse et d'une réelle beauté. L'expression est naturellement élevée, même dans les détails les plus simples. Ses critiques, d'une grande finesse, unissent à la logique de l'argumentation, à la justesse des idées, la plus piquante originalité de forme. Ses principaux ouvrages sont: la *Profession de foi du XIXe siècle*, *La nouvelle Babylone*, les *Heures de travail*, *Histoire de journées des février*, *Le pasteur du désert*, de nombreuses critiques littéraires et des articles de journaux. Partout, dans ses œuvres, se retrouvent les traits dominants de son esprit et de son caractère—le sentiment du devoir, des vertus de famille, de la dignité morale, la grandeur, l'inflexible droiture et l'inébranlable attachement à ses convictions. E. Pelletan, député, a été depuis 1871 nommé sénateur.

L'EXAGÉRATION DU LUXE ET DE LA TOILETTE :

SON INFLUENCE SUR LA FAMILLE.

Une mode partie on ne sait d'où a établi comme règle d'étiquette, dans un certain monde, qu'une femme de distinction doit changer de robe quatre fois par jour, et ne jamais présenter deux fois la même robe à une soirée, sous peine de retomber du haut de la nuée étincelante de l'Olympe au terre à terre prosaïque de la petite bourgeoisie !

Croiriez-vous que dans cette ville de Paris, que dans

ce pays de France, où les tremblements de terre politiques secouent continuellement les fortunes les mieux établies, où l'égalité des partages pulvérise, d'une génération à l'autre, les héritages les plus massifs, il y a des mères de famille assez abandonnées de l'esprit de prévoyance, assez impies envers la Providence du foyer, pour porter des jupes brodées du prix de cinq mille francs ?

Ces douairières de la beauté dévorent ainsi d'avance la dot de leurs filles, et peut-être un jour le pain de leurs enfants, en bijoux ou en fioritures qu'elles traînent sur elles avec la majesté du bœuf gras.

Et que font-elles, au bout d'un mois, de ces robes de plusieurs milliers de francs qu'elles mettent tout au plus trois ou quatre fois ? Elles les repassent aux revendeuses à la toilette pour une somme de cinquante à soixante francs, et leurs dépouilles somptuaires vont ensuite jeter leur dernier éclat dans le quartier de Notre-Dame de Lorette.

Si encore cette fièvre jaune du luxe restait confinée dans ce qu'on est convenu de nommer les hautes classes de la société, nous, les humbles de la vie de travail, nous regarderions passer avec indifférence cette longue débauche de parure. Les classes futiles peuvent bien faire, en définitive, les frais de leur stupidité. Pourquoi voudrions-nous leur retirer le seul bonheur à la portée de leur intelligence ? Mais, hélas ! elles donnent le ton, et de proche en proche la contagion des loques au poids de l'or gagne toutes les existences.

Nous, Français, nous avons tous plus ou moins la prétention d'appartenir au monde comme il faut, et

nous croirions sortir des rangs si nous n'affichions pas les mêmes dehors que lui, et si nous ne commettions par conséquent les mêmes folies.

Il n'y a pas aujourd'hui de femme de chef de division, de chef de bureau, de fonctionnaire public à quatre ou cinq mille francs d'appointements, de simple vérificateur de la douane ou de receveur d'enregistrement, qui ne veuille trancher de la femme élégante au moins une fois par semaine, qui ne mette en œuvre, pour son propre compte, cette définition de Pascal : que la crinoline est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Pas de femme enfin de modeste employé, ou de plus modeste rentier, réduit par la cherté universelle à la portion congrue, qui n'ait chaque année une maladie indispensable pour aller montrer sa petite personne fraîchement ornée aux baigneurs de Trouville, et ne traîne à sa suite douze ou quinze boîtes de toutes dimensions, bourrées de toutes les richesses de son trousseau, que le mari compte mélancoliquement au départ, et recompte d'un air lugubre à l'arrivée. Car, il faut bien l'avouer, depuis l'invention des chemins de fer, le mari n'est plus en voyage qu'un garnisaire préposé à la garde ou à la poursuite des colis.

Mais, lorsque les ménages au jour le jour veulent lutter d'élégance avec les grandes fortunes, il arrive que là où celles-ci dépensent tout au plus leur revenu, ceux-là entament le capital. Ce n'est pas tout d'aimer le luxe, il faut encore le payer. Voici un petit ménage, un ménage même dans l'aisance. Le mari et la femme réunissent en commun de quinze à vingt mille francs

de revenu, à savoir: une terre en Picardie, la succession de la tante Marthe, un quart de maison, par indivis, rue Cassette, et une inscription de rente sur l'état.

Mais monsieur aime le bric-à-brac, madame aime la toilette, et tous les deux aiment la représentation. Savez-vous ce qu'on appelle représenter à Paris? On appelle représenter, louer un appartement dans le quartier recherché, posséder un domestique qui sache frotter, prendre un coupé de remise pour absorber quatre heures de poussière au bois de Boulogne, et au retour retirer les housses de fauteuil de son salon pour donner un dîner, et, à la suite du dîner, une soirée.

Car la soirée ne saurait aller sans le dîner; c'est le dîner qui forme le noyau primitif et le centre d'attraction. Avec la tasse de thé escortée de la modeste brioche, on prêcherait éternellement dans le désert; mais avec le dîner on attire le convive, avec le convive on attire l'invité. Grâce à cet ingénieux système de recrutement, on parvient à garnir convenablement un salon.

N'allez pas croire, qu'il suffise aujourd'hui à une maîtresse de maison bourgeoise de servir à son monde bourgeois, comme par le passé, le potage, une entrée, le rôti, la salade, un entremets sucré, la poire et le fromage. Il faut qu'elle lui serve encore son frotteur déguisé en maître d'hôtel; un bouquet de bruyères du Cap entremêlé de gardénias; une demi-douzaine de verres de toutes dimensions, rangés par rang de taille, comme les tuyaux d'un chalumeau, pour tous les vins plus ou moins apocryphes de la chrétienté; la carte du menu religieusement déposée sous la serviette, afin que

le convive, averti d'avance, puisse ménager ses forces pour les plats de sa préférence; enfin l'innombrable hiérarchie des plats à la mode, entrecoupés de sorbets: le poisson, le gibier, le caviar de Russie, le jambon de New-York, le pâté de Pithiviers, le faisan truffé, les ceps de Bordeaux, etc.

Mais le meilleur plat, mais le plat d'honneur à servir à l'assistance, le plat et le bouquet à la fois, c'est un convive décoré, c'est un nom célèbre, un fonctionnaire éminent, sinon un sénateur, du moins un inspecteur général, un écrivain, un romancier, un vaudevilliste, un peintre, un sculpteur, un photographe, n'importe qui, n'importe quoi, un funambule, un membre d'une société savante au besoin, en prenant la précaution d'expliquer d'avance à la compagnie ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, comment, dans son jeune temps, il a sculpté une Hébé, ou peint un Numa Pompilius, ou broché une tragédie, ou cru découvrir une étoile, à la suite d'une équation du quatorzième degré.

Quand le dîner finit, la soirée commence; elle commence même avant la fin du dîner, tant on retarde à présent et tant on prolonge l'heure du repas. Autrefois une soirée consistait à faire le whist ou à causer en cercle autour de la cheminée. Tout au plus, de temps à autre, la maîtresse de la maison ou une amie virtuose frappait le piano et chantait une romance. Mais, depuis quelque temps, on a singulièrement élargi ce programme. On loue des musiciens à l'heure, des chanteurs, des acteurs, des actrices, qui jouent des quatuors, des lambeaux d'opéra, ou déclament des tirades de tragédies, à tour de rôle ou en chœur. Du lever

de table à minuit, ils remplissent le salon de leur vacarme; une soirée n'est plus qu'une succursale étriquée du conservatoire ou du théâtre. Les femmes en tas d'un côté, les hommes debout de l'autre, le chapeau au port d'armes sur la cuisse droite légèrement repliée en avant, écoutent à l'unisson d'un air lugubre et applaudissent ensuite à outrance. A voir les deux sexes ainsi séparés, on dirait que nous n'avons plus rien d'aimable à nous dire ou que nous avons quelque raison secrète de nous bouder.

Tout cela est ennuyeux, mais tout cela est coûteux; il faut cependant le payer. On achète d'abord à crédit; mais le crédit est un luxe de plus—l'échéance arrive avec la ponctualité de l'été après le printemps. Alors on hypothèque la terre en Picardie, on engage l'héritage de la tante Marthe; bientôt la ressource du crédit elle-même vient à manquer. Voici l'heure des dettes grossies de tous les intérêts accumulés, l'heure des exécutions, l'heure des saisies, l'heure des sinistres feuilles de papier timbré.

C'est ainsi que le sybaritisme ravage à la fois le passé et l'avenir: le passé, en dévorant le capital créé, et l'avenir, en interceptant l'épargne, c'est-à-dire la reproduction de la richesse. Or, en supprimant l'épargne, le luxe détruit quelque chose de plus qu'une richesse en perspective; il détruit la première vertu du foyer.

EDMOND SCHERER.

Théologien protestant, né à Paris en 1815, fils d'un banquier d'origine suisse, fut élevé au lycée Bonaparte, fit un séjour de deux ans en Angleterre, s'occupa de droit, et finit par étudier la théologie à Strasbourg, puis à l'École évangélique de Genève. Esprit profond, savant érudit, écrivain remarquable, il débuta dans le monde des lettres en rédigeant la *Réformation au XIXe siècle*, journal qui annonçait des tendances libérales très-accusées et dont le magnifique style et la polémique élevée firent prendre à Scherer une place des plus importantes dans le journalisme.

Ses *Mélanges de critique religieuse* sont formés d'articles qui alimentèrent longtemps la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* du professeur Colani de la faculté de Strasbourg et la *Bibliothèque universelle* de Genève. Scherer a compté parmi les plus remarquables collaborateurs du *Temps*. *La critique et la foi*, ouvrage composé à l'époque de sa démission, lorsque le libéralisme de ses idées ne lui permit plus d'occuper la chaire, et ses *Mélanges d'histoire religieuse* sont ses principaux ouvrages théologiques. Ses œuvres littéraires sont: *Vinet et ses écrits*, et les *Etudes critiques de littérature contemporaine*, où sa profonde érudition s'allie aux idées les plus nettes, aux appréciations les plus justes et aux réflexions les plus élevées.

MADAME ROLAND :

SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.

Madame Roland naquit à Paris le 18 mars 1754. Ses parents demeuraient alors rue de la Lanterne, aujourd'hui rue de la Cité. Son père, Gatien Phlipon, bien qu'il s'intitulât maître graveur, était moins un artiste qu'un artisan. Du reste il avait de l'ouvrage, em-

ployait un assez grand nombre d'ouvriers, et aurait pu s'assurer une durable aisance s'il ne se fût engagé dans des spéculations qui finirent par le ruiner. Il avait quelques connaissances, du goût, le sentiment de l'honneur, mais de la vanité et du désordre. Mme. Roland paraît un peu embarrassée de ce père; quand elle parle de sa mère, au contraire, c'est avec effusion. Mme. Phlipon n'était point brillante, mais elle avait la bonté, la raison, l'agrément; on eût seulement voulu quelque chose de plus animé. Telle semble, du moins, avoir été l'impression de sa fille. "Ma mère," dit-elle, "avec beaucoup de bonté avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée qu'affectueuse. Peut-être aussi apercevait-elle chez moi un essor qui me conduirait plus loin qu'elle; sa manière me laissait aller sans contrainte et sans familiarité. Elle n'était point caressante, quoique ses yeux respirassent la tendresse et fussent ordinairement fixés sur moi. Je sentais son cœur, il pénétrait le mien; mais la réserve de sa personne m'en inspirait une que je n'aurais point eue avec elle. Ma mère avait une dignité touchante, il est vrai, mais enfin c'était de la dignité; les transports de mon âme brûlante en étaient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour elle que par le délire et le désespoir où me jeta sa perte." Il est assez naturel de penser qu'une mère aussi tendrement aimée ne fut pas sans quelque empreinte sur le caractère de sa fille.

Manon, c'est ainsi qu'on appelait l'enfant, fut de très-bonne heure dévorée de la soif de s'instruire. Elle menait tout de front, les arts d'agrément et les études

sérieuses. Elle aborda même le latin. Il n'était pas besoin de la diriger. "Levée dès cinq heures, lorsque tout dormait encore dans la maison, je me glissais doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chausser, jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle était mon travail, et je copiais, je répétais mes exemples avec tant d'ardeur que mes progrès devenaient rapides." Tous les livres lui étaient bons; mais il en est qui firent époque dans sa vie, la Bible, Télémaque, Plutarque, ce dernier surtout. Plutarque a été une des grandes influences du dix-huitième siècle. C'est dans les pages du biographe grec que nos révolutionnaires apprirent à s'enflammer pour les exemples tragiques, pour les idées de patrie et de liberté. L'esprit de Rousseau demeura toujours hanté des souvenirs de Plutarque. Il lui devait ses Brutus, ses Fabricius, tous les héros de ses prosopopées. Mme. Roland se forma à la même école. "Je n'oublierai jamais," dit-elle, "le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans), où j'emportai Plutarque à l'église en guise de semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendirent républicaine, sans que je songeasse à le devenir." Sa mère, du reste, avait pour principe de lui laisser lire tout ce qui lui tombait sous la main. Il se trouva une fois que l'enfant tenait *Candide:* on lui ordonna seulement de remettre le livre à sa place.

A côté des leçons, il y avait les promenades des jours de fête, les visites aux grands parents, les soins du ménage. Cette petite fille qui lisait Plutarque et même Locke, "était souvent appelée à la cuisine pour

y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot." Il y avait, enfin, les préoccupations d'une dévotion ardente. La mère de Manon n'était pas sans avoir été atteinte par les doutes du siècle. "Elle avait de la piété sans être dévote; elle croyait ou tâchait de croire, et elle conformait sa conduite aux règles de l'église, avec la modestie, la régularité d'une personne qui, ayant besoin pour son cœur d'adopter les grands principes, ne voulait pas chicaner sur les détails." Manon, elle, si elle n'avait pas l'esprit naïf, avait l'imagination ardente, et c'est avec toute la vivacité de cette imagination qu'elle embrassa les croyances qui lui étaient offertes. Elle ne pensait plus qu'au bonheur et au malheur éternels. Avec le besoin de conséquence, de logique pratique, qui la distingua toujours, elle travaillait à conformer sa conduite à sa foi. Le passage suivant de ses mémoires est à la fois profond et caractéristique. "Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines: elle ne change point l'esprit d'un individu; elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'affaiblit avec lui. Le commun des hommes pense peu, croit sur parole et agit par instinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche suivie. Les trempes fortes ont une autre allure; elles ont besoin d'harmonie—leur conduite est une traduction fidèle de leur foi. J'ai dû recevoir dans l'enfance celle qui m'avait été donnée; elle fut mienne jusqu'à ce que j'eusse assez de lumières pour la discuter; mais, alors même, toutes mes actions en étaient des conséquences rigoureuses. Je m'étonnais de la légèreté de ceux qui, en professant une

pareille, agissaient au contraire, comme je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et compter encore leur vie pour quelque chose, quand il s'agit de la risquer à son service." Mme. Roland est tout entière dans ce passage; on y voit la sincérité absolue de son âme. La jeune fille avait onze ans; l'époque de sa première communion approchait. Elle demanda à entrer au couvent pour la faire avec plus de recueillement. Ses parents y consentirent. On la mit chez les dames de la Congrégation, au faubourg St.-Marcel, bien près, fait-elle remarquer, de cette prison de Ste.-Pélagie, où elle était renfermée lorsqu'elle écrivait son histoire. La jeune fille fut heureuse au couvent; elle y trouvait la liberté d'un grand jardin, la mélancolie du cloître, des leçons dont son application lui faisait un jeu, des compagnes avec lesquelles elle se lia, les émotions de la piété; telle était sa réputation de ferveur, que les bonnes vieilles qu'elle rencontrait se recommandaient à ses prières.

Après une année passée sous la grille, Manon en passa une autre chez sa grand'mère, puis elle revint à la maison paternelle. Elle n'est encore qu'une enfant, mais elle est précoce; elle commence à voir et à observer. Ses lectures la forment rapidement; ses premières impressions se modifient. C'est à cette époque, elle l'a senti, entre l'âge de quatorze ans et celui de vingt-quatre, que se fixèrent son caractère et ses opinions. Aussi s'est elle arrêtée avec complaisance sur ces temps de paix, d'innocence et d'étude. Elle a cherché à analyser les causes du trouble qui se mêlait à son bonheur. On voit tour à tour, dans les pages

de ses mémoires, les instincts de la jeune fille qui s'éveillent, la raison qui s'émancipe, la passion politique qui s'allume.

Les lectures de l'enfant devenaient de plus en plus sérieuses. Elle dévore Buffon, bien qu'avec discrétion et en évitant volontairement les passages qui alarment son innocence. Elle se plonge dans les théologiens, les moralistes, les métaphysiciens mêmes. Bossuet, par ses ouvrages de controverse, lui apprend à raisonner sa croyance. Mais elle ne s'en tient pas à Bossuet; elle lit le *Dictionnaire philosophique* et le *Système de la nature.* Tous les encyclopédistes y passèrent. Helvétius cependant lui répugna. "Il me fit du mal," dit-elle, "il anéantissait les plus ravissantes illusions; il me montrait partout un intérêt repoussant. Que de sagacité pourtant! quels développements heureux! Je me persuadai qu'Helvétius peignait les hommes tels qu'ils étaient devenus dans la corruption de la société; je jugeai qu'il était bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter, sans être dupe, ce qu'on appelle le monde. Mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour connaître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même; je me serais crue avilie; je me sentais capable d'une générosité qu'il ne reconnaît point. Avec quel charme je lui opposais les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle a célébrés! Je ne lisais point le récit d'une belle action, que je ne me disse: 'C'est ainsi que j'aurais agi!'"

Elle ne lut Rousseau qu'après tous les autres. Ce fut pour elle une immense événement, quelque chose de semblable à l'impression qu'elle avait jadis reçue

de Plutarque. Écoutons-la le jour même où on vient de lui faire cadeau des œuvres du philosophe génevois. C'est le premier de l'an. "Avoir tout Jean Jacques en sa possession," écrit-elle à une amie, "pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. Dans le moment de l'enthousiasme, mes mains, prenant tous les volumes les uns après les autres, gardèrent, je ne sais comment, un tome de l'*Héloïse :* avec ce précieux dépôt, je m'enfuis au coin de la cheminée, et je m'y tapis en silence, dans le plus grand récueillement. . . ."

Et quatre jours plus tard, à trois heures du matin : "Je suis rentrée depuis onze heures, et je griffonne des papiers depuis minuit. Je vais me coucher pour l'amour de toi, car un peu de Jean Jacques me ferait bien passer la nuit, mais tu gronderais et je ne veux point te fâcher."

Quelque temps auparavant, elle avait fait une tentative pour voir le philosophe. Elle raconte ainsi son aventure à une de ses amies ; c'est un curieux exemple du culte qu'à la fin du dix-huitième siècle on rendait au grand atrabilaire :

"J'entre dans l'allée d'un cordonnier, rue Plâtrière ; je monte au second, et je frappe à la porte. On n'entre pas dans les temples avec plus de vénération que je n'en avais à cette humble porte. J'étais pénétrée, sans avoir cette timidité qui m'accompagne en présence de ces petits êtres du monde que je n'estime guère dans le fond. Je flottais entre l'espérance et la

crainte. . . Tout en raisonnant ainsi, je vois la porte s'ouvrir et paraître une femme de cinquante ans au moins, coiffée d'un bonnet rond, avec un vêtement propre et simple et un grand tablier. Elle avait l'air sévère et même un peu dur:

"'Madame, n'est ce pas ici que demeure M. Rousseau ?'

"'Oui, mademoiselle.'

"'Pourrais-je lui parler ?'

"'Qu'est-ce que vous lui voulez ?'

"'Je viens savoir la réponse d'une lettre que je lui écrivis ces jours derniers.'

"'Mademoiselle, on ne lui parle pas, mais vous pouvez dire aux personnes qui vous ont fait écrire —car sûrement ce n'est pas vous qui avez écrit une lettre comme cela . . . . L'écriture seule annonce une main d'homme.'

"'Pardonnez-moi,' interrompis-je. 'Voulez-vous me voir écrire ?' lui dis-je en riant.

"Elle me fit *non* de latête, en ajoutant :

"'Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon mari a renoncé absolument à toutes ces choses, il a tout quitté ; il ne demanderait pas mieux que rendre service, mais il est d'âge à se reposer.'

"'Je le sais, mais au moins j'aurais été flattée d'entendre cette réponse de sa bouche ; je profiterais avec empressement de l'occasion pour offrir mon hommage à l'homme du monde que j'estime le plus. Recevez-le, madame.'

"Elle m'a remerciée, en tenant toujours la main à la serrure, et j'ai descendu l'escalier avec la très-légère

satisfaction de voir qu'il avait trouvé ma lettre assez bien tournée pour ne pas la croire l'ouvrage d'une femme, et avec la petite peine d'avoir perdu mes pas. Il me fâche un peu de ne l'avoir pas vu, mais je n'en suis pas étonnée. Il aura pris tout ce que j'écrivais pour un prétexte adroitement bâti à l'effet de me procurer sa vue et de lui faire une visite inutile."

Quelle que fût la passion de la jeune Phlipon pour la philosophie, elle trouvait du temps pour bien d'autres choses encore. Sa curiosité ne connaît pas de bornes. "J'ai lu," écrit-elle, "les recherches de M. de Paw sur les Égyptiens et les Chinois ; quelque jour je t'en enverrai un extrait. Ma cervelle bout comme la cire sur le feu ; j'enrage du peu de durée des heures." Je le crois bien, il lui en faut pour la géométrie qu'elle pousse assez loin, pour la physique, pour les arts. Elle cultiva la musique toute sa vie ; sa guitare, son piano, la consolaient dans sa prison. Un tableau de Greuze la faisait pleurer. Elle avait soif de voir les monuments de l'Italie, d'entendre les œuvres des grands compositeurs. C'était, au total, une forte et riche nature.

Les idées de liberté qu'elle devait à Plutarque se combinaient avec la passion d'égalité dont l'enflammait la comparaison de sa propre condition bourgeoise avec celle des classes privilégiées. Ce tour très-personnel des opinions républicaines de la jeune fille est à noter. Ce n'est pas de l'envie, si l'on veut, mais c'est l'impatience de l'infériorité tout autant que le sentiment de l'injustice. Elle s'en cache à peine, au reste, pas plus qu'elle ne cherche à déguiser la part d'illusion qui se mêlait à son enthousiasme, et les déceptions que

lui réservait l'expérience. Toute petite, on la mena chez une grande dame, dont les airs de protection la suffoquèrent; elle ne se demandait pas encore pourquoi la dame était sur le canapé, tandis que sa grand'-maman n'avait qu'une chaise, "mais j'avais," dit-elle, "le sentiment qui conduit à cette réflexion, et je vis terminer la visite comme on reçoit un soulagement à l'instant de la souffrance."

Ce fut bien pis une autre fois. Étant à la campagne avec sa grand'tante, les deux dames furent invitées à dîner chez une voisine, la mère d'un fermier général. Quel ne fut pas l'étonnement de Mlle. Phlipon lorsqu'elle apprit qu'il s'agissait d'un dîner, non pas avec la dame du château, mais à l'*office!* Elle a décrit d'une manière piquante les femmes de chambre vêtues des dépouilles de leurs maîtresses, les manières gauches et triviales des valets, leur conversation toute remplie de marquis, de comtes, de financiers, le jeu qui suivit le repas, ce monde inférieur qui reproduisait les préjugés, les vices et les sottises de l'autre. Elle se vengeait de l'humiliation qui lui était faite en songeant que cela ne pouvait durer. Mais ce n'était rien encore que ce dépit auprès de l'indignation dont l'anima le spectacle de la cour. Elle alla une fois à Versailles en compagnie de sa mère et de deux autres personnes. "Nous logeâmes dans le château," raconte-t-elle. "Mme. Legrand, femme de la dauphine, n'étant pas de service, nous prêta son appartement. Il était sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; la même

précaution nous était nécessaire. Deux chambres médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et les odeurs qui s'y exhalaient, telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille pour être plus à portée de ramper au lever de Sa Majesté. Les petits et grands couverts de toute la famille séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Je n'étais point insensible à l'effet d'un grand appareil; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissants et fort peu remarquables par eux-mêmes. J'aimais mieux voir les statues et les jardins que les personnes du château, et ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage:

"'Oui,' lui répondis-je, 'pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois, que je ne saurais que faire de ma haine.'

"'Quel mal te font-ils donc?'

"'Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité.'"

Les études si variées et, il faut le dire, si étranges de Manon avaient dû ébranler sa foi enfantine. Nous avons vu que Bossuet lui-même avait éveillé des doutes dans son âme. Il est des temps où les dissolvants sont dans l'air et attaquent tout et tout le monde. Ce n'est pas néanmoins que la jeune Phlipon fut un esprit fort; elle était raisonneuse, confiante, intrépide, mais les hardiesses de sa pensée avaient leur contre-poids

dans un sentiment religieux qui ne se démentit jamais. Elle marque elle-même, dans une de ses lettres, la lutte de ces dispositions contraires; elle était alors fort préoccupée des attentions d'un prétendant. "Depuis toutes ces scènes," écrit-elle, "je suis dévote, parce que c'est mon cœur qui agit: toutes les fois qu'il a l'empire, la religion triomphe; reprend-il la tranquillité, alors mon esprit prend son vol, se balance dans les airs, veut croire et doute encore." Un an après, elle n'est pas plus avancée: "Je suis toujours dans la balance de doute, et j'y dors, paisiblement suspendue, comme les Américains dans leurs hamacs. Fixée dans ma conduite et dans mes sentiments, je vogue dans les opinions et je ne les adopte que conditionellement, sans opiniâtreté ni chaleur. Ah! s'il est un Dieu juste, je serai éclairée: c'est ma confiance et mon espoir. Je le disais à mon confesseur, qui me reconnaît de bonnes intentions, et qui me voudrait moins inquiète et moins raisonneuse."

D'autres fois, elle est ramenée aux croyances par le spectacle des inégalités et des injustices de l'état social. Que serait le pauvre ou l'opprimé sans l'espoir d'un Dieu rémunérateur; et si cet espoir est bienfaisant, comment ne serait-il pas fondé? "Ah!" s'écrit-elle, "si c'est une erreur, elle est consolante et sublime! Dans le flegme du raisonnement, je puis douter de tout, et même ne croire à rien; mais, rebutée des spéculations, j'irai chercher la vérité dans l'âme du pauvre, en recueillant ses soupirs et en essuyant ses pleurs." C'est à des pensées de ce genre qu'elle finit par s'arrêter. Elle eut le sort de toutes les âmes naturelle-

ment religieuses lorsqu'elles sont en lutte avec les curiosités et les exigences de l'esprit : la Providence divine, la spiritualité de l'âme, l'immortalité, devinrent pour elle des vérités à la fois certaines et indémontrables. Elle ne s'inquiétait plus de lever cette contradiction. Elle convenait que les objections étaient insolubles, mais il lui suffisait de contempler la nature, de penser, dans sa prison, aux maux qu'elle souffrait en récompense de son ardent patriotisme, de rêver aux êtres chéris dont elle se croyait séparée pour jamais : le désir passionné du triomphe de la justice et le besoin de retrouver ailleurs ce qu'elle aimait, prêtait l'évidence à des croyances si nécessaires. Qu'importe la manière dont la vie future se réalisera : "Je l'ignore, je sens seulement que cela doit être ainsi." Et elle ajoute : "L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit—je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage ; mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne : il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâces. Je ne suis pas parvenue tout-à-coup à cet état d'esprit ferme et paisible, dans lequel, jouissant des vérités qui me sont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux sentiments heureux, je me résigne à ignorer ce que je ne saurais connaître, sans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace en peu de mots le résultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant desquelles j'ai quelquefois participé à l'exigence du dévot, la rigueur de l'athée, l'insouciance du sceptique. Mais toujours de bonne foi, parce que

je n'avais aucun intérêt à changer ma croyance pour relâcher mes mœurs, dont la règle était établie pour moi au-delà de tous les préjugés possibles ; j'ai eu l'agitation du doute, sans les tourments de la crainte."

Les questions religieuses n'étaient pas les seules qui occupassent cette intelligence de vingt ans. Il est, pour un esprit pénétrant, des difficultés plus graves que l'opposition de la raison et de la foi : c'est la contradiction entre la nature et l'idéal, entre les instincts et les aspirations. La charmante jeune fille avait beau être modeste jusqu'à l'austérité, elle se sentait animée du désir de plaire ; les hommages la touchaient ; elle se sentait agitée de sentiments tumultueux. Puis, d'autres émotions succédaient à celles-là ; le vide, le dégoût, lui faisaient payer cher le plaisir de la vanité. Habituée à réfléchir, elle se demandait compte de tous ces mouvements. Était-elle au monde pour dépenser son existence en soins frivoles, en sensations pleines de trouble ? Les lois de la morale chrétienne, les inspirations de la nature, la philosophie, que disaient-elles ? De là, bien des méditations sur la destination humaine. Eh bien, cette destination c'est la vertu. La vertu se fonde sur l'admiration pour ce qui est beau, grand, généreux. Il y a un instinct qui nous porte à aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts. Ensuite vient la réflexion, qui montre que cette même vertu est conforme à l'intérêt de l'individu et de la société, si bien qu'on pourrait la définir : la justesse d'esprit appliquée aux mœurs.

Tels sont les principes qui s'étaient emparés de l'es-

prit de cette héroïne. On reconnaît son temps. C'est bien la femme "sensible et vertueuse" du dix-huitième siècle. Du reste, ces théories, cet enthousiasme sont accompagnés du plus pur bon sens. Tout est chez elle sagesse et solidité. Elle n'affecte rien. Elle n'est pas enflée de ses connaissances. Elle ne veut, à aucun prix, devenir auteur. "Il fut un temps," écrit-elle, "où je ne me trouvais contente qu'avec un livre ou une plume à la main : je suis présentement aussi satisfaite de l'emploi de mon temps lorsque j'ai cousu un vêtement à mon père ou additionné un compte de dépenses, qu'après avoir fait une lecture profonde. Je ne me soucie nullement d'être savante, je veux être bonne et heureuse ! voilà ma grande affaire. Un sens droit, un cœur honnête, que faut-il de plus ?" Le ton, on le voit, est un peu sentencieux et solennel. Oh ! pour ce défaut-là, Mme. Roland le conservera jusqu'au bout. On a beau faire : on n'est pas un sage, on ne devient pas un héros sans quelque raideur et quelque contraction de caractère.

—*Etudes littéraires.*

ÉLISÉE RECLUS.

Jacques Élisée Reclus, géographe, littérateur, né à Ste.-Foy-la-Grande (Gironde) en 1830. Élevé, enfant, en Allemagne, chez les frères moraves, il fit une partie de ses études dans sa ville natale. Fils d'un pasteur évangélique, destiné a suivre la carrière de son père, il fut pendant quelques années étudiant à Berlin, puis étudiant en théologie à la faculté de Montauban ; mais son goût passionné pour les voyages et la geographie lui fit abandonner cette vocation. Républicain ardent, il prit part aux luttes politiques qui se terminèrent par

l'avénement de l'empire et fut exilé en 1852. Il se réfugia à Londres, et ce fut en parcourant l'Angleterre et l'Irlande qu'il commença son premier ouvrage *La terre et l'océan* Dominé par le désir de voir le nouveau monde et d'ouvrir une voie propère à la colonisation, il partit pour la Nouvelle-Grenade, explora la partie nord de l'Amérique méridionale et l'isthme de Panama; mais, vaincu par la fatigue et les fièvres paludéennes, épuisé et presque mourant, il dut abandonner ses projets d'exploitation agricole et rentra en France, où il se livra tout entier aux études scientifiques. Son grand ouvrage, la *Géographie universelle : la terre et les hommes*, est le fruit de longues années de travaux, de patientes recherches, de fatigues de périls. E. Reclus a parcouru seul, à pied le plus souvent, la France et les principales contrées de l'Europe. C'est la nature vivante, sa grandeur infinie et sa majestueuse beauté, que reproduit cette œuvre, la plus admirable et la plus complète qui ait été faite sur ce vaste sujet; elle est à la fois un monument scientifique, et une de nos premières œuvres littéraires. Rien n'égale dans les descriptions le charme de ce style si pur, d'une si harmonieuse élégance; les plus riches images, les aspects les plus variés y sont rendus avec une remarquable justesse et un rare bonheur d'expression. La science elle-même, froide et sèche dans la rigoureuse exactitude de ses termes, prend sous cette magnifique forme les couleurs de la vie.

Savant modeste, doué d'une puissante intelligence, d'une sensibilité exquise et d'une indomptable énergie; imagination brillant, âme douce et fière, aimant avec passion la nature et l'humanité; caractère inflexible dans sa droiture, inébranlable dans ses convictions—tel est, dans sa grande simplicité, Élisée Reclus.

C'est au milieu de ses travaux que la guerre de 1871 le surprit. Enfermé à Paris pendant le siége, il s'occupa avec un dévouement absolu des œuvres généreuses qu'inspirent les grandes misères et la véritable fraternité. Entraîné par l'ardeur de ses convictions, il prit parti pour la Commune, mais refusa tout pouvoir et ne participa à aucune de ses violences. Fait prisonnier par l'armée de Versailles, il fut condamné à la déportation. C'est à un groupe de savants anglais et américains qu'appartient l'honneur des premières démarches faites pour obtenir la commutation de sa peine; elle fut changée en bannissement.

PRÉFACE DE LA TERRE ET L'OCÉAN.

J'étais en Irlande, au sommet d'un tertre qui commande les rapides du Shannon, ses îlots tremblant sous la pression des eaux et le noir défilé d'arbres dans lequel le fleuve s'engouffre et disparaît après un brusque détour. Étendu sur l'herbe, à côté d'un débris de muraille qui fut autrefois un château fort et que les humbles plantes ont démoli pierre à pierre, je jouissais doucement de cette immense vie des choses qui se manifestait par le jeu de la lumière et des ombres, par le frémissement des arbres et le murmure de l'eau brisée contre les rocs. C'est là, dans ce site gracieux, que naquit en moi l'idée de raconter les phénomènes de la terre, et, sans tarder, je crayonnai le plan de mon ouvrage. Les rayons obliques d'un soleil d'automne doraient ces premières feuilles et faisaient trembloter sur elles l'ombre bleuâtre d'un arbuste agité.

Depuis lors, je n'ai cessé de travailler à mon œuvre dans les diverses contrées où l'amour des voyages et les hasards de la vie m'ont conduit. J'ai eu le bonheur de voir de mes yeux et d'étudier à même presque toutes les grandes scènes de destruction et de renouvellement, avalanches et mouvements des glaces, jaillissements des fontaines et pertes des rivières, cataractes, inondations et débâcles, éruptions volcaniques, écroulement des falaises, apparitions des bancs de sable et des îles, trombes, ouragans et tempêtes. Ce n'est point seulement aux livres, c'est à la terre elle-même, que je me suis adressé pour avoir la connaissance de la terre. Après de longues recherches dans la pous-

sière des bibliothèques, je revenais toujours à la grande source et ravivais mon esprit dans l'étude des phénomènes eux-mêmes. Les courbes des ruisselets, les grains de sable de la dune, les rides de la plage ne m'ont pas moins appris que les méandres des grands fleuves, les puissantes assises des monts et la surface immense de l'océan. Ce n'est pas tout. Je puis le dire avec le sentiment du devoir accompli : pour garder la netteté de ma vue et la probité de ma pensée, j'ai parcouru le monde en homme libre, j'ai contemplé la nature d'un regard à la fois candide et fier, me souvenant que l'antique Freya était en même temps la déesse de la terre et celle de la liberté.

LES FRANÇAIS.

Considéré d'une manière générale, le peuple des Gaules unit dans son caractère national les contrastes des hommes du nord et de ceux du midi. De même que le pays offre une transition géographique naturelle entre la zone méditerranéenne et la zone atlantique, de même les habitants sont des intermédiaires naturels pour des groupes de nations, et par leur histoire ils unissent l'époque romaine aux âges modernes. On trouve parmi les Français les types les plus divers, ou plutôt ils forment par leur ensemble un type nouveau où la mobilité de l'expression remplace la pureté des lignes, où les aptitudes gagnent en diversité ce qu'elles perdent en énergie. Le Français et surtout la Française se

distinguent d'ordinaire, non par la régularité des traits ou par la noblesse du visage, mais par la physionomie : ils peuvent exprimer tous les sentiments, rendre toutes les idées, parce qu'ils les éprouvent et les comprennent. Tous les peuples trouvent en eux un écho de leurs propres pensées. Telle est la raison pour laquelle les grands mouvements de l'Europe ont toujours eu leur contrecoup puissant en France, quand ils n'y ont pas pris naissance. Telle est aussi la raison du caractère essentiellement général offert par les révolutions en France. Qu'on l'en loue ou qu'on l'en blâme—et nous croyons que la postérité l'en louera—c'est la France qui a proclamé les "droits de l'homme." Elle ne s'arrête point aux faits de détail, elle va jusqu'au principe lui-même.

Ainsi qu'il convient à un peuple qui sert d'intermédiaire naturel pour les idées, le Français arrivé au plein développement de son être a parmi les hommes la vertu spéciale de la sociabilité. Un sentiment de bienveillance naturelle le porte vers son semblable ; un esprit d'équité le guide dans ses relations avec tous ; il charme par ses prévenances, il retient par son amabilité. En toutes choses il sait agir avec mesure et discrétion. il aime à plaire par le costume et les manières, mais sans les outrer ; il excelle dans l'art de bien dire, et pourtant il fait valoir son esprit sans porter tort à celui des autres. Plus encore que le Français, la Française peut être considérée à cet égard comme représentant la plus haute expression du caractère national. A ses vertus de famille, l'ordre, l'économie, la prudence, la promptitude de décision dans les choses du ménage et

les affaires, elle ajoute des qualités sociales qui lui donnent un charme tout particulier, le bon sens, le naturel, l'esprit, l'à-propos ; elle ravit par sa conversation, et c'est à elle surtout qu'est dû l'attrait de la société française. Il est rare que les étrangers ne se plaisent pas en France ; il est plus rare encore que des Français ne se sentent pas malheureux loin de leur patrie : il est peu d'hommes auxquels pèse plus durement le fardeau de l'exil.

Appartenant à la fois aux groupes des nations méditerranéennes et des nations septentrionales, regardant à la fois vers les deux mondes, les fils des Gaulois ne se distinguent pas seulement par leur promptitude de compréhension et leur justesse de raisonnement, ils se font remarquer aussi entre tous les peuples civilisés par la délicatesse de leur tact, la sûreté de leur goût. Longtemps ils ont été considérés en Europe comme les arbitres de la littérature, et dans certains domaines de l'art leur supériorité reste incontestée. Il y a bientôt deux siècles, des Français réfugiés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Scandinavie, y portèrent des industries nouvelles ou bien donnèrent à celles qui existaient déjà une importance qu'elles n'auraient jamais eue sans eux ; après chaque révolution, d'autres expatriés ont aidé à former le goût artistique des industriels voisins, et ceux-ci sont obligés de venir fréquemment à Paris pour y étudier les procédés et les formes que renouvelle sans cesse le génie inventif des ouvriers.

Les qualités du Français moyen, choisi comme type de la nation, ont aussi leurs défauts correspondants.

Être sociable par excellence, il lui arrive souvent de se faire trop "tout à tous" et de perdre ainsi sa valeur propre; habile à parler de tout, il risque fort d'être superficiel dans ses jugements ; homme de goût et de mesure, il s'expose à sacrifier la force et l'originalité; très-soucieux des convenances, très-respectueux du sentiment général, il néglige parfois la voix intérieure, il peut mettre sa conscience dans l'opinion commune au lieu de la chercher en soi; homme de société ou de parti, il n'a pas toujours le courage de rester lui-même, il a rarement l'audace de penser et d'agir dans sa fière indépendance. Jugés à ce point de vue, les hommes sont d'ailleurs bien rares dans une nation.

Quoi qu'il en soit des reproches justes ou injustes faits à ses enfants, on ne saurait sans une flagrante iniquité nier l'influence capitale que la France a exercée sur le monde civilisé. De nos jours, l'agrandissement si rapide du domaine occupé par les peuples policés ne cesse, il est vrai, d'affaiblir l'importance numérique des Français relativement à l'ensemble des autres nations; mais l'influence intellectuelle et morale ne se mesure pas au nombre. Quelle que soit sa destinée, d'heur ou de malheur, la France ne vit certainement pas d'une vie moins intense que les autres nations sœurs, et, grâce à l'enseignement du passé, elle pourra, mieux que toute autre, aider à cette évolution politique et sociale que la communauté de plus en plus grande des intérêts matériels, la compréhension des mêmes faits scientifiques et des mêmes lois morales montrent déjà dans l'avenir. Du reste, devrait-elle même disparaître de la scène du monde, que son action ne

s'en continuerait pas moins, grâce à sa langue, à sa littérature et aux idées dont celle-ci a été le véhicule pour tous les peuples voisins. Quoique Michelet ait pu justement reprocher au français "tels côtés ingrats, noblement secs, preuve que cette langue des gens d'esprit a été parlée par des sots," cependant le bel idiome garde de telles qualités de force, de grâce, de clarté, de souplesse, qu'il reste l'un des instruments les plus parfaits de la pensée; nul ne s'est rendu plus indépendant de la cantilène ou de l'accent pour devenir l'expression pure du sentiment et de l'idée. Aussi la langue française s'est-elle propagée bien au delà des limites territoriales de la nation. C'est par millions que les étrangers parlent ou comprennent le français, non seulement dans les pays dits latins, comme l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, mais aussi en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, dans la Scandinavie, en Russie, en Orient, et dans tout le nouveau monde. A l'action directe exercée par la langue dans le mouvement des idées s'ajoute l'influence indirecte due aux modifications intimes qui se sont opérées dans les idiomes étrangers. Sans tenir compte des mots que le français leur a donnés ou transmis, toutes les langues européennes ont reçu du parler de Pascal, de La Fontaine et de Voltaire une allure plus ferme, des contours plus précis, un mode d'expression plus clair; leur structure même s'est rapprochée de celle du français.

—*Géographie universelle.*

DR. PAUL BROCA.

Professeur de la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, auteur scientifique, principal chef de l'école anthropologique moderne.

Le docteur P. Broca est né à Ste.-Foy-la-Grande (Gironde) en 1824. Il y commença ses études et se fit remarquer très-jeune par son intelligence et ses aptitudes scientifiques. Plus tard, étudiant en médecine à Paris, il obtint au concours les premières places. Sa passion pour l'étude, sa sûreté de travail, ses recherches, ses écrits, ses découvertes lui acquirent, très-jeune encore, une place parmi les savants.

Esprit puissant, infatigable explorateur de la science et de ses progrès, chirurgien réputé des hôpitaux St.-Antoine et la Pitié, il devint l'un des chefs de l'école d'anthropologie et contribua puissamment par ses observations et ses découvertes au développement de cette science.

Le style élégant et facile de ses dissertations, le souffle d'idéalisme qui semble animer ses descriptions scientifiques, donnent à quelques-uns de ses écrits une sérieuse valeur littéraire. Richesse d'imagination, finesse d'esprit, réflexion profonde, élévation de sentiment, vaste érudition, tout s'y réunit, comme le théologien, le littérateur, l'historien se retrouvent dans l'anthropologiste. Ses théories scientifiques offrent un intérêt particulier. Loin de nier l'âme dans l'homme, il semble tenté d'en accorder une aux animaux; dans tous les cas, il ne conclut pas.

Le docteur Broca, nommé sénateur, est mort récemment à Paris. L'idée politique à laquelle il s'était voué toute sa vie avec une rare fermeté de principes, a perdu en lui un de ses plus dignes représentants; la science, un de ses éminents professeurs; le monde, un homme de cœur, d'une inflexible droiture, que son intelligence, son travail et sa haute valeur morale avaient seuls élevé au rang qu'il occupait. Sa vie se résume en ces mots, sa plus belle oraison funèbre: "Il est passé, en semant la lumière et en faisant le bien."

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

COMPARÉE A CELLE DE L'HOMME.

On reproche aux animaux de n'agir que machinalement, de ne pas savoir changer d'eux-mêmes leurs procédés. Il est vrai que les mœurs des animaux domestiques sont le résultat de l'action humaine; mais lorsque le castor change, selon les circonstances, le lieu et la forme de son habitation, et de constructeur se fait mineur, peut-on lui refuser une certaine dose de liberté et d'initiative? D'ailleurs, tout le monde sait que l'abeille peut, lorsque cela est nécessaire, modifier le plan de ses constructions et substituer aux cellules hexagonales des cavités pentagonales. Il est donc injuste de prétendre que l'animal ne peut pas changer sa manière d'être.

Mais, dit-on, l'homme seul a la raison, seul il est capable de faire un raisonnement. Ce qui est certain, c'est qu'il déraisonne souvent. Mais je demanderai ce que faisaient les renards cités par Montaigne, que les Thraces lançaient sur la glace pour savoir s'ils pouvaient ou non passer sans danger: ces animaux faisaient un pas avec précaution, penchaient la tête, puis rétrogradaient ou avançaient, selon qu'ils jugeaient au bruit plus ou moins lointain des eaux subjacentes, que la glace avait ou n'avait pas assez d'épaisseur pour offrir une surface résistante.

Lorsque le chien, en suivant une piste, rencontre un carrefour, il s'arrête, hésite un instant entre les trois routes qui s'ouvrent devant lui, s'engage d'abord dans la première en flairant avec précaution, puis, revenant

sur ses pas, explore la seconde de la même manière, et alors, ayant reconnu que sa proie n'a pu passer ni par l'une ni par l'autre, et sachant pourtant qu'elle a dû passer quelque part, il s'élance comme un trait dans la troisième route, guidé par un raisonnement qui le dispense d'une troisième exploration.

Cela est possible, répondent nos contradicteurs, mais l'animal ne se trompe jamais; vous voyez donc bien qu'il n'agit pas librement et qu'il n'a pas d'initiative. Que les chasseurs interrogent leurs souvenirs, ils vous diront que le chien se trompe quelquefois, à la chasse, lorsqu'il a mal raisonné, et qu'alors ses attitudes trahissent une humiliation profonde.

Un des principaux arguments invoqué contre l'animal est sa prétendue inaptitude au perfectionnement. Est-il besoin de rappeler que certaines races humaines inférieures se sont fait remarquer jusqu'ici par une absence complète de perfectibilité? A coup sûr, on ne saurait nier que les animaux domestiques ne soient susceptibles des modifications les plus heureuses, et, tandis que l'Australien résiste à tous les efforts tentés pour le civiliser, le lapin pris au piége se prête sans effort à la domestication.

Que dire de la prévoyance? Peut-on la refuser aux fourmis et aux abeilles? Cela semble difficile, et lorsqu'on nous dit, l'homme seul à l'instinct de la propriété, on oublie certainement que, chez certaines races humaines, cet instinct est assez faible pour ne créer qu'une propriété collective, analogue à ce que nous observons chez plusieurs espèces animales, et entre autres chez les moineaux de Paris, qui savent fort bien faire

respecter entre eux les circonscriptions de leurs diverses compagnies.

La pitié est certainement un des plus beaux sentiments, mais est-ce un caractère distinctif du genre humain? L'homme seul est-il capable de compassion? Lisez, dans Hubert, les descriptions homériques des sanglantes batailles que se livrent souvent les fourmis. Vous verrez que si, dans ces grandes luttes, il y a des vainqueurs et des vaincus, des triomphateurs et des prisonniers, il y a aussi des morts et des blessés, et que ceux-ci ne sont pas abandonnés, mais qu'on les emporte hors du champ de bataille pour les soustraire à la fureur aveugle des combattants; vous verrez que les ambulances ne sont pas d'invention humaine, et que si nous commençons à peine, en Europe, à comprendre tout le respect dû aux blessés, les fourmis donnent depuis longtemps, à cet égard, des exemples bons à méditer.

On n'a pas osé contester la mémoire aux animaux.

L'homme, nous dit-on, sait douter et vouloir; il s'élève par l'ambition au-dessus des animaux et au-dessus de lui-même. Mais qui n'a vu un chien hésiter entre deux routes? Or, quand il hésite, croit-on qu'il ne doute pas?

Quant à la volonté et à l'ambition, ai-je besoin de raconter les combats que se livrent dans les ruches les candidats à la royauté? Si on leur refuse la double qualité de vouloir et d'être ambitieux, je demanderai quel motif les excite à la lutte.

Il est vrai que nous n'avons pas encore vu d'animaux faisant du feu. Mais est-il certain que l'homme ait

toujours eu cet art? N'oublions pas qu'avant d'être le dominateur de la terre, il a végété pendant des myriades d'années. Il a autrefois inventé l'art de faire le feu, comme tout récemment il a inventé les canons rayés; mais il n'a pas pour cela changé de règne. Était-il moins homme avant de connaître le feu?

L'homme seul, nous dit-on, a des esclaves (il n'y aurait pas de quoi s'en vanter), et seul, ajoute-t-on, il a des animaux domestiques. J'ai déjà réfuté cette assertion. Les fourmis vont à la guerre pour conquérir des esclaves, et elles savent fort bien réduire certaines espèces de pucerons à l'état de domesticité.

On a parlé encore du *besoin du superflu.* On veut que ce soit chez l'homme un besoin spécial caractéristique. Je rappellerai cependant que les abeilles passent leur existence au milieu de provisions de cire et de miel souvent superflues, et, d'autre part, vous connaissez l'histoire de ce jeune Australien qui, élevé en Europe et vêtu de bons habits, ne trouvait rien de si agréable que d'aller s'asseoir sur une route, après avoir déposé tous ses vêtements, sans en excepter celui-là même que nous ne considérons nullement comme superflu. Vous savez qu'après plusieurs années passées en Angleterre et après avoir été imbu des meilleures doctrines et d'un certain degré d'instruction, son premier souci, une fois de retour dans son pays, fut de jeter loin de lui les oripeaux de la civilisation et de s'en retourner tout nu dans les bois.

Comment a-t-on pu prétendre que l'homme seul possède la *faculté du langage*, et qu'elle manque aux animaux? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir

que les animaux ont des moyens de se communiquer leurs idées—moyens qui, pour être différents de ceux qui sont usités par l'homme, n'en constituent pas moins des formes diverses de langage. Pour n'en citer qu'un exemple, il n'est pas douteux que les fourmis ont une manière de se parler et de s'entendre, des signes particuliers, une sorte de dactylologie spéciale dont elles font un continuel usage, et qui paraît consister dans les attouchements variés de leurs antennes.

Dans les guerres épiques qu'elles se livrent de tribus à tribus, elles se concentrent les unes pour l'attaque, les autres pour la défense. Des conseils s'assemblent pour proposer la conquête d'une fourmilière et prendre jour; des courriers vont et viennent dans la tribu. On envoie des éclaireurs, et, d'après leurs rapports, l'attaque est différée ou résolue immédiatement; dans ce dernier cas, à un signal donné, tout s'ébranle, on se met en marche, on arrive devant la place. Par ordre du généralissime, des fourmis se détachent du gros de l'armée, soit pour aller, en parlementaires, sommer l'ennemi de se rendre, soit pour explorer les abords de la fourmilière et voir par quel côté elle est plus accessible à l'attaque. Le plan est alors conçu et l'assaut livré. Si l'attaque réussit, après être entré en vainqueurs dans la place, on revient triomphalement avec les prisonniers et tout le butin fait sur l'ennemi, butin qui se compose surtout de pucerons mis à l'engrais. Mais si la résistance de l'ennemi se prolonge, ou si l'on se sent trop faible pour le vaincre, le généralissime envoie ses aides de camp demander du renfort à la tribu, avant de poursuivre l'attaque ou de livrer un deuxième as-

saut. On comprend que tout ce mouvement et toute cette stratégie seraient absolument impossibles sans une entente complète des chefs avec les soldats, sans des ordres donnés et reçus, en un mot, sans l'existence de signes spéciaux ou d'une forme particulière de langage propre aux fourmis.

Si les animaux n'avaient pas un langage à eux, comment pourraient-ils faire l'éducation de leurs petits ? C'est pourtant grâce à l'éducation qui lui est donnée par ses parents que le jeune rossignol cultive et perfectionne les merveilleuses aptitudes dont il a été doué pour le chant. Personne n'ignore que le rossignol né ou élevé en cage est loin d'avoir le talent de l'oiseau en liberté. On a observé, dans les pays où les renards sont chassés et traqués par l'homme, que les petits de ces animaux ont plus de finesse et de prudence que n'en ont les vieux renards dans les pays sauvages. Comment cela peut-il s'expliquer si l'on n'admet que les petits renards ont reçu des leçons de leurs parents, et que ceux-ci ont pu leur transmettre les fruits de leur expérience acquise ? Les animaux ont donc un langage particulier dont ils se servent pour communiquer entre eux, et que nous ne comprenons pas plus qu'ils ne comprennent le nôtre. . . .

La moralité ! Je voudrais pouvoir affirmer qu'elle est un caractère inhérent à la nature humaine, je souhaiterais que tous les hommes en fussent doués. Malheureusement, trop souvent elle fait absolument défaut, et je rappellerai seulement que, dans le vocabulaire australien, cette prétendue caractéristique n'est représentée par aucun mot.

Quant à la religiosité, peut-elle servir à caractériser l'espèce humaine? Vous savez que non, puisque plusieurs peuples n'ont aucune religion, et que, parmi les peuples qui sont religieux, beaucoup d'hommes ne le sont en aucune façon. Dans tous les pays, surtout dans ceux où l'homme cultive son intelligence, on voit un grand nombre d'individus abandonner peu à peu une partie ou la totalité de leurs croyances. Ce prétendu caractère humain a donc disparu chez eux? Les mettrez-vous au rang des brutes, ces hommes qui souvent se font remarquer par l'étendue de leur savoir, par la puissance de leur esprit? . . .

Et maintenant, si j'étais absolument obligé de dire quel est le trait le plus caractéristique de l'intelligence de l'homme, je dirais que c'est l'orgueil, l'orgueil du parvenu qui se fait une généalogie et qui finit par y croire.

Quand l'homme, faible et chétif, errant et nu, sans industrie et presque sans armes, traînait péniblement au milieu des forêts son existence famélique, lorsqu'il luttait chaque jour avec les grands pachydermes de l'époque quaternaire, lorsqu'il n'avait d'autre asile que les cavernes dont le grand ours fossile lui disputait la possession, il n'avait pas, pour ses rivaux insoumis, le superbe dédain qu'il professe aujourd'hui. D'innombrables siècles s'écoulèrent avant qu'il eût conquis assez de sécurité et assez de loisirs pour se livrer aux spéculations métaphysiques. Mais, devenu enfin le maître incontesté d'une partie de la terre, il s'est enivré de son triomphe. Il s'est proclamé le roi de la création; il a fini par se convaincre que tout avait été créé pour

lui, les continents et les mers, les animaux et les plantes, le soleil et la lune, tout, jusqu'à ces millions d'étoiles, mondes immenses répandus dans les profondeurs de l'infini ; et, non content de faire pivoter l'univers autour du grain de sable qu'il habite, il a poussé l'orgueil jusqu'à assigner sa propre forme au Créateur.

Henri Heine, dans un de ses poëmes, nous montre le vieil ours Atta Troll donnant, dans une caverne des Pyrénées, des leçons de métaphysique à ses jeunes oursons : " Là-haut," dit-il, " sous une tente parsemée d'étoiles, sur un trône d'or, siége le Grand-Ours qui dirige l'univers."

N'est-ce pas un peu notre histoire ? Nous ne demeurons plus, il est vrai, dans les cavernes ; mais nos ancêtres y ont demeuré, et ce qui nous paraît présomptueux dans la bouche d'un ours ne l'est pas moins dans la nôtre. Soyons plus modestes ; soyons plus justes surtout, et que notre amour-propre de grands seigneurs ne nous porte pas à insulter le pauvre peuple des animaux.

CAMILLE FLAMMARION.

Camille Flammarion, astronome français, est né à Montigny (Haute-Marne) en 1842. Destiné par sa famille a l'état ecclésiastique, il commença ses études au séminaire de Langres et les termina à Paris en 1858. Très-jeune encore, il s'est fait une brillante réputation par ses curieux travaux. Reçu élève astronome à l'Observatoire, il demeura en cette qualité, attaché pendant quatre ans au bureau des longitudes ; mais, ayant eu quelques différents avec le directeur, il quitta

sa position officielle, entra à la rédaction de la revue hebdomadaire le *Cosmos*, et devint rédacteur scientifique du journal le *Siècle*. Il n'a cessé depuis lors, par ses écrits, ses articles, ses conférences, de populariser en France l'astronomie sidérale.

C. Flammarion fut nommé officier d'Académie en 1868, et président du jury de la section des sciences à l'exposition maritime du Hâvre. Il fit la même année plusieurs ascensions en ballon pour étudier l'état hydrométrique et la direction des courants de l'atmosphère. Déjà connu, comme membre actif de nombreuses sociétés savantes et d'associations pour la vulgarisation de la science, il a étendu la notoriété de son nom, à ses débuts surtout, par les marques d'adhésion qu'il s'est plu à donner au spiritisme et à certaines opinions mystiques. Toutes les publications de C. Flammarion, *La pluralité des mondes habités*, *Les mondes imaginaires et les mondes réels*, les *Contemplations scientifiques*, etc., se distinguent par la richesse du style, l'idéalisme de la pensée, la hauteur des vues philosophiques, la poésie du sentiment. Le dernier de ses ouvrages, *Dieu dans la nature*, est une sorte de théologie où l'auteur professe un déisme indépendant qui donne à la nature une intelligence distincte pour la diriger. C'est *La pluralité des mondes habités* qui a eu le plus de succès. Elle a été traduite dans les principales langues de l'Europe; tout le monde a voulu prendre connaissance d'une œuvre dont la base est cette idée, que les astres sont des mondes où nous allons après la mort continuer nos destinées. On doit à Camille Flammarion, en dehors de ses divers ouvrages, un grand nombre de mémoires publiés dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, notamment sur les montagnes de la lune et les taches du soleil, et une élégante traduction de l'ouvrage de Davy, *Les derniers jours d'un philosophe*.

L'HUMANITÉ DANS L'UNIVERS.

Si la terre était le seul monde habité dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; si elle était la seule

nature, le seul séjour de la vie, la seule manifestation de la Puissance créatrice; ce serait un fait incompatible avec la splendeur éternelle d'avoir formé, comme œuvre unique, un monde inférieur, misérable et imparfait. Celui donc qui croit à l'existence d'un seul monde est inévitablement conduit à cette conclusion monstrueuse que les divines hypostases, éternellement inactives jusqu'au jour de la création terrestre, ne se sont manifestées que pour la création d'une ombre, et que toute l'effusion de leur puissance infinie n'a abouti qu'à la production d'un grain de poussière animé.

Si la terre était le seul monde habité, ce serait un monde complet par lui-même, dont l'unité serait manifeste, et qui, selon la remarque de Descartes, comblerait nos conceptions et ne leur permettrait pas de chercher au dehors de lui l'aliment de nos aspirations et l'existence d'un état supérieur au nôtre. Or, nous savons tous que, quelle que soit la perfectibilité possible de notre race et quel que soit le degré de civilisation que nous puissions atteindre, nous n'arriverons jamais à transformer les conditions vitales de notre globe; nous n'arriverons jamais à substituer à notre nature une nature moins grossière et une organisation plus subtile; nous n'arriverons jamais à nous défaire des chaînes qui nous attachent lourdement à la matière. Certes, l'humanité grandit; les nouvelles générations apportent toujours avec elles une nouvelle puissance d'enthousiasme, une nouvelle vigueur d'action, et nous saluons avec amour la jeunesse, qui vient de naître, dont la mission est de préparer l'aurore du vingtième siècle! Mais, quelque ferventes que soient nos aspirations, quelque

chères que soient nos espérances, l'histoire de cette humanité même nous enseigne que, chez les peuples comme chez les individus, il y a la jeunesse, la virilité et la décadence ; et nous savons malheureusement que, dans un certain nombre de siècles, cette splendide capitale du monde où nous brillons aujourd'hui dans toute l'activité de notre travail, ce sanctuaire des sciences où s'élaborent les conquêtes du génie, ce champ de liberté où l'homme apprend à connaître ses droits et à exercer sa puissance individuelle au profit de tous, nous savons qu'un jour toutes ces splendeurs seront évanouies ; que la Seine plaintive roulera ses eaux murmurantes dans la solitude, à l'ombre des saules et au sein des prairies silencieuses ; et que le voyageur, informé de notre histoire passée, pourra seul reconnaître çà et là quelques fragments d'édifices s'élevant au-dessus du sol comme des os dénudés, quelques chapiteaux de colonnes brisées, derniers vestiges des merveilles disparues. La civilisation aura élu une nouvelle patrie, et, du fond de son sommeil, la France entendra au loin les bruits du monde et le tumulte des tempêtes humaines, rêvant aux jours lointains de sa gloire, et peut-être aux jours de sa mollesse et de son luxe efféminé, cause de sa chute et de sa mort. C'est l'histoire de Babylone aux jardins suspendus, de Thèbes aux sept murailles, d'Ecbatane, tombeau d'Alexandre, de Ninive, où Job prophétisait, de Carthage, rivale de Rome, Rome, centre du monde il y a deux mille ans, flambeau de la chrétienté sous Léon X, aujourd'hui tristement assise aux bords du Tibre, qui depuis longtemps a emporté dans l'abîme les antiques trophées d'une ère glorieuse. Oui,

de même que tout individu, l'humanité a devant elle les limites de sa perfectibilité, limites lointaines, nous l'espérons, mais limites qu'elle ne saurait franchir, et qui marqueront, lorsqu'elles seront atteintes, la première période de la décadence. Si nos facultés et nos forces sur la terre semblent illimitées, il n'en est pas de même des éléments de notre perfectibilité, ils sont circonscrits: quand la combustion est achevée, l'extinction de la flamme est proche.

L'histoire de la terre dépend sans contredit de ses conditions d'habitabilité. La nature inanimée est antérieure à la nature animée et celle-ci est soumise à l'influence de la première. Or, il ne sera pas inutile d'examiner maintenant quelle est la loi de la vie qui préside à l'extinction des habitants de notre globe, loi de laquelle dépend la perpétuité des êtres sur la surface de la terre.

Avouons-le tout de suite, *la loi de vie*, c'est *la loi de mort*. De tous les animaux qui peuplent la terre, il n'en est pas un seul qui ne vive aux dépens des autres êtres vivants, animaux ou végétaux; depuis les dernières et les plus simples des plantes, jusqu'à l'homme, le plus élevé de l'échelle animale, tous les êtres vivent pour alimenter la vie.

Les plantes, ces êtres à l'existence si mystérieuse encore, où l'observation anxieuse de Gœthe croyait reconnaître une âme, les plantes vivent pour être mangées.

Les animaux qui se nourrissent des plantes servent à leur tour d'aliments à ceux dont l'existence n'est qu'un long carnage, ceux-ci à d'autres encore, et ainsi

de suite. Les êtres animés ne peuvent vivre ici que sous la condition de s'entre-dévorer. S'il nous était possible de rassembler vers la fin de notre vie, le monceau colossal des êtres qui ont servi à nous nourrir, chacun de nous serait effrayé par cette immense hécatombe ! Et ce que nous disons de nous, tout être animé, herbivore ou carnivore, peut le rapporter à soi, à un degré plus ou moins grand : la loi de la vie, c'est la loi de mort.

Cette loi de mort a, de plus, un triste complément dans notre espèce, complément non fatal, nous l'espérons. Les hommes, qui sont déjà à la tête du combat perpétuel que les êtres vivants se donnent sur la terre, ont encore poussé à l'extrême cette loi désastreuse en la tournant contre eux-mêmes ; et depuis l'origine des sociétés, au milieu des civilisations les plus avancées comme au sein de la barbarie, la guerre, inique et insensée, a tenu les rênes des nations humaines. Le croiriez-vous, populations paisibles de l'espace ! l'homme est arrivé ici à une telle aberration, qu'il en a fait une déesse de cette Guerre, et qu'il l'adore ! Oui, les habitants de la terre contemplent avec admiration ce Moloch affamé ; et, par une convention mutuelle, ils donnent la palme des honneurs et le diadème de la gloire aux plus cruels d'entre eux, dont l'habileté au carnage est la plus grande ! Voilà notre monde ! Gloire à celui qui amoncèle les cadavres dans les plaines rougies ; gloire à celui qui en comble les fossés ; gloire à celui dont l'ardeur frénétique enrôle le plus de tigres autour de sa bannière sanglante, et fait marcher des hordes de bourreaux sur des nations déchirées !

Cet état de choses qui nous domine, qui depuis longtemps est devenu nécessaire, parce qu'il a été consacré par les institutions politiques, qui ont leur origine dans la raison du plus fort—cet état de choses est inhérent à notre espèce, dont les besoins matériels sont impérieux. Les premières tribus sauvages que l'historien rencontre à la tête de toutes les nations ne subsistèrent, comme les animaux, que par le droit d'élection naturelle, c'est-à-dire par la conquête des éléments de leur existence. Avant de savoir parler, avant d'avoir imaginé aucun art, avant d'avoir pensé même, ces peuples durent faire la guerre contre les animaux et contre les hommes, du moment où il leur fallut s'assurer la propriété d'un territoire; tantôt offensive, tantôt défensive, cette guerre, dont le seul but était alors d'acquérir aux combattants les moyens d'une vie assurée, fonda les premiers droits et les premiers pouvoirs. Les tribus grandirent, changèrent de territoire, inquiétées par les fléaux de la nature ou attirées par l'appât d'une vie plus heureuse; elles se succédèrent, établirent la patrie et la nationalité, et, loin de laisser dans les appétits primitifs la guerre qui en était née, elles nourrirent chacune ce monstre dévorant, qui devait avec les âges se faire plus grand et plus terrible encore. Depuis longtemps les nations, arrivées à leur maturité, ont armé la guerre pour l'orgueil et l'ambition; nos besoins primitifs sont satisfaits, mais notre antique barbarie est restée envenimée par les raffinements d'une science odieuse. C'est ainsi que les vices de notre humanité ont leur origine dans l'organisation même de notre monde. La nature humaine est soli-

dairement rattachée à la nature terrestre; si celle-ci était supérieure à ce qu'elle est présentement, la première aurait la même supériorité.

Nous n'hésitons pas à imputer à cette loi de mort, qui gouverne le monde, la cause première de ce vice social dont nous parlons. Si cette loi terrible n'existait pas, l'humanité eût vécu dès le premier jour au sein de la tranquillité et du bonheur.

La plupart des maux qui nous affligent trouveraient leur cause première dans l'état d'infériorité de notre monde; en allant au fond de la question, on reconnaît que nos vices particuliers, comme nos vices sociaux, n'auraient aucune raison d'être sur une terre qui ne les provoquerait pas. Si la propriété, au moins passagère, des éléments de notre existence ne nous était pas nécessaire, si notre planète nourrissait ses enfants sans leur poser des conditions aussi rigoureuses, sans les astreindre à tant de sacrifices, nul n'eût jamais songé à ravir des objets gratuits, le vol ne fut point né; et avec le vol, le mensonge, le meurtre, et tous les vices qui ont leur principe dans la cupidité, ne fussent point apparus sur la terre.

GEORGE SAND.

Amantine Lucile Aurore Dupin, Mme. Dudevant, connue sous le nom de G. Sand, célèbre romancière, née à Paris en 1804.

Arrière-petite-fille du prince Maurice de Saxe, fille d'un officier distingué du premier empire, elle fut élevée à la cam-

pagne par sa grand'mère, Mme. Dupin de Francueil, plus tard chez les Augustines anglaises. Elle épousa en 1822 M. Dudevant, puis se sépara de lui et vint à Paris, où elle vécut de son travail, et se fit connaître en peignant des oiseaux et des fleurs. Appelée au *Figaro*, elle devint l'un des collaborateurs les plus distingués de ce journal, et commença par ses articles signés "Sand" son immense réputation.

Parmi ses œuvres nombreuses, les plus remarquables sont ses romans, classés en diverses catégories selon leur sujet: romans philosophiques, romans politiques, romans champêtres. Dans tous se retrouvent son admirable style, son enthousiasme, les richesses de son imagination, son grand amour de la nature, la profondeur de son esprit, l'élévation de ses pensées. "Son talent s'appelle *Légion*," a dit l'un des grands critiques de son temps, "car aucun auteur n'a abordé avec un tel succès des sujets si variés et des genres si différents."

Après la révolution de février, elle s'occupa de pièces de théâtre, et de 1846 à 1850 écrivit ses romans champêtres, *La petite Fadette*, *François le champi*, *La mare au diable*, chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Ses ouvrages réunis ne comptent pas moins de cent cinquante volumes.

Les romans de George Sand ne peuvent être lus ni jugés comme les romans ordinaires. Les caractères et les situations qu'ils reproduisent ne servent, pour la plupart, qu'à l'exposition d'une thèse, à la défense d'une cause, à l'étude d'une loi, à la discussion d'un préjugé ou d'un principe; étudiés ainsi, ils apparaissent avec l'idée réelle de l'auteur, leur véritable caractère, leur haute valeur philosophique. Ces œuvres, du resté, à part un petit nombre, ne peuvent être lues et comprises que par des esprits faits, mûris par la réflexion et ne craignant pas de trouver de grandes vérités, une morale élevée, sous la hardiesse de la forme.

G. Sand est morte, il y a quelques années, dans son château du Berry, où elle vivait tout entière aux joies de la retraite et de la famille.

LETTRE SUR LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS.

A VICTOR HUGO.

Dans une de ses chansons, le poëte dit:

George Sand a la Gargilesse,
Comme Horace avait l'Anio.

O poésie! Horace avait beaucoup de choses, et George Sand n'a rien, pas même l'eau courante et rieuse de la Gargilesse, c'est-à-dire le don de la chanter dignement; car ces choses qui appartiennent à Dieu, les flots limpides, les forêts sombres, les fleurs, les étoiles, tout le beau domaine de la poésie, sont concédées par la loi divine à qui sait les voir et les aimer. C'est comme cela que le poëte est riche. Mais, moi, je suis devenu pauvre, et je n'ai plus à moi qu'une chose inféconde, le chagrin, champ aride, domaine du silence. J'ai perdu en un an trois êtres qui remplissaient ma vie d'espérance et de force. L'espérance, c'était un petit enfant qui me représentait l'avenir; la force, c'étaient deux amitiés sœurs l'une de l'autre, qui, en se dévouant à moi, ravivaient en moi la croyance au dévouement utile.

Il me reste beaucoup pourtant: des enfants adorés, des amis parfaits. Mais, quand la mort vient de frapper autour de nous ce qui devait si naturellement et si légitimement nous survivre, on se sent pris d'effroi et comme dénué de tout bonheur, parce qu'on tremble pour ce qui est resté debout, parce que le néant de la vie nous apparaît terrible, parce qu'on en vient à se dire: "Pourquoi aimer, s'il faut se quitter tout à

l'heure ? qu'est-ce que le dévouement, la tendresse, les soins, s'ils ne peuvent retenir ceux que nous chérissons ? Pourquoi lutter contre cette implacable loi qui brise toute association et ruine toute félicité ? A quoi bon vivre, puisque les vrais biens de la vie, les joies du cœur et de la pensée, sont aussi fragiles que la propriété des choses matérielles ?"

O maître poëte ! comme je me sentais, comme je me croyais encore riche, quand, il y a un an et demi, je vous lisais au bord de la Creuse et vous promenais avec moi en rêve le long de cette Gargilesse honorée d'une de vos rimes, petit torrent ignoré qui roule dans des ravines plus ignorées encore. J'avais un trésor de vie, l'espoir ! l'espoir de faire vivre ceux qui devaient me fermer les yeux, l'illusion de compter qu'en les aimant beaucoup, je leur assurerais une longue carrière. Et, à présent, j'ai les bras croisés, comme, au lendemain d'un désastre, on voit les ouvriers découragés se demander si c'est la peine de recommencer à travailler et à bâtir sur une terre qui toujours tremble et s'entr'ouvre pour démolir et dévorer.

A présent, je suis oisif et dépouillé jusqu'au fond de l'âme. Non, George Sand n'a plus la Gargilesse ; il n'a plus l'Anio, qu'il a possédé autrefois tout un jour, et qu'il avait emporté tout mugissant et tout ombragé dans un coin de sa mémoire, comme un bijou de prix dans un écrin de prédilection. Il n'a plus rien, le voyageur ! il ne veut pas qu'on l'appelle poëte, il ne voit plus que du brouillard, il n'a plus de prairies embaumées dans ses visions, il n'a plus de chants d'oiseaux dans les oreilles, le soleil ne lui parle plus, la na-

ture, qu'il aimait tant et qui était bonne pour lui, ne lui parle plus: ne l'appelez pas artiste, il ne sait plus s'il l'a jamais été. Dites-lui *ami*, comme on dit aux malheureux qui s'arrêtent épuisés et que l'on engage à marcher encore, tout en plaignant leur peine.

Marcher! oui, on sait bien qu'il le faut, et que la vie traîne celui qui ne s'aide pas. Pourquoi donner aux autres, à ceux qui sont généreux et bienfaisants, la peine de vous porter? N'ont-ils pas aussi leur fardeau bien lourd? Oui, amis, oui, enfants, je marcherai, je marche; je vis dans mon milieu sombre et muet comme si rien n'était changé. Et, au fait, il n'y a rien de changé que moi; la vie a suivi autour de moi son cours inévitable, le fleuve qui mène à la mort. Il n'y a d'étrange dans ma destinée que moi resté debout. Pourquoi faire? pour chanter, cigale humaine, l'hiver comme l'été!

Chanter! quoi donc chanter? la bise et la brume, les feuilles qui tombent, le vent qui pleure? J'avais une voix heureuse qui murmurait dans mon cerveau des paroles de renouvellement et de confiance. Elle s'est tue; reviendra-t-elle? et, si elle revient, l'entendrai-je? Est-ce bientôt, est-ce demain, est-ce dans un siècle ou dans une heure qu'elle reviendra?

Nul ne sait ce qui lui sera donné de douceur ou de force pour fléchir les mauvais jours. Au fort de la bataille, tous sont braves: c'est si beau, le courage! "Ayez-en," vous dit-on; "tous en ont, il faut en avoir." Et on répond: "J'en ai!" Oui, on en a quand on vient d'être frappé et qu'il faut sourire pour laisser croire que la blessure n'est pas trop pro-

fonde. Mais après? quand le devoir est accompli, quand on a pressé les mains amies, quand on a dissipé les tendres inquiétudes, quand on reprend sa course sur le sol ébranlé, quand on s'est remis au travail, au métier, au devoir, quand tout est dit enfin sur notre infortune et qu'il n'est plus délicat d'accepter la pitié des bons cœurs, est-ce donc fini? Non, c'est le vrai chagrin qui commence en même temps que la lutte se clôt. On avance, on écoute, on voit vivre, on essaie de vivre aussi; mais quelle nuit dans la solitude! Est-ce la fatigue qui persiste, ou s'est-il fait une diminution de vie en nous, une déperdition de forces? J'ai peine à croire qu'en perdant ceux qu'on aime, on conserve son âme entière. A moins que. . . .

Oui, allons, la vie ne se perd pas, elle se déplace. Elle s'élance et se transporte au delà de cet horizon que nous croyons être le cercle de notre existence. Nous avons les cercles de l'infini devant nous. C'est une gamme que nous croyons descendre après l'avoir montée, mais les gammes s'enchaînent et montent toujours, la voix humaine ne peut dépasser une certaine tonalité; mais par la pensée elle entre facilement dans les tonalités impossibles, et, d'octave en octave, l'audition imaginaire, mais mathématique, escalade le ciel. Ceux qui sont partis vivent, chantent et pensent maintenant une octave plus haut que nous; c'est pourquoi nous ne les entendons plus; mais nous savons bien que le chœur sacré des âmes n'est pas muet et que notre partie y est écrite et nous attend.

Au-delà, oui, au-delà! Faut-il s'inquiéter de ce peu de notes que nous avons à dire encore? Et, quand

nous avons souhaité le bonsoir au vivant qui ferme la porte et descend l'escalier, savons-nous si ce mot n'est pas le dernier que nous aurons dit dans la langue des hommes ?

Vivre est un bonheur quand même, parce que la vie est un don ; mais il y a bien des jours, dans notre éphémère existence humaine, où nous ne sentons pas ce bonheur. Ce n'est pas la faute de l'univers ! Les personnalités puissantes souffrent moins que les autres. Elles traversent les crises avec une vaillance extraordinaire, et, quand elles sont forcées de descendre dans les abîmes de doute et de douleur, elles remontent les mains pleines de poésies sublimes.

Tel vous êtes, ô poëte que nous admirons ! dans la tempête, vous chantez plus haut que la foudre, et, quand un rayon du soleil vous enivre, vous avez l'exubérante gaîté du printemps. Si tout est gris et morne autour de vous, votre âme se met à l'unisson des heures pâles et lugubres ; mais vous chantez toujours et vous voyez, vous sentez, même sous l'impression accablante du néant, la profondeur des choses cachées sous le silence et l'ombre. Ce mutisme intérieur des cœurs brisés, cette surdité subite de l'esprit fermé à tous les renouvellements du dehors, vous ne les connaissez pas. Cela est heureux pour nous, car votre voix est un événement dans nos destinées, et, quand nous n'entendons plus celle de la nature, vous parlez pour elle et vous nous forcez de l'écouter. Il faut donc s'éveiller, et demander à votre immense vitalité un souffle qui nous ranime. Nul n'a le droit d'être indifférent quand votre fanfare retentit. C'est un appel à la vie, à la force, à la croyance, à la

reconnaissance que nous devons à l'auteur du beau dans l'univers. Ne pas vous écouter, c'est être ingrat envers lui, car personne ne le connaît et ne le célèbre comme vous.

Au delà de cette région où l'esprit humain ne peut plus affirmer rien, et où il craint de s'affirmer lui-même, le poëte peut affirmer tout. C'est le voyant qui regarde par-dessus toutes nos montagnes. Qui osera lui dire qu'il se trompe, s'il a fait passer en vous l'enthousiasme de l'inconnu, et si sa vision palpitante a fait vibrer en nous une corde que la raison et la volonté laissaient muette? Art et poésie, voilà les deux ailes de notre âme. Que la note soit terrible ou délicieuse, elle éveille l'instinct sublime engourdi qui s'ignore, ou le renouvelle quand elle le trouve épuisé par la fatigue et la tristesse. Chantez! chantez, poëte de ce siècle! Jamais vous ne fûtes si nécessaire à notre génération.

—*Nouvelles lettres d'un voyageur.*

JULES FAVRE.

Jules Claude Gabriel Favre, célèbre avocat, homme politique, littérateur, membre de l'Académie française, naquit à Lyon en 1809.

Jules Favre, après avoir fait de brillantes études, venait d'achever son droit à Paris lorsqu'éclata la révolution de 1830. Il prit une part ardente à ce mouvement politique et se fit surtout connaître par une lettre au *National*, dans laquelle il demandait l'abolition de la royauté et la création d'une assemblée constituante. Inscrit comme avocat au

barreau de Lyon, il acquit rapidement une position importante, mais ne cessa jamais de professer hautement les opinions libérales.

En 1835 il fut appelé à Paris pour y défendre, devant la Cour des pairs, les accusés d'un célèbre complot. Faible et malade, il soutint pendant quatre heures sa plaidoirie et mit par ce violent effort ses jours en danger. Il appartint l'année suivante au barreau de Paris. A la révolution de février 1848, il fut nommé secrétaire général du ministère d l'Intérieur. Élu représentant par le département de la Loire, il participa activement aux travaux de l'Assemblée, et, devenu chef du parti démocratique, fit au prince président une opposition des plus marquées. Le coup d'état du 2 décembre l'écarta pendant six ans de la vie politique. Membre des conseils généraux de la Loire et du Rhône, il refusa de prêter le nouveau serment exigé par le gouvernement et se renferma dans ses fonctions d'avocat. Il entra au Corps législatif en 1858; son nom venait alors d'avoir un grand retentissement dans le procès qui suivit l'attentat contre l'empereur. Il y avait défendu Félix Orsini, le principal accusé. Jamais son éloquence ne trouva de tels accents et ne s'éleva à une pareille hauteur. J. Favre était à l'Assemblée législative le chef de ce petit groupe d'opposants que l'on appelait *les Cinq*. En 1863, élu par une élection partielle de Paris, élu aussi par la ville de Lyon, il demeura avec M. Thiers, l'orateur le plus redouté de la chambre. Ses discours non seulement soulevèrent des tempêtes parlementaires, mais attirèrent l'attention du pays et contribuèrent puissamment à éclairer l'opinion publique. Il combattit dans toutes ses phases l'expédition du Mexique. Pendant ce temps, membre réputé du barreau, plaidant des affaires retentissantes, il était élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

L'Académie l'admit parmi ses membres en 1867. Le nom de Jules Favre est lié aux événements les plus importants de la guerre de 1871 et à l'histoire de la France. *Leader* de l'opposition dans les dernières années de l'empire, il devint, sous le nouveau gouvernement, membre de la commission et ministre des affaires étrangères; c'est à ce titre qu'il fut chargé avec M. Thiers de régler les conditions de la capitulation de Paris, 24 janvier 1871, et de signer, avec M. Pouyer-Quertier, le traité de Francfort, 10 mai de la

même année. Nommé sénateur en 1876, il reprit une part du prestige qu'avait affaibli la publicité donnée à divers incidents de sa vie intime.

Ses principaux ouvrages depuis 1870 sont : *Discours et plaidoyers*, *Le gouvernement de la Défense nationale*, *Rome et la République française*, *Conférences et discours littéraires*. Orateur brillant et passionné dans ses plaidoiries, J. Favre avait comme conférencier un charme puissant ; son style d'écrivain riche et harmonieux est admirable par sa pureté ; l'ensemble de ses œuvres porte l'empreinte d'un esprit aux aspirations élevées, d'une grande douceur d'âme et d'une rare profondeur de sentiment.

Jules Favre est mort en 1880.

TROIS GRANDS POËTES.

Viennent-ils du ciel, viennent-ils de la terre ? est-ce un langage humain, est-ce une mélodie d'en haut ? C'est là ce que demande la génération enchantée, captivée, subjuguée, au milieu de laquelle éclosent les œuvres de M. de Lamartine.

Si j'avais à en faire la critique, j'aurais peut-être d'assez longues observations à vous soumettre. J'ai sous les yeux le volume même par lequel, il y a quarante-six ans, j'ai été initié à tous ces enthousiasmes ; il a été bien des fois baigné de mes pleurs, mais au milieu de toutes les joies qu'il me causait j'avais peine à me défendre d'un trouble inexplicable. Il y a dans cette littérature un élan mystique qui emporte l'âme au delà des réalités et ne lui permet plus de les ressaisir. C'est un parfum qui monte au cerveau, qui lui procure des rêves et des contemplations, qui le rap-

proche de l'infini, mais qui en même temps l'énerve, et, dès lors, elle peut ne pas être, pour les âmes, le commerce le plus salutaire et le plus sûr.

M. de Lamartine, cependant, ne doit être rappelé qu'avec respect; non seulement il a brillé dans notre pays par la grandeur de son talent, mais encore, et tous ceux qui ont eu comme moi l'honneur de l'approcher peuvent en témoigner, il a toujours conservé dans les diverses situations de sa vie une âme élevée. Des erreurs ont pu l'atteindre, il les faut voiler: pour lui nous n'avons pas le droit d'être sévères, nous ne pouvons que l'entourer d'une affectueuse sympathie, en affirmant d'ailleurs que, quelque soit le jugement de la postérité, l'histoire de notre pays le placera dans cet Olympe majestueux et serein où trouvent un refuge toutes les grandes intelligences ayant resumé en elles la double harmonie de la beauté morale et de la beauté intellectuelle.

Aussi M. de Lamartine serait certainement le plus grand de nos poëtes modernes, si Dieu n'avait pas marqué de son sceau et couronné de son génie une autre personnalité plus puissante que la sienne—je veux parler de M. Victor Hugo.

Oh! quand nous sommes en présence de cette noble figure, nous n'éprouvons plus les hésitations et les doutes qui nous attristaient tout à l'heure. Là tout est ferme, majestueux et grave. Quelle grâce et en même temps quelle force! comme il réunit en lui les contrastes! Il semble qu'il soit à la fois impétueux et tendre, profond et ingénieux, qu'il résume toutes les grandeurs et toutes les misères, toutes les aspirations comme tous les

désespoirs de l'humanité ; il les enferme en effet dans son cerveau puissant, et son histoire, comme la peinture de ses passions, en sort en éclairs lumineux et terribles.

Certes, je pourrais comme pour M. de Lamartine, s'il s'agissait de le critiquer, reconnaître je ne dirai avec beaucoup d'entre vous, mais avec vous tous, qu'on peut reprocher à M. Victor Hugo quelques incorrections qui souvent paraissent volontaires, comme celles que le grand sculpteur de la renaissance, le divin Michel-Ange, semble avoir laissées sur ses immortelles statues, afin d'attester à la fois et leur puissance et la sienne.

Mais, si M. Victor Hugo fait quelquefois regretter un peu d'incorrection, un peu d'enflure, un goût excessif pour des images trop répétées, comme il rachète ce que je n'ose pas appeler des défauts par les qualités les plus profondes et les plus solides !

Quand il est apparu dans sa gloire, quand il s'est manifesté dans tout son éclat, nous étions à ce moment solennel où un mouvement littéraire et artistique emportait, par le plus impétueux des courants, la génération de la fin de la restauration, pleine de foi et d'espérance, de naïveté et d'ambitieuse ardeur. La restauration n'avait pas eu la sagesse de faire oublier son origine ; elle avait promis pour ne pas tenir—ce qui est un acte peu loyal d'abord, puis très-impolitique pour les monarques qui veulent conserver leur charge. L'éloquence parlementaire, à cette époque, était une des gloires les plus éclatantes de la littérature moderne. Elle répandit de la tribune sur toute la nation la flamme de ses discussions, qui pénétrèrent les cœurs de

la jeunesse. Et celle-ci, tout aussi impatiente que ses maîtres, plus exigeante peut-être, élargit le champ où la liberté devait descendre glorieuse et triomphante. Ce n'était pas seulement pour la politique qu'elle la demandait, c'était aussi pour les sciences et pour les arts. Il fallut que, prenant possession de l'homme, elle l'envahît tout entier pour l'exalter et l'agrandir. Et alors vous vous souvenez de cette lutte généreuse qui a conservé son nom technique—lutte entre les classiques et les romantiques; vous vous rappelez les grands combats où brillait Alexandre Dumas, cet esprit ingénieux, facile, puissant, et à côté de lui, plus grand que lui, j'ai le droit de le dire assurément sans le blesser, Victor Hugo, dont la muse n'abandonna jamais les hauteurs préférées et sut toujours conserver les nobles et fières allures qui révèlent et passionnent. Victor Hugo, le chef de ce mouvement, eut la joie de le voir réussir, car à la fin de la restauration, quand une révolution politique éclata, la victoire littéraire était assurée.

L'école historique entre en scène avec sa hardiesse, son indépendance et sa loyauté. Elle va bientôt changer la face du monde, car elle donne à la science des bases certaines. Et ce mouvement, en se prolongeant, amène l'épanouissement de plus en plus large de l'esprit humain. La poésie, l'art, l'éloquence, la littérature jouissent de la même faveur, et je serais bien injuste si, après avoir prononcé le nom de Victor Hugo, je ne faisais aussi mention de celui qui mérite, comme lui, à l'égal de lui, je ne veux pas dire plus que lui, ce nom sacré de poëte, c'est-à-dire M. Alfred de Musset.

Alfred de Musset est certainement celui qui a donné

à la poésie française le ton le plus délicat et le plus exquis ; il y a en lui une énergie contenue, une grâce capricieuse, quelque chose de fort et de tendre qui attache et qui captive, comme une série de surprises, de saillies inattendues, d'échappées sur le cœur qui font frémir ou verser des larmes. Et bien que souvent il ait paru incapable d'enthousiasme, bien que sur ses lèvres fines on ait toujours peur de deviner un sourire railleur, Alfred de Musset est néanmoins un poëte, un grand, un inimitable poëte, et la première place lui appartiendrait si elle n'avait point été occupée par Victor Hugo. Et s'il m'était possible de traduire le jugement que j'ose porter sur ces deux grands génies par une comparaison qui viendra au secours de ma faiblesse, je dirai que l'un, Alfred de Musset, est un portrait de Van Dyck, c'est-à-dire la grâce unie à la force, avec cette vigueur un peu maladive qui se voile comme d'une sorte de mystérieuse beauté avec sa rêverie, son sarcasme et son caprice, conservant cependant, en dépit de tout ce qu'on peut dire, une magistrale et princière distinction. Victor Hugo, c'est Pierre Paul Rubens qui l'a mis au monde ; la majesté de la forme, la décision des traits, la magnificence du coloris, je ne sais quoi de puissant, d'affirmatif dans la vie, une pleine possession de soi-même qui ne peut être disputée par aucune puissance rivale, tout cela apparaît couronné de cette flamme poétique que le grand peintre a su donner à tout ce qu'il a touché de son pinceau, quelles que soient d'ailleurs les exagérations que son génie se soit permises.

Mais quand je reviens à Victor Hugo, par lequel

je veux terminer, j'ajoute que sa gloire est entière, et qu'elle ne périra pas, car il n'a pas été seulement un poëte, il a été un homme dans l'excellence du mot. Il s'est pénétré des bésoins et des sentiments de son temps, il a compris que la France rajeunie, libérale, pleine de généreuses émotions, d'ardentes aspirations, marche à la conquête d'un idéal qu'il lui est réservé d'atteindre dans l'avenir. Et voulez-vous que je vous en cite un seul exemple? Personne mieux que lui, plus profondément que lui, avec plus de talent, d'autorité et de grâce, n'a compris les enfants; il les a devinés, j'ai tort, il les a transfigurés. Il semble que par sa puissance et son génie il se soit emparé de tous les charmes inimitables qui sans cesse nous ravissent en eux, dont nous jouissons enivrés que nous sommes dans l'impossibilité de reproduire, et par une sorte de magie il les a de nouveau mis au monde pour nous les faire mieux admirer. Oui, il a compris ce qu'étaient les enfants, et en cela il a été de son temps. La société antique sacrifiait l'enfance, la société qui nous a précédés la traitait avec une dureté funeste, pesait sur elle de manière à étouffer quelquefois le germe des plus heureuses facultés. L'enfant a repris ses droits. Nous avons compris que non seulement il devait être entouré de nos tendresses, couvert de nos baisers, sauvegardé par le respect, mais encore qu'il comptait dans la société, et qu'il fallait, y prenant sa place, qu'il fut, dans la famille, protégé par la loi et par les mœurs. Eh bien! c'est là ce que M. Victor Hugo a admirablement senti; il restera dans l'avenir—et ce sera une de ses plus grandes gloires, si ce n'est pas la plus grande—comme le poëte des enfants et des mères.

Dans cette société que notre enthousiasme, un peu plein d'illusions peut-être, entrevoit, où les cœurs seront rapprochés, les haines éteintes dans la mesure du possible, où les hommes se tendront la main non plus pour s'entre-déchirer, mais pour s'aimer, les vers de Victor Hugo seront la légende du passé, réfléchissant ce brillant avenir que nous aurons désiré sans l'avoir atteint; et les générations qui nous succéderont, pleines de reconnaissance, entoureront sa mémoire d'une auréole assurément bien méritée. Un siècle qui peut offrir à ceux qui le suivent trois poëtes comme ceux que je viens de nommer, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, et des prosateurs comme M. de Chateaubriand, M. Guizot, M. de Lamennais, des historiens comme Augustin Thierry et Michelet—je ne parle pas de tous ceux qui existent, j'ai dit qu'ils avaient noblement continué l'œuvre de leurs devanciers; si je les nommais, je blesserais leur modestie, mais votre intelligence m'a suppléé—un siècle, dis-je, qui se présente avec un semblable tribut littéraire n'a de concurrence à redouter avec aucun autre, et il peut entrer, le front levé, dans la postérité.

ATHANASE COQUEREL.

Athanase Josué Coquerel, éminent orateur, savant théologien, pasteur de l'Église réformée de Paris, naquit à Amsterdam en 1820. Élève distingué de la Faculté de théologie, fils de Charles Athanase Coquerel, une des gloires du protestantisme, il puisa dans sa famille ces grands traits de

caractère, la fermeté, la droiture, l'élévation d'âme qui y étaient de tradition, et se détermina à suivre la carrière pastorale. Appelé à l'église de Paris, prédicateur déjà célèbre, voué aux doctrines de tolérance et de liberté religieuse, A. Coquerel montra son courage moral en exposant avec sincérité devant le consistoire les idées qu'avaient développées en lui la méditation et l'étude, et s'attira ainsi de douloureuses persécutions—épreuve devant laquelle il ne faiblit pas. Il fut destitué de ses fonctions après avoir marqué les années de son ministère par son dévouement, sa grandeur d'âme et ses admirables prédications—appel éloquent et ému à la charité fraternelle, à la tolérance. Rédacteur de la *Revue théologique*, du journal le *Lien*, fondé par son père, il continua à servir par ses écrits la cause qu'il avait défendue. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1862.

Parmi ses nombreuses productions, les plus remarquables sont: *Sermons et homélies*, *Jean Calas et sa famille*, *Libres études*, *La conscience et la foi*, *Charité sans peur*, *Trente années de pastorat*, *Libres paroles d'un assiégé*, conférences et exhortations faites pendant le siége de Paris.

Les écrits d'A. Coquerel se distinguent, en dehors de leur valeur littéraire, par la profondeur de la pensée, l'inébranlable fermeté des principes, l'ardeur du sentiment et plus encore par cette bienveillance rayonnante et ce respect absolu des convictions que gardent seules les grandes âmes.

A. Coquerel est mort à Fismes (Marne) en 1876.

EXHORTATION D'UN ASSIÉGÉ.

Il arrive trop souvent que les hommes les plus sincères se cantonnent dans leurs idées, et, sans s'en rendre compte, partent de cet étrange principe: "Quiconque ne pense pas comme moi est un fou et un scélérat. Si mon contradicteur peut parler, il propagera ses idées: mais c'est un fou et un scélérat,

donc il faut le faire taire." Eh bien! non; j'ai fait une autre expérience. Il m'est arrivé d'entendre des hommes qui n'étaient ni dans le bien ni dans le vrai, mais qui, au milieu des choses mauvaises ou folles qu'ils disaient, ouvraient devant mes yeux des perspectives inattendues, sur lesquelles ma pensée ne s'était jamais arrêtée. On prétend qu'il n'y a pas de livres si mauvais que l'on n'y apprenne quelque chose; eh bien! il n'y a pas d'orateur qui parle sincèrement des lèvres duquel ne tombe quelque miette du pain de l'esprit. Il vaut mieux en profiter que l'empêcher de parler. D'ailleurs, savoir écouter, soyez-en certains, est absolument nécessaire à un homme de libre discussion. Si l'on ne veut écouter que ceux qui pensent comme soi, l'on n'aboutit à rien d'utile, car on n'apprend rien. Et alors qu'arrive-t-il? C'est qu'une opinion qu'on empêche de se produire conquiert des adhérents en raison même des efforts qui sont faits pour l'étouffer. Le public se persuade que, si l'on ne veut pas laisser à un homme le libre exercice du droit d'exprimer sa pensée, c'est qu'il a raison. Et celui dont la parole est ainsi comprimée, se sent froissé, blessé dans sa dignité; au lieu de l'éclairer, vous vous en faites un ennemi. On dit que l'homme n'a pas d'ami plus fidèle que le chien. Eh bien! le chien de garde que vous laissez sans cesse attaché et muselé, vous finirez par le rendre enragé, et vous courez risque de le voir vous communiquer cette effroyable maladie de sa race; laissez lui au contraire la liberté dont il a besoin, vous en faites votre gardien et il devient votre plus fidèle défenseur. Comprimez les idées même les

plus fausses, même les plus mauvaises, vous les revêtez de puissance. Une erreur devient sacrée dès qu'on persécute celui qui la professe. Si on le laissait parler, on lui donnerait les moyens de s'éclairer par la discussion; en lui imposant silence, on le condamne à rester dans son erreur, on se condamne soi-même à ne pas l'en affranchir. Le premier devoir d'un esprit élevé c'est d'être essentiellement respectueux pour les libertés de la pensée. Voulez-vous me permettre, à ce propos, de vous conter un fait qui m'a laissé un souvenir très-vif, bien qu'il remonte à vingt ans.

Je me trouvais à Londres, et je m'y trouvais avec un de mes amis dont je ne partageais guère les opinions sur beaucoup de points, mais qui était profondément ému des droits de la pensée. Un dimanche, à trois heures, il prend son chapeau et va au marché de Smithfield; je lui demande ce qu'il va y faire. Il me dit qu'un monsieur, tous les dimanches, à trois heures, monte sur une borne, et que là il prêche, "Qu'il n'y a pas de Dieu." Les admirateurs de ce monsieur l'écoutaient tant qu'il lui plaisait de démontrer qu'il n'y a pas de Dieu. Mon ami, lui, l'écoutait, je ne crains pas de le dire, religieusement; puis, il montait sur la même borne, après lui, pour prouver le contraire.

Voilà la liberté de discussion. Je sais bien qu'à Paris, il n'y a pas longtemps, si quelqu'un s'était avisé de monter sur une borne pour dire de pareilles choses, on aurait cru que le monde allait crouler. Non! puisqu'une pareille opinion qui, à mon sens, est une énorme erreur existe, il faut qu'elle puisse se produire, ne fût-ce que pour être réfutée et pour que la vérité

soit rétablie en pleine lumière. Voilà une règle que je crois fondamentale; je n'en indiquerai plus qu'une après celle-ci, et je l'appuierai encore sur une anecdote. A mon avis, quelque opinion qui soit énoncée, quelle que soit la tournure que prenne une discussion, ceux qui comprennent la vraie liberté doivent être bien résolus d'avance à ne jamais sortir, sous aucun prétexte, de la parole pour en venir aux voies de fait, à ne jamais laisser la discussion dégénérer en un acte matériel et extérieur. Et voici à ce sujet mon anecdote:

Figurez-vous une province des États-Unis, vers le commencement de ce siècle, ayant toutes les libertés, très-protestante, où il y avait d'un côté des puritains qui représentaient l'esprit des vieux émigrants, leurs pères, fondateurs des États-Unis, et de l'autre côté des unitaires à idées très-libérales, mais du reste, les uns comme les autres, très-opposés au catholicisme. Il arriva des étrangers, des moines, qui fondèrent un couvent. La population s'émut, les habitants de Boston et des environs n'avaient vu de leur vie un couvent; ils croyaient que cela n'existait plus depuis le moyen âge. Mais non, voilà un couvent et des moines dans la localité; le peuple s'émeut, on se lève en masse, on chasse les moines, on brûle le couvent. Aussitôt, un homme qui n'était pas connu en France à cette époque, mais qui, grâce aux travaux de Laboulaye et de quelques autres écrivains, y est maintenant célèbre, Channing, bondit de colère et d'indignation à la nouvelle de cet acte de violence. Ce n'était pas qu'il aimât les moines—il détestait cordialement les institu-

tions monacales; mais il se disait: On a attenté à la liberté, on a empêché des hommes de vivre comme ils croyaient devoir le faire. Et alors il monta en chaire, et prononça un discours qui a été publié, et qui est certainement une des pages les plus éloquentes qu'on ait écrites dans notre siècle, et où il dit, après avoir accordé qu'un couvent est une chose déplorable: "J'aimerais mieux qu'il s'en fût fondé dix que d'en voir brûler un seul;" et il déclara que, puisque cet acte illibéral s'était accompli dans un pays protestant, il fallait que les protestants fissent rebâtir le couvent. Il ouvrit une souscription, elle réussit et le couvent fut reconstruit. Voilà ce que j'appelle le respect de la liberté. Je n'aime pas plus les couvents que Channing, mais j'aurais souscrit le premier si l'occasion s'était présentée, pour donner à mes frères protestants et libres des États-Unis cette grande leçon que celui au droit duquel on attente devient sacré, et qu'il faut se réunir autour de lui pour maintenir son droit d'exprimer hardiment et franchement sa pensée devant les hommes et devant Dieu.

Si nous apprenons ces trois choses bien simples: d'abord que nous ne sommes pas infaillibles, même quand nous avons beaucoup de savoir et d'esprit; qu'il faut écouter et ne répondre qu'après avoir entendu, et enfin que jamais aucune discussion ne doit dégénérer en voies de fait, alors nous comprendrons la vraie liberté, et le gouvernement qui la représente sera fondé parmi nous d'une manière inébranlable.

Une grande dame qui appartenait, si je ne me trompe, au siècle de Louis XV, cette époque odieuse

de corruption et d'oppression, disait: "Ce qui me dégoûte de lire l'histoire, c'est de penser que ce que nous faisons maintenant en sera un jour." Elle avait parfaitement raison.

Eh bien! moi, ce qui me réconcilie avec la position profondément douloureuse où nous sommes par le fait de cette guerre si terrible et si inattendue; ce qui me réconcilie avec le cercle de fer et de feu où nous nous trouvons enfermés, avec l'épreuve, avec le danger que nous courons vous et moi, c'est que ce sera de l'histoire. Et si cela doit être de l'histoire, il dépend de nous de continuer cette histoire comme nous l'avons commencée, de la faire très-grande, très-noble, très-fière, très-glorieuse. Il faut que vos arrière-petits-enfants, quand ils liront l'histoire de France, ouvrant enfin le livre tout large et en toute liberté à l'histoire de nos souffrances, de nos luttes et de notre victoire, fut-ce même de notre perte, se disent avec un sentiment profond d'amour pour la patrie, de vénération pour nous, d'admiration pour la grandeur d'esprit et de reconnaissance pour Dieu: "Ceux-là, c'étaient des hommes!"

LOUIS NAPOLÉON BONAPARTE.

Charles Louis Napoléon Bonaparte (Napoléon III), écrivain, naquit aux Tuileries le 20 avril 1808. Il était le troisième fils du frère de l'empereur, Louis Napoléon Bonaparte, et le petit-fils de l'impératrice Joséphine, par sa mère Hortense Beauharnais. La jeunesse de ce prince fut soumise à des vicissitudes qui sembleraient appartenir au roman si elles

n'avaient été constatées par l'histoire. L'éducation distinguée et l'instruction solide qu'il reçut lui furent une source de jouissances intimes et de consolations dans les péripéties sans nombre de son existence; il étudia surtout l'histoire et les sciences exactes, pour lesquelles il montrait de grandes aptitudes. Il visita avec sa mère la Savoie, le grand-duché de Bade et la Bavière, et habita avec elle le château d'Arenenberg, près du lac de Constance. La mort du duc de Reichstadt en 1832 ouvrit le champ à ses espérances monarchiques. Il avait vingt-quatre ans, lorsque parut sa première publication, une simple brochure sous ce titre peu ambitieux: *Rêveries politiques*. En 1833 il adressa une épître en vers à M. de Chateaubriand, au sujet de la duchesse de Berry. Les *Considérations sur la Suisse* sont de la même année. Son livre le *Manuel d'artillerie* parut à Zurich quatre ans plus tard. En 1836, à la suite du complot de Strasbourg, il fut pris, conduit à Paris et embarqué peu de temps après sur le navire *Andromède*, qui devait le conduire aux États-Unis, où il séjourna. Il revint en Europe pour voir sa mère mourante. Le gouvernement français demanda à la Suisse son expulsion, qui fut refusée. L. Napoléon s'était fait naturaliser citoyen de la république helvétique, et c'est sous ce titre qu'il partit pour Londres, où il vécut assez longtemps. Il y publia son livre le plus connu, *Idées napoléoniennes*. Traduit dans presque toutes les langues, ce curieux écrit, apologie et justification de Napoléon I et du régime impérial, se répandit dans le monde entier.

Après l'insuccès de sa seconde tentative, l'insurrection de Boulogne, Louis Napoléon fut condamné à l'emprisonnement perpétuel. Du fort de Ham, où il était détenu, le prince prisonnier, livra à la publicité une intéressante étude sur la chute des Stuarts et l'invocation *Aux mânes de l'empereur*, au moment de la translation de ses cendres, ramenées de Ste.-Hélène à Paris, par le prince de Joinville. En 1842 il publia une brochure politique, *La question Suisse*. En 1844 un nouvel ouvrage, *Extinction du paupérisme*, obtint un grand succès. Sa captivité dura jusqu'à 1846, époque où il s'évada de Ham sous un déguisement d'ouvrier.

Devenu président de la République française en 1849, empereur après le coup d'état du 2 décembre 1851, L. Napoléon a écrit un grand nombre de discours et de proclama-

tions, divers articles dans le *Dictionnaire de la conversation* et l'*Histoire de César*, dont il n'a été publié que les deux premiers volumes.

Prisonnier de l'Allemagne après la bataille de Sedan (1870), conduit au château de Wilhelmshöhe, près Cassel, où il habita quelques mois, il se retira en Angleterre avec sa famille et mourut le 9 janvier 1873 au château de Chislehurst.

L'EXIL.

O vous que le bonheur a rendus égoïstes, qui n'avez jamais souffert les tourments de l'exil, vous croyez que c'est une peine légère de priver les hommes de leur patrie ! Or, sachez-le, l'exil c'est un martyre continuel, c'est la mort ; non la mort glorieuse et brillante de ceux qui succombent pour la patrie, non la mort plus douce de ceux dont la vie s'éteint au milieu des charmes du foyer domestique, mais une mort de consomption, lente et hideuse, qui vous mine sourdement, et vous conduit sans bruit et sans effort à un tombeau désert.

Dans l'exil, l'air qui vous entoure vous étouffe, et vous ne vivez que du souffle affaibli qui vient des rives lointaines de la terre natale.

Étranger à vos compatriotes, qui vous ont oublié, sans cesse étranger parmi ceux avec lesquels vous vivez, vous êtes comme une plante, transportée d'un climat lointain, qui végète faute d'un coin de terre où elle puisse prendre racine.

L'exilé peut trouver sur la terre étrangère des âmes

généreuses, des caractères élevés qui s'efforceront d'être pour lui prévenants et affables; mais l'amitié, cette harmonie des cœurs, il ne la rencontrera nulle part, car elle ne repose que sur une communauté de sentiments et d'intérêts. Les prévenances mêmes dont il est l'objet perdront beaucoup de leurs charmes à ses yeux, parce qu'elles auront toutes le cachet d'un service rendu. Être à l'égard d'un exilé comme envers tout le monde, n'est-ce pas un acte de courage?

Exilé, vrai paria des sociétés modernes, si tu ne veux pas avoir le cœur brisé à chaque instant, il faut, comme le dit Horace, que tu t'enveloppes dans ta vertu, et que, la poitrine couverte d'un triple airain, tu sois inaccessible aux émotions qui t'assailliront à chaque pas que tu feras dans la vie.

Ne te laisse jamais aller à un épanchement de cœur, à des entraînements sympathiques qui tendraient à te rappeler au souvenir de tes compatriotes; ils viendraient l'injure à la bouche te demander de quel droit toi, toi exilé, tu oses venir exprimer un opinion sur les affaires de ton pays, de quel droit tu oses pleurer ou te réjouir avec tes concitoyens! Si tu rencontres sur la terre étrangère un des tiens, c'est-à-dire un de ces hommes dont tous les antécédents se rattachent à ta famille et avec lequel tu as passé les premières années de l'enfance, arrête l'élan qui te pousse vers lui; ne lui tends pas la main, car tu le verrais fuir avec précipitation, ... et il n'a pas tort, ton contact semble porter la contagion, ton baiser est comme le souffle du désert qui dessèche tout ce qu'il touche. Si on savait qu'il t'a parlé, on le priverait du pain qui fait vivre ses en-

fants! C'est un crime aux yeux des grands du jour d'être lié à un exilé.

Vois-tu, dans le lointain, ce drapeau aux couleurs si belles? Entends-tu rententir ces chants guerriers? Malheureux! ne cours pas rejoindre tes frères; fais-toi attacher comme Ulysse au mât du vaisseau, car, si tu allais partager leur danger, ils se diraient: "Nous n'avons que faire de ton sang! . . ."

Si une calamité publique afflige tes concitoyens, si l'on reçoit pour soulager l'infortune l'offrande du riche comme celle du pauvre, n'envoie pas le fruit de tes épargnes, car on te dirait: "Nous n'avons que faire de l'obole de l'exilé."

Prends garde à chaque pas que tu fais, à chaque soupir qui s'échappe de ta poitrine, car il y a des gens payés pour dénaturer tes actions, pour défigurer tes paroles, pour donner un sens à tes soupirs!

Si l'on te calomnie, ne réponds pas; si l'on t'offense, garde le silence, car les organes de la publicité sont fermés pour toi, ils n'accueillent pas les réclamations des hommes qui sont bannis. L'exilé doit être calomnié sans répondre, il doit souffrir sans se plaindre; la justice n'existe pas pour lui.

Heureux ceux dont la vie s'écoule au milieu de leurs concitoyens et qui, après avoir servi leur patrie avec gloire, meurent à côté du berceau qui les a vus naître. Mais malheur à ceux qui, ballottés par les flots de la fortune, sont condamnés à mener une vie errante, sans attraits, sans charmes et sans but, et qui, après avoir été de trop partout, mourront sur la terre étrangère sans qu'un ami vienne pleurer sur leur tombe!

PENSÉES DÉTACHÉES.

Le plus grand ennemi d'une religion est celui qui prétend l'imposer; le plus grand ennemi de la royauté, celui qui la dégrade; le plus grand ennemi du repos de son pays, celui qui rend une révolution nécessaire.

L'histoire dit aux rois:

Marchez à la tête des idées de votre siècle, ces idées vous soutiennent.

Marchez à leur suite, elles vous entraînent.

Marchez contre elles, elles vous renversent.

HENRI MARTIN.

Louis Bon Henri Martin, historien français, est né à St.-Quentin (Aisne) en 1810. Petit-fils d'un bibliophile passionné, il put jouir dès son enfance d'une magnifique collection de livres laissée par son aïeul et dont la lecture développa son goût pour l'histoire. Son père, juge au tribunal civil de St.-Quentin, le fit élever au collége de cette ville, puis l'envoya à Paris étudier le droit. La révolution de 1830 le jeta dans la carrière des lettres. Il débuta par des œuvres d'imagination, une série de romans, publiés en collaboration avec son ami et compatriote Félix Davin, sous le double pseudonyme de Félix et Irner. Ce fut M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), aussi savant historien qu'habile romancier, qui détermina M. H. Martin à s'occuper d'études historiques. On n'avait alors, en dehors des ouvrages surannés d'histoire nationale, que les narrations d'Anquetil et les premiers volumes de Sismondi. Mais, si respectable que soit cet auteur par le soin de ses recherches, la froideur de son style, ses récits sans couleur et sans vie, ses idées mêmes, laissaient une large place à d'autres esprits. M. P. Lacroix et M. H. Mar-

tin conçurent ensemble l'idée d'une *Histoire de France par les principaux auteurs :* ouvrage qui ne devait être tout d'abord que des extraits des différentes histoires et chroniques, reliés par des transitions et des compléments. Ce premier travail fut confié à plusieurs collaborateurs qui l'abandonnèrent ; M. Martin tenta de le continuer seul et songea alors à y substituer une œuvre personnelle. Après plusieurs tergiversations, des modifications diverses inspirées par les préoccupations d'un esprit convaincu, d'une sincérité profonde, il publia le premier volume de son *Histoire de France*, l'œuvre capitale de sa vie. Son nom ne fut porté que sur le dixième volume ; les autres suivirent à de longs intervalles. Les tomes X et XI, *Guerres de religion*, reçurent de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le prix Gobert ; en 1869 l'Institut décerna à l'histoire complète le grand prix de 20,000 francs—récompense juste entre toutes, car aucune œuvre de ce genre n'a été inspirée par des idées plus libérales, des vues plus larges. Au lieu de manifester la singulière intolérance qui remplit les pages savantes de Sismondi, M. H. Martin laisse à chaque doctrine la raison de sa manifestation, en ayant toujours devant les yeux cependant un idéal de progrès et d'affranchissement pour les classes opprimées par le despotisme du moyen âge. C'est ainsi que les transformations religieuses sont examinées dans les plus grand détail et amenées jusqu'à la fusion qui forme le sentiment moderne. Un autre mérite de cette histoire si éminemment nationale est le soin avec lequel les origines celtiques y sont traitées. M. Martin voit dans la langue et la poésie bretonne les origines du français et maintes fois dans son livre il saisit l'occasion de rattacher le développement de la civilisation française au génie celte, tandis que les historiens précédents exagéraient, même au point de vue philosophique, l'influence romaine sur cette même civilisation. La complète expression de sa pensée est résumée dans son livre intitulé *La France, son génie, ses destinées*, idées philosophiques qui ressortent à ses yeux de l'histoire de la France.

M. H. Martin, membre de l'Institut, de l'Académie des sciences morales et politiques, membre de l'Académie en remplacement de M. Thiers, a été nommé sénateur en 1876.

VOCATION DE JEANNE DARC.

Sur la rive gauche de la Meuse, à cinq lieues au-dessus de Vaucouleurs, entre la prairie de la Meuse et un long coteau couronné de bois, s'élève un hameau dont le nom, Domremi, indique un ancien domaine de l'abbaye de St.-Remi de Reims. Au milieu du hameau, deux constructions attirent le regard : une petite église ogivale, du treizième ou du quatorzième siècle, dédiée à St.-Remi ; tout à côté, contre l'enclos du cimetière qui entoure l'église, une maison, du quinzième siècle, dont la façade présente trois écussons armoriés et une petite statue armée et agenouillée. Cette maison, de modeste apparence, était bien plus humble à l'époque où elle fut visitée par l'étoile qui avait brillé, quatorze siècles auparavant, à Bethléem.

Près de cette maison, un sentier montait, à travers des touffes de groseillers, vers le sommet du coteau ; la crête boisée se nommait le *bois chesnu*. A mi-côte, jaillissait, sous un grand hêtre isolé, une fontaine, objet d'un culte traditionnel. Les malades tourmentés de la fièvre venaient, de temps immémorial, chercher leur guérison dans ces eaux pures. La source ne paraît pas avoir été sous l'invocation d'un saint ni d'une sainte. Des êtres mystérieux, antérieurs chez nous au christianisme, et que nos paysans n'ont jamais consenti à confondre avec les esprits infernaux de la légende chrétienne, les génies des eaux, des pierres et des bois, *les dames fées*, hantaient le hêtre séculaire et la claire fontaine. Le hêtre s'appelait le *beau mai*. Au retour du printemps, sous l'arbre de mai, les jeunes

filles venaient danser et suspendre aux rameaux, en l'honneur des fées, des guirlandes qui disparaissaient, disait-on pendant la nuit. Les pieux et simples habitants de Domremi étaient à la fois très-bons chrétiens et très-attachés à ces pratiques primitives de leurs aïeux.

Dans la nuit de l'Épiphanie (6 janvier 1412), on raconte que "tous les habitants de Domremi, saisis d'un inconcevable transport de joie, se mirent à courir çà et là en se demandant l'un à l'autre quelle chose était donc advenue. . ." Une enfant était née de Jacques Darc et d'Isabeau Romée, pauvres et honnêtes laboureurs d'origine servile, établis à Domremi, mais natifs de deux autres villages de Champagne. La mère avait, dit-on, rêvé récemment qu'elle mettait au monde la foudre.

L'enfant fut appelée Jeanne. Autour de ses jeunes années se renouvelèrent les légendes qui poétisent le souvenir des saints celtiques, de St.-Colomban, de St.-Gall, de St.-Brandaines, et qui, émanées d'une inspiration plus ancienne que le christianisme, nous montrent leurs pieux héros dans une communion mystique avec tous les êtres de la nature. "Quand elle gardait les brebis de ses parents, le loup jamais ne mangea agneau de son troupeau. . . . Quand elle était bien petite . . . , les oiseaux des bois et des champs, quand elle les appelait, venaient manger son pain dans sa main." Les deux grands courants du sentiment celtique et du sentiment chrétien s'étaient unis pour enfanter la poésie chevaleresque, et se mêlent de nouveau pour former cette âme prédestinée. La jeune

bergère tantôt rêve au pied de "l'arbre de mai" ou sous les chênes, d'entre lesquels on voit de loin fuir la Meuse à travers les prairies; elle écoute les rumeurs confuses de l'air et de la feuillée; elle plonge ses yeux, durant de longues heures, dans les profondeurs du ciel étoilé. Tantôt elle s'oublie au fond de la petite église, en extase devant les saintes images qui resplendissent sur les vitraux. Elle prie les saints du paradis pour la France, dont les malheurs ont déjà frappé vaguement son oreille et son cœur. Quant aux fées, elle ne les a jamais vues mener au clair de lune les cercles de leur danse autour du *beau mai;* mais sa marraine les a rencontrées jadis, et Jeanne croit apercevoir parfois des formes incertaines dans les vapeurs du crépuscule; des voix gémissent le soir entre les rameaux des chênes. Les fées ne dansent plus—elles pleurent; c'est la plainte de la vieille Gaule qui expire!

La plainte a été entendue. Une autre voix bientôt répondra d'en haut.

La sérieuse enfant, réservée, un peu sauvage, rarement mêlée aux jeux de ses compagnes, fort aimée d'elles toutefois "pour sa grande bonté," et ardemment secourable à toute infortune, offrait déjà ce mélange de méditation solitaire et de puissante activité qui caractérise les êtres promis aux grandes missions. Elle se cherchait elle-même: les faits du dehors éclairèrent et fixèrent "sa sublime inquiétude." Les petites villes et les bourgades de la haute Meuse avaient été longtemps épargnées, grâce à leur situation reculée, par la guerre qui désolait la France. Les luttes étrangères et civiles y avaient pourtant des échos; on y

était armé village contre village. Jeanne avait été élevée dans la haine de ces Bourguignons, qui livraient la France aux Anglais. Souvent elle voyait les petits garçons de Domremi revenir tout ensanglantés de leurs batailles à coups de pierres contre les enfants de Maxei, village lorrain de la rive droite de la Meuse, qui tenait le parti de Bourgogne. La vraie guerre, et non plus son image enfantine, apparut enfin dans la vallée. Les garnisons françaises de Vaucouleurs, de Mouzon, de Beaumont-en-Argonne, couraient la champagne et ravageaient le plat pays; après la défaite des Français à Verneuil, les grandes villes champenoises offrirent des subsides au régent anglais pour qu'il rétablît la sécurité des routes et s'emparât du cours de la Meuse. Les Anglo-Bourguignons menacèrent Vaucouleurs et promenèrent le fer et le feu dans la contrée. A l'approche des bandes ennemies, les habitants de Domremi durent plus d'une fois chercher un asile à la hâte dans un châtelet bâti en face de leur hameau, sur une île du fleuve.

Ces scènes de trouble et de terreur faisaient sur la jeune fille une impression ineffaçable. Elle écoutait, le sein palpitant, les yeux en pleurs, les lamentables récits qu'on faisait à la veillée sur les calamités du beau royaume de France, "du royaume de Jésus." Les récits devenaient pour elle l'aspect même des choses. Elle voyait les campagnes en feu, les cités croulantes, les armées françaises jonchant de leurs morts les plaines; elle voyait errant, proscrit, ce jeune roi qu'elle parait de vertus imaginaires et qui personnifiait à ses yeux la France. Elle implorait ardemment le Sei-

gneur et ces anges, ces saints qu'on lui avaient appris à considérer comme des intermédiaires entre l'homme et Dieu. Un sentiment exclusif, unique, la pitié et l'amour de la patrie, envahissait peu à peu son âme passionnée et profonde.

THIERS.

Louis Adolphe Thiers, homme d'état et historien, naquit à Marseille le 16 avril 1797. Son père était un marchand de drap que la révolution avait ruiné. Il était parent, par sa mère, du poëte André Chénier; grâce à cette parenté et à l'influence de quelques amis, il entra en 1806 comme boursier au lycée de Marseille, et s'y fit remarquer par ses brillantes aptitudes. A dix-huit ans il commençait ses études de droit à Aix et les achevait rapidement. Reçu avocat, mais ne se sentant aucune disposition pour le barreau, il se livra aux études politiques et philosophiques qui l'avaient toujours attiré. Son séjour à Aix fut marqué par une singulière circonstance. L'académie de cette ville avait mis au concours un sujet: l'*Eloge de Vauvenargues*. Le discours d'un jeune avocat, M. A. Thiers, allait être couronné, lorsque, sur la demande de plusieurs académiciens qui voyaient en lui un adversaire politique déjà redoutable, le prix fut remis à l'année suivante. Cette année-là, deux discours se trouvèrent en présence, celui de M. Thiers, auquel l'auteur n'avait rien changé, et un second, arrivé de Paris par la poste. Le dernier venu était assurément bien supérieur à l'autre: ainsi du moins le proclamaient les académiciens qui combattaient le jeune écrivain. Quand on alla au voix, le prix fut accordé à l'œuvre de son rival; la sienne obtint seulement un accessit. On décacheta les noms: celui de A. Thiers était inscrit sous les deux enveloppes.

En 1821 M. Thiers vint à Paris. Pauvre et sans protection, il put, grâce à l'appui d'un compatriote, entrer au journal le *Constitutionnel*. C'est de ce moment que date sa for-

tune politique et littéraire. Il ne recule devant aucune difficulté; il se fait successivement critique d'art, de littérature, écrivain politique, et bientôt la France entière admire la valeur de ses articles, la profondeur de ses jugements: sa réputation était fondée. La haute intelligence de M. Thiers, son esprit plein de finesse faisaient oublier l'étrangeté d'un aspect physique qui frappait vivement au premier abord. Il était de petite taille, et à cette époque manquait d'usage, sautait continuellement, avait un accent méridional très-prononcé; son nez fortement recourbé, ses yeux cachés derrière de grandes lunettes d'or lui donnaient une ressemblance frappante avec la figure de hibou sous laquelle l'ont représenté les caricaturistes. Personnage à part, il fut reçu comme tel dans la société parisienne, qui sut pourtant bientôt l'apprécier et lui rendre justice. Vif, résolu, entreprenant, et voyant le succès qu'il acquérait comme journaliste, il entreprit un grand travail, et de 1822 à 1827 écrivit son *Histoire de la révolution française.* L'ouvrage fut reçu froidement; ce n'est qu'en 1830 que s'éveilla l'enthousiasme pour cette œuvre. Il voulut alors écrire une histoire générale et décida d'entreprendre un voyage de circumnavigation, mais les événements politiques l'arrêtèrent dans son projet. Il avait, par ses articles pleins de logique et de vérité, par son histoire, développé les idées de liberté. La révolution allait éclater. Il resta à son poste de combat, et fut ainsi forcé de renoncer à son voyage autour du monde. Le ministère Polignac, attaqué avec ardeur, par M. Thiers et ses amis, dans le *National,* qu'il avait fondé, tomba et entraîna dans sa chute la royauté.

Le monde allait voir M. Thiers, qui jusqu'alors ne s'était montré que comme journaliste, remplir pendant un demi-siècle l'histoire de la France et jouer sur la scène politique un des rôles les plus importants des hommes d'état modernes. Conseiller d'état, secrétaire général des finances, ministre des travaux publics, des affaires étrangères, député: son esprit embrasse tout. L'Europe admire cet homme qui sous cet extérieur presque grotesque cache un génie politique aussi vaste. En 1834 l'Académie lui ouvre ses portes; il fait un discours très-remarquable. Quelques mois plus tard il fait paraître une nouvelle œuvre historique, *Histoire du consulat et de l'empire.* L'auteur a changé, son caractère s'est mûri par

l'expérience, il a laissé ce style pompeux de ses premiers écrits; l'œuvre est grande large, calme, et reçoit un tribut de louanges bien mérité. C'est avec une activité incessante, une insatiable avidité de détails que M. Thiers avait recueilli les documents de son œuvre. "Derniers débris de la Constituante, de l'Assemblée législative, de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents, du Corps législatif, du Tribunat, Girondins, Montagnards, vieux généraux de l'empire, fournisseurs des armées, révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de plume, hommes d'épée, il passait en revue tout ce qu'il en restait, questionnant l'un, tournant autour de l'autre pour le faire parler, prêtant l'oreille gauche à celui-ci, l'oreille droite à celui-là, puis réunissant, coordonnant tous ces propos interrompus, il rentrait chez lui et ajoutait une page de plus à son histoire."

En 1851 M. Thiers fut exilé, puis bientôt rappelé de l'étranger; il voulut se retirer de la vie politique, mais Paris le réclamait et le nomma député. Orateur redouté de l'empire, qu'il combattait toujours, il éblouissait son auditoire, gardant dans la violence des luttes parlementaires son admirable clarté d'esprit, sa puissante logique, sa parole incisive, son inépuisable éloquence.

En 1870 il reprit sa vie active et sortit de l'effacement où il était resté plongé pendant dix ans. C'est lui qui régla avec M. de Bismarck, de concert avec J. Favre, la question de la capitulation de Paris et du traité de Francfort. Il était alors grand officier de la Légion d'honneur et plusieurs pays étrangers avaient voulu lui rendre hommage en lui faisant remettre les insignes de leurs ordres les plus élevés. La République française enfin le nomma son premier président.

Après avoir achevé son mandat et remis le pouvoir que lui avait confié la France, il se retira à St.-Germain-en-Laye pour y jouir du repos; mais il ne vécut pas longtemps dans la retraite, et s'éteignit soudainement. Paris alors paya un noble tribut d'admiration à son génie; ses funérailles prirent les proportions d'un deuil national.

Le caractère de M. Thiers a été souvent critiqué. On lui a reproché son égoïsme, on a nié ses sentiments et blâmé ou flétri plusieurs de ses actes.

Quel est donc l'homme qui, après avoir occupé les emplois les plus élevés d'un pays pendant cinquante années,

dans les temps les plus troublés, les épreuves les plus terribles que puisse traverser une nation, n'aurait pas fait de fautes ou encouru de blâmes? Si, comme homme politique, certains traits de sa vie et de son caractère demeurent discutés, son génie s'impose, ses ouvrages restent, considérés à juste titre comme l'un des plus beaux monuments littéraires de ce siècle. Sa conscience d'historien surtout se traduit vivante dans la lumineuse clarté de son style, dans la précision des faits, dans l'exactitude des détails, dans l'expression de son sentiment lui-même: "L'histoire," écrit-il, "ne dit pas: Je suis la fiction; elle dit: Je suis la vérité. Imaginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, les voulant instruire, les rassemble et leur dit: 'Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même pour conduire où elle en est la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin, pour vous éclairer, vous instruire et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur.' Tous les enfants sont réunis, ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment et donnant à ses enfants qui lui sont si chers une fausse idée des affaires, des peines et des plaisirs de la vie? L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants. Après une telle définition, la comprenez-vous exagérée, fardée, déclamatoire? Non, la grande histoire s'écrit en observant les faits, en les contemplant comme un peintre contemple la nature, l'admire même devant un laid visage et cherche l'effet dans la vérité seule de la reproduction."

Les principaux écrits de M. Thiers en dehors de ses grands ouvrages sont: *Les Pyrénées* et un grand nombre d'articles de journaux et de revues. Il a encore publié le *Salon de* 1822. M. Thiers n'était pas seulement un historien, mais avait un remarquable sens artistique, et, grand amateur d'art, possédait une riche collection de tableaux et de statues.

MORT DE NAPOLÉON I.

La fin d'avril était arrivée, et à chaque instant le mal devenait plus menaçant et plus douloureux. Les spasmes, les vomissements, la fièvre, la soif ardente ne cessaient pas. Napoléon prenait de temps en temps quelques gouttes d'une eau fraîche qu'on avait trouvée au pied du pic de Diane, dans l'exposition où il aurait voulu que sa demeure fût placée, et il en ressentait un peu de bien. "Je désire," dit-il, "être enterré sur les bords de la Seine, si c'est jamais possible, ou à Ajaccio, dans l'héritage de ma famille, ou enfin, si ma captivité doit durer pour mon cadavre, au pied de la fontaine à laquelle j'ai dû quelque soulagement." On le lui promit avec des larmes, car on ne lui cachait plus un état qu'il voyait si bien. "Vous allez," dit-il à ses amis qui l'entouraient, "retourner en France. Vous y reviendrez avec le reflet de ma gloire, avec l'honneur d'un noble dévouement. Vous y serez considérés et heureux. Moi, je vais rejoindre Kléber, Desaix, Lannes, Masséna, Bessières, Duroc, Ney! . . . Ils viendront à ma rencontre . . . . Ils ressentiront encore une fois l'ivresse de la gloire humaine. . . . . Nous parlerons de ce que nous avons fait, nous nous entretiendrons de notre métier avec Frédéric, Turenne, Condé, César, Annibal. . . . . ." Puis s'arrêtant, Napoléon ajouta avec un singulier sourire: "*A moins que là-haut comme ici-bas on n'ait peur de voir tant de militaires ensemble.*" Ce léger badinage mêlé à ce langage solennel émut vivement les assistants. Le 1er mai, l'agonie sembla s'annoncer, et les souffrances devinrent

presque continuelles. Le 2, le 3, Napoléon parut consumé par la fièvre et en proie à des spasmes violents. Dès que la souffrance lui laissait quelque répit, son esprit se réveillait radieux et il montrait autant de lucidité que de sérénité. Dans l'un de ces intervalles, il dicta sous le nom de première et seconde rêverie deux notes sur la défense de la France en cas d'invasion. Le 3, le délire commença et à travers ces paroles entrecoupées on saisit ces mots: "*Mon fils . . . l'armée . . . Desaix. . .*" On eût dit à une certaine agitation qu'il avait une dernière vision de la bataille de Marengo regagnée par Desaix. Le 4, l'agonie dura sans interruption et la noble figure du héros parut cruellement tourmentée. Le temps était horrible, car c'était la mauvaise saison à Ste.-Hélène. Des rafales de vent et de pluie déracinèrent quelques-uns des arbres récemment plantés. Enfin, le 5 mai, on ne douta plus que le dernier jour de cette existence extraordinaire ne fût arrivé. Tous les serviteurs de Napoléon, agenouillés autour de son lit, épiaient les dernières lueurs de la vie. Malheureusement ces dernières lueurs étaient des signes de cruelles souffrances. Les officiers anglais placés à l'extérieur recueillaient avec un intérêt respectueux ce que les domestiques leur apprenaient des progrès de l'agonie. Vers la fin du jour la douleur s'affaissant avec la vie, le refroidissement devenant général, la mort sembla s'emparer de sa glorieuse victime. Ce jour-là le temps était redevenu calme et serein. Vers cinq heures quarante-cinq minutes, juste au moment où le soleil se couchait dans des flots de lumière et où le canon anglais donnait le signal de la retraite, les nom-

breux témoins qui observaient le mourant s'aperçurent qu'il ne respirait plus et s'écrièrent qu'il était mort. Ils couvrirent ses mains de baisers respectueux, et Marchand, qui avait emporté le manteau que le premier consul portait à Marengo, en revêtit son corps, en ne laissant à découvert que sa noble tête.

Aux convulsions de l'agonie, toujours si pénibles à voir, avait succédé un calme plein de majesté. Cette figure d'une si rare beauté, revenue à la maigreur de sa jeunesse et revêtue du manteau de Marengo, semblait avoir rendu à ceux qui la contemplaient le général Bonaparte dans toute sa gloire.

Le gouverneur, le commissaire français voulurent repaître leurs yeux de ce spectacle, et montrèrent, devant cette mort aussi extraordinaire que la vie qu'elle terminait, le respect qu'ils lui devaient.

Napoléon avait expié, durant les six années qui venaient de s'écouler, la peur qu'il causait au monde, et ceux qui étaient chargés de le détenir avaient cédé à cette peur, avec plus ou moins de cruauté (car la peur est cruelle) selon qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la victime. Les officiers de service le voyant de près ne pouvaients empêcher de s'intéresser à lui et d'adoucir sa captivité, quand ils en avaient le moyen. Sir Hudson Lowe, qui ne le voyait pas directement, était tracassier, quelquefois persécuteur par défiance ou ressentiment et parfois aussi se laissait attendrir au récit des souffrances de son prisonnier. A deux mille lieues de là, lord Bathurst, ne voyant absolument rien des souffrances de la victime et tout plein des passions de l'Europe, s'était montré impitoyable. Il a laissé ainsi

un triste legs à sa patrie; car, si la justice dit qu'on avait le droit de garder Napoléon, elle dit aussi qu'on n'avait ni le droit de le torturer, ni celui de l'humilier.

Conformément aux instructions de Napoléon, son autopsie fut faite, et on dut en conclure qu'un cancer à l'estomac avait été la principale cause de sa mort. Le foie légèrement tuméfié attestait que le climat avait exercé une certaine influence sur son état, mais la moins décisive. Ce qui est incontestable, c'est que le chagrin, le désespoir caché, le défaut d'exercice surtout avait précipité la marche de la maladie, et avancé sa fin d'un nombre d'années impossible à déterminer.

L'inspection du corps révéla plusieurs blessures, quelques-unes très-légères et trois fort distinctes. De ces trois la première était à la tête, le seconde au doigt annulaire à la main gauche, la troisième à la cuisse gauche, celle-ci très-profonde, provenant d'une coup de baïonnette reçu au siége de Toulon. C'est la seule dont l'origine puisse être historiquement assignée. Des mesures prises et de la description exacte du cadavre, il résulte que Napoléon avait cinq pieds deux pouces (pieds français), le corps bien proportionné dans toutes ses parties, le pied et la main remarquables par la régularité de leur forme, les épaules larges, la poitrine développée, le cou un peu court, mais partant ferme et droit, la tête la plus vaste, la mieux conformée dont la science anatomique ait constaté l'existence, enfin un visage dont la mort avait respecté la beauté, dont les contemporains avaient conservé un souvenir ineffaçable, et dont la postérité, en le comparant aux plus célèbres bustes antiques, dira qu'il fut un des plus beaux que

Dieu ait donnés pour expression au génie. Sa vie si pleine et qui semble comprendre des siècles n'avait duré que cinquante-deux ans.

MM. de Montholon et Marchand l'avaient revêtu de l'uniforme qu'il portait le plus volontiers, celui des chasseurs de la garde, et du petit chapeau qui avait toujours recouvert sa tête puissante. Un seul prêtre et quelques amis prièrent pendant plusieurs jours près de ce corps inanimé—éclatant contraste (conforme à toute cette fin de carrière) d'une profonde solitude autour de l'homme que l'univers avait entouré et adulé! Pourtant, à l'honneur du soldat, il faut dire que les militaires anglais ne cessèrent de défiler autour de son cercueil pendant qu'il resta exposé. Enfin, lorsque le tombeau qui devait le contenir, et qui avait été placé près de la fontaine à laquelle il avait dû un peu de soulagement, fut terminé, ses amis, suivis du gouverneur, de l'état-major de l'île, des soldats de la garnison, des marins de l'escadre, le portèrent au lieu où il devait reposer jusqu'au jour où, selon ses désirs, il a été transporté sur les bords de la Seine. Les soldats anglais firent entendre à ce corps inanimé les derniers éclats du canon, et ses compagnons d'exil, après s'être agenouillés sur la tombe qui venait de recevoir la plus grande existence humaine depuis César et Charlemagne, se préparèrent à regagner l'Europe. Pour achever la longue suite de leçons qui sortent de cette tombe, ajoutons qu'ils furent accueillis avec un intérêt général, même en Angleterre, et que l'infortuné Hudson Lowe, simple exécuteur des volontés de son gouvernement, fut reçu avec froideur par ses compatriotes,

avec ingratitude par les ministres auxquels ils avait obéi et par ses amis eux-mêmes avec une sorte d'embarras. Éternelle justice d'en haut, déjà visible ici-bas ! Napoléon avait expié à Ste-Hélène les tourments causés au monde, et ceux qui avaient été chargés de le punir expiaient le tort de n'avoir pas respecté en lui la gloire et le génie !

LÉON GAMBETTA.

Leon Michel Gambetta, avocat, orateur, homme d'état français, président de la Chambre des Députés, né à Cahors de parents français d'origine génoise le 2 avril 1838.

L. Gambetta fut élevé, enfant, dans un collége de jésuites, et vint à Paris comme étudiant en droit. Nature ardente, il menait de front ses travaux et une participation active aux préoccupations politiques du moment. Reçu avocat, il montra peu d'ambition dans sa carrière, dédaignant les affaires civiles, les procès où il eût pu facilement s'enrichir. Il devint secrétaire d'Adolphe Crémieux, l'un des hommes les plus honnêtes dont le barreau ait pu s'enorgueillir. A. Crémieux avait été garde des sceaux à la révolution de 1848. Il portait dans ses mœurs et dans son caractère comme un reflet de la république écrasée. Gambetta sentit que sa place était auprès de lui. Il aimait la politique avec passion. Dans les réunions d'étudiants où il prenait souvent la parole, tous se taisaient et l'ecoutaient. Il évoquait dans son fougueux langage les héros de 1789, revivant sous son enthousiasme. Leurs aspirations, leur exemple étaient son texte inépuisable. Il ne fallut rien moins que sa robe d'avocat et les immunités du barreau pour le préserver de longues années de prison. Élu représentant à la Chambre, il fit parti du groupe de l'opposition. Plus tard, dans les grands désastres de la patrie, seul peut-être de tous les ministres, Gambetta ne désespéra pas de la France, jusqu'au dernier moment eut la foi et tenta

d'organiser la résistance. Sa sagesse, sa modération raisonnée et voulue, sa profonde connaissance de la France et de l'esprit français en ont fait un des chefs les plus influents du gouvernement. Son éloquence entraînante anime et colore la pensée d'un esprit à la fois énergique et calme, qui sait, dans sa puissance, voir loin et garder sa mesure; l'accent passionné qui la caractérise ne semble être si ardent et si impétueux que pour mieux faire sentir les froides appréciations de la raison, l'enchaînement logique des faits, leur déduction naturelle.

L. Gambetta est le fondateur et l'inspirateur de la *République française*, l'un des journaux les mieux rédigés et les plus sérieux parmi les publications quotidiennes.

Les œuvres de L. Gambetta sont ses discours, remarquables au point de vue littéraire par la richesse du style et la pureté de la diction, et de nombreux articles de revue politique. Il a créé ce système gouvernemental caractérisé par le nom d'*opportunisme*, qu'un esprit éminent a défini ainsi : "En politique tout s'enchaîne et tout se tient ; l'homme d'état reconnaît une majorité républicaine mais qui ne l'est que conditionnellement. Il y a des minorités avec lesquelles il faut compter ; des intérêts, qui, faute de ménagements, aliéneraient à la république une part de la population. C'est sur cette mer sujette à la tempête qu'il faut, prudent et fort, se diriger avec certitude."

DISCOURS SUR L'AMNISTIE.

J'ai cédé à l'impérieux sentiment du devoir en demandant à la chambre de vouloir bien m'entendre dans la question qui s'agite aujourd'hui devant elle ; non pas, parce que la grande mesure dont le gouvernement prend aujourd'hui l'initiative, que les ministres sont venus défendre et que la majorité va ratifier, soit l'œuvre d'une personnalité quelconque. Non, messieurs, et

dans cette question il n'y a rien à cacher ; le gouvernement, pour répondre au sentiment du pays, qui veut être tenu au courant de ses affaires, a tout naturellement pensé que, avant de mettre la dernière main à cette grande loi d'abolition et d'absolution, il était peut-être nécessaire de connaître l'opinion, non pas d'un homme, mais de tous les hommes de la majorité de la chambre. C'est à ce titre, et non à un autre, que j'ai été consulté. Et je donnerais à ce débat une tournure blessante pour ma dignité personnelle si je répondais à des attaques, à des insinuations qui, pour s'être produites à cette tribune, n'en sont pas plus fondées. Non, je ne suis pas au-dessus du gouvernement, je suis à mon rang et à ma place, je suis au poste où votre confiance m'a élevé. Mais ce ne serait pas en comprendre toute la responsabilité si, lorsque l'heure est venue d'examiner sérieusement, profondément, l'utilité, l'opportunité, la gravité d'une mesure d'état, je pensais que je puis, égoïste et indifférent, regarder ce que font les autres sans venir y chercher ma part de collaboration. Il y a mieux : on m'a donné l'occasion de dire devant mon pays—dont je relève toujours, quelles que puissent être les mobilités du suffrage universel,—de dire ici, à propos d'une élection faite hier, ce que j'en pense, parce que je crois pouvoir le dire avec quelque compétence, et parce que je devine déjà l'emploi malfaisant que l'on peut en faire, l'exploitation anti-politique qu'on ne manquera pas d'organiser autour de ce scrutin municipal, local, restreint, sans portée, sans lendemain.

Oui, vous avez dit que cette élection devait suffire à

surexciter les appréhensions du pouvoir, à augmenter les légitimes, les respectables, les patriotiques inquiétudes de nos amis du centre gauche. Ah! si je réponds ici, c'est parce que je ne veux pas que cette inquiétude fasse son chemin; c'est parce que je suis pénétré de cette vérité, que si l'élection restreinte de Belleville eût donné un autre résultat, que si la majorité eût été encore plus éclatante et plus soulignée sur le nom d'un incapable, il faudrait encore faire l'amnistie plénière et totale.

Ah! messieurs, il faut y regarder de très-près dans ces questions qui mettent le suffrage universel tout entier en émoi. Je veux bien qu'on bannisse de ces grandes discussions et le sentiment et l'humanité, et le récit des événements qui ont amené ces catastrophes; mais il y a cependant un élément qu'il faut faire figurer dans le débat: ce sont les témoins.

Eh bien, messieurs, je le sais, je l'ai vu, je l'entends tous les jours; ne pensez pas, ne pensez jamais qu'il y ait un autre moyen de supprimer ces récriminations éhontées sur la guerre civile autrement que par une mesure d'abolition complète, absolue! Ne le pensez pas!

Pourquoi? Parce que vous ne referez pas l'histoire; parce que vous ne pourrez pas aller de quartier en quartier dans tout ce Paris qui a mené cette vie tragique et épouvantable qui va du 4 septembre au 26 mai; parce que vous ne pourrez pas refaire la vérité dans ces cerveaux obscurcis et dans ces âmes troublées; et, entendez-le bien! tant que restera une question d'amnistie, vraie ou fausse, posée sur une tête indigne ou

une tête obscure, vous pouvez être convaincus que, toujours et nécessairement, vous verrez une grande masse s'égarer qu'il eût fallu recueillir, vous verrez des esprits s'inflammer et s'exaspérer qu'il eût été fort simple de maintenir dans la ligne droite.

Et alors vous voulez que je me taise, que je ne dise pas à mes amis, qui sont au pouvoir, sans empiéter sur leur indépendance, qui est entière, car, si elle n'était pas entière, c'est ma confiance qui ne le serait pas— vous voulez que je ne leur dise pas : Oui, il y a un intérêt supérieur qui s'impose ; oui, il y a une raison d'état qui ouvre et dessille les yeux les plus obstinément fermés ! C'est que, dans un pays de démocratie, dans un pays de suffrage universel, de disputes ardentes dans les comices électoraux, il y a un moment où, coûte que coûte, il faut jeter le voile sur les crimes, les défaillances, les lâchetés et les excès communs.

Que vient-on vous dire ?

On vient vous dire que c'est une politique de capitulation et de faiblesse ! Et si je regarde d'où part le reproche, je me dis : Est-ce que, au contraire, vous ne sentiriez pas, avec la clairvoyance de l'ennemi, que cette mesure est, en réalité, une mesure de groupement et de concentration ? Est-ce que vous ne verriez pas que cette mesure, il fallait la prendre avant les élections, et que, du moment qu'il fallait la prendre avant les élections, il faut la prendre le plus tôt et le plus loin possible des élections ? Et pourquoi ? Pour empêcher de l'exploiter !

Messieurs, j'étais dans cette chambre, à cette tribune, il y a bientôt onze ans. On discutait sur le point de

savoir s'il fallait faire le plébiscite. Je m'expliquais avec le respect qu'il convenait d'apporter dans un débat de cette gravité, de cette importance, mais avec la franchise et la pleine liberté de langage dont je croyais devoir honorer mes adversaires, parmi lesquels le plus illustre est ici et me fait l'honneur de m'écouter. Eh bien, avant cette consultation solennelle, redoutée par les uns, appelée par les autres, et qui, quant à moi, messieurs, me paraissait légitime si elle se fût développée dans d'autres circonstances et avec d'autres règles, que je demandais ici même—je me le rappelle et ce sont de tels enseignements qui font cette politique mesurée, calculée dont je ne me départirai jamais, quelques railleries qu'on lui puisse adresser,—je disais : Consultez le pays, interrogez-le, mais avec certaines garanties et surtout en précisant vous-mêmes les questions. Je craignais qu'on ne posât au pays cette alternative terrible d'avoir à choisir tout ou rien, de choisir entre le gouvernement et l'anarchie, de choisir entre la stabilité et le désordre, entre rester sur place ou faire un saut dans les ténèbres. J'avais raison, et non seulement on ne formulait pas les questions avec la précision et les garanties que je réclamais, mais, avant cette formidable épreuve qui est venue tout ébranler comme un arrêt du destin et dont nous subissons encore les terribles mutilations, avant cette redoutable consultation, que s'était-il passé ?

Je ne sais qui il faut accuser, ni même si, à cette distance, il convient d'accuser quelqu'un. Ce qui se passa, le voici : On inventa un complot, on machina une conspiration, on la jeta devant la France effrayée,

on lui en montra les desseins, les complices, les agents, et l'on surprit, et l'on faussa le caractère du verdict.

Rappelez-vous, messieurs, que si vous ajournez l'amnistie jusqu'à la veille des élections de 1881, on exploitera le pardon accordé aux gens de la Commune comme un complot, comme une sédition ; on épouvantera la France, en lui présentant les dangers du retour d'hommes chargés de crimes, couverts de sang, altérés de vengeance ; tandis que, si vous faites l'amnistie aujourd'hui, il en sera comme des prédictions sinistres qu'on faisait sur le retour des chambres à Paris.

L'expérience est faite ; le calme et la sagesse du peuple de Paris ont répondu à ces prophéties plus ou moins intéressées. Messieurs, l'expérience aussi répondra sur la question de l'amnistie. Dans quinze mois, quand nous reviendrons devant nos électeurs, devant le suffrage universel, nous pourrons le prendre à témoin que, depuis le jour où vous avez voté l'amnistie, l'oubli, le pardon, le silence se sont faits sur la guerre civile. Voilà pourquoi je trouve l'amnistie opportune ; voilà pourquoi je l'ai conseillée.

J'ajoute que je croyais qu'il n'y aurait dans cette enceinte aucune protestation. Permettez-moi de vous le dire, avec une entière sincérité ; je ne prétends pas que ceux qui blâment le gouvernement, qui trouvent sa démarche hâtive, prématurée, peuvent, sans injure, être appelés des ennemis. Non, ceux qui parlent aujourd'hui et ceux qui écrivent, qui rédigent ces motions présentées à la tribune, devant vous, et dont l'un, avec le nom qu'il porte si dignement, mérite plus que nos sympathies, mérite notre gratitude — celui-là et ses

amis peuvent n'être pas d'accord avec nous sur divers points, mais je sais ce que valent, en réalité, aux heures de péril, les hommes modérés et fermes.

Nous avons entendu, dans une interruption très-légitime, l'honorable comte de Choiseul nous dire: "Nous avons fondé la république ensemble!" Nous ne l'oublions pas, personne n'a le droit de l'oublier; car, je le répète, ce serait une noire ingratitude.

C'est, en effet, grâce à ces concours ardents, patients, dévoués, que nous avons pu traverser le défilé des dix années que nous avons derrière nous; mais aussi c'est pour cela que, arrivés de l'autre côté de la passe sinistre, je dis à ces vaillants des bonnes et des mauvaises heures: Quittez tout souci, restez avec nous, surtout dans cette mesure de pardon et de clémence. Et pourquoi rester avec nous? Par cette raison très-simple que vous avez été à la peine et qu'il faut que vous soyez à l'honneur. Oui, il faut que vous soyez à l'honneur. Je dis l'honneur, car c'est l'honneur du gouvernement républicain, à côté duquel je suis, d'avoir pu, en mâtant les factions, fonder la république, ramener les chambres dans Paris, décréter successivement la rentrée sur le sol national des hommes compromis dans nos discordes. C'est l'honneur, la force de ce gouvernement, et il a bien le droit, au nom de la république, au nom de la France, de vous dire: "J'ai la garantie et le dépôt de l'ordre et des libertés nationales dans les mains, ayez confiance en moi, marchez avec moi." Oui, ce gouvernement a le droit de tenir un tel langage, et permettez-moi de vous le dire, vous avez le devoir, que vous avez exercé en bien d'autres mo-

ments, de descendre au fond de vos consciences, de vous mettre en présence des conséquences, des avantages de la politique de concorde qui est aujourd'hui devant vous, et de vous poser ce dilemme : Oui ou non, devons-nous faire l'amnistie ?

Votre réponse est : Oui ! n'est-ce pas ? Personne ne se lève dans cette Assemblée qui ose dire : Non ! jamais nous ne ferons l'amnistie ; il faut persister dans une politique implacable, qui ne connaît que des fautes inexpiables.

Il faut donc faire l'amnistie, et, par conséquent, la seule question politique qui se pose et qui s'impose à l'attention du parlement est celle-ci : Existe-t-il un moment plus favorable pour la faire ? Je dis qu'il n'en existe pas ! Pourquoi ? Parce que, si le pays—et je pense avoir étudié avec soin la marche des esprits—est résolu à ne pas se payer d'apparences, à ne jamais céder aux impatiences, aux ardeurs même légitimes des uns, il est résolu aussi à ne pas laisser passer les heures propices des grandes mesures. J'ai écouté le pays, je l'ai suivi, je l'ai lu dans ses diverses manifestations écrites, je l'ai étudié dans ses diverses manifestations électorales.

Et où est donc l'opinion publique, si elle n'est pas dans ces rendez-vous, si elle n'est pas dans ces constitutions solennelles à tous les degrés où les électeurs donnent l'opinion de la France ?

Après avoir écouté, interrogé le pays, je suis arrivé à cette solution : Non, la France n'est pas passionnée pour l'amnistie, elle n'y apporte ni ardeur ni enthousiasme, elle sait ce que lui a coûté cette série de crimes ;

elle sait qu'elle a été la rançon de cette folie inoubliable ! Non ! elle n'est pas passionnée pour l'amnistie, et, si elle n'avait qu'à prononcer un arrêt, il serait bien vite écrit en caractères ineffaçables.

Mais, messieurs, si la France ne subit pas d'entraînement vers l'amnistie, elle éprouve un sentiment que les hommes politiques doivent enregistrer : c'est celui de la lassitude. Elle est fatiguée, exaspérée d'entendre constamment se reproduire ces débats sur l'amnistie, dans toutes les questions, à propos de toutes les élections, de toutes les contentions électorales, et elle dit à ses gouvernants et à vous-mêmes : Quand me débarrasserez-vous de ce haillon de guerre civile ?

Je ne sais pas quelle pensée a agité le cœur des ministres, mais je veux ouvrir le mien, et je demande, non pas à mes amis dans cette chambre, non pas à mes adversaires politiques, d'exprimer ce qui est le fond de leur sentiment, mais je demande à ceux qui, en dehors de cette enceinte, ont encore peut-être plus d'inquiétudes et d'appréhensions que vous-mêmes, je leur demande : Mais où donc est le bénéfice d'une résistance plus prolongée à une mesure pareille ? Voulez-vous monter à cette tribune ou une autre et venir déclarer devant le pays que vous résisterez à cette mesure uniquement pour résister ?

Je le sais, messieurs, il y a deux politiques, il y en a eu deux de tout temps, il y en aura toujours deux, parce que le mouvement de l'esprit humain est ainsi fait : il porte les uns à l'innovation, à la marche en avant, à l'affirmation toujours plus hardie et toujours plus audacieuse vers le progrès, vers la conquête et vers

la réforme, il retient les autres qui, par tempérament, par qualité d'esprit—car c'est souvent une qualité, il y a plus de suite dans les esprits qui résistent—sont au contraire pour le stationnement, pour le calcul longtemps avancé avant la résolution. J'aime ces deux esprits et je les respecte.

Mais, que voulez-vous ? Vous allez peut-être m'accuser d'opportunisme ! Je sais que le mot est odieux ; pourtant, je pousse encore l'audace jusqu'à affirmer que ce barbarisme cache une vraie politique, que c'est en s'inspirant de la générosité des uns et de l'esprit d'examen des autres qu'il faut se décider. Et alors, étant face à face avec les difficultés, je dis à ceux-ci : Vous touchez à la réalisation d'une mesure qui peut-être aurait été facilitée si elle eût été entourée, dans les réclamations qui se sont produites, de plus de mesure, de plus de sagesse. Et aux autres, je dis : Le moment est venu de se résoudre ; ne voyez-vous pas entre vous et ceux qui ne sont que des anarchistes de profession, qui ne sont que de purs démagogues, que des fauteurs de désordre, ne voyez-vous pas entre eux et nous une armée compacte de braves gens, d'électeurs honnêtes, sincères, qui, troublés et égarés, considèrent l'amnistie comme le retour aux plus détestables doctrines ? Ne sentez vous pas qu'il est nécessaire d'aller à eux, de les rassurer et de leur dire : La république, c'est un gouvernement de démocratie, c'est un gouvernement qui est le plus fort de tous les gouvernements connus contre la démagogie. Pourquoi ? Parce qu'il ne gouverne et ne réprime ni au nom d'une famille ni au nom d'une maison, mais au nom de la loi et de la France.

Quand j'ai eu examiné l'état mental de mon pays, quand j'ai eu constaté cette lassitude qui fait que la question n'est pas mûre, je vais employer un mot vulgaire, qu'elle est pourrie ! Quand j'ai eu fait cet examen interne, j'ai jeté un regard au dehors, et qu'est-ce que j'ai vu ?

Il y a quelques mois encore, l'Europe était inquiète ; elle jugeait ces mesures prématurées ; elle les condamnait ; elle disait par ses organes les plus accrédités que l'heure n'en était pas venue.

Oh ! moins que personne je suis porté à aller chercher chez l'étranger la règle de nos décisions intérieures ; mais enfin, vous n'êtes pas une puissance insulaire, vous ne vivez pas entre le Pacifique et l'Atlantique, sans toucher à personne ; vous êtes au milieu de monarchies séculaires, respectées, vénérées, dont votre premier devoir est de considérer les susceptibilités et les appréhensions. C'est à ce patriotisme républicain ainsi compris que vous devez déjà de voir donner son vrai rang, sa vraie place dans le concert européen à un état républicain si considérable et si nouveau, qui met la plus vieille nation de l'Europe et quarante millions d'hommes en mouvement sous la seule influence de l'opinion publique.

Oui, il a fallu examiner l'état de l'Europe et savoir ce qu'elle pensait. Eh bien, quand on s'est livré à cette enquête, toujours délicate, toujours un peu amère, un peu inquiète, et quand on rencontre devant soi des esprits courtois, ouverts, disposés, sous l'influence des leçons du malheur, sous l'influence des leçons de la fortune, à sentir que la France se refait et se restaure

sagement, fortement, pacifiquement; lorsque, dis-je, on rencontre des hommes aussi avisés, solidaires d'un certain ensemble européen, et qu'on a la bonne fortune de pouvoir les interroger, il faut faire grand état de leurs réponses. Eh bien, messieurs, il n'est pas douteux—cela faisait peut-être aussi partie de l'opportunisme—il n'est pas douteux que, il y a six mois, les réponses n'étaient pas bonnes.

Aujourd'hui, vous avez rencontré le crédit et la confiance, au point de vue de vos ressources, de votre fortune matérielle; vous êtes en train de retrouver le crédit et la confiance au point de vue de votre puissance morale et de votre stabilité politique.

Quels sont donc maintenant sur cette question les sentiments de l'Europe? Je les ai recueillis, je les ai enregistrés. L'amnistie, nous dit-on, vous pouvez la faire; elle n'effraie plus l'Europe et elle vous débarrassera beaucoup.

Je crois, messieurs, que je vous devais ces impressions, je crois que je vous devais cette clarté; je vous les ai apportées sincèrement et librement, avec mon caractère personnel, avec mon caractère de mandataire du peuple, et c'est par là que je termine.

Oui, je représente ici, et depuis tantôt douze ans, le quartier de Paris où la démocratie la plus vaillante et la plus ardente tient à la fois ses ateliers et ses assises, les uns pour travailler, les autres pour penser. Elle a été très-souvent—elle l'a été encore aujourd'hui et elle le sera demain—calomniée, mal comprise, mal jugée.

Ce n'est pas à moi, qui suis son fidèle représentant et son plus vieux lutteur, qu'il faut apprendre ni ses

faiblesses, ni ses défaillances, ni ses entraînements. Mais il y a une chose à laquelle je tiens, c'est à la liberté de mon jugement. Ils savent là-haut que je ne les ai jamais ni flattés ni trompés.

On a dit, et on a dit avec raison—cela saute aux yeux—que le 14 juillet étant une fête nationale, un rendez-vous où, pour la première fois, l'armée, organe légitime de la nation, se trouvera face à face avec le pouvoir, où elle reprendra ces drapeaux, hélas! si odieusement abandonnés . . . oh! oui, il faut que ce jour-là, devant la patrie, il faut qu'à la face du pouvoir, en face de la nation représentée par ses mandataires fidèles, en face de cette armée, "suprême espoir et suprême pensée," comme disait un grand poëte qui lui aussi, dans une autre enceinte, devançant tout le monde, avait plaidé la cause des vaincus, il faut que vous fermiez le livre de ces dix années, que vous mettiez la pierre tumulaire de l'oubli sur les crimes et sur les vestiges de la Commune, et que vous disiez à tous, à ceux-ci dont on déplore l'absence, et à ceux-là dont on regrette quelquefois les contradictions et les désaccords, qu'il n'y a qu'une France et qu'une république.

PRÉVOST-PARADOL.

Lucien Anatole Prévost-Paradol, publiciste et littérateur, membre de l'Institut, né à Paris en 1829. Élève distingué du collége Bourbon et de l'École normale, il fut successivement lauréat du concours général et de l'Académie. Docteur-ès-lettres, professeur de littérature à Aix, il devint collabo-

rateur des *Débats*, de la *Presse*, du *Courrier du dimanche*. Son érudition littéraire, le libéralisme de ses idées, la hauteur de ses vues philosophiques, ses appréciations sur les événements de l'histoire et sur la politique moderne, ses écrits d'une admirable forme, sa verve infatigable lui firent comme auteur une réputation brillante et lui acquirent de vives sympathies. Il devint membre de l'Académie en 1865.

Prévost-Paradol, nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis en 1870 par le gouvernement de l'empire, se suicida presque à son arrivée à Washington. Ce tragique événement, survenant au moment même où parvenaient en Amérique les premières nouvelles de la guerre et la proclamation de la république, laisse supposer, dans ses causes mystérieuses, une déception profonde—le désespoir d'un homme se souvenant, après un acte de coupable faiblesse, des grands devoirs qu'imposent à ceux qui les affirment les principes d'honneur et de fière indépendance.

ORGANISATION DE L'ORDRE DES JÉSUITES.

L'Angleterre eut, à part le grand mouvement de la réforme, sa réforme particulière, et, bien qu'elle la dût aussi payer de son sang, sa destinée fut rapidement et irrévocablement fixée. Elle fut en Europe le centre politique du protestantisme et en devint pour ainsi dire le saint-siége. Le vieil esprit d'indépendance qui avait toujours rendu l'Angleterre indocile aux exigences de Rome, ne suffit pas pour l'en détacher et pour la jeter dans la réforme. La fortune eut une grande part à cette révolution, et ce changement, qui semblait inévitable, arriva comme un coup du sort. Henri VIII avait écrit un livre contre Luther et sa ré-

forme; un juste refus du pape, qui ne pouvait se prêter à d'indignes caprices, le décida tout-à-coup à se faire réformateur à son tour. Déclaré chef de l'Église anglicane par le parlement, qui supprima les couvents et attribua leurs biens à la couronne, il interdit à l'Église d'Angleterre tout rapport avec le saint-siége et maintint, par les mêmes supplices, sa suprématie religieuse, que niaient les catholiques et les principaux articles de l'ancienne foi, qu'attaquaient les protestants. Ce despotisme en matière de religion envahit bientôt la politique, et les libertés de l'Angleterre, de plus en plus opprimée par cette papauté nouvelle, sommeillèrent jusqu'à la chute des Stuarts; mais cette religion officielle elle-même qu'Henri VIII imposait à ses sujets fut modifiée sous son successeur, Édouard VI, et se rapprocha du calvinisme sans porter atteinte à cette hiérarchie épiscopale que l'Église d'Angleterre garda toujours comme un héritage du catholicisme et qui devait être plus tard si violemment attaquée. Le règne de Marie la Sanglante, qui épousa Philippe II et qui, pendant cinq ans, couvrit l'Angleterre d'échafauds et de bûchers, ne réussit qu'à y rendre la réforme invincible et l'Espagne odieuse. Elle laissa à sa sœur, la grande Élisabeth, qui donna par le bill des trente-neuf articles sa forme définitive à l'anglicanisme, une nation unie dans sa foi et dans ses passions et disposée à soutenir énergiquement en Europe la cause des réformés.

C'est qu'en effet cette cause est la même, malgré les nombreuses différences qui séparent dans les dogmes, dans le culte et dans la discipline les communions

protestantes. Luthériens, calvinistes, anglicans ont le même ennemi à combattre—le saint-siége. Ils ont tous un même adversaire, la puissance espagnole, vouée tout entière, naguère en Allemagne et dans les Pays-Bas, et bientôt en France, à la destruction de la nouvelle doctrine. Enfin, quelle que soit la modération des uns et l'audace des autres, quelle que soit l'intolérance de tous, ils réclament en commun la même liberté, celle de choisir leur culte et de régler leur foi, indépendamment de la tradition et de l'autorité; ils sont tous, quels que soient les noms divers qu'ils aient acceptés pour se distinguer les uns des autres, des protestants. C'est à ce titre qu'ils confondront leurs intérêts et leurs passions, qu'ils oublieront non seulement les divisions de leurs sectes, mais les distinctions et les haines héréditaires des nationalités, que l'Allemagne et les Pays-Bas, que l'Angleterre et la France protestante se tendront la main, tandis que la France catholique appellera les soldats de l'Espagne. Telle est l'union redoutable qui menace d'arracher à l'Église romaine le reste de l'Europe, pendant qu'elle songe à reconquérir ce qu'elle en a perdu. De son côté elle s'est préparée à cette grande lutte et a réuni ses forces pour un suprême effort.

On ne vit jamais dans le monde de changement plus complet que celui qui rendit à l'Église romaine cette vigueur que la renaissance avait énervée et qui semblait à jamais perdue. C'est alors, au contraire, qu'elle accroît ses forces, qu'elle les concentre, qu'elle leur donne une direction nouvelle, et que, non contente d'arrêter les progrès de la réforme, elle la menace dans ses propres foyers.

Ce fut par les mains de Paul III que commença la réforme intérieure de l'Église. Quelques-uns des abus qui avaient servi de texte aux attaques de Luther disparurent. L'administration ecclésiastique fut simplifiée et épurée. Mais les efforts de la papauté étaient contrariés de ce côté par la force de l'habitude et par la vivace opposition des intérêts particuliers. Ils furent plus heureux pour la création d'une inquisition nouvelle et de nouveaux ordres religieux. Ces inquisiteurs poursuivirent non seulement l'hérésie, mais les études qui pouvaient la favoriser. Les académies italiennes furent pour la plupart dissoutes, les livres dangereux pour la foi interdits par la congrégation de l'index; la confiscation et la mort, prodiguées par l'impitoyable tribunal, combattirent, par une terreur croissante, les progrès de la réforme et lui fermèrent le midi de l'Europe.

Pour l'attaquer dans ses foyers, pour lui disputer les contrées qu'elle commençait à arracher au saint-siége, furent réorganisés ou institués ces ordres religieux qui jouèrent, à divers degrés, un si grand rôle dans les agitations de l'Europe, et qui, se mêlant selon leurs diverses attributions aux affaires du monde, firent tourner au profit des progrès de l'Église romaine leurs talents, leur activité et leurs vertus.

Mais le premier de tous ces ordres, par la puissance de son organisation, par le nombre et les talents de ses membres, par l'habileté de sa politique, par l'étendue de ses entreprises et par la grandeur de ses travaux, est sans contredit cette corporation célèbre qui, sous le nom de Compagnie de Jésus, força par ses mission-

naires les impénétrables empires de l'Asie orientale, en fonda de nouveaux en Amérique, et, travaillant à reconstituer l'Église romaine aussi bien qu'à l'étendre, combattit partout pour elle en Europe, suscitant des armées en Allemagne, des ligues en France, des complots en Angleterre, cherchant avant tout le succès, mais ne reculant pas devant le martyre, usant avec un égal bonheur de la paix et de la guerre, du tumulte et du silence, des tentatives hardies et des trames cachées, des vertus des hommes et de leurs vices, de l'ascendant de l'éducation première et des derniers troubles de la conscience, de l'innocence des uns et des remords des autres, partout présente et partout active, une dans sa pensée, multiple et infiniment variée dans son action. Telle fut, dans ses rapports avec le monde, la grande société religieuse et politique qui naquit de la mystique exaltation d'un seul homme, Ignace de Loyola, et qui se développa, en se fortifiant, par la sagesse exercée des hommes éminents qu'elle reçut dans son sein. Elle portait en elle-même le parfait modèle de ce gouvernement théocratique qu'elle rêvait pour les nations chrétiennes. Jamais, parmi les hommes, l'obéissance absolue et la rigoureuse discipline ne furent poussées aussi loin; jamais la puissance surprenante que peut donner à une seule volonté le concours soumis d'un grand nombre d'intelligences ne fut mieux mise en lumière. Depuis le père provincial, chef de l'une de ces divisions par lesquelles la société se partageait le monde, jusqu'au plus humble des scolastiques, chargé de s'emparer de l'âme des enfants, une pensée unique agite tous ces esprits et meut tous ces corps

—celle du général, qui, fixé à Rome, sachant tout et pouvant tout, se décide et agit avec une connaissance parfaite et une suprême autorité. Nulle fonction n'est immuable dans la société, ni attachée à la personne; tel commande aujourd'hui qui obéira demain au dernier rang. L'intérêt général de la société et de l'église romaine est le seul maître auquel tous appartiennent, et le chef de l'ordre n'en est que le tout-puissant interprète. C'est à ce titre qu'il dispose souverainement des diverses facultés, de ceux qui se donnent à lui, leur assignant leur tâche, la leur retirant pour la leur rendre, se substituant à leur volonté anéantie, et les faisant mouvoir. Ils sont pour lui, selon les constitutions de l'ordre, le bâton qui suit la main de celui qui le porte, le cadavre qui garde la position qu'on lui donne.

C'est ainsi qu'à la division infinie du protestantisme, l'Église romaine, s'abandonnant à son génie et appliquant sans restriction son principe, opposa cette redoutable unité. La création d'Ignace de Loyola et du pape Paul III devait traverser bien des épreuves et y puiser des forces nouvelles. Ses ennemis, s'en croyant parfois délivrés, furent épouvantés de la voir renaître, après s'être un instant dissimulée. Cette vitalité intérieure s'annonça dès le début par la rapidité extraordinaire des progrès de la société nouvelle. Lorsqu'elle perdit son mystique fondateur, elle n'avait que seize ans d'existence, et déjà cinquante-quatre provinces, cent colléges, plus de mille membres, dispersés de la France au Japon, attestaient la vigueur de ses premiers pas et annonçaient la grandeur de ses destinées. Les

efforts de la réforme, la jalousie du clergé séculier, la haine de la magistrature, l'ombrageux absolutisme des gouvernements, la colère bruyante des peuples s'épuiseront sans succès contre un adversaire insaisissable, et ébranleront parfois, sans le détruire, ce vaste monument de l'obéissance et de la foi.

—*La réforme, Revue de l'histoire universelle.*

JULES SIMON.

Célèbre philosophe, publiciste, orateur, homme politique, né en 1814 à Lorient (Bretagne). Élève de l'École normale, agrégé, il fut nommé professeur de philosophie à Caen, puis à Versailles; son grand savoir le fit appeler à l'École normale et peu de temps après à la Sorbonne. Intelligence élevée, esprit profond et logique, J. Simon a compris l'immense influence de l'éducation première sur les classes laborieuses, la nécessité pour elles d'une instruction saine et pratique; il a particulièrement consacré ses écrits comme auteur, ses efforts comme homme politique à l'étude et aux progrès de cette importante question.

Nommé membre de l'Assemblée constituante en 1848 et du Conseil d'état l'année suivante, il fut plus tard député au Corps législatif et vers le même temps admis à l'Académie des sciences morales. À la chute de l'empire en 1870 il fit partie du gouvernement de la défense nationale et devint ministre de l'instruction publique. Jules Simon a été en 1875 élu presque simultanément sénateur et membre de l'Académie, et compte parmi les hommes politiques les plus importants de ces dernières années.

LA LIBERTÉ MORALE ET LES EFFETS DE L'HABITUDE.

Apprendre un état, c'est d'abord contracter une habitude; c'est acquérir ensuite, si on le peut, les qualités d'un autre ordre qui font le bon ouvrier, le savant ou l'artiste. Mais sans l'habitude, c'est-à-dire sans le métier, il n'y a rien.

Il en est de même au moral. Nous faisons beaucoup d'actions en y pensant, et beaucoup d'actions sans y penser. Nous avons d'anciennes réflexions toutes faites qui nous dispensent de recommencer dans les cas semblables. C'est un pli pris; nous ne pouvons nous refaire; nous sommes trop vieux pour changer; ce sont des habitudes de jeunesse. On a très-bien dit: "Chassez le naturel, il revient au galop." Cela est vrai du naturel que nous nous donnons comme du naturel que Dieu nous donne. La seconde nature est aussi tenace que la première. Qui n'a remarqué cent fois qu'on s'habitue à jurer, à fumer, à prendre des liqueurs fortes? Si nous venions à prouver qu'on s'habitue aussi à être honnête homme, ou à avoir la conscience large, ne serait-il pas évident qu'il n'y a pas de question plus importante pour la morale que celle d'étudier l'origine, la nature et les lois de l'habitude?

Essayons de déterminer les lois de l'habitude, et, pour cela, ramassons quelques habitudes dans l'expérience de chaque jour, cherchons ce qu'elles ont de commun, prenons de petits exemples: le vin. On s'habitue au vin; cela devient une peine de s'en passer. On se met à l'eau; les premiers jours sont désa-

gréables; peu à peu on n'y songe plus. Ceux qui boivent avec excès arrivent vite à ne plus sentir la liqueur; il leur faut, avec le temps, une boisson plus énergique; ils commencent par le vin, ils finissent par l'eau-de-vie, et l'eau-de-vie un beau jour ne leur suffit plus. Triste éducation qu'ils donnent à leur palais et à leur cerveau! Les fumeurs d'opium commencent par se bercer, puis ils s'étourdissent, puis ils s'enivrent, puis ils s'hébètent. Pourquoi? Parce que chaque sensation s'éteint à la longue; l'habitude la détruit. Il faut chercher quelque chose de plus corrosif pour retrouver du montant. Ces habitudes énervent, émoussent, alanguissent, éteignent tout. La sensibilité s'use; elle ressemble à des ressorts qu'un frottement trop prolongé rend impuissants, à un rocher rugueux que les flots de la mer ont poli: où l'eau bouillonnait il y a vingt ans, elle glisse aujourd'hui calme et tranquille.

Allons, montons sur un vaisseau. Adieu à la vieille Europe! Que ces planches nous portent vers l'Amérique. Le vent souffle, la terre s'enfuit, le soleil peu à peu s'incline vers l'horizon, la mer est rouge de tous ses feux et tout s'endort. Voici la nuit sur l'océan. Quel bruit sous le pont de ce navire! Ce sont tous ces flots qui se heurtent jusqu'au sol sous-marin, et toutes ces planches qui gémissent, et tous ces cordages qui grincent, et toutes ces voiles que le vent sonore remplit. Pour moi, passager, nouveau-venu dans ce monde de la mer, le bruit m'étourdit et m'empêche de rien entendre, tandis que les marins causent à voix basse auprès de moi. Ils n'entendent plus la mer, parce que depuis longtemps ils l'entendent tous les

jours. Il en est de même partout. Nous, citadins habitués au mouvement et au bruit des grandes villes, nous dormons paisiblement pendant que cent voitures brûlent le pavé. Un villageois croirait que la maison lui tombe sur la tête. Qu'y a-t-il donc? Nous n'entendons rien du tout.

Qu'on prenne dans son lit un cadavre dont on vient de fermer les yeux, non pas un jeune et beau cadavre, mais un cadavre hideux, portant les stigmates de la maladie. Qu'on vous l'étale, qu'on vous le dissèque, qu'on vous le fasse sentir et toucher. Que devenez-vous? Vous reculez d'horreur; vous vous évanouissez? C'est l'affaire d'un jour. Revenez demain, après-demain, revenez souvent. Vous ne verrez plus la mort, vous ne sentirez plus le cadavre; vous serez un savant et vous ne songerez qu'à l'étude.

Hélas! On s'habitue même à la prison. On devient un hôte naturel de ces tristes demeures. On oublie le soleil et la liberté. Ce serait trop souffrir que de souffrir tous les jours comme le premier jour. Ne dit-on pas que les patients s'endurcissent sous le knout? Ils meurent à la longue, cela est vrai, parce que le sang coule et que la respiration devient impossible. Mais la douleur, l'atroce douleur est pour les commencements. On peut faire beaucoup de choses d'un homme. Il y en a qui ont vécu dans les oubliettes! Dans nos bagnes, plus odieux que les plus odieux supplices du moyen âge, on trouve des vieillards! Et comment y aurait-il des bourreaux sans l'habitude? On a une fois le courage de verser le sang; et, plus tard, on le verse parce qu'on l'a versé. S'il fallait pas-

ser deux fois par les terribles sensations du premier supplice dont on a été l'exécuteur, il faudrait briser les instruments de mort, car on ne trouverait personne pour les mettre en mouvement.

Que sont toutes ces habitudes? Des sensations souvent répétées. Elles vont en se détruisant. A la longue, elles deviennent légères ou indifférentes. Nous en pouvons recueillir cette loi générale : tout ce qui est passion s'émousse en se répétant.

Il n'en est pas de même de ce qui est action. Si j'entends sans les écouter les bruits de la mer, de la ville et de la forêt, peu à peu ma sensibilité s'émousse et je cesse de les entendre, ou tout au moins de remarquer que je les entends. Si, au contraire, je m'étudie à les bien écouter, si je m'efforce de les interpréter et de les comprendre, j'acquiers à la longue une perspicacité merveilleuse. Le moindre bruit arrive à mon oreille longtemps avant que les étrangers puissent l'entendre. J'en distingue les nuances, j'en connais les significations. C'est que, si l'habitude passive ne fait qu'user mes facultés, l'habitude active les exerce.

Ce contraste se retrouve partout. Nous parlions de l'habitude des liqueurs, qui déprave le palais, oblitère le goût et nous rend insensibles aux saveurs. Cela n'est vrai que du buveur ignorant et grossier, qui boit pour boire et s'abandonne brutalement à l'ivresse. Le dégustateur, qui, par état, s'étudie à reconnaître par la saveur le cru et l'âge des différents vins, acquiert promptement l'habitude de les discerner. Les musiciens en viennent à décomposer un orchestre, et à distinguer dans un ensemble la partie de chaque instru-

ment. Le chef d'orchestre entend tous ses musiciens à la fois, et il entend à part chacun d'eux. Non seulement son oreille l'avertit des fautes, mais il saisit la plus légère nuance. C'est à l'habitude active, c'est-à-dire à un exercice fréquemment répété, que le joueur de violon doit la facilité avec laquelle il peut, dans le même moment, lire les notes, parcourir le manche de son instrument, faire courir l'archet, et rester assez maître de lui-même pour apprécier l'action qu'il exerce sur les auditeurs, et pour jouir comme eux et plus qu'eux du charme de la musique. Comment se produisent les phénomènes de la mémoire? Sans doute, il y a une mémoire passive, dans laquelle les faits ou les mots viennent se graver en quelque sorte à notre insu, mais ce n'est pas comme cela qu'on apprend. Ce que j'aurais retenu en un an, je le sais en un jour, si je veux m'y appliquer. Plus je me rends actif, lorsque je veux retenir par cœur, et plus j'arrive vite au bout de ma tâche. Lire des yeux une pièce de vers est un moyen de la retenir; la lire à haute voix est un meilleur moyen; l'écrire est un moyen infaillible. Voulez-vous former le jugement d'un enfant? Ce sera une pauvre méthode à prendre pour y parvenir que de lui réciter les meilleures règles de la logique; mais donnez-lui fréquemment occasion de juger; reprenez-le quand il se trompe; obtenez de lui de constants efforts, et son esprit contractera de bonnes habitudes qu'il ne perdra plus. Il en est de même pour le raisonnement. Qui raisonne bien? Est-ce celui qui sait par cœur toutes les règles d'Aristote? Ou celui qui par un exercice journalier s'est rompu à l'argumentation?

De même pour la rhétorique, car tous les préceptes du goût ne valent pas pour un écolier une seule page écrite sous la direction d'un bon professeur ; et pour la musique, car ce serait un plaisant maître de piano que celui qui voudrait nous apprendre son art en jouant devant nous des sonates. Le propre de la volonté humaine est de s'accroître par l'action. Aussi a-t-on pu dire : à force de forger, on devient forgeron ; ou ce qui revient au même sous une forme moins simple : le génie n'est qu'une longue patience. C'est la seconde loi de l'habitude : tout ce qui est action se fortifie en se répétant.

Faisons dès maintenant quelques applications de ces principes à la morale, pour montrer le parti qu'on en peut tirer.

Supposons, par exemple, qu'un homme habitué dans son enfance à des mœurs pures et à un langage sévère entreprenne de lire des livres obscènes, uniquement pour se distraire, sans se plaire dans ces obscénités, mais sans fermer, à cause d'elles, des ouvrages dont le style, d'ailleurs, et la fable lui conviennent. Pendant les premiers volumes il souffre de ces grossièretés ; elles font obstacle à son plaisir. Cette impression va en diminuant, à mesure qu'il s'y accoutume, et bientôt il ne les remarque même plus. Il en sera de même, si, au lieu de propos sales et grossiers, sa bibliothèque lui montre des maximes immorales. Il se révolte sur le coup ; mais, s'il n'a pas l'esprit fortement trempé, il ne manque pas de tomber à la longue dans l'indifférence ; et de l'indifférence en matière d'honneur à la dépravation, il n'y a qu'un pas.

C'est en ce sens que le proverbe est vrai: "Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es." L'honnêteté a deux soutiens, l'horreur du vice et l'amour de la vertu. L'horreur du vice se perd presque toujours en le fréquentant. A moins que l'âme ne réagisse fortement, le compagnon du vicieux est perdu. On commence par tolérer, et puis on excuse. On se met de plain-pied avec le déshonneur. Ce qui, à distance, paraissait impossible, devient facile et naturel quand l'âme s'est empoisonnée par le contact. Les impressions du bien quand elles sont purement passives s'effacent aussi et l'enthousiasme du premier jour tourne en langueur, en indifférence. C'est ainsi qu'on s'accoutume aux beautés de l'art et de la nature, et qu'on cesse d'en jouir au bout d'un certain temps, à moins qu'on n'intervienne dans ses propres sentiments par l'étude et l'exercice, et qu'on n'arrive ainsi, par le secours de l'action, à continuer, à ranimer, à vivifier l'impression passive. Quelquefois l'atténuation ou même la suppression des impressions passives est un bienfait de la nature. Le médecin, par exemple, n'aurait pas le coup d'œil et le sang-froid nécessaires, s'il ne s'accoutumait à voir souffrir. Il n'en est pas moins sensible comme homme, mais il est plus aguerri comme praticien. Cette union de la tendresse et du courage est surtout frappante dans les sœurs de charité. Elles sont à leur aise au milieu d'un hôpital; elles voient la douleur sans pâlir; elles triomphent avec le temps d'une foule d'impressions passives, dont la source est dans une compassion généreuse, et qui semblent surtout naturelles aux femmes. En sont-elles moins dévouées,

moins héroïques, et, dans le fond, moins affectueuses? Au contraire, pendant que ce qu'il y a de purement passif dans la sensibilité s'émousse en elles, leur charité s'avive. C'est qu'il y a aussi du mouvement, de la vie et de l'action dans l'amour. Il y a un amour passif qui se consume en brûlant, et un autre amour dont le foyer est en nous, qui va toujours s'exaltant et s'accroissant, parce qu'il est une puissance. Quand on a volontairement tourné son amour et sa pensée vers le bien, quand on a pendant longtemps pratiqué la vertu, on obtient parmi les autres récompenses, comme la plus immédiate et la plus douce, une habitude de bien sentir, de bien penser et de bien faire, qui nous fait aller au bien par un instinct infaillible, comme l'aiguille aimantée se tourne vers le nord. Heureux celui qui, à force d'être en contact avec le bien, lui est devenu analogue, et qui possède à la fois, avec les mérites de la volonté, le calme et l'infaillibilité de la nature!

—*Le devoir.*

LOUIS BLANC.

Jean Joseph Louis Blanc, publiciste et homme politique français, naquit à Madrid en 1811 et fut baptisé à l'église de St.-Sébastien sous les noms espagnols de Juan Carlos José Luis. Sa famille, originaire du Rouergue, avait cruellement souffert pendant la première révolution. Son grand-père était mort sur l'échafaud; son père remplissait les fonctions d'inspecteur des finances en Espagne, sous Joseph Bonaparte; sa mère appartenait à la famille italienne des Pozzo di Borgo. Amené en France à la chute de l'empire, Louis

Blanc fit ses premières études au collége de Rhodez. Il en sortit en 1830 et rejoignit son père à Paris. Sans fortune, à peine âgé de dix-neuf ans, il accepta dans un lycée une place de professeur de mathématiques, compléta ses études, devint clerc d'avoué à la Cour royale. Un ancien représentant à la Chambre l'initia à la vie politique. Appelé comme précepteur dans une famille d'Arras, il publia dans le *Progrès du Pas-de-Calais* divers articles politiques et littéraires, et composa deux poëmes, l'un sur *Mirabeau*, l'autre sur l'*Hôtel des Invalides*, qui furent couronnés par l'Académie. Il revint à Paris après ce succès et s'occupa de la rédaction de feuilles politiques d'opinions avancées. Fondateur de la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, c'est dans ce journal qu'il traita les questions sociales du jour et qu'il fit paraître un compte rendu du livre de Louis Bonaparte, *Idées napoléoniennes*. Cet écrit fit en France et à l'étranger grande sensation. Peu de jours après, Louis Blanc fut victime d'un attentat dont les auteurs demeurèrent toujours inconnus. Il rentrait chez lui, rue Louis-le-Grand, lorsqu'il fut assailli, frappé avec violence et laissé pour mort sur place. Ses blessures mirent sa vie en danger pendant plusieurs semaines. Sa première publication après cet événement fut son livre *Organisation du travail*, dans lequel il exposait ses plans de réformes sociales. Il voulait que le mobile individuel, que tout mobile égoïste n'eût aucune action dans la vie pratique et qu'il fût remplacé par le dévouement de chacun au bonheur de tous. Connu comme publiciste, il acquit comme historien une grande réputation par son *Histoire de dix ans* (1830 à 1840), publiée vers la même époque et dont le succès fut immense. Le caractère des faits recueillis, joint à l'ardeur passionnée qui transforme l'histoire en pamphlet, était l'interprétation de toutes les plaintes du peuple contre la dynastie d'Orléans. Louis Blanc en prépara plus directement encore la chute par son *Histoire de la révolution*, remarquable étude du mouvement littéraire et politique de la nation, annonçant l'avénement de la liberté et faisant remontrer jusqu'à Luther les origines de la révolution.

En 1848, L. Blanc fut nommé membre du gouvernement provisoire, malgré les répulsions qu'excitait dans la bourgeoisie sa théorie de l'égalité des salaires. On attendait de lui l'organisation du travail; il fit créer la *Commission per-*

manente pour les travailleurs, dont il fut le président et qui siégea au Luxembourg. L'ouverture de ces conférences produisit en France un effet prodigieux; elle exaltait les espérances des uns et remplissait les autres de stupeur et d'effroi. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter et renverser. Mais, la lutte entre des forces inégales, les difficultés pratiques, l'excitation des esprits ne permirent pas à la Commission de suivre le plan qu'elle avait conçu. Emportés par la force des événements, les organisateurs du travail rejetèrent sur la contre-révolution l'impuissance radicale où ils étaient de rien fonder de praticable et de durable au nom des doctrines idéalistes de leur jeune chef. Après avoir été l'objet d'un fanatique enthousiasme de la part des ouvriers de Paris, L. Blanc dût subir les inévitables conséquences des fluctuations d'opinion. Représentant du peuple à l'Assemblée constituante, accusé, sans preuve, de provocation à l'émeute, menacé de toutes les violences, il fut arraché avec peine à la fureur des gardes nationaux, reçut asile chez un de ses adversaires politiques et quelques semaines après passa secrètement en Belgique et de là en Angleterre. Il continua dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien. En 1869, un mouvement libéral de la Chambre fit penser que Louis Blanc allait rentrer en France, mais il resta à Londres jusqu'à la guerre de 1870. Il n'arriva à Paris que le 8 septembre, espérant encore une intervention des puissances neutres. Pressé par un groupe d'amis de retourner en Angleterre pour y éclairer le cabinet Gladstone et exciter le peuple anglais en faveur de la France, il accepta cette mission, mais l'investissement de Paris, le refus d'un sauf-conduit par l'état-major prussien en empêchèrent la réalisation. Il fut pendant le siége l'homme de cœur et d'ardent patriotisme que Paris avait connu, appelant le peuple à la résistance à outrance, et devant le refus d'armistice, l'engageant à briser le cercle de fer qui l'étreignait, ne voulant, disait-il, qu'un dévouement pour Paris, le dévouement héroïque.

Après la capitulation de Paris, L. Blanc fut appelé sous le nouveau gouvernement à l'Assemblée nationale, où les causes généreuses ont toujours trouvé en lui un éloquent défenseur. Louis Blanc a écrit une quantité de brochures politiques ou littéraires, fait de remarquables discours, de nombreux articles de journaux, et publié d'intéressantes études sur l'Angleterre.

Son *Histoire de la révolution* est son œuvre capitale. Cet ouvrage, que la beauté de son style suffirait à faire admirer, contient, en dehors de documents curieux, de chaleureux plaidoyers en faveur des principes, des hommes et des actes de l'époque révolutionnaire, de nobles pensées, et ce souffle d'inspiration qui anime seuls les esprits convaincus et les grandes âmes.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

PRÉFACE.

L'histoire ne commence et ne finit nulle part. Les faits dont se compose le train du monde présentent tant de confusion et ont entre eux des affinités si obscures qu'il n'est pas d'événement dont on puisse marquer avec certitude soit la cause première, soit l'aboutissement suprême. Le commencement et la fin sont en Dieu, c'est-à-dire dans l'inconnu. Comment donc fixer le vrai point de départ de cette révolution française, issue des plus lointains soulèvements de l'esprit, et qui semble avoir contenu toute chose dans ses profondeurs? Aussi n'ai-je pas fait dessein d'embrasser complètement ce qu'un pareil sujet rappelle ou comporte. Même tel que mon insuffisance le conçoit et le mesure, il m'apparaît immense. Et quelle formidable, quelle sanglante histoire! . . . . Mais, loin de nous consterner, que ces souvenirs de deuil nous rassurent. Si la partie intellectuelle de l'œuvre à accomplir nous est désormais réservée, c'est parce que les hommes de

la révolution en ont pris pour eux la partie funeste. Cette mansuétude de mœurs au nom de laquelle nous avons souffert qu'on voilât leurs statues, cœurs pusillanimes et ingrats que nous sommes, ce sont eux qui nous l'ont rendue facile, par les obstacles qu'ils ont affrontés à notre place et surmontés pour notre compte, par les combats dont ils nous ont dispensés en y périssant. Leurs violences nous ont ainsi légué des destinées tranquilles. Ils ont épuisé l'épouvante, épuisé la peine de mort; et la terreur, par son excès même, est devenue impossible à jamais.

A son début, la révolution n'eut rien de sinistre. Ce ne furent d'abord que transports de joie, couvrant les agitations de la place publique et saluant les lois nouvelles. Mais quelle est cette Assemblée qui se forme dans l'orage? Les hommes qui la composent représentent toutes les forces et tous les intérêts de l'humanité, ses ressentiments, ses douleurs, ses espérances. Que veulent-ils? Venger le monde et le refaire. Cependant, que d'obstacles et quels dangers! Dès leurs premiers pas, ils sont au plus épais des trahisons et des complots. Du fond de ses campagnes émues, du fond de ses villes soulevées, la France leur envoie, mêlés à des hymnes d'enthousiasme, des avertissements et des clameurs de guerre civile. L'Europe, qu'ils épouvantent, n'est plus qu'une grande ligue formée contre eux et qui va les envellopper de son mouvement. Mais, loin de redouter les tempêtes, ils les provoquent; ils les veulent mortelles. Maîtres de la vie d'un roi qu'ils peuvent dégrader en lui faisant grâce, ils l'aiment mieux avili que mort; mais, pour que re-

culer leur devienne impossible, il leur faut des périls prodigieux, des ennemis rendus implacables, et la certitude d'être exterminés s'ils n'exterminent. C'est pour cela qu'ils frappent le roi captif, et ils le frappent en le dédaignant. Alors éclate leur puissant délire. A la lueur des châteaux incendiés, au bruit du tocsin des hôtels de ville et du tambour qui bat la révolte, au bruit du canon ennemi qui a passé la frontière et qui approche, pendant qu'une multitude furieuse entoure l'Assemblée, agitant des piques et hurlant aux portes, eux, calmes et violents, ils se préparent à écraser tout; et les voilà qui délibèrent dans le mugissement du peuple. Leur secret pour sauver la France est de la croire sublime et de le lui dire. Les vieillards iront sur les places publiques encourager les combattants; les enfants et les femmes assisteront les blessés; le travail de la nation sera de forger des épées, de fondre des canons, d'aiguiser des fers de lances. Le territoire est un camp, la patrie un soldat; et, contre les ennemis du dedans, on a des juges au cœur d'airain, et le couteau, sans cesse levé, de l'exécuteur.

Ainsi parlent ces hommes terribles; et, ordonnant la victoire par un décret, ils poussent un million de républicains à la frontière. Aussitôt l'ennemi, rejeté par delà nos montagnes et nos fleuves, l'Europe est envahie à son tour, couverte de confusion, inondée de sang et marquée de l'empreinte des maximes nouvelles. Et ce qui fut au-dessus du génie des sénateurs romains, le sénat de la révolution va l'oser et l'accomplir. Tandis que, par des lois hardies et d'une sagesse auguste, il travaille à faire aux peuples de fraternelles des-

tinées, il dirige de loin ses quatorze armées frémissantes, il les contient, il les gouverne, par des commissaires civils, surveillants de l'ambition; et le plus fier des généraux, s'il devient suspect, reçoit dans son camp et au milieu de ses soldats l'ordre, toujours obéi, d'aller devant un tribunal inflexible demander pardon au peuple et mourir.

A l'intérieur, cependant, la France est remplie de funérailles. Des tables de proscription ont été dressées, plus vaguement homicides que celles de Sylla. Beaucoup périssent aujourd'hui, nul ne sait s'il vivra demain; mais, en ces jours tellement héroïques qu'on n'y remarque plus l'héroïsme, la nature humaine s'étant agrandie outre mesure, la mort a perdu tout pouvoir d'effrayer. Les prisons pleines de suspects, les guillotines où paraissent des femmes, la rue, la tribune, font voir des vertus et des crimes qu'ignorèrent les temps antiques. Parmi ces condamnés, qui, debout sur leurs charrettes funèbres, se répandent en imprécations éloquentes, j'en aperçois qui, le front haut, le regard dans les cieux, adorent la liberté qui les tue.

Et toutefois, chose admirable! ce qui plane sur cet empire du désordre, c'est la pensée. Deux hommes dont les cœurs furent unis par le fanatisme de l'intelligence: un logicien sombre et un philosophe réglé dans sa vie, dans ses haines, dans ses desseins—voilà ceux qui commandent, voilà ceux qui donnent à immoler au peuple en fureur ses tribuns même et ses courtisans. A Rome, les triumvirs se gorgeaient de dépouilles; ici, les proscripteurs restent pauvres, et le plus puissant d'entre eux vit sous le toit d'un artisan,

dont il espère devenir le fils. Ne leur dites pas qu'ils auront leur tour : ils le savent. Ne les menacez pas de l'anathème des races futures : par un dévouement sans exemple et sans égal, ils ont mis au nombre de leurs sacrifices leur nom voué, s'il le faut, à une infamie éternelle. Invincibles à la peur, supérieurs au remords, qu'invoquent-ils pour s'absoudre ? Leur foi, leur politique profonde, et cette loi de la nature "qui veut que l'homme pleure en naissant." Mais, sur le point d'apaiser la révolution pour la conduire, ils tombent vaincus, sanglants et insultés, ils tombent, et ils emportent cette gloire, cette douleur, que leur mort ajourne l'affranchissement de la terre.

Quel spectacle ! Quels enseignements ! Oui, au souvenir de ces vivantes luttes de la pensée, qui eurent le bonheur des hommes pour objet final, l'échafaud pour instrument, les places publiques pour théâtre, et pour témoin le monde épouvanté ; au moment de réveiller de leur commun sommeil, pour les replacer face à face, au bord du gouffre qui les attira tous, maîtres et sujets, nobles, prêtres, plébéiens, sacrificateurs et victimes ; au moment de vous évoquer afin qu'on vous juge, ombres chères ou condamnées, tragiques fantômes, héros d'une épopée incomparable, j'ai peine, je l'avoue, à commander à mon émotion et je me sens le cœur plein de respect et d'effroi.

Il faut chercher les causes d'abord, en les prenant aussi haut qu'il est possible d'en suivre la chaîne. Ce serait méconnaître la révolution, sa portée sublime, que d'en confondre l'explosion et la date. Car enfin, ils ne sauraient être nés de quelques accidents vulgaires,

de je ne sais quels modernes embarras, ces événements dont le souvenir palpite encore. Ils résument plusieurs siècles de souffrances, de désastres, d'efforts généreux et de vaillantes colères. Toutes les nations ont contribué à les produire; toutes y ont leur avenir engagé. Et c'est justement la gloire de ce grand peuple de France d'avoir fait, au prix de son sang versé à flots, la besogne du genre humain; d'avoir scandalisé l'Europe pour la sauver; d'avoir défendu à outrance, jusqu'à la mort, la cause de tous les peuples contre tous les peuples — magnanime révolte, vraiment unique, dans laquelle, au travers des âges et d'un cours inévitable, les révoltes du passé sont venues se réunir et se perdre, comme font les fleuves dans la mer.

A. DE LAMARTINE.

Marie Louis Alphonse Prat de Lamartine, littérateur, homme politique, l'un des plus grands poëtes français, naquit à Mâcon en 1790. Fils d'un gentilhomme bourguignon, il passa les premières années de sa jeunesse chez les jésuites de Belley. Inattentif aux leçons de ses maîtres, indifférent aux jeux de ses camarades, paresseux à la salle d'étude, promeneur solitaire dans la cour de récréation, mis à l'abri des punitions par une santé débile, il fut abandonné de ses professeurs, qui le classèrent parmi les élèves dont on ne devait rien attendre. C'est au séminaire de Belley, qu'il se lia, d'une amitié qui dura jusqu'à la mort, avec MM. de Virieu et de Vignet. Leurs deux noms se retrouvent dans presque toutes ses œuvres. La dernière année d'étude, l'année de sortie, un mois avant les vacances, A. de Lamartine, que l'on n'avait jamais vu au travail, demanda à concourir. Pour la première fois il fit un discours français, une dissertation française, un thème latin,

une version latine. Ses camarades ne purent que rire de ce concurrent inattendu: Lamartine remporta tous les premiers prix. La stupéfaction fut universelle. Enfant, il amusait ses sœurs en improvisant de petits actes de comédie, rimés en courant et rhythmés au hasard; il se souvint de ce petit talent et voulut laisser en quittant le collége un souvenir de son séjour. Le jour du départ, il écrivit ses *Adieux au collége de Belley*, et déposa sur son pupitre ces vers cachetés à l'adresse de ses professeurs. "J'étais si peu familier avec le rhythme," disait-il plus tard, "que, pour m'assurer de la justesse de mes vers, je les scandais sur mes doigts."

Revenu auprès de son père et de sa mère au château de Milly, aucune occupation ne l'attirait. Il cultivait des fleurs, s'oubliait à la chasse, puis, fatigué, prenait un livre, le premier venu, lisait quelques pages et s'endormait. Un jour, un poëme de Byron lui tombe sous la main. Ce cri de révolte froisse les sentiments religieux et monarchiques de sa première éducation; il déteste, il admire ce poëme, *Childe Harold*, il le lit jusqu'au dernier vers; l'accent nouveau qu'il vient d'entendre le poursuit jusque dans son sommeil. Pour échapper à l'obsession, il parcourt les coteaux rocailleux, gravit les sentiers, grimpe sur les roches abruptes et rentre avec la fièvre. Sa mère l'oblige à se coucher, le soigne, et, le croyant endormi, se retire. Resté seul, il se lève et écrit d'un seul trait l'*Ode à Byron*. Il était guéri. C'est à partir de ce jour que Lamartine commença à entrevoir, comme une lueur vague, sa destinée, et c'est aussi à ce moment que le trouble l'envahit. La vie calme, oisive, lui pèse; pour la première fois la maison paternelle lui paraît triste, il songe à partir. Il se décide à quitter sa famille et va en Savoie. C'est le moment où éclate son enthousiasme, où il écrit *Le lac*. Il ne pouvait plus douter de lui-même. Envoyé à Paris par son oncle, il y retrouva ses amis de collége, un groupe jeune aux sentiments ardents, qui allait annonçant partout la bonne nouvelle, la venue d'un poëte. L'enthousiasme pour Lamartine fut immense; il faut se reporter au temps pour se représenter l'enchantement des esprits quand retentirent ces strophes sublimes, succédant tout-à-coup au lyrisme suranné des poëtes de l'empire et des premiers jours de la restauration. Lamartine avait toujours reculé devant l'idée d'une publication. Ce furent ses amis qui se chargèrent de ras-

sembler ses vers plutôt rêvés que pensés. Le volume des *Méditations* parut sans nom d'auteur. L'édition fut épuisée en quelques jours. Lamartine, qui venait d'être attaché à une légation, apprit à Florence le succès de son livre. Il venait d'épouser une jeune anglaise très-riche, et, fêté, adulé, heureux, il put se livrer à son goût passionné pour la poésie.

Le talent de Lamartine, indépendant d'effort et de travail, inconscient en quelque sorte, était une faculté de naissance. Il s'est dépeint lui-même dans ce vers :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire.

Vers vrai, qui peint non seulement le poëte, mais l'historien et l'homme tout entier. Ses poésies signalèrent une ère nouvelle dans la littérature, et eurent sur les esprits de son temps une profonde influence. Il acquit presqu'à son début la gloire rayonnante qui le fit connaître au monde entier. Les âmes tendres et religieuses savourent cette inspiration si élevée, si harmonieuse dans sa forme, pleine d'une foi, d'une rêverie sublime qui semble révéler l'infini. Aucune âme de poëte ne s'est élevée à une pareille hauteur, n'a eu un tel élan lyrique, une telle majesté d'accents. Des années s'étaient écoulées. Les *Nouvelles méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, s'étaient joints aux premiers chefs-d'œuvre, lorsque Lamartine entreprit son voyage en Orient, marqué par un affreux événement, la mort de sa fille—voyage qui lui inspira un livre à la fois douloureux et magnifique, où se détachent sur la splendeur des descriptions originales, des strophes navrantes.

En 1833, nommé député à la Chambre, Lamartine apporta dans sa vie politique ses nobles aspirations, et plaida de toute son éloquence et de tout son grand cœur l'abolition de la peine de mort et celle de l'esclavage. Ses admirables discours, la place indépendante qu'il conserva à la Chambre sous le régime parlementaire, lui acquirent une popularité que l'*Histoire des Girondins* étendit encore. Il y faisait connaître d'une manière brillante, mais parfois en dehors de l'exactitude absolue, plusieurs héros de la révolution. Membre du gouvernement provisoire en 1848, il fut pendant un temps maître du pouvoir et gouverna la France, prouvant à côté de beaux traits personnels que le poëte n'exclut pas l'énergie et la grandeur de l'homme. Sa première éducation, les sentiments de sa mère, femme d'une rare élévation d'âme, l'étude

approfondie de la philosophie de Rousseau unissaient en lui leurs influences, et expliquent les oppositions de son caractère, ses opinions royalistes et plus tard son dévouement à la démocratie. Successivement ministre des affaires étrangères, membre de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée au 2 décembre 1851.

"Jamais peut-être," dit Proudhon, "un homme ne se rencontra doué d'inclinations plus heureuses que M. de Lamartine. Il aime la vraie gloire; son esprit cherche naturellement la vérité et son cœur la justice; les plus hautes conceptions, quand elles lui sont présentés, il les embrasse sans effort; personne plus que lui ne désire servir et illustrer son pays; il a la religion du devoir, le courage dans le danger, et celui, plus rare encore, de la fidélité à sa conviction, alors même que cette conviction peut le rendre impopulaire. Ajoutez une chasteté de sentiments qui rappelle Bossuet, et une puissance de parole qui tient du prodige. Tout d'abord on l'aime, on se sent attiré vers lui; on le prendrait volontiers pour directeur de conscience; il semble même, à la limpidité et à l'éloquence de sa parole, que l'on pourrait se reposer sur lui du soin de penser et de raisonner, tant dans ses écrits comme dans ses discours, dans toute sa personne, l'expression du beau apparaît comme le gage souverain de la raison. Quel bonheur pour lui s'il fût né au siècle de Bossuet, alors que rien n'était venu ébranler dans la nation la foi monarchique et religieuse! Sa poésie eût éclairé le monde, et sa gloire, aussi pure que sa pensée, eût duré plus qu'elle."

A. de Lamartine est mort en 1869, triste, malheureux et délaissé. Son prestige s'était évanoui; son génie, sa vie si noblement mêlée à l'histoire de la France, méritent l'hommage dû aux grands souvenirs. Il avait dès longtemps exprimé le désir d'avoir une tombe dans les lieux où il était né. Pour satisfaire en partie le souhait du poëte, on l'a enterré dans l'église de St.-Point; mais sa ville natale a réclamé ses cendres et lui a érigé un tombeau. Son buste, œuvre artistique remarquable, a été placé au musée de Versailles.

LA VIE DU POËTE ET LA VIE POLITIQUE.

LETTRE A M. LÉON BRUYS D'OUILLY.

Vous me demandez, mon cher ami, comment, au milieu de mes travaux d'agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m'emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d'esprit et quelques heures d'audience pour cette poésie de l'âme qui ne parle qu'à voix basse dans le silence et dans la solitude. C'est comme si vous demandiez au soldat ou au matelot s'il leur reste un moment pour penser à ce qu'ils aiment et pour prier Dieu dans le bruit du camp ou l'agitation de la mer. Tout homme a en soi une merveilleuse faculté d'expansion et de concentration, de se livrer au monde sans se perdre soi-même, de se quitter et de se retrouver tour à tour. Voulez-vous que je vous dise mon secret? C'est la division du temps; son heure à chaque chose, et il y en a pour tout. Bien entendu que je parle de l'homme qui vit, comme nous, à cent lieues de Paris et à dix lieues de toute ville, entre deux montagnes, sous son chêne ou sous son figuier. Et puisque vous voulez le récit vrai et confidentiel d'une de mes journées de paysan que vous trouvez trop pleines et que je sens trop vides, tenez, le voilà: prenez et lisez, comme dit solennellement le grand poëte des *Confessions*, J. J. Rousseau.

Mais d'abord souvenez-vous que, pour vivre ainsi double, il faut se coucher de bonne heure et que votre

lampe s'éteigne quand la lampe du tisserand et celle de la fileuse brillent encore, comme des étoiles tombées à terre, à travers les branches, sur les flancs noirs de nos collines. Il faut entendre en s'endormant les chants éloignés des jeunes garçons du village qui reviennent de la veillée, et qui se répondent en s'affaiblissant comme une sonore invitation au sommeil :

.... *Suadent cadentia sidera somnos.*

Notre ami et maître Virgile savait tout cela.

Quand donc l'année politique a fini, quand la Chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois seul et libre dans cette chère masure de St.-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups du vent d'ouest, ma vie de poëte recommence pour quelques jours. Vous savez mieux que personne qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle.

La poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur.

Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir ? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul, débordant de force, dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout.

L'heure de ce chant pour moi, c'est la fin de l'automne ; ce sont les derniers jours de l'année qui meurt

dans les brouillards et dans les tristesses du vent. La nature âpre et froide nous refoule alors au dedans de nous-mêmes; c'est le crépuscule de l'année, c'est le moment où l'action cesse au dehors. Mais, l'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force qui se convertirait en mélancolie dévorante, en désespoir et en démence, si on ne l'exhalait pas en prose ou en vers! Béni soit celui qui a inventé l'écriture, cette conversation de l'homme avec sa propre pensée, ce moyen de le soulager du poids de son âme. Il a prévenu bien des suicides.

A ce moment de l'année, je me lève bien avant le jour; cinq heures du matin n'ont pas encore sonné à l'horloge lente et rauque du clocher qui domine mon jardin, que j'ai quitté mon lit, fatigué de rêves, rallumé ma lampe de cuivre et mis le feu au sarment de vigne qui doit réchauffer ma veille dans cette petite tour voûtée, muette et isolée, qui ressemble à une chambre sépulcrale habitée encore par l'activité de la vie. J'ouvre ma fenêtre; je fais quelques pas sur le plancher vermoulu de mon balcon de bois. Je regarde le ciel et les noires dentelures de la montagne, qui se découpent nettes et aiguës sur le bleu pâle d'un firmament d'hiver, ou qui noient leurs cimes dans un lourd océan de brouillards; quand il y a du vent, je vois courir les nuages sur les dernières étoiles qui brillent et disparaissent tour à tour, comme des perles de l'abîme que la vague recouvre et découvre dans ses ondulations. Les branches noires et dépouillées des noyers du cimetière se tordent et se plaignent sous la

tourmente des airs, et l'orage nocturne ramasse et roule leur tas de feuilles mortes, qui viennent bruire et bouillonner au pied de la tour comme de l'eau.

A un tel spectacle, à une telle heure, dans un tel silence, au milieu de cette nature sympathique, de ces collines où l'on a grandi, où l'on doit vieillir, à dix pas du tombeau où repose en nous attendant tout ce qu'on a le plus pleuré sur la terre, est-il possible que l'âme qui s'éveille et qui se trempe dans cet air des nuits n'éprouve pas un frisson universel, ne se mêle pas instantanément à toute cette magnifique confidence du firmament et des montagnes, des étoiles et des prés, du vent et des arbres, et qu'une rapide et bondissante pensée ne s'élance pas du cœur pour monter à ces étoiles, et de ces étoiles pour monter à Dieu ? Quelque chose s'échappe de moi pour se confondre avec toutes ces choses ; un soupir me ramène à tout ce que j'ai connu, aimé, perdu dans cette maison et ailleurs ; une espérance forte et évidente comme la Providence, dans la nature, me reporte au sein de Dieu, où tout se retrouve : une tristesse et un enthousiasme se confondent dans quelques mots que j'articule tout haut sans crainte que personne les entende, excepté le vent qui les porte à Dieu. Le froid du matin me saisit ; mes pas craquent sur le givre, je referme ma fenêtre et je rentre dans ma tour, où le fagot réchauffant pétille et où mon chien m'attend.

Que faire alors, mon cher ami, pendant ces trois ou quatre longues heures de silence qui ont à s'écouler en novembre entre le réveil et le mouvement de la lumière et du jour ? Tout dort dans la maison et dans la

cour; à peine entend-on quelquefois un coq, trompé par la lueur d'une étoile, jeter un cri qu'il n'achève pas et dont il semble se repentir, ou quelque bœuf endormi et rêvant dans l'étable pousser un mugissement sonore qui réveille en sursaut le bouvier. On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire du jour ne viendra vous surprendre de deux ou trois heures et tirailler votre pensée. On est calme et confiant dans son loisir: car le jour est aux hommes, mais la nuit n'est qu'à Dieu.

Ce sentiment de sécurité complète est à lui seul une volupté. J'en jouis un instant avec délices. Je vais, je viens, je fais mes six pas dans tous les sens, sur les dalles de ma chambre étroite; je regarde un ou deux portraits suspendus au mur, images mille fois mieux peintes en moi; je leur parle, je parle à mon chien, qui suit d'un œil intelligent et inquiet tous mes mouvements de pensée et de corps. Quelquefois je tombe à genoux devant une de ces chères mémoires du passé mort; plus souvent je me promène en élevant mon âme au Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières que notre mère nous apprenait dans notre enfance et quelques versets mal cousus de ces psaumes du saint poëte hébreu, que j'ai entendu chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent ça et là dans ma mémoire, comme des notes éparses d'un air oublié.

Cela fait (et tout ne doit-il pas commencer et finir par cela ?), je m'assieds près de la vieille table de chêne où mon père et mon grand-père se sont assis. Elle est couverte de livres froissés par eux et par moi: leur vieille Bible, un grand Pétrarque in-quarto, édition de

Venise en deux volumes, où ses œuvres latines, sa politique, sa philosophie, son *Africa* tiennent deux mille pages, et où ses immortels sonnets en tiennent sept (parfaite image de la vanité et de l'incertitude du travail de l'homme, qui passe sa vie à élever un monument immense et laborieux à sa mémoire, et dont la postérité ne sauve qu'une petite pierre pour lui faire une gloire et une immortalité); un Homère, un Virgile, un volume de lettres de Cicéron, un tome dépareillé de Chateaubriand, de Gœthe, de Byron, tous philosophes ou poëtes, et une petite *Imitation de Jésus-Christ*, bréviaire philosophique de ma pieuse mère, qui conserve la trace de ses doigts, quelquefois de ses larmes, quelques notes d'elle, et qui contient à lui seul plus de philosophie et plus de poésie que tous ces poëtes et tous ces philosophes. Au milieu de tous ces volumes poudreux et épars, quelques feuilles de beau papier blanc, des crayons et des plumes qui invitent à crayonner et à écrire.

Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout, je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre; je me dis:

"Écrivons." Comme j'écris peu en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et le mouvement de l'âme, les sentiments, les idées, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein : je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie ; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient être lues par d'autres ; ce ne seraient pas peut-être les moins poétiques de mes poésies, mais qu'importe ? Tout ce que l'homme sent et pense de plus fort et de plus beau, ne sont-ce pas les confidences qu'il fait à l'amour, ou les prières qu'il adresse à voix basse à son Dieu ? Les écrit-il ? Non sans doute ; l'œil ou l'oreille de l'homme les profanerait. Ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur n'en sort jamais.

Quelques-unes de ces poésies matinales s'achèvent cependant ; ce sont celles que vous connaissez, des *Méditations*, des *Harmonies*, *Jocelyn*, et ces pièces sans nom que je vous envoie. Vous savez comment je les écris ; vous savez combien je suis incapable du pénible travail de la lime et de la critique sur moi-même. Blâmez-moi, mais ne m'accusez pas, et, en retour de trop d'abandon et de faiblesse, donnez-moi trop de miséricorde et d'indulgence. *Naturam sequere !*

Les heures que je puis donner ainsi à la poésie dans mes matinées d'automne ne sont pas longues. La cloche du village sonne bientôt l'angélus avec le crépuscule ; on entend dans les sentiers rocailleux qui

montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la terre gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois et me demandent de leur tracer l'ouvrage de la journée; le curé vient et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite, avec les autres députés de la Chambre, et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué et qu'il ne leur reste qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver; le courrier arrive chargé de journaux et de lettres qui ruissellent comme une pluie de paroles sur ma table, paroles quelquefois douces, quelquefois amères, plus souvent indifférentes, mais qui demandent toutes une pensée, un mot, une ligne. Mes hôtes, si j'en ai, se réveillent et circulent dans la maison; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes en veste de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs, trempés de sueur; de pauvres veuves des villes prochaines, qui seraient heureuses d'avoir un bureau de poste ou de timbre, qui croient à la toute-puissance d'un homme

dont le journal du chef-lieu a parlé, et qui se tiennent timidement en arrière sous les grands tilleuls de l'avenue, avec un ou deux pauvres enfants à la main. Chacun a son souci, son rêve, son affaire; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelqu'espérance à tous. Tout cela se fait en rompant, sur le coin de la table chargée de vers, de prose et de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagnes, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur mon balcon. Midi sonne; j'entends mes chevaux hennir et creuser du pied le sable de la cour, comme pour m'appeler. Je dis bonjour et adieu aux hôtes de la maison qui restent jusqu'au soir; je monte à cheval et je pars au galop, laissant derrière moi toutes les pensées du matin pour aller à d'autres soucis du jour. Je m'enfonce dans les sentiers creux et escarpés de nos vallées; je gravis et je redescends pour gravir encore nos montagnes; j'attache mon cheval à bien des arbres, je frappe à plusieurs portes; je retrouve ici et là mille affaires pour moi ou pour les autres, et je ne rentre qu'à la nuit, après avoir savouré, pendant six ou sept heures de routes solitaires, tous les rayons du soleil, toutes les teintes des feuilles jaunissantes, toutes les odeurs, tous les bruits gais ou tristes de nos grands paysages dans les jours d'automne. Heureux si en rentrant, harassé de fatigue, je trouve par hasard au coin du feu quelque ami arrivé pendant mon absence, au cœur simple, à la parole poétique, qui, en allant en Italie ou en

Suisse, s'est souvenu que mon toit est près de sa route, et qui, comme Hugo, Nodier, Quinet, Sue ou Manzoni, vient nous apporter un écho lointain des bruits du monde et goûter avec indulgence un peu de notre paix!

Voilà, mon cher ami, la meilleure part de vie de l'année pour moi. Que Dieu la multiplie et soit béni pour ce peu de sel dont il l'assaisonne! Mais ces jours s'envolent avec la rapidité des derniers soleils qui dorent entre deux brouillards les cimes pourprées des jeunes peupliers de nos prés.

Un matin, le journal annonce que les Chambres sont convoquées pour le milieu ou la fin de décembre. De ce jour, toute joie du foyer, toute paix s'évanouissent; il faut préparer ce long interrègne domestique que produit l'absence dans un ménage de campagne, pourvoir aux nécessités du logis, au séjour onéreux de six mois à Paris; il faut partir.

Je sais bien qu'on me dit: "Pourquoi partez-vous? Ne tient-il pas à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poëte et de laisser le monde politique travailler pour vous?" Oui, je sais qu'on me dit cela; mais je ne réponds pas: j'ai pitié de ceux qui me le disent. Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par vanité, on aurait raison; mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met la main à la manœuvre, on a tort; j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont, mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société.

On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh ! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes ? C'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme ; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme qui l'a si mal élevé jusqu'ici ; si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou de la tyrannie de quelques-uns ; si l'on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force ; si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines ; si l'on abolira le meurtre légal ; si l'on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux ; si la liberté sainte des consciences grandera enfin avec les lumières de la raison, et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité.

Voilà la politique telle que nous l'entendons, vous, moi, tant d'autres, et presque toute cette jeunesse qui

est née dans les tempêtes, qui grandit dans les luttes, et qui semble avoir en elle l'instinct des grandes choses qui doivent graduellement et religieusement s'accomplir. Croyez-vous qu'à une pareille époque et en présence de tels problèmes il y ait honneur et vertu à se mettre à part dans le petit troupeau des sceptiques, et à dire comme Montaigne: "Que sais-je?" ou comme l'égoïste: "Que m'importe?"

Non. Lorsque le divin Juge nous fera comparaître devant notre conscience, à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne seront point une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau lui répondre: "Nous n'étions rien, nous ne pouvions rien, nous n'étions qu'un grain de sable." Il nous dira: "J'avais mis devant vous, de votre temps, les deux bassins d'une balance où se pesaient les destinées de l'humanité: dans l'un était le bien, dans l'autre était le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable, sans doute; mais qui vous dit que ce grain de sable n'eût pas fait incliner la balance de mon côté? Vous avez une intelligence pour voir, une conscience pour choisir; vous deviez mettre ce grain de sable dans l'un ou dans l'autre; vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte! il n'a servi ni à vous, ni à vos frères."

Je ne veux pas me faire en mourant cette triste réponse de l'égoïsme. Je termine et je vous dis adieu.

—A. DE LAMARTINE.

VICTOR HUGO.

Illustre poëte, littérateur, orateur, homme politique, est né à Besançon en 1802. Son père, Léopold Sigisbert, comte Hugo, général du premier empire, l'amena avec lui à Avellino, en Calabre, où il était gouverneur, puis en Espagne, où Joseph Bonaparte lui avait confié le gouvernement d'importantes provinces. "J'ai parcouru l'Europe avant la vie," a-t-il dit souvent. Cette enfance nomade, les événements dont il fut témoin, laissèrent en lui de profondes impressions; son imagination s'imprégna dans ses voyages de fantaisie et de souvenirs. Il écrivit à l'âge de dix ans des poésies qui annonçaient son talent et le firent appeler par Chateaubriand l'*enfant sublime*. Il compléta ses études à Paris sous les yeux de sa mère, femme distinguée d'esprit et de cœur, et se plaça bientôt par la valeur et la brillante originalité de ses œuvres littéraires à la tête de l'école romantique. Rarement l'âme d'un poëte a traduit avec une telle sensibilité et une aussi grande richesse les émotions intérieures et les impressions du monde extérieur dont elle est frappée. Tout semble réuni dans ses premiers poëmes: l'enthousiasme religieux, les images étincelantes, la forme, la couleur, la grâce, l'harmonie. Son merveilleux génie se fait surtout sentir dans ses drames, parfois étranges, mais si remarquables, remis en lumière aujourd'hui par la Comédie française; la richesse de son imagination et de son style se montre dans ses romans; la profondeur de son âme, dans ses œuvres les plus opposées, mais également sublimes—les unes toute d'amour, les autres toute de haine, dont *Les enfants*, dans un genre, *Les châtiments*, dans un autre, sont de si magnifiques modèles.

Peu à peu, cependant, cette magique inspiration change de caractère sous l'influence de la vie et des événements. L'œuvre, étudiée, semble être le résultat d'un merveilleux travail artistique qui met la musique et la poésie à la place de la pensée; le puissant esprit se retrouve par éclairs, mais l'idée devient nuageuse, parfois obscure. Quelques-uns des ouvrages de V. Hugo ont subi de vives critiques. On y trouve à la fois beaucoup à admirer et à blâmer. L'antithèse continuelle des caractères et des mots fatigue malgré l'intérêt vif, saisissant; les personnages, les incidents ont une originalité trop tranchée; le style lui-même semble ré-

unir à plaisir les mots sonores d'un éclat métallique. Les descriptions nombreuses sont parfois puériles de détails; les peintures demeurent toujours de vigoureux reliefs et montrent une profonde étude de l'art. Il semble que ce merveilleux talent s'égare, dans les romans surtout, volontairement et par pur esprit de système.

V. Hugo n'en demeure pas moins le poëte incomparable qui, plus d'un demi-siècle durant, a été l'astre le plus brillant de la littérature européenne, répandant son esprit sur le monde entier. L'âge, qui affaiblit les facultés de l'homme, semble épargner son génie et rendre plus imposante sa grandeur; son dernier poëme, *Religion*, renferme de magnifiques images, des vers d'une beauté peut-être plus sublime que dans aucun de ses ouvrages. Il semble pénétrer dans l'infini, y penser et y vivre. "Ceux qui le voient," dit un poëte italien, son admirateur passionné, "sont frappés de ce regard dirigé en haut vers l'Invisible, avec cette contenance dans l'attitude de la prière, qui est chez lui une habitude. Il semble isolé dans son immense élévation, comme au sommet d'une haute montagne; à ses pieds passe l'humanité, qui le salue de ses applaudissements plus ou moins intelligents; en attendant enivré de gloire sans être rassasié, son génie rend grâce à Dieu et lui demande une nouvelle vie sans fin."

Le magnifique caractère de V. Hugo se retrouve tout entier dans sa vie politique si remplie de douleurs intimes, de luttes terribles, d'amères souffrances, d'éclatants triomphes, vivante et majestueuse image de ce que peuvent la puissance des convictions et l'énergie de la volonté.

Pair de France après sa nomination à l'Académie, il fut en 1848 l'un des plus éloquents défenseurs de la liberté à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative. Exilé en 1852 par le coup d'état, il passa en Belgique, puis en Angleterre, et de là à Jersey. Il demeura vingt ans hors de France, et ne rentra que le 4 septembre 1870. Il fut à son arrivée nommé membre de l'Assemblée législative et plus tard sénateur.

Le nombre et l'importance de ses œuvres, leur influence sur notre époque, le rôle politique de V. Hugo en font une des grandes personnalités de ce siècle.

LA CHUTE.

J'étais là, pensif. Je regardais ces plaines, ces ravins, ces collines, plein de frémissement. J'eusse insulté volontiers ce lieu terrible. Mais l'horreur sacrée me retenait.

Le chef de la station de Sedan était venu jusqu'à mon wagon et m'expliquait ce que j'avais sous les yeux. Il me semblait apercevoir, à travers ses paroles, les pâles éclairs de la bataille. Tous ces hameaux lointains, épars et charmants au soleil, avaient brûlé; ils étaient rebâtis; la nature, si vite distraite, avait tout réparé, tout nettoyé, tout balayé, tout remis en place. Le bouleversement féroce des hommes s'était évanoui, l'ordre éternel avait repris le dessus. Mais, je l'ai dit, le soleil avait beau être là, toute cette vallée était fumée et ténèbres. Au loin, sur une éminence, à ma gauche, j'apercevais un vaste château: c'était Vandresse. Là logeait le roi de Prusse. A mi-côte de cette hauteur, le long de la route, je distinguais au-dessus des arbres trois pignons aigus: c'était un autre château, Bellevue. C'était là que Louis Bonaparte s'était rendu au roi Guillaume; c'était là qu'il avait donné et livré notre armée; c'était là que, pas tout de suite admis, invité à un peu de patience, il était resté près d'une heure, muet et livide devant la porte, apportant sa honte et attendant qu'il plût à Guillaume de lui ouvrir; c'était là qu'avant de la recevoir, le roi de Prusse avait fait faire antichambre à l'épée de la France. Plus bas, plus près, dans la vallée, à l'entrée de la route menant à Vandresse, on me mon-

trait une espèce de masure. Là, me disait-on, en attendant le roi de Prusse, l'empereur Napoléon III était descendu, blême; il était entré dans une petite cour qu'on me désigna et où un chien à la chaîne grondait; il s'était assis sur une pierre près d'un tas de fumier, et il avait dit: "J'ai soif." Un soldat prussien lui avait apporté un verre d'eau.

Effroyable fin du coup d'état. Le sang bu ne désaltère pas. Une heure devait venir où le malheureux jetterait ce cri de fièvre et d'agonie. La honte lui réservait cette soif, et la Prusse ce verre d'eau. . . . . .

L'obscurcissement de la rêverie couvrait pour moi cette plaine. La Meuse me paraissait avoir des reflets rouges, l'île voisine, dont j'avais admiré la verdure, avait pour sous-sol une tombe; quinze cents chevaux et autant d'hommes y étaient enterrés; de là l'herbe épaisse. Ça et là, à perte de vue, apparaissaient dans la vallée, des monticules avec des végétations sinistres; chacune de ces végétations marquait la place d'un régiment enseveli. . . Je regardais, sans pouvoir en détacher mes yeux, ce champ du désastre, ces plis de terrain qui n'avaient pas protégé nos régiments, ce ravin où s'était effondrée la cavalerie, tout cet amphithéâtre où s'étageait la catastrophe, les escarpements sombres de la Marphée, ces halliers, ces pentes, ces précipices, ces forêts pleines d'embûches, et dans cette ombre formidable, ô toi, l'Invisible! je te voyais. . . .

Jamais chute ne fut plus lugubre.

Nulle expiation n'est comparable à celle-là. . . . . Quel nœud! quel dénouement dans ce drame! Un poëte qui l'eût prédit, eût semblé un traître; Dieu seul pouvait se permettre Sedan.

Tout proportionner, c'est sa loi. A pire que brumaire, il fallait pire que Waterloo.

. . . . . .

Oublions cet homme et regardons l'humanité. . . La France s'est sauvée; aujourd'hui elle est plus grande que jamais. Ce qui eût tué toute autre nation l'a blessée à peine. L'assombrissement de son horizon a rendu plus visible sa lumière. Ce qu'elle a perdu en territoire elle l'a regagné en rayonnement. Aussi est-elle fraternelle sans effort. Au-dessus de son malheur il y a un sourire. Ce n'est pas sur elle que pèse l'empire gothique. Elle est une nation de citoyens et non un troupeau de sujets. Les frontières? Y aura-t-il des frontières dans vingt ans? Les victoires? La France a dans le passé les victoires de la guerre et dans l'avenir les victoires de la paix. L'avenir est à Voltaire, et non à Krupp. L'avenir est au livre, et non au glaive. L'avenir est à la vie, et non à la mort. Il y a dans la politique opposée à la France une part de sépulcre; chercher la vie dans les vieilles institutions est chose vaine, et se nourrir du passé c'est mordre dans la cendre. La France a la faculté éclairante; aucune catastrophe, politique ou militaire, ne lui ôtera cette suprématie mystérieuse. Le nuage passé, on revoit l'étoile.

L'étoile n'a pas de colère; l'aurore n'a pas de rancune. La lumière se satisfait en étant la lumière. La lumière, c'est tout; le genre humain n'a pas d'autre amour. La France se sait aimée parce qu'elle est bonne; et la plus grande de toutes les puissances, c'est d'être aimée. La révolution française est pour tout le

monde. C'est une bataille perpétuellement livrée pour le juste et perpétuellement gagnée pour le vrai. Le juste, c'est le fond de l'homme ; le vrai, c'est le fond de Dieu. Que faire contre une révolution qui a tellement raison ? Rien. L'aimer, c'est ce que font les nations. La France se donne, le monde l'accepte. Tout le phénomène actuel est dans ces quelques mots. On résiste à l'invasion des armées ; on ne résiste pas à l'invasion des idées. La gloire des barbares est d'être conquis par l'humanité; la gloire des sauvages est d'être conquis par la civilisation ; la gloire des ténèbres est d'être conquises par le flambeau. C'est pourquoi la France est voulue et consentie de tous. C'est pourquoi, n'ayant aucune haine, elle n'a aucune crainte ; c'est pourquoi elle est fraternelle et maternelle ; c'est pourquoi elle est impossible à amoindrir, impossible à humilier, impossible à irriter ; c'est pourquoi, après tant d'épreuves, tant de catastrophes, tant de désastres, tant de calamités, tant de chutes, incorruptible et invulnérable, elle tend la main à tous les peuples, de haut.

Quand le regard se fixe sur ce vieux continent remué aujourd'hui d'un souffle nouveau, de certains phénomènes apparaissent, et il semble qu'on entrevoit cette chose auguste et mystérieuse, la formation de l'avenir. On peut dire que, de même que la lumière se compose de sept couleurs, la civilisation se compose de sept peuples. De ces peuples, trois, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, représentent le midi ; trois, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, représentent le nord ; le septième, la France, est à la fois nord et sud, celtique et latin, goth et grec. Ce pays doit à son ciel ce hasard su-

blime, le croisement des deux rayons; le croisement des deux rayons, c'est comme si l'on disait la jonction des deux mains, c'est-à-dire la paix. Tel est le privilége de cette France; elle est à la fois solaire et étoilée; elle a dans son ciel autant d'aube que l'Orient et autant d'astres que le Septentrion. Quelquefois c'est dans les ténèbres que sa lueur se lève, c'est dans la nuit noire des révolutions et des guerres que son resplendissement flamboie, et ses aurores sont boréales.

Un jour, avant peu, les sept nations qui résument toute l'humanité s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radieuse courbure céleste; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation, et le monde contemplera, ébloui, l'immense arc-en-ciel des Peuples-Unis d'Europe.

—*Histoire d'un crime.*

NOTES

NOTES.

Le cœur.

L'ordinaire = the usual fare.

Par-dessus le marché = moreover.

On va loin avec cela = that goes a great way.

Aussi, n'était-il bruit à cent lieues à la ronde que de . . . = therefore nothing else was talked of within a radius of a hundred leagues, but . .

Un dénicheur de sources = a spring seeker.

Une façon de boyau en zigzag = a sort of crooked tube.

Un petit goût de croupi = a slight stagnant taste.

Monseigneur = my lord.

Fit un saut de joie = bounded with delight.

Il avait là justement son affaire = this exactly suited him.

Séance tenante = then and there.

Qui fit ouvrir de grands yeux à = which greatly astonished.

Les pièces = the rooms.

Planter là monseigneur = leave my lord to his fate.

Se récrièrent tout d'une voix = unanimously opposed the suggestion.

En désespoir de cause = without conviction.

Pomme d'arrosoir = nozzle of a watering-pot.

Jeu de pompe = pump action.

Filet d'eau = streamlet.

Un trait de génie = a master-stroke.

Pompe d'appel = suction pump.

Faisant continuellement la navette = circulating incessantly.

Comme on dit — (not to be translated).

Figurants = supernumeraries.

Toujours à la queue les uns des autres indéfiniment = in endless file.

Se croyaient hors d'affaire = thought the whole matter settled.

Ils n'étaient pas au bout de leurs embarras = they were not at the end of their troubles.

Mettre en jeu = to set in operation.
Qui se piquait au jeu = who was tenacious in his purpose.
Roues d'engrenage = gear-wheels.
Grinçant et criant = grinding and creaking.
Leur tira cavalièrement sa révérence = bowed to them cavalierly.
Pour le coup = for the nonce.
Faire leurs paquets = to pack off.
Jurant leurs grands dieux = solemnly swearing.
La servante bafouée d'un malotru = the abused servant of a prig.
A tour de rôle = alternately.
Avaient jeté leur langue aux chiens = had given it up.
Se fit fort de construire = claimed he could construct

Mon grand-père.

Vivement coloriées à la mode d'Épinal = gaudily painted after the fashion of Epinal.
La grand'rue = the main street.
Prenait jour = was lighted.
Cabinet littéraire = circulating library.
Receveur de l'enregistrement = recorder of deeds.
Abonné = customer.
Expédiait les acheteurs = attended to the sales.
Donner un coup de main = to lend a hand.
Allées et venues = activity (*lit.* goings and comings).
Tapissée de livres = furnished with books.
Les pratiques qui défilaient = the customers who passed in and out.
Tiens, voici deux sergents de la deuxième du premier = Ah, here come two sergeants of Co. 2 of the 1st battalion.
Du sérieux = something serious.
Établi = work-bench.
Sortait = would leave the room.
Qu'y a-t-il pour votre service? = What can I do for you?
Quelle misère! faisait-il = What a pity! he used to say.

Lettre de M. Guizot à sa petite-fille sur sa ponctuation.

Quand cela n'aurait = even though it should have.
Voilà pourquoi = that is the reason why.
T'échapperait = would escape your notice.
Prends un parti = make up your mind.

La dernière classe.

D'autant que = especially as.

Du monde = people.
Grillage aux affiches = bulletin-board.
En train de lire = in the act of reading.
Il faudrait en rester là = I should be unable to advance any further.
Je m'en voulais = I was angry with myself.
Voilà ce que c'est = that is how it is.
N'ont pas assez tenu = have not been sufficiently anxious.
Belle ronde = handsome round hand.
Crève-cœur = grief.

Un hameau.

Se jouait = sported
Combler vos désirs = to fulfill your wishes.
Sabot de dentelles = lace trimmings.
Très-goûté = very popular.
La marquise avait le cœur serré = the marchioness's heart was oppressed.
S'étaient blottis = had huddled together.
Mon gars = my lad.
Mon gros = a term of endearment.
Leur content = their fill.
Corvée = statute labor.
Pauvre monde = poor folks.
Drapé = curtained.
Qu'on soit riche ou pauvre = whether one be rich or poor.
Le chevalier eut beau arrondir son bras = in vain did the chevalier present his arm.
J'ai ouï dire = I have heard it said.

Un lever de soleil.

La Vieille-Enfumée = "Auld Reekie."
Dans cet éclatant milieu = in that brilliant world.
Devait se prolonger = was to last.
Sous la poussée de = driven by.
Se développait une route = a road extended.
Qui s'accusait plus nettement = which was more distinctly outlined.
Étoiles tremblotantes = twinkling stars.
Entonner un couplet = to sing a song.
Un fond noir = a dark background.
Se laissait aller = abandoned herself.
Se borna à dire = said merely.

Nuancée de rose = tinted with pink.

Égarées = straggling.

Piquaient = dotted.

Son regard s'y faisait graduellement = her eyes gradually became accustomed to it.

Empanachaient le ciel = adorned the sky.

Verdoyait l'immense campagne = shone the immense verdant fields.

Souvenir de Metz, 1870.

Je devais = I was to.

Rapprochements = comparisons.

Vous devez en savoir plus long que moi = you must know more about it than I do.

Ouvrez un ban! = Beat the drums!

Se découvrit = took off his hat.

Fermez le ban! = Stop beating!

Képi = soldier's cap.

Mes semblables.

Sans ombre de métaphysique = without the least bit of metaphysics.

Mettrait au ban de l'opinion = would ostracize.

Haut sur cravate = stiff-necked.

Les compagnons = journeymen (name of the members of an order of workingmen).

Tutoyer de haut en bas = arrogantly thee-thoued.

Mon gaillard = my lad.

Haussa le ton = raised his voice.

Et de rire = and he laughed.

Un paysan mal équarri = an uncultured countryman.

Quand j'aurai fait mes preuves et cédé mon fonds = when I shall have made a record and sold out.

Les ouvriers du bâtiment = house-builders.

En sait plus long = knows more.

Collége communal = district school.

A recommencer sur nouveaux frais = to begin anew.

Il s'agit maintenant de passer sur le corps de cent cinquante petits bonshommes = the question now is to pass over the heads of a hundred and fifty little fellows.

Si tu en viens à bout, tu iras faire ta rhétorique et tout ce qui s'ensuit au collége royal = if you succeed in this, you will go to the royal college to go through the junior class and all that sort of thing.

Il n'y a pas de quoi pour tout le monde = there is not enough for all.
Faire le bien pour le bien = do right for its own sake.
En jouant des coudes = plying one's elbows.
On voit tout en beau = one sees everything in bright colors.
Doublé de sottise = accompanied by silliness.

Une bonne femme.

Aussi les deux époux vivaient-ils = the couple therefore lived.
Si bien que = so that.
Qu'avons-nous besoin = what need have we.
Ne vaudrait-il pas mieux = would it not be better.
De quoi vous occuper = enough to keep you busy.
Il ne vous manquera jamais = you will never lack.
Au pis aller, j'en serai quitté pour = at the worst, I shall only be obliged to.
A tirer ma vache je n'en finirai pas = If I continue dragging my cow, I shall never have done.
Qui ferait mieux mon affaire = which would better answer my purpose.
Gras à lard = very fat.
Dom pourceau = master hog.
Sans donner de retour = without giving anything to boot.
Aussi le fermier ne se fit-il aucun scrupule de = the farmer therefore had no compunction in.
Elle ne donnait pas de coups de tête = she did not butt.
Marché fait = done.
Compère = comrade.
Méchant mouton = good-for-nothing sheep.
Il finissait par se faire à son sort = he had at length become resigned to his fate.
Son ventre criait famine = his stomach called for food.
Comme ci, comme ça = so so.
Marché conclu = this having been agreed to.
Qui nous regardent de si haut = who look down on us.
Chemin faisant, j'ai changé d'avis = I changed my mind on the way.
Voyez-vous = well.
C'est une rude besogne que de tisser = it is hard work to weave.
Vous en parlez à votre aise = it is easy for you to speak.
S'en tirera le mieux = will get on the better.
A plein gosier = at the top of her lungs.
Il n'en voulait pas avoir le démenti = he would not give in.

Roide mort = stone dead.
Patatras = all on a sudden.
A l'heure voulue = at the regular hour.
Vous autres, hommes = you men.
En jeu = at stake.
A bout d'arguments = at loss for an argument.
Nouveau ménage = newly-married couple.
Court au-devant de nos désirs = anticipates our desires.

Les douze pigeons de mon voisin.

On eût dit = one might have thought.
Ils se remirent = they recovered.
Tenir de = to partake.
Le parti à prendre = the decision to be taken.
Que diable as-tu donc? = What is the matter with you?
Tu as l'air = you look.
Je n'ai rien, que puis-je avoir? = Nothing is the matter with me, what could be?

L'enfant et le bateau.

Une folle brise = a sportive breeze.
Les vagues mignonnes = the tiny waves.
Ruban bariolé = many-colored ribbon.
Se jouant à travers les boucles blondes = sporting through the blond ringlets.
En font surgir tour à tour = call forth in succession.
Des gouffres profonds se creusent = deep gulfs are forming.
Où des écueils mortels dressent leurs arêtes pour déchirer les flancs du navire = where fatal reefs arise to tear the sides of the vessel.
Il dérive = it drifts.
Allons, mes braves matelots! allons, tout le monde sur le pont! = Now then, my brave sailors! now then, all hands on deck!
A revers rouges = with red lapels.
Allons! hurrah! mes braves = now then! hurrah! my brave fellows.
On a viré de bord = they have tacked about.
La pleine mer = the open sea.
On voit s'épanouir les coraux = the corals are seen to spread.
Se détache de la rive = puts off from the shore.
Elle déroule sa voile = it unfurls its sails.
Cingle vers nous = sails towards us.

Le peintre de sapeurs.

Peinture à part, les peintres sont d'aimables garçons = aside from painting, painters are amiable fellows.

Ateliers = studios.

Où il se fait autant d'esprit que de besogne, où il se débite autant de racontars que de coups de pinceau = where as much wit is turned out as work, where as many yarns are spun as strokes of the brush are given.

Mettons que vous ne le savez pas = let us assume that you do not know it.

Un petit écu = a mere trifle.

Avec une lettre au pays par-dessus le marché = with a letter to their folks into the bargain.

J'établissais le corps = I painted the body.

Me regarda faire = watched me work.

Vous, savez-vous que vous avez un joli talent, tout de même? = I say, do you know you have a good deal of talent, anyway?

Petit = young fellow.

En tenant compte de l'avantage = by adding something to the price.

"Dame!" répondis-je = "Well, I must say," I answered.

Rien de plus simple = nothing could be simpler.

Ce qui tient le mieux = what lasts best.

J'en vins à bout cependant, à mon honneur = I got through with it, however, to my credit.

Je le crois bien = I should think so.

Il paraît que vous allez bien, vous! Je vous en fais mon compliment. . . . Allons, suivez-moi! = It seems that you are getting on finely, you are! I congratulate you. . . . Come! follow me!

Où cela = where.

Votre affaire est bonne = you are in for it.

C'est donc vous = you are the one, are you?

Je baissai le nez = I hung my head.

Qu'est-ce que vous vous êtes imaginé de lui faire? = what on earth have you done to him?

Il n'y a pas de bon sens possible = there is no possible sense in it.

Ça se voit bien = that is plain enough.

Je vous dis que si = I tell you you have.

A la file = one after the other.

Qui portait dans le dos = who bore on his back.

Un journal de l'an 1975.

Sous le coup = under the influence.

Donc, il me semblait = well then, it seemed to me.

Installée dans un ascenseur = arranged in an elevator.

Faisait un tirage = printed an edition.

Par contre = on the other hand.

A avoir droit à une retraite = to be entitled to a pension.

Je passai outre = I went on.

L'article de tête = the leader.

Chambre = congress.

Les expériences si curieuses poursuivies = the very curious experiments undertaken.

Faits-divers = local news.

A mis hier en émoi le quartier Vivienne = caused excitement in the Vivienne quarter.

Doyen d'âge = oldest member.

A été saluée par des bravos unanimes = was greeted with unanimous applause.

A la sortie = at the close.

On y voit figurer, entre autres engins bizarres dont se servaient nos ancêtres = among other odd contrivances employed by our ancestors may be seen.

Bec de gaz = gas-burner.

A ce propos = in this connection.

Figure un engin plus grotesque encore = is shown a still more grotesque apparatus.

A fait figurer = has exhibited.

Coucou obstiné = antiquated *bus*.

Il n'y avait vraiment pas de quoi = it was really not worth the while.

Voies ferrées = railroads.

Un nommé = a certain.

A ce qu'il paraît = it seems.

Pour le coup = this time.

Je me réveillai en sursaut = I awoke with a start.

Mais c'est égal = but nevertheless.

A propos d'un costume.

Bêtes = silly.

Je dus = I was obliged.

Très-mal vu = looked upon with disfavor.

Affublements bourgeois = commonplace apparel.

Séides = followers.

Débraillés = disorderly.

Je me suis laissé aller = I have allowed myself.
Il a trait = it refers.
La haine du commun = hatred of the commonplace.
Levée de boucliers = rebellion.
Sans-gêne = unceremoniousness.
Ne crachant pas une fois que ça ne contribue = never even spitting unless it contributes.
On a mauvaise grâce = it would ill become one.

La douleur qui sauve.

Le don d'agréer = the gift of pleasing.
A rogné sur sa part = has taken from his share.
Se pelotonnait = nestled.
A la briser = as if it would burst.
Rien ne me fait rien = nothing touches me.
La pratique de ce deuil = familiarity with that mourning.
Sous le coup = under the influence.
Prime-sautier = impulsive.
Le mort saisit le vif = the living inherit from the dead (legal expression).
Elle s'en voulait = she blamed herself.

Histoire de Catya, serve russe.

Lui rit au nez = laughed in his face.
Souffre-douleurs = drudges.
Elle l'envoya perdre, à la lettre = she literally sent her away to be lost.
Entre toutes = above all.
D'elle-même = of her own accord.
A ses heures = whenever she wished.
Bien ou mal mise = well or ill dressed.
A l'orientale = in the oriental style.
La sût-on = even if it were known.
Le moindre jour = the least opening.

Les fusiliers-marins.

Regorgeant = overcrowded.
Ne tarissaient pas d'éloges = were unbounded in their praises.
Chantant à tue-tête = singing at the top of their voices.
Cantines = canteens (eating-houses in a garrison).
Le cœur navré = broken-hearted.

Un coup de plume = a stroke of the pen.
Le mur d'enceinte = the ramparts.
Fripées = shabby.
Chassepots = a kind of gun invented by Chassepot.
Culasses mobiles = movable breeches.
Musettes = bags.
Loups de mer = tars.
Fusiliers-marins = marine fusiliers.
La seconde affaire du Bourget = the second battle of Le Bourget.
Traînaient leur uniforme dans toutes les boues = disgraced their uniforms in every way.

Le néologisme.

Un succès de vogue = a success of fashion.
Que *ains* ait été remplacé = if *ains* has been replaced.
S'en prendre à = to accuse.
En train = on the way.
Ne font que de naître = have just been born.
Que les termes ne se sentent du lieu où ils sont nés = that words keep the stamp of the place where they originated.

Le drapeau.

Vous autres—pleonasm which is not to be translated; it merely adds emphasis to the sentence.
Clapote = flutters.
Mais, sachez le bien = why, remember.
Aussi bien étonnez-vous = then what wonder.
Symbole, soit = a symbol, if you choose.
Il lui en faudra encore de ces symboles = they will need still more of such symbols.
Gloria = coffee and brandy.
Voyageur de commerce = traveling clerk.
Nouveau venu = new-comer.
Ils ne se livraient point volontiers = they did not easily open their hearts.
Propos = discourses.
Peu fortunés = having little fortune.
On peut mourir! = we can die!

Paris peint par un fantaisiste.

La volonté n'y peut rien = will avails nothing.
Il y faut = there is needed.

Se sert à l'état de primeur = is served up as early fruit.
Fût-il = even though it be.
Se rendent = repair.
Accourus = come.
Multiple = manifold.
Dans son ensemble = as a whole.
Départements = departments (territorial division of France).
Biscornue = outlandish.
Ahuri = bewildered.
Chef = head.
Ils en conviennent = they admit it.
S'abêtir = to grow stupid.
Harcèle et pique = harasses and pricks.
Se dégonfle = collapses.
Voltige = flutters.
Se rengorgerait = would strut.
S'épanouirait = would display itself.
En dernier ressort = without appeal.
Eût-il été = even should he have been.
On frémit = one shudders.
Carpentras = a town jokingly reputed for the simplicity of its inhabitants.
Chiffon = bit of rag.
Bougonneront = will grumble.
Voilà le grand mot lâché = that is the great argument.
Thébaïde = a desert.
Si l'on veut = if you choose.
Tartufes = hypocrites.

Les incendies en Russie.

Avaient fort à faire = had all they could do.
Un public convaincu = a thoroughly attentive public.
Le roulement des équipages des pompes lancés à toute vitesse = the rumbling of the fire-engines rushing at full speed.
Tour de veille = watch-tower.
Qui se détachaient nettement sur le ciel bleu = which stood out clearly against the blue sky.
Il s'en fallait de plus d'une heure que = it wanted more than an hour before.
Continuaient à qui mieux mieux = continued to vie with each other.
Quelques-uns, enjambant les petites haies, prirent à travers les gazons = some, striding over the small hedges, crossed over the lawns.

Musiques militaires = military bands.

On ne les avait pas relevées de leur consignes = they had not been relieved from duty.

Se précipitèrent au pas de course = hastened.

Pailletée à tout moment de jets de flamme = constantly streaked with tongues of flame.

Se dessinaient nettement sur le fond éclatant = stood out clearly against the bright background.

Il n'y avait pas à en douter, c'était bien en effet = there could be no doubt about it, it was indeed.

Voitures d'occasion = second-hand carriages.

Tel qui y entrait couvert d'une souquenille = there were those who entered there in shabby clothes.

Une maison montée = a complete household.

S'étaient trouvées perdues quand il s'était agi de = happened to be lost when it was found necessary to.

Il avait fallu des haches = axes had been needed.

Ne s'échangèrent qu'à voix basse = were uttered only in whispers.

Qu'elles avaient déjà entamée = which they had already begun to consume.

Les incendiés = the burned-out citizens.

Le spectacle eût été du dernier comique = the sight would have been most comical.

Sur des charrettes quelconques = on any carts whatever.

Se heurtaient pêle-mêle au hasard des secousses du pave = were jostled together hap-hazard at the mercy of the jolts of the pavement.

Déjà entamés par les flammes = already partly consumed by the flames.

Un brocart à fond d'or niellé d'argent et semé de = a brocade with golden ground blasted with silver and adorned with.

Tout le fait présumer = everything leads to that presumption.

Le feu se déclara = fire broke out.

Soumis à un séjour prolongé dans le goudron = subjected to a protracted immersion in tar.

Ce que . . . de malheurs = what great calamities.

Tout au plus = at most.

Remise en vigueur = re-enforced.

Au besoin = in case of need.

La surveillance s'était fort relâchée = vigilance had considerably slackened.

Il n'était pas question de dormir tranquillement = quiet sleep was out of the question.

On a beau avoir = it is useless to have.

Faire la part du feu = to allot the fire its share.

Les "dvorniks" veillaient-ils avec soin = if the "dvorniks" watched carefully.

Leur firent un mauvais parti = ill-used them.

Qui donne à penser = which is significant.

N'ont pas poussé d'autres cris, n'ont pas versé d'autres larmes que = have uttered the same cries, have shed the same tears as.

Les Tziganes.

De quoi nourrir ses chevaux = enough to feed his horses.

Le chez soi = the home.

Au grand air = in the open air.

De fixer leur humeur vagabonde = to quiet their wandering disposition.

Ne s'en était pas tenu là = had gone still farther.

Par reprendre le dessus = by getting the upper-hand.

Dormait à la belle étoile = slept in the open air.

Aussi la langue bohémienne n'a-t-elle pas = therefore the language of the Bohemians has not.

En faisant la roue = turning hand-springs.

Des cannes à pomme d'argent = silver-headed canes.

Leurs femmes disent la bonne aventure = their wives tell your fortune.

Bayadères = dancing-girls.

La femme au XVIIIe siècle.

N'ira guère voir = will hardly go to see.

Travaillait à faire de l'enfant une petite personne = endeavored to make a little miss of the child.

Gâterie = spoiling.

A laquelle elle passait à peu près toutes ses volontés = whose almost every wish she acceded to.

Elle ménageait déjà une maîtresse = she already humored a mistress.

Elle promenait ses yeux sur = she placed under her eyes.

Bourrelet = a kind of head-dress.

La rocaille des conques de Vénus = Venus's shells.

Juste = a kind of tight-fitting jacket.

Il les leur faut = they must have them.

Gracieusées = attired (obsolete).

Un *corps* de baleine = a kind of corset (*lit.* a body of whale-bone).

Une robe d'apparat = a full dress.

Allez donc en mesure. . . Soutenez. . . Allez donc. . . Tournez-là. . . . Trop tard. . . Les bras morts. . . La tête droite. . . Tournez donc, mademoiselle. . . La tête un peu plus soutenue. . . Coulez le pas. . . Plus de hardiesse dans le regard = Keep time. . . Keep it up. . . . Now then. . . Now turn. . . Too late. . Let your arms hang freely . . . Hold up your head. . . Now turn, Miss. . . Head up a little more. . . . Glide . . . Put on a bolder look.

A grand renfort d'épingles = by dint of pins.

Se mêlent de bon air = concern themselves about good manners.

Comme vous êtes mise = how ill you are dressed.

Vous avez bien mauvais visage aujourd'hui = you have a very poor complexion to-day.

Ne me fait donc pas tes questions, à l'ordinaire = now do not ask me questions, as usual.

Que voulez-vous ! . . . je suis folle de cette enfant = I cannot help it; I am passionately fond of that child.

Entrevue banale et de convenance = commonplace and formal interview.

Dont elle se montre jalouse = which she maintains with jealous care.

Rentrent en elle-même = are repressed.

Mandent à leur fille de travailler à effacer = direct their daughter to endeavor to dispel.

La terre avant le deluge.

A quoi s'en tenir sur = what to think of.

Ont éventré son écorce solide = have rent its solid crust.

Se sont fait jour à travers = have made their way through.

Ce serait mal apprécier . . . que de = we should ill appreciate . . . if.

De leur belle mort = a natural death.

Porter atteinte à = conflicting with.

Pour ainsi dire = so to speak.

Jusqu'à ce que Dieu fasse sortir de ses mains créatrices = until God turns out with his creating hands.

L'enfant.

A petit cerveau, sensations légères = to a small brain, sensations are light.

Ils se sentent en proie à quelque chose = they feel preyed upon by something.

Ce qu'on appelle bas-bleu.

A son adresse = with reference to her.

Une bonne fois = once for all.

Permis aux femmes de lire et même de savoir, en cachette; mais défendu de se mêler à une conversation élevée = it is allowable for women to read and even to know, in secret; but they may not take part in an elevated conversation.

Se faire pardonner son savoir = making amends for one's knowledge.

Commerce d'esprit = intellectual intercourse.

Voilà ce qu'on prétend = this is what is aimed at.

Faire ses comptes = to keep her accounts.

Il faut lui supposer un terrible goût des livres = we must suppose her to have a terrible taste for books.

Quoi qu'il en soit = be this as it may.

Dans un autre genre = in another way.

Qui finit par leur faire une peine et même un tort réels = which at length really grieves and even wrongs them.

C'eût été à décourager = it was enough to discourage.

Format compromettant = suspicious size.

Se faire religieuse = to become a nun.

Ce que veut dire = what is meant by.

La véritable portée = the true import.

Qui tranche de ce qu'elle ne sait pas = who settles questions she knows nothing about.

Qui pose pour l'esprit = who plays the wit.

Mais il est bien permis de dire = but we may be allowed to state, however.

Et cependant, au fond = and yet, if we come to look at it. T

Précieuses—name given by Molière to women using affected language.

Femmes savantes — term used by Molière to designate pedantic women.

L'hôtel de Rambouillet—a princely house in which the wits of the time of Louis XIV used to meet.

Sous le coup du ridicule = under the impulse of ridicule.

Qu'on n'a tenu aucun compte = that no attention was paid.

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout = I am willing that a woman should have an insight into everything (Clitandre, *Les femmes savantes*, act II, sc. 3).

A ce point = so much is this the case.

Par le temps qui court = at the present time.

L'esprit anglais et l'esprit français.

Nulle vue d'ensemble = no universal conception.

Point d'agrément littéraire = no literary gracefulness.

Memento = memorandum.

Se tirer tout seul d'affaire = to do everything by one's self.

Sur les lieux = on the very spot.

Telles quelles = just as they are.

Son journaliste est tenu de l'aider = the editor of the paper he reads must help him.

Comptes rendus = reports.

Qu'il est tenu d'étudier = which he must study.

Ne suffit pas encore = is not yet sufficient.

Elle tient à leur façon de comprendre = it depends upon their manner of understanding.

Par contre = on the other hand.

Le libre et grand jeu de l'intelligence qui voie et s espace = the free and grand light of the intellect losing itself in immensity.

Après avoir pratiqué un homme = after I had been in daily intercourse with a man.

Ordonner leurs connaissances = to dispose their knowledge.

Un aspect rébarbatif et bizarre = a repulsive and strange aspect.

Cases = compartments.

Cadres à compartiments = frames with partitions.

Par tâtonnements = by groping their way.

Se tenir au courant = to keep one's self posted.

Grossir son bagage = increase one's acquisitions.

N'être pas pris au dépourvu = not to be taken unawares.

Parer aux événements = be ready to meet all emergencies.

Médiocres esprits = second-rate minds.

Ils pèseront = they will influence.

Le plus sage parti = the wisest plan.

Casse-cou = of rash men.

En gros sous = in dollars and cents.

Cliquetis = clink.

L'exagération du luxe et de la toïlette.

Au terre à terre prosaïque de la petite bourgeoisie = to the prosaic commonplaceness of the lower ranks of the middle-class.

Fioritures = pretentious ornaments.

Revendeuses à la toilette = second-hand clothes dealers.

En définitive = after all.

Loques au poids de l'or = extravagantly expensive rags.
Monde comme il faut = fashionable world.
Sortir des rangs = to rise from the ranks.
Dehors = external appearance.
Chef de division = chief of a department in a ministry.
Vérificateur de la douane = custom-house appraiser.
Receveur d'enregistrement = recorder of deeds.
Trancher de la femme élégante = to play the fashionable woman.
Réduit à la portion congrue = obliged to stint themselves.
Garnisaire préposé = an escort entrusted with.
Les ménages au jour le jour = families living from hand to mouth.
Tout au plus = at most.
Un petit ménage, un ménage même dans l'aisance = a modest household, even one pretty well off.
A savoir = to wit.
Par indivis = jointly.
Une inscription de rente sur l'état = registered state bonds.
Représentation = show.
Frotter = to wax.
Prendre un coupé de remise = to hire a livery coupé.
Le convive = the diner.
L'invité = the guest.
N'allez pas croire = do not believe.
La carte du menu = the bill of fare.
Cêpes = mushrooms.
Romancier = novelist.
Vaudevilliste = dramatic author.
Broché une tragédie = scribbled a tragedy.
Une succursale étriquée = a miserable copy.
Le chapeau au port d'armes = with their hats at carry-arms.
Feuilles de papier timbré = sheets of officially stamped paper.

Madame Roland.

Il en est qui firent époque dans sa vie = some of them had a great influence on her life.
Les trempes fortes = strongly-stamped characters.
Tous les encyclopédistes y passèrent = she read all the encyclopedists one after the other.

Préface de la terre et l'océan.

A même = on the spot.

Les Français.

Par leur ensemble = taken as a whole.

Ont toujours eu leur contrecoup puissant = have always found a powerful response.

Faits de détail = minor details.

Ainsi qu'il convient à = as becomes.

Le porte vers son semblable = inclines him towards his fellowmen.

Outrer = to exaggerate.

L'art de bien dire = the art of elegant speech.

Il fait valoir son esprit sans porter tort à celui des autres = he displays his wit without eclipsing that of others.

L'à-propos = the timeliness.

Ou bien = or else.

"Tout à tous" = "hail fellow well met."

Devrait-elle même = even should she.

Tels côtés ingrats = certain barren features.

La cantilène = singsong.

L'intelligence des animaux.

On ne saurait nier = it cannot be denied.

Que dire de la prévoyance = how about foresight.

Il n'y aurait pas de quoi s'en vanter = that would be nothing to boast of.

Finit par y croire = finally believes in it.

L'humanité dans l'univers.

Nous n'arriverons jamais à transformer = we shall never succeed in transforming.

Certes, l'humanité grandit = to be sure, humanity advances.

Cette humanité même = that same humanity.

S'entre-dévorer = devour each other.

La raison du plus fort = the argument of the strongest.

Les chansons des rues et des bois.

Gargilesse—a small river near the castle of G. Sand.

On en vient à se dire = we finally ask ourselves.

Fléchir les mauvais jours = to overcome the days of sorrow.

Au fort de la bataille = in the midst of the fray.

La lutte se clôt = the struggle ceases.

Quand même = nevertheless.

Trois grands poëtes.

J'avais peine à me défendre d'un trouble inexplicable = I could hardly keep off an unaccountable emotion.

Dès lors = this being the case.

Le commerce le plus salutaire et le plus sûr = the most salutary and reliable communion.

Il les faut voiler = a veil must be drawn over them.

Tout à l'heure = just now.

Il semble qu'il soit à la fois = it seems as though he were at the same time.

S'il s'agissait de = if the question were.

A la fois = both.

De faire oublier son origine = to make amends for its origin.

Avait promis pour ne pas tenir = had promised and had not kept its word.

Toute aussi impatiente que = every bit as impatient as.

Il fallut que = it was necessary that.

Échappées = vistas.

Un sourire railleur = an ironical smile.

Victor Hugo, c'est Pierre Paul Rubens qui l'a mis au monde = as for Victor Hugo, it is Peter Paul Rubens who gave him birth.

De puissant, d'affirmatif = power and positiveness.

Qu'il lui est reservé d'atteindre = which she is destined to attain.

Il a été de son temps = he has been abreast with the age.

Dans la mesure du possible = as far as possible.

Non plus pour s'entre-déchirer = no longer to tear each other.

Le front levé = with head erect.

Exhortation d'un assiégé.

Se cantonnent dans leurs idées = intrench themselves in their ideas.

Sans s'en rendre compte = without being aware of it.

En raison même = just in proportion.

A ce propos = in this connection.

A mon sens = in my opinion.

Ne fût ce que pour être réfutée = were it only that it might be refuted.

Pour en venir aux voies de fait = to resort to force.

On se lève en masse = they rise in a body.

Bondit de colère et d'indignation = started with anger and indignation.

On a attenté à la liberté = liberty has been encroached upon.
Eh bien! moi = well, as for me.

L'exil.

Les prévenances mêmes = the very attentions.
Parce qu'elles auront toutes le cachet = for they will all bear the stamp.
La poitrine couverte d'un triple airain = the breast clad with triple armor.
Nous n'avons que faire de = we have no need of.
Malheur à ceux = woe to those.
Avoir été de trop = having been unwelcome.

Vocation de Jeanne Darc.

Tout à côté = close by.
Se mirent à courir ça et là = began running hither and thither.
Quelle chose était donc advenue = what could have occurred.
La haute Meuse = the upper Meuse.
Batailles à coups de pierres = battles with stones.
Qui tenait le parti de = who sided with.
Villes champenoises = cities of Champagne.
Promenèrent le fer et le feu = carried the sword and the torch.
Les yeux en pleurs = with tearful eyes.
A la veillée = in the evening gatherings.
Les récits devenaient pour elle l'aspect même des choses = in her eyes the narrations became realities.

La mort de Napoléon I.

On eût dit à = it seemed from.
A regagner l'Europe = to return to Europe.

Discours sur l'amnistie.

Vouloir bien = to consent.
Tenu au courant = kept informed.
Mettre la dernière main = to put the finishing touches.
Pour s'être produites à = although coming from.
Sans portée, sans lendemain = without import, without morrow.
Plus soulignée = more marked.
Incapable = a disfranchised citizen.
Je veux bien = I am willing.
Coûte que coûte = cost what it may.
Ne pas se payer d'apparences = not to be misled by appearances.

Mais que voulez-vous = well!

Mais enfin = but, after all.

Il faut faire grand état = we must take into great consideration.

Tient à la fois ses ateliers et ses assises = has at the same time its workshops and its tribunals.

A laquelle je tiens = which I care for.

Cela saute aux yeux = it is self-evident.

Organisation de l'ordre des jésuites.

Bien qu'elle la dût payer de son sang = though she had to pay for it with her blood.

Se prêter = to countenance.

Sans porter atteinte = without destroying.

Dans ses foyers = in its strongholds.

Pour lui disputer = to contend with it for.

Saint-siége = Holy See.

Firent tourner au profit = turned to the benefit.

Sans contredit = unquestionably.

Força les impénétrables empires = forced its way into the impenetrable empires.

Usant avec un égal bonheur = employing with equal success.

Trames cachées = concealed plots.

Une dans sa pensée = one in thought.

La sagesse exercée = the trained wisdom.

L'ombrageux absolutisme = the jealous absolutism.

La liberté morale.

Toutes faites = ready made.

C'est un pli pris = a bent is taken.

Chassez le naturel, il revient au galop = drive away nature, it returns at full speed.

S'en passer = to do without it.

On se met à l'eau = one takes to drinking water.

Du montant = flavor.

Brûlent le pavé = roll over the pavement.

Bagnes = convict prisons.

A la longue = in time.

Ou tout au moins = or at any rate.

Le cru = the vineyard.

A notre insu = without our knowledge.

Reprenez-le = correct him.

Un plaisant maître = a fine teacher.

Le propre = the characteristic.

Aussi a-t-on pu dire = and therefore it has been properly said.

A force de forger on devient forgeron = practice makes perfect (*lit.* by dint of forging one becomes a blacksmith).

La fable = the story.

Lui conviennent = please him.

Sur le coup = at first.

On se met de plain-pied avec le déshonneur = one becomes familiarized with dishonor.

Le coup d'œil = the judgment.

En sont-elles moins dévouées = are they any less devoted for that.

C'est qu'il y a = the fact is that there is.

Histoire de la révolution française.

Le train du monde = the course of events.

Soit la cause première, soit l'aboutissement suprême = either the first cause or the supreme end.

Aussi n'ai-je pas fait dessein = therefore I have not the intention. W

Pour notre compte = in our behalf.

En lui faisant grâce = by sparing him.

Se répandent en = give way to.

Au moment de = when about to.

Sa portée sublime = its sublime bearing.

Ils ne sauraient être = they could not be.

La vie du poëte et la vie politique.

Bien entendu que = of course.

Suadent cadentia sidera somnos = the setting stars invite sleep.

La Chambre, les conseils généraux de département = the Chamber of Deputies and the councils-general of the departments.

Masure de Saint-Point = old house at Saint-Point.

Débordant de force = beaming with health.

Cela marque le pas et donne la cadence = it marks time and gives cadence.

Se découpent = stand out.

Tirailler votre pensée = distract your thoughts.

Quelques versets mal cousus = a few disconnected verses.

Froissés = thumbed.

Le cœur gros = the heart swelling.

Naturam sequere = follow thy nature.

Les chemins vicinaux = country roads.
Borner un héritage = to mark the limits of an estate.
Le journal du chef-lieu = the county journal.
Ne tient-il pas à vous = does it not depend upon you.
Un gros temps = rough weather.
Met la main à la manœuvre = bears a hand.
Prendre un ris = to take in a reef.

La chute.

Avait repris le dessus = had resumed the ascendant.
Le soleil avait beau être là = notwithstanding the sun was there.
A mi-côte = half way up.
Faire antichambre = to dance attendance.
Où s'étageait la catastrophe = stamped from top to bottom by catastrophe.
A pire que brumaire, il fallait pire que Waterloo = a greater crime than Brumaire required a greater pénalty than Waterloo.
La France est voulue et consentie de tous = France stands by the will and consent of all.

FIN.

HENRY HOLT & CO'S
EDUCATIONAL WORKS.

ENGLISH.

☞ *The prices are for cloth lettered, unless otherwise expressed.*

American Science Series, for High Schools and Colleges. In large 12mo volumes.....

Bain. Brief English Grammar. 18mo. Boards, 45c.; Key..... $0 45
—— Higher English Grammar..... 80
—— Composition Grammar..... 1 40

Corson. Handbook of Anglo-Saxon and Early English. 12mo..... 2 50

Cox. Mythology. 16mo. Cloth..... 90

Freeman. Historical Course for Schools. 16mo.
I. General Sketch of History, $1.40. II. History of England, $1.00. III. History of Scotland, $1.00. IV. History of Italy, $1.00. V. History of Germany, $1.00. VI. History of the United States, $1.25. VII. History of France..... 1 00

Gostwick and Harrison. Outlines of German Literature. 12mo..... 2 50

Handbooks for Students and General Readers:—Astronomy, 60c.; Practical Physics, 60c.; The Studio Arts, 60c.; Zoölogy of the Invertebrates, 60c.; Zoölogy of the Vertebrates, 60c.; Zoölogy, $1.00; Handbook of American Politics, 75c.; History of the English Language, $1.00; Mechanics', 60c. *Other volumes in preparation.*

Koehler. Practical Botany. 12mo..... 2 50

Sewell and Urbino. Dictation Exercises. 16mo. Boards..... 55

Shute. Anglo-Saxon Manual. 12mo..... 1 50

Skinner. Approximate Computations. 16mo..... 1 20

Siglar. English Grammar. 12mo. Boards..... 70

Taine. English Literature. Condensed for Schools. 12mo..... 1 00

White. Classic Literature. 12mo..... 2 25

Yonge (Miss). Landmarks of History. I. Ancient, 12mo, 95c.; II. Mediæval, 12mo, $1.10; III. Modern, 12mo..... 1 40

FRENCH.

Æsop. Fables in French. With a Dictionary. 18mo..... $0 65

Bibliotheque d'Instruction et de Recréation.

Achard. Clos-Pommier, et les Prisonniers, par Xavier de Maistre.... 85
Bédoliere. Mère Michel. New Vocabulary, by Pylodet..... 75
Biographies des Musiciens Célèbres..... 1 25
Erckman-Chatrian Conscrit de 1813. With Notes..... 1 10
Fallet. Princes de l'Art..... 1 50
Feuillet. Roman d'un Jeune Homme Pauvre..... 1 10
Foa. Contes Biographiques. With Vocabulary..... 1 00
—— Petit Robinson de Paris. With Vocabulary..... 85
Macé. Bouchée de Pain. With Vocabulary..... 1 25
Porchat. Trois Mois sous la Neige..... 85
Pressensé. Rosa. With Vocabulary. By L. Pylodet..... 1 25
Saint Germain. Pour une Epingle. With Vocabulary..... 1 00
Sand. Petit Fadette..... 1 25
Segur. Contes (Petites Filles Modèles; Les Gouters de la Grand'-Mère) 1 00
Souvestre. Philosophe sous les Toits..... 75

Borel. Cours de Thèmes. 12mo $0 75
Borel. Grammaire Française. 12mo 1 60
Delille. Condensed French Instruction. 18mo 50
Fisher Easy French Reading. With Vocabulary. 16mo 95
Fleury. Histoi e de France. 12mo 1 40
Fleury. Ancient History. Translated, with Notes. 12mo 85
Gasc. French-English Dictionary. 8vo. 3 75
—— Do do 18mo. Pocket edition, $1.40; 2 vols. 1 60
—— Translator. (English into French) 1 25
Gibert. Introductory French Manual. 12mo 85
Janes'. French Grammar. 12mo 1 25
Lacombe. Histoire du Peuple Française 75
Le Jeu des Auteurs. (Game of Authors) in a box 1 00
Maistre (X. de). Œuvres Complètes 1 40
Maistre (X. de.) Voyage autour de ma Chambre. 12mo. Paper 40
Musset. Un Caprice Comédie. 12mo. Paper 30
Otto. French Conversation Grammar. 12mo. Roan, $1.60; Key 75
—— Bôcher's French Reader. 12mo. Roan 1 40
—— First Book in French. 16mo. Boards 40
—— Introductory French Lessons 1 25
—— Introductory French Reader. 12mo. Boards 1 00
Parlez-vous Français? or, Do You Speak French? 18mo. Boards 50
Plays. *College Series of Modern French Plays.* With English Notes by Prof. Bôcher. 12mo. Paper La Joie Fait Peur, 30 cents; La Bataille des Dames, 35 cents; La Maison de Penarvan, 35 cents; La Poudre aux Yeux, 35 cents; Les Petis Oiseaux, 35 cents; Mademoiselle de la Seiglière, 35 cents; Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre, 35 cents; Les Doigts de Fée, 35 cents; Jean Baudry, 35 cents. The foregoing in two volumes. 12mo. Cloth, Each vol 1 60
Modern French Comedies. Le Village, 25 cents; La Cagnotte, 35 cents; Les Femmes qui pleurent, 25 cents; Les Petites Misères de la Vie Humaine, 25 cents; La Niaise de St. Flour, 25 cents; Trois Proverbes, 30 cents; Valerie, 30 cents; Le Collier de Perles, 30 cents. The three last named have vocabularies.
French Plays for Children. With Vocabularies. 12mo. Paper. La Vieille Cousine: Les Ricochets, 25 cents; Le Testament de Madame Patural; La Mademoiselle de St. Cyr, 25 cents; La Petite Maman; Le Bracelet, 25 cents; La Loterie de Francfort; Jeune Savante, 25 cents.
Students' Collection of Classic French Plays. 12mo. Paper. With full Notes, by Prof. E. S. Joyne. **Corneille.** Le Cid, 50 cents. **Racine.** Athalie, 50 cents. **Molière.** Le Misanthrope, 50 cents. The foregoing in one vol. 12mo. Cloth 1 50
Pylodet's Beginning French. 16mo. Boards 55
—— Beginner's French Reader. With illustrations. 16mo. Boards 55
—— Second French Reader. With illustrations 1 10
—— La Literature Française Classique. 12mo 1 60
—— La Literature Française Contemporaine, 12mo 1 40
—— Gouttes de Rosée. French Lyric Poetry. 18mo 65
—— Mere L'Oie. Illustrated. 8vo. Boards 50
Riodu. Lucie. French and English Conversations. 12mo 75
Sadler. Translating English into French. 12mo 1 25
Sauveur. Introduction to Teaching. 12mo. Paper 25
—— Entretiens sur la Grammaire. 12mo 1 75
—— Causeries avec mes Élèves. 12mo. Illustrated 1 50

Sauveur. Petites Causeries. 12mo..... $1 25
—— Causeries avec les Enfants. 12mo..... 1 25
—— Fables de la Fontaine. 12mo..... 1 50
Witcomb and Bellenger. French Conversation. 18mo..... 65
Zender. Abécédaire. French and English Primer. 12mo. Boards..... 50

GERMAN.

☞ *The prices are for paper covers, unless otherwise expressed.*

Andersen. Bilderbuch ohne Bilder. With Notes. 12mo..... $0 30
—— Die Eisjungfrau, etc. With Notes. 12mo..... 50
Carove. Das Maerchen ohne Ende..... 25
Evans. Otto's German Reader. Half roan..... 1 35
—— Deutsche Literaturgeschichte. 12mo. Cloth..... 1 40
Eichendorff. Aus dem Leben eines Taugenichts. 12mo..... 50
Elz. Three German Comedies. 12mo..... 35
Fouque. Undine. With Vocabulary. 12mo..... 40
Goethe. Egmont. With Notes..... 50
—— Herrman und Dorothea. With Notes. 12mo..... 35
Grimm. Venus von Milo; Raphael und Michael Angelo. 12mo..... 50
Heness. Der Leitfaden. 12mo. Cloth..... 1 50
—— Der Sprechlehrer unter seinen Schülern..... 1 35
Heyse. Anfang und Ende. 12mo..... 30
—— Die Einsamen. 12mo..... 25
Keetels. Oral Method with German. 12mo. Half roan..... 1 60
Koerner. Zriny. With Notes..... 60
Klemm. Lese und Sprachbuecher. In 8 concentrischen Kreisen. 12mo..
—— Geschichte der Deutschen Literatur..... 1 50
Krauss. Introductory German Grammar. 12mo. Cloth..... 95
Lessing. Minna von Barnhelm. In English, with German Notes. 12mo.. 50
—— Emilia Galotti. 12mo..... 40
Lodeman. German Conversation Tables. 12mo. Boards..... 35
Mügge. Riukan Voss. 12mo..... 30
—— Signa die Seterin. 12mo..... 30
Nathusius. Tagebuch eines Armen Fraeuleins. 12mo..... 60
Otto. German Grammar. 12mo. Roan, $1.60; Key..... 75
—— Evans' German Reader. With Notes and Vocab. 12mo. Roan... 1 35
—— First Book in German. 12mo. Boards..... 35
—— Introductory Lessons; or, Beginning German. 12mo. Cloth..... 95
—— Introductory Reader. With Notes and Vocabulary. 12mo. Cloth. 1 20
—— Translating English into German..... 1 00
Prinzessin Ilse. With Notes. 12mo..... 25
Putlitz. Was sich der Wald Erzaehlt. 12mo..... 30
—— Badekuren. With Notes. 12mo..... 30
—— Das Herz Vergessen. With Notes. 12mo..... 30
—— Vergissmeinnicht. With Notes. 12mo..... 25
Schiller. Jungfrau von Orleans. With Notes. 12mo..... 50
—— Wallenstein's Lager. With Notes. 12mo..... 40
—— Die Piccolomini. With Notes. 12mo..... 50
—— Wallenstein's Tod. With Notes. 12mo..... 50
—— Wallenstein. Complete. 12mo. Cloth..... 1 50
—— Der Neffe als Onkel. With Notes and Vocabulary..... 50
Simonson. German Ballad Book. With Notes. 12mo. Cloth..... 1 40

Sprechen Sie Deutsch? or, Do You Speak German? 18mo. Boards..... $0 50
Stern. Studien und Plaudereien..... 1 35
Storme. Easy German Reading. 16mo. Cloth..... 95
—— Immensee. With Notes. 12mo..... 25
Tieck. Die Elfen. Das Rothkaeppchen. With Notes. 12mo..... 35
Whitney. Prof. W. D. German Grammar. 12mo. Roan..... 1 50
—— German Reader. 12mo. Roan..... 1 80
—— German-English and English-German Dictionary. 12mo. Cloth.... 3 50
—— The same in 2 vols. Fine edition..... 5 50
—— German Texts:—Annotated by leading instructors and edited by Prof. W. D. Whitney. 12mo. Cloth. I. Lessing's Minna von Barnhelm, 95 cts.—II. Schiller's Wilhelm Tell, $1.15—III. Goethe's Faust., $1.20 —IV. Goethe's Iphigenie auf Tauris, 95 cts.—V. Schiller's Maria Stuart.
Wilhelmi. Einer muss heirathen, and Benedix, Eigensinn. 12mo..... 30
Witcomb and Otto's German Conversations. By L. Pylodet. 18mo. Cloth 65

LATIN.

Ammen. Beginner's Latin Grammar. 12mo. Cloth..... $ 75
Sauveur. Introduction to the Teaching of Ancient Languages, 25 cts.; The Vade Mecum of the Latinist, 25 cts.; Talks with Cæsar de Bello Gallico..... 1 50
Wiley. The Ordo Series of Classics. 12mo: Cæsar's Gallic War, $1.20; Cicero's Select Orations, $1.40; Virgil's Æneid..... 1 60

ITALIAN.

Cuore. Italian Grammar. 12mo. Roan $1.50; Key..... $ 75
Ongaro. La Rosa Dell' Alpi. With Notes. 12mo. Paper..... 75
James and Grassi. Italian-English Dictionary. 8vo. Half roan..... 2 00
Montague. Italian Grammar. 12mo..... 1 25
Nota (Alberto). La Fiera With Notes. 12mo. Paper..... 75
Parlate Italiano? or, Do You Speak Italian? 16mo. Boards..... 50
Pellico. Francesca da Rimini. 12mo. Paper..... 75

SPANISH AND PORTUGUESE.

Caballero. La Familla de Alvareda. 12mo. Paper..... $ 95
Habla Vd. Español? or, Do You Speak Spanish? 16mo. Boards..... 50
Habla Vd. Ingles? or, Do You Speak English? 18mo. Boards..... 50
Lope de Vega y Calderon. Obras Maestras. 12mo. Cloth..... 1 90
Montague. Spanish Grammar. 12mo..... 1 25
Spanish Hive; or, Select Pieces from Spanish Authors. 16mo. Cloth.... 1 25
Fallais Portuguez? or, Do You Speak Portuguese? 16mo. Boards..... 50
Fallais Ingles? or, Do You Speak English? 12mo. Boards..... 50

HEBREW.

Deutsch. Hebrew Grammar. 8vo. Cloth..... $2 50
—— Key to the Pentateuch. 3 parts (1 now published). Per part..... 1 50
Fuerst. Hebrew and Chaldee Lexicon. 8vo. Half morocco..... 9 00

☞ *Send for a Descriptive Catalogue.*

HENRY HOLT & CO., PUBLISHERS, NEW YORK.